

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CRISE DU JOURNALISME DANS LE MIROIR DE LA RELIGION.
LA COUVERTURE MÉDIATIQUE DE LA MORT DE JEAN-PAUL II

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
STÉPHANIE GAUCHER

MAI 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La rédaction d'un mémoire est un long travail, une traversée du désert parfois. S'il s'agit d'un projet qui nous confronte à nous-mêmes, à nos peurs, à nos limites, il nous permet surtout de prendre conscience de la nécessité d'être bien entouré. C'est pourquoi je tiens à présent à remercier les personnes merveilleuses qui m'ont soutenue tout au long de mon mémoire et celles qui ont ici et là jalonné mon parcours, intervenant au fil des réussites et des difficultés.

D'abord, il va sans dire que la réalisation d'un tel projet aurait été difficile, voire impossible, sans l'aide financière octroyée par le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC), de même que celle du Département des communications de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) et la Bourse Mobilité. Non seulement ces contributions ont-elles rendu possible la rédaction de mon mémoire, mais elles m'ont également permis de réaliser parallèlement un autre rêve, celui d'aller étudier en France pour peaufiner mes connaissances en communication politique.

Un merci tout spécial à mon directeur de mémoire, M. Jean Pichette, qui m'a constamment appuyée, malgré les chemins sinueux et vagabonds que j'ai choisi d'emprunter. Ses conseils, de même que les maintes discussions que nous avons eues, ont grandement fait évoluer ma réflexion et mon esprit critique. La nature de mon travail doit énormément à ses enseignements de haut niveau. Je tiens également à remercier M^{me} Danielle Gariépy, assistante à la gestion des programmes d'études avancées en communication, qui a su faire preuve de compréhension et de collaboration à toutes les étapes de mon projet.

Il va sans dire que mes remerciements les plus tendres, les plus doux, vont vers les gens que j'aime et qui ont été, chacun à leur façon, à mes côtés tout au long de ce dur labeur. D'abord, Françoise et Gilles Gaucher, qui, malgré mon âge qui avance, sont toujours des parents exceptionnels pour moi, s'assurant que j'aie tout ce qu'il me faut, tout en gardant une grande confiance en moi. Un gros merci aussi à Margo et André Münch ; leur accueil et leur générosité représentent une des clés de mes réussites. Et enfin, mon amoureux, Philippe, qui, contre vents et marées, se tient toujours droit, tout près de moi, tel un pilier sur lequel il fait bon s'adosser. Avec une patience légendaire et un amour véritable, il a lu et relu ces pages bien remplies et a toujours su m'épauler dans mes éternels questionnements et mes doutes.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	v
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE PREMIER - DU JOURNALISME ET DE SA CRISE : CONCEPTS, THÉORIE ET MÉTHODOLOGIE.....	14
1.1 De la définition de concepts : comprendre notre objet de recherche	16
1.2 Du journalisme: vers l'élaboration d'un cadre théorique.....	27
1.3 Vers une méthode de recherche : de l'analyse de contenu à la toile interprétative.....	61
CHAPITRE DEUX - VIE D'UNE CRISE OU LORSQUE LES LOGIQUES JOURNALISTIQUES S'EMBALLENT	67
2.1 Quand objectivité rime avec factualité, relativité et banalité.....	68
2.2 Quand le visible rend aveugle.....	74
2.3 Quand transparence est synonyme d'opacité.....	78
2.4 L'immédiat ou l'im-médiat : le présent perpétuel	81
CHAPITRE TROIS - DU RELIGIEUX À LA RELIGION CATHOLIQUE : UN UNIVERS DE REPRÉSENTATION	89
3.1 De l'existence du sentiment religieux à son institutionnalisation au sein de la religion catholique.....	90
3.2 Représentation et symbolisme dans la religion catholique	96
CHAPITRE QUATRE - LE JOURNALISME DANS LE RELIGIEUX ET LE RELIGIEUX DANS LE JOURNALISME : UNE DIVERSITÉ DE REPRÉSENTATIONS.....	110
4.1 Lorsque la religion catholique fait son entrée sur la scène médiatique.....	111
4.2 Le religieux et le journalisme : deux solitudes ou possible conciliation ?.....	121
CHAPITRE CINQ - ÉTUDE DE CAS : LORSQUE L'AGONIE ET LA MORT D'UN PAPE FONT LEUR ENTRÉE SUR LA SCÈNE MÉDIATIQUE	132
5.1 Récit dans lequel un pape agonise et meurt ensuite.....	133
5.2 Du choix d'une méthode à la constitution d'une grille d'analyse : ou comment débusquer ces fameuses logiques journalistiques	139

5.3 Le temps de l'analyse.....	143
CONCLUSION	206
APPENDICES	213
BIBLIOGRAPHIE.....	227

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
1.1	Composition du corpus à l'étude, selon les quotidiens et les mois	65
5.1	Grille d'analyse de contenu	142
5.2	Provenance des articles composant le corpus pour chacun des quotidiens, selon les mois	154
5.3	Répartition des articles du corpus en fonction de leur rapport <i>textes – illustrations</i>	161

RÉSUMÉ

Le sujet de recherche de notre mémoire consiste en un questionnement sur l'état du champ journalistique, à travers une analyse de la couverture médiatique de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II.

Ce mémoire insiste, dans un premier temps, sur le discours théorique élaboré par différents auteurs sur la critique du journalisme, sur le constat d'une crise du journalisme et sur ses causes, principalement la crise de la représentation et la société du spectacle. Puis, il présente la traduction concrète de cette crise dans la pratique quotidienne du journalisme, qui se décline essentiellement, selon nous, en quatre logiques, celles d'objectivité, du visible, de la transparence et de l'immédiateté. Nous croyons que ces logiques, ou dynamiques, influencent directement – il s'agit là de notre hypothèse première – la façon dont les journalistes vont appréhender les divers sujets d'actualité, dont le religieux, qui nous intéresse ici. Nous effectuons ensuite un détour par le survol de la sphère du religieux, principalement dans le but d'en tracer un portrait global, de même que d'en présenter les principaux aspects symboliques : images, icônes, figure papale, douleur et mort. Ce détour nous permet ensuite de conjuguer les deux sphères, journalistique et religieuse, toujours en maintenant l'objectif de mieux expliquer et comprendre la façon dont les journalistes abordent le sujet religieux. Enfin, c'est par l'examen systématique de la couverture de presse de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II, sous la forme d'une analyse de contenu axée sur la mise en lumière de citations pertinentes selon un protocole de recherche rigoureusement élaboré au fil des chapitres de notre mémoire, que nous avons pu vérifier l'ensemble de nos postulats.

L'étude de ce cas précis de l'actualité religieuse tend à confirmer notre hypothèse selon laquelle le sujet religieux, à l'instar de n'importe quel autre sujet d'actualité, est abordé par les journalistes sous l'angle des règles imposées par les logiques d'objectivité, du visible, de la transparence et de l'immédiateté, nonobstant les nombreuses particularités symboliques et la charge représentative qu'il possède. Dans cette optique, nous pouvons également conclure que les journalistes éprouvent une réelle difficulté à appréhender l'entière du sujet religieux. La pratique journalistique qu'induisent ces logiques ne permet pas de rendre compte de l'ensemble des facettes propres au religieux et donc, ne peut en offrir aux lecteurs qu'une vision amputée, incomplète, voire illisible, comme en témoigne la couverture de presse du décès du pape. Ces conclusions rendent encore plus essentiel le retour à un vaste exercice de réflexion sur le rôle du journalisme, tant dans la société en général que dans le milieu intellectuel et journalistique.

Mots-clés : critique du journalisme, crise de la représentation, société du spectacle, catholicisme, agonie et mort de Jean-Paul-II

INTRODUCTION

« [...] notre pensée de sujet parlant, notre parole de sujet pensant doit sans cesse se tenir en éveil, se mettre au travail. »

Marie-José Mondzain,
« La représentation comme bataille et comme liberté »,
in *Print the legend : Cinéma et journalisme*,
Les cahiers du cinéma – Festival international du film de Locarno,
Paris, 2004, p. 41.

Mise en contexte ou lorsqu'il y a mort d'homme

2 avril 2005. Le pape Jean-Paul II rend l'âme. « Le Saint-Père est mort ce soir à 21h37 dans son appartement privé », annonce dans un communiqué de presse son porte-parole, Joaquim Navarro-Valls.¹ À l'instar d'autres grandes figures politiques, religieuses, artistiques ou sportives, le pape, dans sa souffrance et dans sa mort, a suscité une vague d'émotion sans borne, facilement palpable à travers la lorgnette des médias. L'ampleur de la procession médiatique qui a accompagné, au Québec, les derniers moments de la vie de Jean-Paul II n'est effectivement pas sans rappeler l'emballement observé lors du décès et des funérailles de la princesse Lady Di, de John F. Kennedy, ou encore, plus près de nous, de René Lévesque ou de Maurice Richard.²

Pendant plus de deux mois, l'actualité, tant dans les médias écrits qu'électroniques, est ponctuée par les étapes et les soubresauts de la santé du 264^e dirigeant de l'Église catholique, dans son long et douloureux pèlerinage vers les derniers moments de sa vie. Le 1^{er} février 2005, alors que le pape, que nous savions déjà dans un état de santé fort précaire, présente les symptômes d'une vilaine grippe et doit être hospitalisé d'urgence à l'hôpital Gemilli, les

¹ Communiqué de presse du Vatican, 2 avril 2005. Extrait repris par l'AFP. « Le pape est mort », *Cyberpresse*, 2 avril 2005.

² Plusieurs auteurs ont abordé plus spécifiquement la construction et la signification de ce que Elihu Katz et Daniel Dayan ont nommé « les cérémonies télévisées », par l'entremise des cas précis mentionnés plus haut. Voir notamment Daniel Dayan et Elihu Katz. *La télévision cérémonielle : anthropologie et histoire en direct*, éditions PUF, coll. La politique éclatée, Paris, 1996, 259 p. et Gina Stoiciu. *Comment comprendre l'actualité – Communication et mise en scène*, Presses de l'Université du Québec, coll. Communication, Sainte-Foy, 2005, 242 p.

médias donnent le ton. Dès lors, le nombre d'articles traitant de la santé du pape et publiés dans les principaux quotidiens québécois³ grimpe en flèche. De sa sortie en grandes pompes de l'hôpital Gemilli, le 10 février, jusqu'aux spéculations sur sa démission, en passant par chacune de ses allocutions et apparitions surprises à la foule massée sur la place Saint-Pierre, sans oublier sa seconde hospitalisation, au cours de laquelle il subit une opération, rien n'échappe à l'œil acéré, attentif et patient des médias, qui guettent le moindre des faits et gestes du saint homme fait star. En mars, le bal médiatique se poursuit. Au fur et à mesure que la santé du pape se détériore, que ses chances de survie s'amenuisent, les médias se font d'autant plus présents et retraduisent, pratiquement en temps réel, les douleurs du pape sur les écrans et sur papier. Au rythme d'une émotion chaque jour de plus en plus tangible, les médias nous ont ainsi conduits jusqu'au dernier souffle du pape Jean-Paul II, le 2 avril 2005, nous permettant presque d'assister à sa mort en direct, tels des spectateurs impuissants. Au cours des heures qui ont suivi la mort du pape, la couverture médiatique atteint son paroxysme. À la télévision, plusieurs chaînes diffusent en bouclé des émissions spéciales consacrées au pape, alors que dans les journaux fleurissent éditions spéciales, suppléments et cahiers spéciaux tout en couleurs et en photos, remémorant les hauts faits de sa vie. L'enflure médiatique ne s'est atténuée qu'une fois les funérailles de Jean-Paul II closes.

Une couverture médiatique qui suscite de vives réactions

Jean-Paul II, « pape vedette » du XX^e siècle et de l'ère des médias de masse, a été, tout au long de son pontificat – qui a duré un peu plus de vingt-six ans – un personnage religieux largement médiatisé ; il a sans aucun doute été le pape le plus médiatisé de toute l'histoire de l'Église catholique. Ainsi, rien de plus normal, pourraient penser certains observateurs, que sa longue période d'agonie et sa mort se soient déroulées sous l'œil des caméras du monde entier et aient fait couler autant d'encre dans tous les journaux. Pourtant, l'ampleur et l'intensité de la couverture médiatique des derniers moments de la vie de Jean-Paul II ont suscité de nombreux commentaires et de vives réactions, tant de la part du public que des

³ Nous faisons ici référence aux quotidiens suivants : *La Presse*, *Le Devoir*, *The Gazette* et *Le Journal de Montréal*.

journalistes eux-mêmes, choqués, touchés, excédés par ce qu'ils ont vu, lu et entendu. Par exemple, un journaliste pose cette réflexion :

Beau débat en perspective ! D'une part, une technologie qui permet d'être "branché" en direct sur les événements (et même de les devancer), nous faisant connaître jusque dans le menu détail la condition médicale du mourant (avec tableaux anatomiques à l'appui), les réactions de sa famille et de ses proches, le diagnostic de ses médecins traitants [...] D'autre part, une large portion du public qui se rebiffe, qui ne veut pas tout voir, qui estime que les médias vont trop loin. Un public qui préférerait qu'on prenne plutôt le temps de réfléchir sur le sens des événements et sur leur portée.⁴

Ou encore, un lecteur de *La Presse* émet cette opinion dans une lettre ouverte :

[...] pourquoi cette lugubre médiatisation qui, de minute en minute, hier, essayait de nous faire entendre, si possible, les battements du cœur de Jean-Paul II ? [...] je ressens un profond malaise devant cette course effrénée aux nouvelles avec la complicité du Vatican, alors que mourir est essentiellement un acte d'humilité et de consentement au grand silence de notre finitude.⁵

Que révèlent ces réactions ? Et que dévoile au juste la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II ? Découle-t-elle, en toute logique, des dynamiques qui sont à l'œuvre au sein du champ journalistique ? Est-elle par ailleurs symptomatique de la crise du journalisme annoncée sur toutes les tribunes ? Enfin, peut-on en tirer des conclusions quant à la capacité des médias d'appréhender, de saisir, la réalité religieuse ?

Vers une définition de la problématique : du sujet de recherche aux hypothèses de recherche

Dans le cadre de notre recherche de maîtrise, ces observations et ces questionnements s'avèrent fondamentaux. Ils nous amènent en effet à croire que ce cas bien précis de l'actualité est révélateur du rapport entre les logiques agissant dans le champ journalistique⁶

⁴ Pierre-Paul Gagné, « Acharnement médiatique ? », *La Presse*, 11 avril 2005, p. A15.

⁵ Jacques Léger, « Une mort médiatisée », *La Presse*, section La Boîte aux lettres, samedi le 2 avril 2005, p. A30.

⁶ Dans le cadre de notre recherche, nous avons choisi de nous concentrer sur la sphère du journalisme, plus précisément celle du journalisme écrit. Bien évidemment, il est impossible de traiter de journalisme écrit sans tenir compte de son étroite appartenance à la sphère médiatique. Ainsi, tout au long de notre travail de recherche, dans un souci d'alléger le texte, nous ferons le plus souvent référence à la sphère journalistique ; il est toutefois indéniable que les logiques et dynamiques qui la façonnent et l'influencent proviennent d'un mouvement plus vaste à l'œuvre au sein même du système médiatique et qui affecte et, en quelque sorte, détermine le fonctionnement des différents médias. De la même façon, les logiques observées dans le journalisme écrit sont également manifestes, à différentes

et l'objet du traitement journalistique, qui se rapporte, dans notre cas, à la réalité religieuse, aux sens et aux événements qui en découlent.

Le sujet de recherche qui nous intéresse ici suscite un réel questionnement sur l'état du champ journalistique, que plusieurs intellectuels jugent en crise, sur la façon dont les journalistes abordent certains objets, mais aussi sur la façon dont les logiques à l'œuvre au sein de la sphère journalistique agissent sur ces objets. En effet, le contenu et la forme adoptés par la couverture médiatique de l'événement religieux qui attire notre attention, soit la souffrance et la mort de Jean-Paul II, nous apparaissent grandement questionnables et ce, au regard d'une vision et d'un idéal journalistique faisant partie intégrante de la raison d'être et de la signification structurale du journalisme contemporain. Cette prise de position, quoique subjective, est néanmoins indispensable dans une démarche de réflexion critique visant une réaffirmation ou une redéfinition du rôle et de la mission du journalisme ; *a fortiori* vis-à-vis certaines réalités ou institutions, comme le religieux et le politique, qui nécessitent, selon nous, un traitement médiatique approfondi permettant de saisir les phénomènes qui en découlent dans toutes leurs dimensions, plutôt que de leur donner une forme unidimensionnelle.

Ainsi, la question principale qui découle de cette réflexion est la suivante : de quelle façon les logiques actuellement à l'œuvre au sein du champ journalistique affectent-elles le rapport entre les médias et le religieux et, en conséquence, comment influencent-elles le traitement journalistique d'une réalité religieuse ?

Ce rapport entre le religieux et le journalisme sera envisagé sous sa forme bilatérale puisque nous souhaitons traiter, dans un premier temps, de l'influence des logiques observables dans la sphère journalistique sur la façon dont les journalistes appréhendent tout sujet, tout événement ou tout symbole ayant trait à la sphère religieuse – dans notre cas l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II – et sur la façon dont ils vont finalement en rendre compte. Dans un deuxième temps, nous désirons analyser l'influence de ces mêmes logiques sur le

échelles, à l'intérieur des autres médias d'information journalistique, par exemple le journalisme électronique, via la télévision, la radio et Internet.

positionnement des institutions religieuses – dans notre cas l'Église catholique et plus exactement la dyade Vatican/pape – face à l'univers journalistique, notamment sur les stratégies de communication médiatique qu'elles mettent de l'avant.

Il en découle la formulation d'une hypothèse en deux temps. Nous tenterons ainsi d'offrir deux réponses à la question du lien entre les logiques journalistiques et le binôme média – religion :

1. Le traitement journalistique des réalités religieuses, comme de tout autre objet, est grandement déterminé par l'action des logiques à l'œuvre dans la sphère journalistique, comme l'illustre la couverture médiatique de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II.
2. Les institutions religieuses modèlent leurs stratégies communicationnelles conformément aux logiques journalistiques actuelles et, de la sorte, contribuent à les alimenter.

Principalement, il s'agit pour nous de questionner, tout au long de notre mémoire, nos *a priori*, nos premières impressions sur le journalisme contemporain, pour être ensuite en mesure de les valider ou de les invalider. Ainsi, globalement, les objectifs poursuivis par notre projet de recherche consistent à faire le point sur l'état du champ journalistique et à décrire et à analyser les dynamiques qui l'animent afin de déterminer s'il est en crise ou non. Il s'agira ensuite de dresser un portrait des spécificités de la sphère religieuse, du sujet religieux, en nous attardant sur la position du pape dans le catholicisme, pour être plus en mesure de comprendre, de décrire et d'expliquer le rapport entre le religieux et les médias. Puis, grâce aux informations recueillies tout au long de notre démarche, il s'agira de rendre compte et d'analyser la couverture médiatique de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II. Le détour par ce cas précis nous permettra de répondre à notre objectif ultime, qui est de juger et de questionner la capacité des journalistes à appréhender le religieux, au regard de la compatibilité ou de l'incompatibilité entre les discours qui proviennent de la sphère journalistique et ceux qui émanent de la sphère religieuse. En bref, nous souhaitons décrire et critiquer les logiques médiatiques qui mettent en péril le journalisme et ce, au nom d'un idéal journalistique, qui est historiquement consubstantiel au journalisme.

Portrait : une revue de littérature

La façon dont la longue agonie et la mort du pape Jean-Paul II ont été traitées et retransmises par la presse et la télévision n'a certainement pas laissé indifférents ceux qui en ont été témoins. Nous l'avons vu plus haut, des croyants, mais aussi des non croyants, qu'il s'agisse de lecteurs, de téléspectateurs, de journalistes, d'ecclésiastiques ou de théologiens, ont été nombreux à exprimer publiquement leur opinion sur la couverture médiatique de l'événement, via les sections « opinion », « courrier » ou « idées » des différents journaux. Certains journalistes, ressentant eux aussi un certain malaise devant ce qu'ils ont paradoxalement eux-mêmes engendré, ont posé un regard critique sur leur travail. Expriment leur trouble face à la couverture médiatique sans limite, la plupart d'entre eux ont également tenté d'en comprendre les causes et d'en attribuer la responsabilité.

Le débat qui a fait rage au sein des journaux de nombreux jours pendant et après la mort du pape, s'est vraisemblablement polarisé entre deux points de vue, que le titre d'un article du journaliste Mathieu Perreault illustre bien : « Exhibitionnisme ou exemple méritoire ? »⁷ D'un côté, la condamnation de la couverture médiatique des souffrances du pape et de sa mort, principalement pour cause de non-respect de la dignité humaine, et de l'autre, la croyance en la nécessité de montrer la douleur du pape, celle-ci constituant un véritable témoignage des valeurs catholiques et faisant partie du message que voulait transmettre le pape, notamment sur le recours à l'euthanasie.

Pourtant, si ce questionnement sur la nature de la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape s'est abondamment répandu au sein de la population et parmi les journalistes, il n'a toutefois trouvé qu'un très faible écho dans le milieu de la recherche. En effet, nous n'avons pu trouver aucun ouvrage ou article de périodique qui aborde en profondeur la question de la couverture médiatique de l'agonie et de la mort du pape. Il existe bien sûr des articles, comme celui de Chiara Giaccardi et Mauro Magatti⁸ ou encore celui de Giuseppe

⁷ Mathieu Perreault. « Exhibitionnisme ou exemple méritoire ? », *La Presse*, samedi le 2 avril 2005, p. A36.

⁸ Chiara Giaccardi et Mauro Magatti. « La morte di Giovanni Paolo II come fenomeno collettivo globale », *Aggiornamenti Sociali*, numéro 56, juillet-août 2005, Milan, pp. 503-514.

Sacco⁹, qui traitent des derniers moments de la vie de Jean-Paul II et de sa douleur volontairement non dissimulée, le plus souvent dans une volonté d'expliquer l'ampleur du phénomène collectif, cérémoniel et émotionnel qui en a découlé, tel que nous avons pu l'observer par l'entremise de la foule présente sur la place Saint-Pierre. C'est donc principalement sous cet angle que les auteurs de ces textes ont abordé le facteur médiatique, celui-ci pouvant alimenter, voire amplifier, le phénomène et ainsi nous permettre de mieux l'expliquer.¹⁰ Toutefois, nulle part avons-nous pu retrouver une réelle évaluation de la couverture de presse qu'ont suscité les derniers moments de la vie du pape ou même l'exercice d'un regard critique systématique sur les articles de journaux qui les relatent, exercice qui nous éclairerait grandement sur la complexité du rapport entre le religieux et le journalisme.

Par exemple, Chiara Giaccardi et Mauro Magatti, dans leur texte *La morte di Giovanni Paolo II come fenomeno collettivo globale*¹¹, considèrent la mort de Jean-Paul II comme étant un phénomène collectif global ayant produit une extraordinaire énergie sociale, capable d'impliquer et de mobiliser, à plus forte raison dans une société globalisée et médiatisée. Selon eux, cet événement confirmerait que le noyau de la société est bien le sacré, la religion et l'Église et soulignerait le retour du sacré, non pas dans une réintégration des institutions religieuses, mais dans la recherche d'expériences intenses porteuses de symboles. Dans cet optique, les rituels et les grands phénomènes collectifs, dont la cérémonie visuelle entourant l'agonie et la mort de Jean-Paul II présente toutes les caractéristiques, retrouveraient une certaine centralité, jouant un rôle capital dans la réouverture de l'espace religieux. C'est dans la troisième partie de leur texte, qui s'intitule : *Charisme, personnalisation et relation médiatique*, que les auteurs abordent la question médiatique, en affirmant que « s'il est

⁹ Guisepe Sacco. « Perdu dans le peuple de Dieu – Notes prises à Rome aux funérailles de Jean-Paul II », *Commentaire*, n° 111, automne 2005, Paris, pp. 559-565.

¹⁰ C'est d'ailleurs également le cas en ce qui concerne les travaux portant sur le décès d'autres personnalités publiques, par exemple celui de Lady Diana. La question des médias est abordée principalement sous l'angle de leur rôle de mise en scène d'un événement, d'un rituel, d'une cérémonie, qui ne fait qu'exacerber l'émotion déjà contenu dans l'événement auquel une foule assiste, sur place ou via leurs écrans. Voir à ce sujet le chapitre « Les funérailles de Lady Diana, princesse du peuple », in Gina Stoiciu. *Comment comprendre l'actualité – Communication et mise en scène, op. cit.*

¹¹ C. Giaccardi et M. Magatti, *loc. cit.* Les citations tirées de cet article, originalement rédigé et publié en italien, proviennent d'une traduction libre.

drastiquement réducteur de penser que ce qui est arrivé est un simple phénomène télévisé, il ne fait pas de doute que la communication médiatisée soit essentielle pour comprendre la nature et l'entité du phénomène collectif dont nous parlons. »¹² Ils insistent sur le lien que le charismatique pape a su développer avec les médias, sur l'utilisation fort stratégique qu'il a su en faire, notamment en utilisant sa souffrance physique des dernières années comme levier de communication et comme message spirituel puissant. Ils jugent que la contribution des médias dans la transmission de ce message, principalement dans le cas de la mort du pape, est grandement positive. Selon les deux auteurs, les médias auraient même montré la décadence physique et la mort du pape « dans la plus grande dignité, sans exhibitionnisme »¹³, permettant du coup de les transformer en message d'espoir et de susciter une vive émotion et une participation massive à l'événement. Ainsi, Giaccardi et Magatti tiennent certes compte, dans leur étude, de l'aspect médiatique, mais limitent leur regard critique sur la couverture de presse à quelques affirmations non étayées sur le rôle positif joué par les médias dans l'amplification du phénomène émotif.

Pour sa part, Giuseppe Sacco, dans un court texte publié dans la revue *Commentaire*¹⁴, pose la difficulté, non seulement pour les journalistes, mais pour l'ensemble des intellectuels et auteurs, à comprendre et à saisir l'ensemble des phénomènes liés à la mort du pape :

Le trouble des observateurs, face à ce qui s'est produit le 8 avril [date des funérailles] dans les rues de Rome, a été immédiatement manifeste. Commentateurs, sociologues et philosophes se sont démenés des jours durant pour trouver les mots servant à définir et à expliquer le phénomène auquel ils ont assisté. Mais les *chattering classes* étaient en effet réduites au silence ; à quelques prudentes analyses limitées aux aspects les plus folkloriques et les plus visibles de l'événement, comme la présence d'un nombre considérable de Polonais : un phénomène dont peu ont su saisir « à chaud » toute la portée.¹⁵

Il souligne ainsi la complexité des événements entourant l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, difficilement saisissable par les observateurs de tout acabit. Cette complexité expliquerait, selon Sacco, que les médias aient parfois passé sous silence ou aient atténué certaines facettes de l'événement qui s'est pourtant déroulé sous leurs yeux. Il dit par

¹² C. Giaccardi et M. Magatti, *loc. cit.*, p. 509.

¹³ *Idem*, p. 508.

¹⁴ G. Sacco, *loc. cit.*

¹⁵ *Idem*, pp. 561-562.

exemple que « toute affligée, disciplinée et parfaitement canalisée qu'elle fût, la foule n'a pas manqué d'adresser continuellement des messages politiques, sans doute atténués par les médias, mais très clairs pour les témoins oculaires »¹⁶. Il conclut, à l'instar de Giaccardi et Magatti, que le spectacle auquel le monde entier a pu assister ne « révélait qu'en partie la puissance des sentiments du peuple de Dieu, une partie de ce qui bouillonne et s'agite dans l'océan de l'humanité catholique [...] »¹⁷ et qu'il laisse entrevoir un avenir plutôt positif pour le sacré et la foi.

Mentionnons, pour clore ce portrait des articles sur la médiatisation de la mort du pape Jean-Paul II, les éditoriaux de Michel Cool, parus dans *Témoignage chrétien*. Les commentaires de Cool sont d'un grand intérêt puisque, dans sa tentative de comprendre et d'expliquer l'emballement médiatique auquel nous avons pu assister, celui-ci se place non pas du côté des médias, mais du côté du Vatican. Il s'interroge en effet sur la responsabilité du Vatican, sur l'impact de ses choix communicationnels dans la résultante médiatique :

Comment l'entourage de Jean Paul II peut-il être à l'origine de ces images indécentes et obscènes qui font la pitance des charognards professionnels et excitent le voyeurisme toujours latent et trop souvent cajolé du public ? Aucune raison d'État, aucune théologie, aucun devoir de compassion ne justifient cet acharnement médiatique sur une personne dont la fin de vie douloureuse devrait plutôt inspirer le silence, la discrétion, et pour les chrétiens, la prière, loin, très loin des projecteurs et des paparazzis... La responsabilité de cette déplorable situation n'incombe pas qu'aux preneurs et aux diffuseurs d'images. Après tout, ils montrent ce qu'on leur donne.¹⁸

Cool procède ainsi à une critique en règle des stratégies de communication du Vatican et de Jean-Paul II, dénonçant les manipulations médiatiques de son porte-parole, Joaquim Navarro Valls, les rassemblements spectaculaires ou encore leur volonté de transparence¹⁹. Si les articles de Cool s'avèrent particulièrement pertinents pour comprendre l'influence des stratégies de communication du Vatican sur la couverture médiatique de la mort du pape, ils

¹⁶ G. Sacco, *loc. cit.*, p. 561.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Michel Cool. « Dire la vérité bête », *Témoignage chrétien*, n° 3146, 3 mars 2005. Voir le site Internet de *Témoignage chrétien*, au www.temoignagechretien.fr, dans la section *Archives*, où sont rendus disponibles tous les articles de la publication.

¹⁹ Il cite à cet effet une parole de Jean-Paul II, alors qu'il avait affirmé, en 1986 : « L'église doit ressembler à une maison de verre ». Voir Michel Cool, « Spéculations romaines », in *Témoignage chrétien*, n° 3143, 10 février 2005.

ne nous éclairent toutefois pas sur l'autre versant du problème, c'est-à-dire la part des logiques médiatiques actuellement à l'oeuvre.

Enfin, en ce qui concerne les ouvrages, les plus récentes biographies sur Jean-Paul II, qui ont sans surprise foisonné suite au décès de ce dernier, nous fournissent une riche source d'information sur les derniers moments de la vie du pape et sur la place alors occupée par les médias. Mais pourtant, – peut-être par manque de recul puisqu'elles ont paru relativement rapidement après la mort du pape –, ces biographies se limitent trop souvent à souligner l'ampleur de la retransmission des cérémonies funéraires par les chaînes de télévision et les milliers de journalistes du monde entier accrédités pour l'occasion. Un peu à la manière des articles que nous avons présentés plus haut, ces ouvrages ont essentiellement misé sur le rôle des médias dans la construction de l'événement. La biographie écrite par Bernard Lecomte, *Jean-Paul II*²⁰, en est un exemple très représentatif. Par exemple, Lecomte souligne qu'« on s'est rassemblés autour d'écrans géants pour un ultime hommage à ce pape qui avait visité presque tous les pays du monde. Un peu comme si la terre entière, devenue un "village planétaire", enterrait en toute simplicité son vieux curé [...] »²¹ Aucune trace cependant d'une réflexion critique sur le traitement médiatique de la souffrance et la mort du pape.

Ainsi, l'originalité de notre travail de recherche réside justement dans l'exploration d'un volet encore trop peu abordé – comme nous venons de le démontrer – par les autres travaux. Ce que nous nous proposons de faire, c'est-à-dire une réflexion critique sur la couverture de presse engendrée par l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II sous l'angle du rapport singulier et complexe entre la sphère du religieux et la sphère journalistique, vise donc à combler certaines des lacunes tant dans la compréhension de l'ensemble des événements entourant le décès du pape que dans l'état actuel des connaissances sur la relation entre religion et journalisme.

²⁰ Bernard Lecomte. *Jean-Paul II*, éditions Gallimard, coll. Folio, Paris, 2006, 991 p.

²¹ *Idem*, p. 12.

Plan de rédaction

Afin de mener à terme notre réflexion et atteindre les objectifs qui découlent de notre sujet de recherche, voici comment nous entendons présenter notre mémoire de maîtrise, qui se divisera en cinq chapitres.

En tout premier lieu, le cœur de notre premier chapitre consiste en la définition de certains concepts essentiels à notre réflexion, notamment le concept même de journalisme et d'idéal journalistique, et en l'élaboration de notre cadre théorique, celui-ci se scindant en deux parties distinctes. D'abord, nous procéderons par la confrontation des thèses de différents auteurs ayant pris part au débat sur la critique du journalisme. Puis, nous nous attarderons sur les auteurs s'étant prononcé sur l'existence, ou non, d'une crise au sein du journalisme, de même que sur les causes et les conséquences de cette crise. En fait, il s'agit pour nous de situer notre posture intellectuelle, fort critique, au sein d'un débat bien structuré, auquel ont contribué nombre d'auteurs et d'intellectuels. Nous verrons des auteurs tels que Géraldine Muhlmann²², Marie-José Mondzain²³, Jean-Pierre Le Goff²⁴, André Hirt²⁵ ou encore Christian Salmon²⁶, qui, à travers leurs ouvrages, émettent des constats sur l'état du journalisme, chacun exprimant son point de vue sur un ou plusieurs aspects particulier(s) de la question. Enfin, pour clore ce premier chapitre, nous exposerons notre approche méthodologique. Il s'agira, par l'entremise d'une analyse de contenu, d'étudier la façon dont les logiques à l'œuvre dans la fabrication de l'information influencent concrètement l'articulation du discours journalistique sur un événement religieux bien concret, soit l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, de même que l'articulation du discours religieux à l'intention des médias.

La description des logiques actuellement à l'œuvre au sein de la sphère journalistique – logiques qui la structurent et qui constituent autant de contraintes pour le journaliste – est

²² Géraldine Muhlmann. *Du journalisme en démocratie : essai*, éditions Payot, Paris, 2004, 347 p.

²³ Marie-José Mondzain. « La représentation comme bataille et comme liberté » in *Print the legend : Cinéma et journalisme, Les cahiers du cinéma – Festival international du film de Locarno*, Paris, 2004, pp. 37-43.

²⁴ Jean-Pierre Le Goff. *La démocratie post-totalitaire*, éditions La Découverte, Paris, 2002, 202 p.

²⁵ André Hirt. *L'universel reportage et sa magie noire : Karl Kraus, le journal et la philosophie*, éditions Kimé, Paris, 2002, 293 p.

²⁶ Christian Salmon. *Verbicide : du bon usage des cerveaux humains disponibles*, éditions Climats, Castelnau-le-Lez, 2005, 163 p.

l'objectif central de notre chapitre deux. Aux fins de notre mémoire, nous nous concentrerons essentiellement sur quatre d'entre elles, c'est-à-dire la logique d'objectivité, la logique du visible, la logique de transparence et la logique d'immédiateté. Leur compréhension nous semble fondamentale à une réflexion sur la relation entre le journalisme et le religieux dans le contexte actuel. En effet, ces logiques, étant la traduction concrète de la crise du journalisme, sont observables dans plusieurs pratiques journalistiques, notamment dans la personnalisation de l'actualité, dans la « starification » des protagonistes et la spectacularisation de l'information ou encore dans la grande place accordée au registre de l'émotionnel et du visuel. La description de ces logiques nous permettra ultimement de bien saisir la façon dont elles s'emparent du sujet religieux et de déterminer si, dans ce contexte, les médias sont en mesure de véhiculer le véritable sens du religieux.

Alors que notre deuxième chapitre portera de façon plus spécifique sur la sphère médiatique, notre troisième chapitre portera quant à lui sur les aspects propres à la sphère religieuse. Dans un premier temps, nous évoquerons les particularités du sujet religieux, pour ensuite mieux le situer dans le contexte actuel. Dans un deuxième temps, nous aborderons sommairement différentes représentations qui sont au cœur de la religion catholique, c'est-à-dire la figure papale, les images et les icônes religieuses, puis enfin la signification de l'agonie, de la souffrance et de la mort. Par ce détour, nous souhaitons mettre en lumière la richesse et la profondeur du sujet religieux.

Après avoir examiné les particularités des sphères journalistique et religieuse, notre chapitre quatre a pour but de mettre en lumière le rapport spécifique qu'elles entretiennent entre elles. Il s'agira, dans la première partie, de tracer le portrait des diverses attitudes dont ont fait preuve les institutions religieuses catholiques – plus précisément le Vatican – envers les médias, oscillant entre méfiance et optimisme. Nous décrirons également le rapport tout à fait singulier qu'a su développer le pape Jean-Paul II avec les médias et les journalistes, rapport qui a transformé à tout jamais les communications médiatiques du Vatican. La seconde partie de ce chapitre portera sur les points de ressemblances et les points de friction entre le religieux et le journalisme. Par la confrontation des logiques propres à chacune des deux

sphères, nous souhaitons être plus aptes à déterminer si elles sont compatibles ou non, si le religieux peut trouver sa place dans le journalisme sans y sacrifier tout son sens.

Enfin, notre cinquième chapitre correspond en quelque sorte à une volonté d'illustration de ce que nous avons décrit auparavant. En effet, au terme des quatre premiers chapitres, nous aurons étudié la question de la crise du journalisme en des termes théoriques, décrit ses effets et ses répercussions dans la pratique journalistique actuelle – via quatre logiques bien spécifiques –, puis analysé la façon dont ces logiques s'arriment avec le sujet religieux. Afin de boucler la boucle de ce travail de réflexion, il convient de confronter nos propos et nos intuitions à un cas réel tiré de l'actualité religieuse. Nous procéderons donc, dans ce dernier chapitre, à l'analyse d'un corpus portant sur un événement religieux que nous trouvons en ce sens fort intéressant, c'est-à-dire l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II. Après une brève mise en contexte de cet événement, nous analyserons la couverture médiatique qui en a découlé et ce, en portant une attention toute particulière à ce qui concerne la provenance de l'information journalistique, c'est-à-dire en distinguant ce qui provient des journalistes de ce qui provient directement des communications des autorités religieuses, notamment par l'entremise de points de presse ou de communiqué de presse. Il s'agira globalement, à la lumière des éléments d'information que nous aurons mis en lumière dans les chapitres précédents, de repérer les traces des logiques journalistiques à travers les documents qui constituent notre corpus. Nous conclurons ce dernier chapitre en effectuant un retour sur la question de la capacité des journalistes à appréhender la réalité religieuse.

CHAPITRE PREMIER

Du journalisme et de sa crise : concepts, théorie et méthodologie

« Ce qu'il y a de plus terrible dans la communication,
c'est l'inconscient de la communication. »

Pierre Bourdieu,
tiré de l'ouvrage d'Ignacio Ramonet, *La tyrannie de la communication*,
éditions Gallimard, coll. Folio Actuel, Paris, 1999, page 9.

Crise des médias¹, malaise médiatique², crise du journalisme³, presse écrite en crise⁴, perte de crédibilité de la presse écrite⁵, dérapages du journalisme d'information⁶ et même mort du journalisme⁷. Autant de diagnostics établis par divers auteurs pour décrire l'état dans lequel se trouve le journalisme contemporain. Aussi différentes les appellations précédentes peuvent-elles être, elles découlent néanmoins toutes du même constat : le journalisme va mal. Cette conclusion, parfois soutenue par de simples citoyens, parfois obtenue au terme d'un exigeant examen critique des médias et du journalisme, n'est pas, contrairement à une opinion très répandue, une idée nouvelle dans l'espace public. Déjà dans la première moitié du XIX^e siècle, Honoré de Balzac dénonce certains travers des journalistes de son temps dans un pamphlet intitulé *Monographie de la presse parisienne*⁸ et ce, quelques années à peine après l'éclosion de la presse populaire quotidienne en France, en 1836, avec la publication de *La Presse* d'Émile de Girardin, qui marque, par convention, l'acte de naissance de

¹ Jean-Claude Guillebaud. « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *Débat*, n° 66, septembre-octobre 1991, p. 63.

² *Ibidem*, p. 74.

³ Jean Charron et Jean de Bonville, « Les mutations du journalisme au Québec : une problématique de recherche », *Rapport du Groupe de recherche sur les mutations du journalisme (GRMJ)*, Université Laval.

⁴ Ignacio Ramonet, *La tyrannie de la communication*, éditions Gallimard, coll. Folio Actuel, Paris, 1999, p. 271.

⁵ Ignacio Ramonet, « Médias en crise », *Manière de voir – Le Monde diplomatique*, n° 80, avril-mai 2005, pp. 6-7.

⁶ Sous la direction de Colette Brin, Jean Charron et Jean De Bonville, *Nature et transformation du journalisme – Théorie et recherches empiriques*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004, p. 256.

⁷ Élisabeth Lévy, « Le rapt du réel », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 75.

⁸ Ce texte est disponible dans un recueil de textes d'Honoré de Balzac intitulé *Les Journalistes*, éditions Arléa, Paris, 1991, 157 p.

l'information et du journalisme modernes⁹. Nous pourrions de ce fait réfuter l'existence d'un âge d'or de la presse, où son fonctionnement aurait été exempt de toute jugement. Bien que nous n'ayons pas l'intention de procéder à une revue historique de la critique du journalisme, nous voulons cependant montrer que la critique du journalisme s'inscrit dans une longue tradition d'auteurs, d'intellectuels et même de journalistes qui, de tout temps, ont posé un regard critique sur la pratique journalistique. Il devient donc nécessaire de se pencher sur certains auteurs clés, qui, chacun à leur façon, ont influencé la façon de concevoir le journalisme. En effet, avoir une insatiable volonté de questionner le journalisme moderne, notamment dans son rapport particulier avec le domaine du religieux, de penser la crise du journalisme dans le cadre de la pratique quotidienne du journalisme et de poser un regard critique sur la couverture de presse qui découle d'un événement religieux ne peut se faire sans d'abord poser de solides bases conceptuelles et théoriques. C'est principalement ce à quoi nous nous attarderons tout au long de ce premier chapitre.

Dans un premier temps, nous ferons un détour nécessaire par un exercice de définition de certains concepts centraux de notre recherche, qui nous permettront par la suite de mieux définir notre posture critique. Par exemple, le concept même de « journalisme », en regard de la société démocratique, nécessite un effort de définition, notamment en ce qui concerne la notion d'« idéal journalistique ». De plus, l'expression « logique journalistique », sur laquelle repose l'ensemble de notre problématique de recherche, mérite d'être précisée dans toutes ses facettes : quelles sont-elles ?, qui les contrôle ?, etc.

Dans un deuxième temps, nous exposerons le cadre théorique qui orientera l'ensemble de notre réflexion sur notre objet de recherche. Le cadre théorique qui s'avère ici pertinent nous entraîne tout d'abord vers la reconstruction du discours critique sur le journalisme, par la confrontation des thèses de différents auteurs ayant développé et pris position dans le débat sur la critique du journalisme, puis sur l'existence, ou non, d'une crise journalistique, de même que sur les origines de cette crise. Il s'agit en fait de penser ce débat à travers le prisme théorique élaboré par certains auteurs clés, dont Theodor W. Adorno, Max Horkheimer,

⁹ Selon Francis Balle, *Médias et société*, 12^e édition, éditions Montchrestien, Paris, 2005, p. 44.

Marie-José Mondzain, Pierre Legendre, Walter Benjamin, Christian Salmon ou encore André Hirt.

Enfin, pour clore ce premier chapitre, nous exposerons notre méthodologie, qui inclut tant notre stratégie de recherche, au sens large, que notre méthode de recherche, soit l'analyse de contenu. Nous précisons la façon dont nous entrevoyons l'application de notre méthode sur le corpus choisi et ce, à l'aide d'un bref détour du côté d'Antoine de Baecque, historien ayant développé une méthode de recherche des plus intéressantes, voisine de l'analyse de contenu.

1.1 De la définition de concepts : comprendre notre objet de recherche

1.1.1 D'une vision du journalisme à l'élaboration d'un « idéal journalistique »

1.1.1.1 Quel est donc ce journalisme qui fait tant jaser ?

Définir ce qu'est le journalisme est préalable à toute démarche de réflexion critique sur celui-ci. Effectivement, nous nous devons de définir ce que nous entendons par « journalisme » – ses rôles, sa mission fondamentale et son esprit –, puisque c'est à l'aune de la vision que nous en avons que nous pourrons par la suite développer notre position critique. Loin de nous l'intention de retracer l'histoire, riche et sans fin, du journalisme écrit, mais nous estimons néanmoins nécessaire de resituer l'émergence de la presse populaire dans le contexte de la démocratie naissante en France et en Angleterre, soit aux XVIII^e et XIX^e siècles. Selon nous, c'est là où nous pouvons trouver les clés de la compréhension de l'importance de la fonction journalistique. Durant cette période, les nombreuses tentatives pour définir cette nouvelle réalité ont sans contredit contribué à façonner la manière dont nous entrevoyons toujours le journalisme, comme le prouve l'énoncé de mission de nombreux organes de presse, dont celui du *Devoir*¹⁰.

¹⁰ Voir la politique d'information du *Devoir*, disponible sur leur site Internet, à l'adresse suivante : www.ledevoir.com/ledevoir/politique-information.html On peut y lire « La mission première du *Devoir* est d'informer ses lecteurs et d'alimenter la réflexion au sein du public. »

Dans un contexte de transition vers la démocratie, transition notamment provoquée par les idées des Lumières et par l'action des révolutionnaires, la presse voit soudainement son rôle se transformer. Dans ce nouveau système politique, qui sous-tend l'inclusion et la participation du peuple, il devient dans un premier temps nécessaire de les former, de les éduquer à ce nouveau rôle citoyen. Pour plusieurs, la presse était toute désignée pour remplir cette mission. C'est le cas de Brissot, un révolutionnaire français, qui considère « la presse comme un couronnement des lumières, dans l'ordre politique, comme un instrument pédagogique d'unité nationale et de démocratie : il détruit les préjugés, il est un moyen irremplaçable d'exercice de la souveraineté. »¹¹ La presse devient ainsi, en tant qu'intermédiaire entre un public élargi de citoyens et le pouvoir politique, un pilier nécessaire à l'exercice démocratique. Les notions de liberté et d'opinion publique s'avèrent par ailleurs fondamentales dans la définition du journalisme naissant : « Les journalistes qui se donnent pour mission d'éclairer l'opinion ne partagent pas toujours cette heureuse illusion ; du moins fondent-ils leur action, de façon plus ou moins systématique, sur la volonté et l'espoir de former une nation de citoyens libres et éclairés. »¹² Ainsi le journalisme doit-il aider le peuple à s'émanciper. Il fonde dès lors sa légitimité sur sa capacité à éduquer et à informer les citoyens, par rapport à la politique et à la vie en général, sur sa capacité à donner une voix au peuple, mais aussi sur son aptitude, en tant que garde-fou démocratique ou de quatrième pouvoir, à débusquer et à limiter les abus des tenants du pouvoir politique.

De plus, la constitution d'un espace public permettant à ces nouveaux citoyens de se réfléchir, de se penser et ainsi d'assumer leur passé historique et de prendre en main leur devenir, devient centrale. Au sein de cet espace¹³, qui est avant tout un espace de

¹¹ Claude Labrosse et Pierre Rétat. *Naissance du journal révolutionnaire*, éditions des Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1989, p. 178.

¹² *Idem*, p. 183.

¹³ Dans le cadre de notre mémoire, il nous serait impossible de nous étendre plus longuement sur une notion aussi complexe et polémique que celle de l'espace public. Mentionnons toutefois que notre conception de l'espace public renvoie à celle mise de l'avant par Jürgen Habermas, c'est-à-dire un espace de discussion où des individus privés font un usage public de leur raison et de leur esprit critique, sous le signe de l'intersubjectivité, afin de produire une opinion éclairée, une opinion publique. Il s'agit d'un lieu où les individus soumettent leurs idées et leurs opinions au principe de publicité, donc à la critique de ses concitoyens, dans le but de se réfléchir collectivement. Ce lieu prend aujourd'hui différentes formes, notamment sur Internet et à la télévision, mais le journalisme reste selon nous le lieu où l'esprit de l'espace public doit subsister. Voir, au sujet de l'espace public,

représentation, le journalisme occupe une place capitale. Celui-ci devait, et doit toujours selon nous, permettre à la société de se distancier à la fois d'elle-même et du monde dans le but de poser un regard critique sur elle-même et aussi mieux se représenter son idéal à atteindre. « Cette seule volonté d'instaurer une distance critique face à la réalité a permis à la pratique journalistique d'apparaître légitime dans le mouvement de constitution d'un espace public de débat »¹⁴, écrit fort justement Jean Pichette. Cette légitimité est d'ailleurs la raison pour laquelle, ajoute-t-il, le journalisme ne doit pas renoncer à cet idéal pour ne devenir qu'un simple exercice de communication.

Nous croyons, à l'instar de plusieurs auteurs, que cette vision du journalisme est toujours valable actuellement. Ignacio Ramonet affirme par exemple que « [...] la mission fondamentale des médias [est d'] éclairer et enrichir le débat démocratique. »¹⁵ Dans la même veine, Christopher Lasch ajoute : « ce que demande la démocratie, c'est un débat public vigoureux, et non de l'information. Bien sûr, elle a également besoin d'information, mais le type d'information dont elle a besoin ne peut être produit que par le débat. »¹⁶

C'est donc à partir de cette vision du journalisme en démocratie que nous pourrions procéder à un examen critique et à une remise en question du journalisme actuel ; cette vision contribuant également au façonnement de ce que nous pourrions appeler notre « idéal journalistique ». En effet, lorsqu'il est question de critique du journalisme, il y a toujours, sous-jacente, l'affirmation d'un écart entre les attentes entretenues vis-à-vis le journalisme et le « produit » journalistique réel. Dès lors, il convient de considérer la notion d'« idéal journalistique ». Nous estimons effectivement que nous ne pouvons critiquer le journalisme, affirmer qu'il est en crise, sans toutefois avoir bien en tête ce à quoi il devrait idéalement ressembler, ce que plusieurs auteurs omettent, selon Géraldine Muhlmann, auteur de

l'ouvrage phare d'Habermas, *L'Espace public*, éditions Payot, coll. Critique de la politique, Paris, 1993, 324 p. et la rubrique « Opinion publique » in *Dictionnaire de philosophie politique*, sous la direction de Philippe Raynaud et de Stéphane Rials, éditions PUF, Paris, 2003, pp. 518-524.

¹⁴ Jean Pichette, « Penser le journalisme dans un monde en crise », *À bâbord*, n° 18, février-mars 2007, p. 17.

¹⁵ I. Ramonet. *La tyrannie de la communication*, op. cit., p. 10.

¹⁶ Christopher Lasch, *La révolte des élites*, éditions Climats, Paris, 1996, p. 168.

l'ouvrage *Du journalisme en démocratie*¹⁷. Accueillant, avec une certaine dose de méfiance, les critiques émises envers le journalisme, tout en admettant au passage l'existence d'une crise du journalisme, Muhlmann refuse néanmoins de limiter le débat à l'énumération de tous les vices du journalisme et estime que nous devons maintenant nous poser la question de ce que pourrait être un « journalisme idéal », qui nous permettrait à la fois de juger le « journalisme réel » et d'émettre des critiques plus constructives. « Le “journalisme réel” n'a plus de secret pour nous, mais nous ne savons pas au nom de quel “idéal-critique” nous pouvons nous autoriser à le condamner »¹⁸, dit-elle à juste titre. Voyons donc en détail le cheminement de Muhlmann pour en arriver à une idée plus claire de ce que serait un journalisme idéal, qui, encore une fois, est indissociable de la naissance même de l'idée du journalisme.

1.1.1.2 Quel pourrait être le journalisme idéal ?

Géraldine Muhlmann est de ces rares auteurs qui aspirent à une véritable réflexion sur le sens politique de l'activité journalistique. Ainsi, notre démarche et la sienne se croisent au cœur de la croyance en l'importance du journalisme au sein d'une démocratie¹⁹ et dans la conscience de l'urgence d'agir puisque le devenir du journalisme aura une incidence certaine sur celui de la démocratie. Muhlmann entame donc cette réflexion en ayant pour point de départ l'analyse « des discours actuels sur le journalisme, de ce qu'ils disent, de ce qu'ils ne disent pas, des étonnements qu'ils suscitent, des implicites qui sont souvent logés en eux [...] »²⁰. Elle souhaite de cette façon atteindre le but ultime de son ouvrage, qui est de « définir une position critique acceptable, qui reste attachée à la démocratie sans sombrer dans une naïveté démocratique – cette naïveté qui encense la fonction de journaliste sans prendre en compte ses limites. »²¹ En optant pour cette fragile position, Muhlmann trace du coup les deux extrémités du continuum des critiques du journalisme – de la confiance aveugle à la

¹⁷ Géraldine Muhlmann. *Du journalisme en démocratie : essai*, éditions Payot, Paris, 2004, 347 p.

¹⁸ *Idem*, p. 14.

¹⁹ G. Muhlmann affirme en effet, relativement au rôle du journalisme dans une démocratie : « Qu'on l'accepte ou non, le journalisme est une médiation fondamentale entre un individu et la communauté. », *op. cit.* p. 22.

²⁰ *Idem*, p. 10.

²¹ *Ibidem*.

condamnation haineuse –, qu’il sera intéressant de développer plus loin, lorsque nous aborderons la question de la critique du journalisme.

Dans la détermination de cette position critique, Muhlmann bâtit parallèlement, pierre après pierre, une vision de ce que serait le « journalisme idéal ». Tel que nous l’avons mentionné plus tôt, elle croit que « le journalisme, quand on sait trop bien ce qu’il est, on a du mal, semble-t-il, à penser avec un peu de souffle, de recul, ce qu’il *pourrait être* – les idéaux qu’il est censé servir, les chemins pour le sortir de la crise »²². C’est le pari qu’elle prend : s’écarter des divers savoirs sur le journalisme tel qu’il est pour s’attaquer à l’élaboration des caractéristiques d’un idéal journalistique. Elle détermine ainsi trois niveaux de l’« idéal critique » du journalisme, chacun représentant une évolution, une amélioration du précédent, et chacun impliquant une représentation précise du journalisme idéal. Le premier idéal-critique qu’elle entreprend de définir est celui du « journaliste-flâneur », qui évolue en l’idéal-critique du « journaliste-en-lutte » qui, lui, devient le troisième idéal-critique, celui d’un journalisme comme « rassemblement conflictuel » en société démocratique. C’est principalement sur ce dernier idéal-critique que nous nous attarderons ici puisqu’il représente l’aboutissement de tous les autres et constitue ainsi l’ultime idéal selon Muhlmann, qui le considère porteur d’une nouvelle vision de la pratique journalistique.

L’idéal-critique reposant sur le journalisme en tant que « rassemblement conflictuel » implique un journalisme idéal qui devrait contribuer à la fois au mouvement d’intégration d’une communauté politique et au mouvement d’injection de la conflictualité. Muhlmann, dans l’élaboration de cet idéal-critique, se base sur les travaux du sociologue Robert E. Park, pour qui l’unité et la diversité sont nécessaires à l’exercice politique. À partir de là, Muhlmann soutient que « le “véritable” journalisme, parmi les lectures qui sont données au public de masse dans les journaux, est celui qui, au-delà de son mouvement de l’unifier ou de l’intégrer, condition indispensable, le prépare en même temps à devenir un “vrai” public, c’est-à-dire le prépare *aussi* au conflit »²³ et ce, par la constitution d’un espace d’échanges pluriels, conflictuels, de points de vue différents, qui aboutit à une vision commune.

²² G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 9.

²³ *Idem*, p. 232.

Cet idéal-critique du journalisme nous apparaît toutefois comporter de nombreux écueils, ou plutôt de trop grands risques, risques dont Muhlmann est tout de même consciente. Par exemple, la première nécessité, qui est celle de faire « un », aurait pour conséquence d'encourager certains styles journalistiques qui n'ont justement comme seul but que de « faire un », que de toucher ce qu'il y a de plus commun entre tous. Poussée à son extrême, cette tendance risque de rendre inexistantes les différences et la pluralité des points de vue. C'est ce que nous pouvons observer avec l'accroissement, dans les journaux, de la part de divertissement et des informations sous la forme de *stories* – pour reprendre le terme de Muhlmann et de Park –, qui n'ont pour but que de créer du commun ou de favoriser le dialogue. Il y aurait donc des limites à instaurer du commun, ou du moins des limites quant à la façon d'instaurer du commun, pour que le journalisme soit toujours digne de ce nom : « Certes, le journalisme est intégrateur, il est assis sur des valeurs culturelles communes, relativement homogènes, mais lorsqu'il honore sa fonction, il doit autoriser une dose de diversité dans la réception des contenus »²⁴, ajoute Muhlmann. Dès lors, il s'agit d'une question d'équilibre : qu'est-ce qui constitue, d'une part, un journalisme qui unifie la société et, d'autre part, un journalisme qui autorise une réception quelque peu diversifiée ?

À cette complexe question d'équilibre, la réponse que Robert E. Park apporte nous apparaît fort insatisfaisante. En effet, sans toutefois mentionner dans quelle proportion il serait souhaitable de les retrouver dans les journaux pour assurer cet équilibre si fragile, Park associe à chacune des deux fonctions du journalisme identifiées plus haut, à savoir l'intégration et le conflit, un type de contenu journalistique : les *human interest stories*, transmettant des valeurs communes, misant sur l'émotion, puis les informations (les *news*), qui constituent les faits et le « savoir ». Ici, il faut comprendre que ce que Robert E. Park entend par « savoir », « c'est une forme d'« objectivité » face à laquelle le spectateur-lecteur ressent que plusieurs jugements sont possibles. »²⁵ Outre le fait que la question de l'équilibre reste sans réponse et que la limite entre les deux types de contenus journalistiques nous semble plutôt floue, alors qu'ils ont aujourd'hui tendance à s'imbriquer l'un dans l'autre et à

²⁴ G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 233.

²⁵ *Idem*, p. 234.

s'inter-influencer – c'est d'ailleurs là la source de bien des difficultés –, le problème majeur de cette catégorisation est ailleurs.

À ces deux types de contenus, nous en ajouterions un troisième : l'opinion ou les opinions, dont la fonction serait d'indiquer différentes façons de penser, d'interpréter, de mettre en scène les faits, le « savoir », transmis par les *news*. En d'autres termes, pour nous, les opinions représentent la seule façon d'injecter de la pluralité, de la diversité, ou autrement dit de la subjectivité, à l'intérieur des pages d'un journal. Contrairement à Park, nous ne croyons pas que les *news*, fruits d'une certaine objectivité, selon ses explications, parviennent à assurer la pluralité et encore moins à se poser en garants de la qualité du journalisme. Notre réflexion sur le journalisme nous amène plutôt à croire que le rôle du journalisme, s'il est effectivement de dresser un socle commun de connaissances, de faits, permettant ultimement au public de juger, de débattre d'idées de toutes sortes, il est d'abord et avant tout, comme nous l'avons mentionné plus haut, de susciter l'intérêt face à ces idées, de poser lui-même les bases du débat et de mettre en scène les différentes positions. Le journalisme se doit donc d'être l'initiateur des débats et non pas uniquement le pourvoyeur d'informations objectives qui viendront alimenter de possibles débats. Nous croyons que c'est surtout cet aspect de la pratique journalistique qui constitue la garantie de la qualité d'un journal.

À cette préoccupation que nous soulevons, Géraldine Muhlmann apporte une certaine lueur d'espoir, ou à tout le moins, une tentative de réponse, alors qu'elle nuance un peu mieux les affirmations de Park et tente d'expliquer plus concrètement la nature de ce geste journalistique permettant d'injecter du conflictuel. Tout d'abord, elle souligne que le journalisme, s'inscrivant comme lien entre les points de vue contradictoires, aurait pour tâche de « décentrer » le « nous », qu'il a par ailleurs contribué à bâtir, jusqu'aux limites du lien. Pour remplir ce rôle de « décentreur », Muhlmann nous dit que le journalisme serait ainsi obligé de :

faire voir cet "autre" destiné à révéler au "nous" sa vanité, à défaire son unité fragile, à le décentrer. Faire voir les marginalités ignorées, les points de vue "autres" sur la vie collective, qui révèlent l'immensité des malentendus sur lesquels se fonde l'élaboration du "nous" [...] Dès lors, le décentreur conséquent, qui va plus loin dans sa démarche,

est une figure-limite : il cherche à montrer quelque chose qui est à la limite du “visible commun”, à la limite du lien.²⁶

Ainsi, nous pouvons discerner, dans l’idéal journalistique que nous propose Muhlmann, la nécessité, selon nous cruciale, pour le journalisme, de dépasser les limites de l’évidence et du visible pour permettre de saisir le monde dans lequel nous vivons dans toute sa complexité et dans toute sa pluralité et ce, au-delà même des contraintes de la pratique du journalisme. Elle soutient en fait que de cette façon, le journalisme « travaille à faire évoluer l’espace public démocratique lui-même vers une saisie du réel plus nuancée et diversifiée ; il tisse des liens nouveaux avec une altérité invisible, qu’il tente d’installer dans un espace commun d’échanges qui ne soit pas exclusivement un espace du “voir”. »²⁷ Même si nous émettons de sérieux doutes, à l’instar de Muhlmann d’ailleurs, sur une réelle évolution du journalisme en ce sens, nous croyons qu’elle est néanmoins possible.

L’auteur suggère notamment une voie qui permettrait une évolution en ce sens. D’abord, elle propose de réfléchir à la façon dont « certaines écritures peuvent élargir l’espace du “voir”, notamment par rapport aux images, mais aussi par rapport aux écritures journalistiques ordinaires de toutes sortes. »²⁸ Il s’agit en fait de repenser l’écriture journalistique, tant dans sa forme que dans ses fonctions. À titre d’exemple, Muhlmann propose un journalisme « de l’après », qui consiste en une écriture journalistique qui mise sur une prise de recul, sur un décalage face à l’événement. Elle soutient que « ce que “gagne” une écriture avec ce décalage temporel, c’est souvent l’accès à autre chose que ce que vise une écriture au présent, à un autre aspect de la réalité [...] »²⁹ Ce qu’elle propose est en fait un journalisme qui remplit réellement sa fonction de médiation³⁰ dans la société actuelle, rendant ainsi possible ce pourquoi il a été pensé, c’est-à-dire la constitution d’un espace où devient possible le « voir

²⁶ G. Muhlmann, *op. cit.*, pp. 290-291.

²⁷ G. Muhlmann, *op. cit.*, pp. 326-327.

²⁸ *Idem*, p. 314.

²⁹ *Idem*, p. 316.

³⁰ Tout au long de notre mémoire, nous entendons la médiation comme un espace, un lien ou encore une représentation symbolique qui unit deux éléments, que ce soit deux individus ou même un individu à lui-même ou au monde qui l’entoure. La médiation, qui peut prendre plusieurs formes, crée en quelque sorte un écart qui rend ultimement possible la rencontre avec l’autre en établissant un système de références communes dans lequel se réfléchir.

ensemble », pour reprendre l'expression de Jean-Toussaint Desanti³¹. Nous estimons qu'il s'agit là d'une proposition qui rapprocherait effectivement le journalisme réel de la vision que nous avons d'un journalisme idéal.

Enfin, en guise de conclusion sur ce sujet, Géraldine Muhlmann affirme que :

Fondamentalement, parmi les institutions démocratiques modernes, l'une d'elles est particulièrement adaptée à cette exigence de jouer, de représenter, de rendre visible ; l'une d'elles peut être spécifiquement définie comme une instance consacrée au "voir" collectif. C'est le journalisme. L'hypothèse que nous formulons, c'est que le journalisme est bien l'instance qui peut permettre à la démocratie moderne de réaliser son mariage impossible, son alliance de l'unité et du conflit.³²

Ainsi, si le journalisme parvient à rencontrer cet idéal journalistique que nous nous sommes attardés à décrire tout au long de cette section, il sera d'autant plus en mesure de remplir son rôle en regard de la démocratie.

1.1.2 Le champ journalistique : un champ traversé par différentes « logiques journalistiques »

L'ensemble de notre problématique de recherche repose sur l'utilisation du concept « logiques journalistiques ». Qu'entendons-nous par cette expression ? Nous voulons souligner par là que le champ journalistique, à l'instar de tout autre champ discursif ou domaine d'ailleurs, est régi et structuré par différentes logiques qui déterminent le fonctionnement des organes de presse en influençant leurs activités, leur prise de décisions, leurs processus de gestion, leur organisation et qui exercent un poids considérable sur le travail des journalistes. Nous aurions aussi pu parler de forces, de courants, de mouvements, de mouvances, de tendances ou encore de dynamiques journalistiques, mais parler de « logiques » nous apparaissait être plus approprié, comme ce fut d'ailleurs le cas pour d'autres auteurs que nous verrons plus loin. Ce terme possède l'avantage de bien mettre en lumière l'organisation fort cohérente du champ journalistique, en montrant que les mouvements qui l'innervent se légitiment et s'auto-justifient entre eux. Il faut toutefois faire attention à l'ambiguïté que peut soulever l'utilisation de ce terme. En effet, aussi « logiques »

³¹ Jean-Toussaint Desanti, « Voir ensemble », *Voir ensemble – Autour de Jean-Toussaint Desanti*, éditions Gallimard, Paris, 2003, p. 17.

³² G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 275.

ces logiques journalistiques peuvent-elles être entre elles, dans le sens étroit du terme, nous estimons que c'est lorsque nous les confrontons avec l'esprit même du journalisme, avec la mission et les rôles qu'il s'est vu octroyer dans le cadre du développement historique de la démocratie, qu'elles ne font plus sens, qu'elles perdent leur cohérence. C'est justement ce que nous critiquerons tout au long de notre mémoire.

La synergie et le mimétisme entre les différents organes de presse, l'accélération du temps de production, les impératifs économiques et les contraintes de l'audimat constituent autant d'exemples de ce que nous appelons des logiques journalistiques. Toutefois, dans le cadre de notre mémoire, comme nous l'avons annoncé en introduction, nous nous concentrerons plus précisément sur quatre logiques, c'est-à-dire les logiques d'objectivité, de visibilité, de transparence et d'immédiateté. Bien cerner l'action et l'effet de ces logiques sur la pratique journalistique nous apparaît indispensable à toute réflexion sur le journalisme, mais également sur le rapport particulier entre le journalisme et le religieux.

1.1.3 Et si personne ne pilotait le système médiatique ?

L'utilisation du terme « logiques » soulève également la question du contrôle du champ journalistique. Effectivement, si le système journalistique fonctionne avec autant d'efficacité et de cohérence, peut-être y a-t-il une intentionnalité derrière lui, peut-être y a-t-il une réelle volonté d'engager le journalisme dans cette voie ? Par ailleurs, l'ampleur de la critique du journalisme et l'ampleur du consensus au sujet de la situation de crise dans laquelle se retrouve le journalisme contemporain semblent détonner face au peu d'actions réelles prises pour sortir le journalisme de son mauvais pas. Nous pourrions alors en tout droit supposer que cette situation profite à quelqu'un ou à quelques-uns. Il importe à cet égard, pour mieux comprendre la complexité de la situation, de bien distinguer les deux volets de la question : d'abord, qui commande, qui contrôle le système médiatique, puis ensuite, qui tire profit de ce système, quels intérêts sert-il ?

La première question, soit l'identification d'un pilote, d'un responsable, voire même d'un coupable, semble préoccuper nombre de penseurs du journalisme. Mais pourtant, cette tâche

est loin d'être évidente. Qui accuser ? Les journalistes, les propriétaires des groupes de presse ou encore le public ? En fait, tout comme le souligne Ignacio Ramonet, citant pour sa part Daniel Bougnoux (*Télérama*, 30 septembre 1998), nous croyons que nous sommes tous responsables de cette dérive :

Qui est coupable ? Personne et tout le monde. Personne n'est réellement tenu pour responsable de l'emballlement du système. Les médias, soumis à concurrence, sont conduits, presque malgré eux, à cette surenchère. Mais tout le monde est responsable, y compris nous, lecteurs ou téléspectateurs, qui plébiscitons par notre présence et l'ambiguïté de notre curiosité cette exécution programmée. Chacun renvoie la faute sur les autres sans que personne ne soit le maître du jeu. Ce système ressemble à ces cages dans lesquelles les rats qui courent accélèrent la rotation de l'ensemble.³³

En effet, c'est là même où le concept de « logiques » prend tout son sens, tel que l'illustre Jean-Claude Guillebaud dans cette citation :

Si "régence" envahissante il y a, alors c'est une régence sans programme, sans constitution, sans volonté et sans chefs. [...] La vérité c'est que dilaté à l'infini, l'empire des médias n'est gouverné par personne. Sauf exception, il n'obéit qu'à des inclinations mimétiques, à des "logiques" devenues folles dont les journalistes eux-mêmes subissent la tyrannie.³⁴

Commentant cette citation de Guillebaud, l'auteur de l'ouvrage *L'empire des écrans*³⁵, Jacques Gautraud, ajoute : « Rétif à tout contrôle singulier, ce système en expansion constante édicte sa propre norme, suit ses propres logiques et étend, comme une résille, son emprise subtile sur l'ensemble de la société. Il est la matrice socioculturelle de notre modernité. » Ainsi serions-nous tous à la fois coupables et victimes.

Enfin, Guillebaud entend de cette façon réfuter les théories, mises de l'avant par certains auteurs tels Yves Roucaute ou encore Mezioud Ouldamer et Remy Ricordeau³⁶, qui misent sur l'existence de complots et de minorités agissantes, d'une *nomenklatura* médiatique, qui gouvernerait l'opinion. Guillebaud juge cette interprétation peu convaincante, cette

³³ I. Ramonet. *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 34.

³⁴ Jean-Claude Guillebaud. « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *op. loc.*, p. 64.

³⁵ Jacques Gautraud. *L'empire des écrans – Télé, Internet, infos, vie privée : la dictature du « tout voir »*, éditions le Pré aux Clercs, collection Essai, Saint-Amand-Montrond, 2002, pp. 44-45.

³⁶ Cités par J.-C. Guillebaud, « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *op. loc.*, p. 64 ; Yves Roucaute. *Splendeurs et misères des journalistes*, éditions Calmann-Lévy, Paris, 1991, 417 p. ; Mezioud Ouldamer et Remy Ricordeau. *Le Mensonge cru*, éditions Siham, Paris, 1988, 123 p.

nomenklatura ayant selon lui « peu de prise sur des mécanismes qui lui échappent et qu'elle parvient seulement à utiliser à son profit ». Il répond ainsi indirectement à la deuxième partie de la question que nous soulevions initialement, à savoir qui tire profit de ces logiques journalistiques ?, et rejoint du même coup notre propre hypothèse. Si certains individus ou certains groupes tirent profit de l'état actuel du journalisme, par exemple les dirigeants des grands conglomérats de presse, ils ne font que profiter de ce qui est, mais ont bien peu de moyens pour contrôler intentionnellement le système journalistique dans sa globalité, qui, de toute façon, leur échappe. Comme le dirait Guillebaud, il s'agit d'un « empire médiatique dont la particularité est qu'il est sans empereur, c'est-à-dire mû d'abord par des mécanismes et des automatismes avant de l'être par des intentions calculatrices »³⁷ ; un empire dont le « mode de fonctionnement s'impose à ceux-là même qui s'imaginent, jour après jour, le piloter »³⁸.

1.2 Du journalisme: vers l'élaboration d'un cadre théorique

1.2.1 D'un regard critique à un autre : petit portrait de la critique du journalisme

Il s'avère maintenant nécessaire de faire un premier détour théorique au cœur de la critique des médias, et plus précisément de la critique du journalisme. Comme nous l'avons mentionné en introduction à ce chapitre, le questionnement sur le rôle et sur les « produits » des médias et du journalisme n'est certainement pas nouveau. Outre les railleries de Balzac sur le journalisme de son temps, nous pouvons aussi penser aux diatribes de l'École de Francfort contre les industries culturelles et leur corruption par les impératifs économiques modernes. À leur suite, toute une vague de critiques suivra, comme le soutient Jean-Marie Charon : « la fin des années 1980 est marquée par la montée d'une mise en cause du travail des journalistes et des médias [...] loin de s'éteindre, le mouvement s'amplifie, conforté par des espaces de critique au sein des médias [...] »³⁹. En effet, actuellement, les médias

³⁷ Jean-Claude Guillebaud. « La question médiatique », in *Le Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 96.

³⁸ *Idem*, p. 95.

³⁹ Jean-Marie Charon. *Les médias en France*, éditions La Découverte, coll. Repères, Paris, 2003, pp. 108-109.

suscitent, peut-être même plus que jamais, un vaste discours social au sein duquel « la critique s’y taille la part du lion. Elle est devenue un genre rituel aux registres parfaitement balisés. »⁴⁰ Nous effectuerons donc, tout au long de cette section, un survol des différentes critiques émises contre la sphère médiatique, plus précisément contre le journalisme, en nous limitant toutefois essentiellement au XX^e siècle.

Tel que nous l’avons annoncé précédemment, les bases de l’École critique, ou courant critique, constituent un important apport à la réflexion au phénomène du traitement médiatique et journalistique. En effet, l’École de Francfort pose les jalons d’une véritable réflexion critique sur la nature et l’état de la culture dans nos sociétés modernes, principalement sur les transformations subies par celle-ci en conséquence aux transformations économiques et politiques. Ce courant, issu à la fois de la philosophie, des sciences humaines et de la politique, est né dans les années 1930 avec l’arrivée de Max Horkheimer à la tête de l’Institut de recherches sociales de l’Université de Francfort, alors qu’il en fait une école de philosophie sociale appliquée, tirant ses influences à la fois des théories marxistes et de la psychanalyse. Dans sa volonté d’opposer une alternative à la théorie traditionnelle, Horkheimer introduit une démarche originale pour aborder différentes problématiques, dont la domination, l’autorité, la famille et la culture de masse ; il s’agit de la théorie critique (la *Kritische theorie*), qui devient la substance théorique, le noyau théorique de ce qu’on appellera l’École de Francfort. La théorie critique est pensée comme un instrument de compréhension de la fétichisation de la marchandise et du pouvoir, une prise de conscience du destin totalitaire de l’État, une réflexion sur les racines technologiques de la domination et un outil de critique de la domination du libéralisme sur les autres sphères.

Outre Horkheimer, considéré comme le fondateur de la théorie critique, Theodor W. Adorno sera également très influent au sein de cette approche, particulièrement par ses études sur la culture de masse et l’art. Viennent ensuite Herbert Marcuse, Walter Benjamin, Erich Fromm, puis de nombreux autres héritiers, qui, sans nécessairement se réclamer de l’École critique, se réfèrent toujours à la théorie critique dans l’étude des enjeux du présent.

⁴⁰ Citation tirée de la présentation de l’article de Stéphane Arpin, « La critique des médias à l’ère post-moderne », in *Le Débat*, éditions Gallimard, numéro 138, janvier-février 2006, p. 134.

L'apport de l'École de Francfort qui nous intéresse tout particulièrement dans le cadre de notre recherche est sa réflexion sur la culture de masse – ce qu'Adorno et Horkheimer ont nommé les « industries culturelles » ou *Kulturindustrie* – par l'entremise de l'élaboration d'une véritable théorie critique de la culture⁴¹. Cette théorie consiste en une critique des symptômes et des maux de la *Kultur*, suite à un diagnostic des plus pessimistes face aux impasses de la transformation subie par la culture, secteur où règne désormais un véritable chaos. Cette transformation serait la résultante de la domination de la logique capitaliste, de la logique marchande, dans l'ensemble des différentes sphères de la vie, domination à laquelle n'échappent pas l'art et la culture. Emprisonnée dans cette logique, la culture serait elle aussi victime des multiples effets de la marchandisation : technologisation, industrialisation, standardisation, justification de l'offre par la demande, uniformisation, conformisation, mimétisme, reproduction en série, réification, consommation, rentabilisation, promotion par le divertissement, par le fétichisme, par la spectacularisation et par l'exhibitionnisme, et tant d'autres encore. Le fil directeur de la critique de l'École de Francfort est donc bien l'effet général, jugé plutôt négatif, de cette culture devenue « culture de masse », ou mieux « industrie culturelle »⁴² et ce sous l'effet du capitalisme grandissant.

De ce précepte de base de l'École critique, plusieurs affirmations peuvent être faites pour éclairer notre sujet d'étude. Tout d'abord, il convient de préciser ici que le journalisme, de même que le produit journalistique, soit l'information, sont devenus partie intégrante de cette culture de masse et sont aussi issus de l'industrie culturelle, telle que décrite, dans ses caractéristiques, ses effets et ses maux, par Adorno et Horkheimer. De ce fait, nous pourrions appliquer à la presse plusieurs des récriminations que les deux auteurs ont formulées à l'égard de la culture de masse. Aussi, le champ journalistique est soumis aux mêmes contraintes générales, précisément celles de l'économie capitaliste, que les autres éléments du système culturel, c'est-à-dire les films, la radio, la télévision ou les magazines. Dans cette optique, il

⁴¹ Au sujet de la théorie de la culture de l'École de Francfort, voir le chapitre phare « Production industrielle de biens culturels : raison et mystification des masses », dans Max Horkheimer et Theodor W. Adorno. *La dialectique de la raison*, éditions Gallimard, coll. Tel, Paris, 1989, pp. 129-176.

⁴² Paul-Laurent Assoun, *L'École de Francfort*, éditions PUF, coll. Que sais-je ?, Paris, 1990, p. 114.

est vrai que nous nous devons de ne pas négliger l'emprise des logiques économiques sur le champ journalistique

Toutefois, il convient ici de mentionner que la critique de la culture, telle que préconisée par le courant critique, si elle a le mérite d'avoir amorcé le débat, comporte néanmoins plusieurs limites. D'abord, elle est empreinte d'une vision fondamentalement élitiste et induit un puissant pessimisme sur les conditions de la culture, deux attitudes empêchant toute possibilité de dialogues subséquents aux constats initiaux. Il convient donc à tout prix de dépasser ce stade. Ensuite, nous croyons qu'il est excessivement réducteur de limiter la critique de la culture à une « critique de l'amalgame du commerce et de la culture. »⁴³ C'est pourtant là où s'arrête trop souvent la critique de l'École de Francfort, se concentrant presque exclusivement sur l'impact négatif des facteurs économiques. Bien évidemment, nous ne nierons pas que la spirale marchande, qui implique rentabilité, profit capitaliste, publicité et lectorat, produit des impacts certains sur la production journalistique. Pourtant, cette explication économique ne nous satisfait pas totalement puisque, contrairement à une idée fort répandue, cette nécessité de rentabilité est loin d'être récente ; elle était même présente pour Renaudot, fondateur de la *Gazette* de Paris, premier journal à publication régulière⁴⁴. Comme l'a si bien exprimé Jean-Pierre Le Goff : « Le mal-être existentiel et social des sociétés démocratiques n'est pas en effet une simple affaire de "dictature des marchés" et de manipulation des médias. Il renvoie à un processus de déshumanisation et de désagrégation [...] »⁴⁵. Ainsi, nous croyons qu'il faut chercher plus loin les causes des mutations qui affectent le journalisme et qui alimentent la crise qu'il subit actuellement, tel que nous l'explicitons plus loin.

Les limites de telles critiques, élaborées aux alentours des années 1950 à 1970 envers les médias et la culture de masse, expliquent peut-être également, comme le soutient Christopher

⁴³ Jan Spurk. *Critique de la raison sociale. L'École de Francfort et sa théorie de la société*, éditions Syllepse, coll. Sociologie contemporaine, Paris, 2001, p. 98.

⁴⁴ Gérard Spitéri, dans un article intitulé « Le journaliste-idéologue et la crise des quotidiens nationaux », abonde dans le même sens : « Historiquement, la naissance de la publicité est concomitante de l'essor de l'imprimé », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 115.

⁴⁵ Jean-Pierre Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, éditions La Découverte, coll. Essais, Paris, 2003, pp. 13-14.

Lasch, dans son ouvrage *Culture de masse ou culture populaire ?*⁴⁶, qu'elles aient connu une évolution plutôt légère et inconséquente. Leur radicalité s'est en effet prolongée, chez certains auteurs, dans une négation de la notion de culture et chez d'autres, dans un rejet total du journalisme, notamment chez Pierre Bourdieu. Pour faire nôtres les mots de Géraldine Muhlmann, « bien sûr que le désespoir guette ! Mais le pari de notre démarche est qu'il ne peut pas être un dernier mot »⁴⁷. De notre avis, il s'agit là d'une position intellectuelle sans issue – ce qui explique d'ailleurs que nous ne reviendrons pas explicitement sur les facteurs économiques dans la section sur les causes possibles de la crise du journalisme, préférant nous concentrer sur des facteurs qui nous apparaissent plus significatifs et plus profonds encore, notamment la crise de la représentation.

Maintenant, qu'en est-il de la critique journalistique actuelle ? Le nouveau vent de critiques qui souffle depuis le début des années 1980 sur les médias, et plus précisément sur le journalisme d'information, est non seulement devenu un genre quasiment institutionnalisé, avec une forme et un fond bien définis, mais trouve également un large écho dans la population. « Les sondages et les enquêtes montrent bien l'émergence, depuis quelques années, chez les citoyens, d'une méfiance, d'une distance critique, à l'égard de certains médias »⁴⁸, affirme Ignacio Ramonet. Cette défiance du public est bien évidemment alimentée par le discours des intellectuels, des auteurs et même des journalistes sur les médias, mais en même temps, elle en constitue également le moteur. Afin d'effectuer un bref survol de ces critiques, nous vous présenterons les typologies mises de l'avant par deux auteurs, c'est-à-dire Stéphane Arpin et Géraldine Muhlmann. Ces typologies, à l'aide desquelles nous situerons notre propre posture critique, nous semblent être complémentaires dans la compréhension de l'état de la critique actuelle.

Dans un premier temps, Stéphane Arpin, dans un essai intitulé *La critique des médias à l'ère post-moderne*⁴⁹, distingue, au sein du discours sur les médias, deux types de critique des médias : la critique sociale et la critique morale. La critique sociale regroupe les critiques

⁴⁶ Mentionné par G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁷ G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁸ I. Ramonet, *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 39.

⁴⁹ S. Arpin. « La critique des médias à l'ère post-moderne », *op. loc.*, pp. 135-146.

d'ordre politique, qui mettent de l'avant l'idée que les médias menaceraient l'idéal démocratique, notamment par les manipulations et par l'entreprise de dépolitisation qu'ils encourageraient. Reprenant essentiellement les arguments de nature capitaliste, les tenants de ce courant affirment que les médias seraient complices avec les classes dominantes ; nous pouvons ainsi y discerner les arguments de l'École de Francfort, avec toute la dose idéologique qu'ils supposent. C'est donc à la défense du bien commun et de la démocratie que se portent ces critiques, qui se déploient, selon S. Arpin, en quatre variantes : « *l'exploitation de la souffrance*, la déconstruction de *la manipulation*, l'incrimination des « *silences médiatiques* » et l'indignation vis-à-vis de « *l'obscène* »⁵⁰.

La première variante vise la dénonciation de la mise en scène du tragique, du sordide, des victimes, et ce, à des fins commerciales. La deuxième variante, concernant la manipulation, suppose une utilisation des médias, complotée à la fois par les dirigeants politiques et par les grands groupes économiques, à des fins de propagande, ou à tout le moins dans le but d'influencer l'opinion publique. Ces critiques en appellent toujours à une plus grande transparence, ce qui nous apparaît d'autant plus discutable, mais nous y reviendrons. Toujours à l'aune des théories de complot, la troisième variante s'attaque quant à elle aux silences que font les médias sur certains sujets, sur certains faits jugés importants par les critiques. Si nous adhérons à l'affirmation que certaines réalités, certes essentielles dans le monde actuel, sont trop souvent oubliées à travers les pages de nos journaux, nous ne croyons pas que nous devons y voir l'acte d'un complot. Comme nous l'avons mentionné plus haut, nous estimons plutôt que ces silences sont d'abord et avant tout la conséquence des logiques journalistiques, que plus personne ne parvient à contrôler, ni journalistes, ni politiciens, ni même présidents des grands groupes de presse. Enfin, la dernière variante de la critique sociale dénonce l'obscène, l'« inmontrable », pourtant omniprésent sur les écrans de télévision et dans les pages des journaux. Au-delà de la violence et de la sexualité, surexposées, les tenants de ce type de critique accusent tout ce qui relève de l'exhibitionnisme, de la quotidienneté, du narcissisme, notamment présent dans les phénomènes de la télé-réalité et de la presse *people*. Évidemment, nous ne pouvons qu'adhérer à une telle critique, que nous préciserons nous-mêmes plus loin. Par contre, nous

⁵⁰ S. Arpin. « La critique des médias à l'ère post-moderne », *op. loc.*, p. 136.

nous refusons d'y voir là le simple résultat d'une pression économique ou encore d'une vaste manipulation ; nous croyons qu'il y a derrière ces phénomènes des causes encore plus profondes qu'il faut explorer.

La seconde catégorie de critiques identifiées par S. Arpin, c'est-à-dire la critique morale, découle à la base de l'affrontement entre deux conceptions du journalisme : le « journalisme ancien », un journalisme « d'opinion et de débats d'idées, structuré autour de la politique et de la littérature »⁵¹ et le « nouveau journalisme », professionnalisé, donnant priorité aux faits et étant davantage orienté vers la recherche d'information, comme le préconise le modèle de la presse américaine, avec l'interview et le reportage. Au XX^e siècle, la critique morale s'est cristallisée sous la forme de quatre batailles contre l'*inauthenticité*, la dénonciation de l'*aliénation*, l'accusation de *décadence culturelle*, puis le *non-sens*. Les tenants de la première variante de la critique morale s'attaquent en quelque sorte à l'opinion publique, condamnant le bavardage, l'insignifiance de la rumeur, la curiosité, la constante recherche de la nouveauté qui y règnent, amenant un détachement face aux choses réelles. La deuxième forme, celle de l'*aliénation*, est essentiellement le prolongement de la théorie critique de l'École de Francfort, de la critique de Guy Debord et du mouvement féministe des années 1960. La critique morale, dans sa troisième forme, dénonce avec nostalgie la marchandisation de la culture, la perte de la culture de l'écrit et l'homogénéisation culturelle, se référant à un idéal de culture bourgeoise ; ce qui n'est pas sans rappeler, encore une fois, les thèses de l'École de Francfort. Enfin, la critique au sujet du *non-sens* s'appuie sur les nouveaux rapports au temps, à l'espace et à la mémoire instaurés par les bouleversements médiatiques, notamment dans la modification des rythmes de la représentation.

La posture critique que nous adopterons tout au long de notre travail de recherche ne se réclame pas spécifiquement de l'un des deux courants identifiés par Stéphane Arpin. Elle se situe plutôt au croisement de ceux-ci. En effet, si nous entendons critiquer le journalisme actuel en le confrontant à ses rôles, à ses missions et à ses engagements dans une société démocratique, nous appuierons également notre critique sur l'opposition entre deux styles de journalisme, dont un, celui que S. Arpin nomme « nouveau journalisme », nous apparaît

⁵¹ S. Arpin. « La critique des médias à l'ère post-moderne », *op. loc.*, p. 139.

grandement questionnable, reposant sur une logique d'objectivité et sur la centralité des faits. C'est pourquoi nous revendiquerons certains des arguments associés à l'un ou l'autre des courants, notamment les silences médiatiques sur certains pans de la réalité, parallèlement à l'exacerbation d'autres facettes qui nous apparaissent plus futiles, ou encore la critique face au *non-sens* véhiculé par les médias, que nous développerons en abordant la crise de la représentation et de la médiation. Toutefois, tel que nous l'avons exprimé plus haut, nous n'adhérons pas toujours aux causes identifiées par les tenants des différents courants, fortement anti-capitalistes, et nous n'en tirons pas nécessairement les mêmes conclusions.

La typologie des critiques du journalisme mise de l'avant par Géraldine Muhlmann⁵² peut également nous permettre d'affiner notre posture critique. En effet, elle classe les critiques aujourd'hui dirigées vers le journalisme en deux catégories, mettant ainsi de l'avant deux conceptions opposées de la relation journaliste – public. Cependant, elle est tout à fait consciente que ceux qui campent ces deux positions parviennent rarement à les tenir de façon ferme et cohérente ; il règnerait en effet, selon elle, une véritable confusion au sein de ces critiques.

La première catégorie que Muhlmann distingue est composée des critiques concevant le public comme otage des journalistes. Parmi les tenants de ce schème de pensée empreint d'une vision très libérale et pro-démocratique, elle identifie Noam Chomsky, Serge Halimi et Pierre Carles. À travers leurs critiques du journalisme, ces auteurs véhiculent une représentation du public comme étant une victime innocente, prise en otage par toute une profession. Encore une fois, à l'instar des critiques de manipulation et d'aliénation identifiées par S. Arpin, nous retrouvons l'accusation que les journalistes transmettent des points de vue orientés, puisqu'ils sont de connivence avec le pouvoir, les organes de presse étant dans un état de dépendance face aux gouvernements et aux grandes entreprises. Dans un tel contexte, les produits journalistiques ne seraient composés que de représentations relativement uniformes et lissées. Cette vision de la relation entre le public et les journalistes est tout à fait manichéenne, principalement basée sur le schéma argumentatif suivant : public innocent –

⁵² Voir le chapitre intitulé « La confusion des critiques actuelles du journalisme » dans G. Muhlmann, *op. cit.*, pp. 25-66.

journalistes malfaisants. Il y a là une véritable idéalisation du public, celui-ci étant d'emblée considéré comme vertueux. Ainsi, pour les tenants de ce type de critique, le journaliste idéal serait un « héros journaliste » qui libérerait le public du joug des puissants, par ses enquêtes et par sa combativité. Pourtant, il nous apparaît que cette question du « journalisme idéal » ne peut avoir de sens pour ces défenseurs du public. En effet, dans la mesure où leurs critiques visent justement à « “sauver” [le public] des griffes du journalisme [...] »⁵³, ce dernier devient une figure du mal, assimilable à ceux dont il défend les intérêts, dont nous devons aussi nous méfier et idéalement, dont nous devons nous débarrasser – étant dès lors à l’opposé de la figure du héros. Poussé à l’extrême, ce discours risque de mener à une négation du journalisme, celui-ci encourageant la domination du public et, de ce fait, devenant une entrave, un obstacle, à la démocratie. Comme nous l’avons souligné avec vigueur antérieurement, l’atteinte de cet extrême n’est en aucun cas souhaitable, le journalisme, nous le croyons, jouant un rôle essentiel en démocratie.

Il s’agit là d’une critique importante que nous pourrions adresser à cette catégorie de critiques du journalisme, mais soulignons tout de même une autre remarque que Géraldine Muhlmann a posée, à juste titre, à leur égard. Dans un premier temps, elle relève que ces critiques, en surestimant le public, sous-estiment par le fait même son éventuelle implication dans la construction des biais journalistiques⁵⁴. Toute investigation sur les causes possibles d’un malaise journalistique serait donc vaine, ou à tout le moins tronquée, puisqu’on éviterait de mettre en cause le rôle du public, laissant planer une zone d’ombre au-dessus de sa tête. Enfin, Muhlmann estime que les tenants de ce type de critiques paralysent trop rapidement la réflexion sur ce que serait un journalisme au service du public et de sa pluralité, en n’offrant, pour toute réponse, que la simple figure du journaliste héros. Ils optent ainsi, encore une fois, pour une condamnation pure et dure de la pratique journalistique.

Dans la deuxième catégorie de critiques qu’identifie G. Muhlmann, à la tête de laquelle règne en maître le sociologue Pierre Bourdieu, nous assistons au renversement du schème de pensée mis de l’avant par le premier groupe pour illustrer la relation entre le public et les

⁵³ G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 39.

⁵⁴ *Idem*, p. 40.

journalistes. Ici, les rôles s'inversent, les journalistes devenant otages du public. Bourdieu croit en effet à une « corruption structurelle » du champ journalistique⁵⁵, qui requiert une véritable analyse des mécanismes et des déterminations structurelles conduisant à l'élaboration des contenus journalistiques. Il affirme qu'il est impératif de revoir en profondeur la manière dont les journalistes travaillent et les contraintes que ces pratiques révèlent, notamment la contrainte d'auditoire ; Bourdieu souligne ainsi la responsabilité qu'il attribue au public dans l'existence de cette corruption structurelle et de ces contraintes journalistiques. La notion de « dictature du public »⁵⁶ devient donc centrale dans la posture bourdieusienne. Il souligne d'abord que ceux que nous croyons être les manipulateurs – les journalistes – sont en fait les manipulés, contrôlés par le public, qui se cache sous l'entité de l'Audimat. Induisant une pression de l'urgence et un règne du « voir », l'Audimat astreindrait les journalistes à sélectionner les faits qui intéressent tout le monde. Le public devient donc coupable des maux du journalisme. En effet, comment « ne pas penser que c'est le public lui-même – qui, par définition, “regarde”, donc exige des objets “apparents” – qui explique, ou pour le moins contribue à la focalisation des journalistes sur “ce qui apparaît” »⁵⁷ ? Difficile de croire, pourtant, que les journalistes seraient entièrement à la solde du public, ne détenant aucune forme d'autonomie et étant incapables de prendre quelques décisions que ce soit au sujet du traitement médiatique qu'ils mettent de l'avant. Le problème de la critique de Bourdieu réside dans le fait que, par la radicalité de ses accusations, il ne remet pas seulement en cause la dictature du voir, le principe de transparence, mais il vise les principes mêmes de publicité – en d'autres mots, de l'espace public – et d'une démocratie accessible à un public élargi. Cette posture implique, comme le souligne G. Muhlmann, un repli disciplinaire et une condamnation de la pratique journalistique à une mort pure et simple. Encore une fois, il y a impasse.

En résumé, nous pourrions dire que les critiques dont il est question dans la typologie mise de l'avant par Muhlmann sont suspendues entre deux pôles, tout aussi inconfortables l'un que l'autre. Ces deux positions critiques correspondent en effet à l'une ou l'autre des extrémités du *continuum* de la relation entre les journalistes et le public et donc sont peu nuancées. Entre

⁵⁵ *Idem*, p. 42.

⁵⁶ Notion mise de l'avant par Patrick Champagne et reprise par G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁷ *Idem*, p. 45.

les deux pôles, notre objectif est de développer une posture moins manichéenne, posture qui nous permettrait d'éviter quelques-uns des écueils inhérents aux deux pôles critiques.

Selon les critères présentés par Géraldine Muhlmann, notre position critique serait d'abord celle d'un enthousiasme, non aveugle, face à la démocratie, que nous percevons, pour reprendre les termes de Muhlmann, comme une scène où a cours « une pluralité des points de vue riche et vertueuse, que le journalisme devrait précisément se donner pour tâche de préserver et de stimuler »⁵⁸. Nous nous situerions donc dans un pôle foncièrement démocrate de la critique, tout en étant toujours conscients des limites et des imperfections de l'espace public au sein de cette démocratie. Comme l'énonce avec justesse Muhlmann, même si nous entretenons une certaine désillusion face au journalisme, plutôt que de vouloir le mettre à mort, nous n'avons de cesse « de faire de toutes ces choses imparfaites et frustrantes des questions cruciales ; notamment, en continuant de poser, malgré tout, le problème du "journalisme idéal" »⁵⁹. Nous entendons ainsi agir au sein même du journalisme, au sein même de l'espace public et, pour paraphraser Muhlmann, « nullement au nom d'une autre scène, protégée du regard public, cachée, considérée comme plus "authentique" ou plus "vraie" »⁶⁰. Dans un certain sens, nous comptons suivre les traces de Karl Kraus, que nous reverrons un peu plus loin, qui a critiqué le journalisme par le journalisme, donc sans jamais désertter la scène journalistique.

Par ailleurs, nous sommes également enthousiaste face à la notion de public ; nous croyons en son potentiel d'intelligence et de rationalité, en la capacité de ses membres à réfléchir et à construire leur opinion en toute intersubjectivité. Si nous adhérons aux caractéristiques kantienne du public, notamment en ce qui concerne la curiosité des hommes, nous doutons toutefois qu'il existe actuellement tel quel ; il s'agit selon nous plus d'un potentiel que d'une réalité pleinement accomplie. À cet égard, nous nous rapprochons davantage de la thèse de Jürgen Habermas, pour qui « le public valorisé [...] demeure en effet un public *idéal*, qui n'est plus là, ou pas encore là »⁶¹ ; à la différence que, de notre point de vue, ce n'est pas tant

⁵⁸ G. Muhlmann, *op. cit.*, p. 67.

⁵⁹ *Idem*, p. 68.

⁶⁰ *Idem*, p. 90.

⁶¹ *Idem*, p. 81.

que le public idéal soit disparu ou inexistant, mais plutôt qu'il n'est malheureusement pas généralisé, même si l'ensemble du public a les capacités à devenir ce public idéal. C'est d'ailleurs le rôle que nous attribuons au journalisme : entraîner le public à exercer son regard critique et à partager ses opinions, de façon à ce qu'il soit orienté vers l'atteinte de ce public idéal. Il va donc sans dire que les attentes que nous entretenons face au journalisme sont élevées.

1.2.2 Du constat d'une crise du journalisme à l'identification de ses causes

Avant d'aller plus loin, il nous apparaît important, une fois la nature des critiques adressées au journalisme bien cernée, de réfléchir brièvement aux constats qui découlent de ces critiques. En effet, les divers auteurs, indifféremment de la force de leurs accusations, n'apposent pas tous la même étiquette sur le phénomène qu'ils observent. C'est donc la diversité des conclusions sur l'état du journalisme que nous entendons mettre ici en lumière, selon un continuum bien simple, allant du constat d'une normalité des choses jusqu'à celui d'une crise du journalisme, constat auquel nous adhérons.

D'un côté du continuum, nous retrouvons les auteurs les plus critiques et les plus pessimistes face au champ journalistique. Ceux-ci, critiquant crûment la pratique journalistique, tant dans son esprit que dans ses valeurs intrinsèques, assimilent tout simplement les failles du journalisme, ses dérives et ses faiblesses, à sa seule existence. Le journalisme ne peut être autre que ce qu'il est ; voilà la fatalité du journalisme. De là découle le constat que les problèmes que nous observons actuellement dans la sphère journalistique sont inhérents au journalisme et donc, que c'est dans la normalité des choses que ce soit ainsi. Le journalisme devient ainsi le mal à combattre et, en conséquence, les tenants de ce point de vue en appellent à l'abandon du journalisme, le condamnant à mort. Parmi ces auteurs, le plus connu et certainement le plus médiatisé – ce qui fait d'ailleurs tout le paradoxe de l'homme – est sans contredit Pierre Bourdieu.

Au centre du continuum se situent des auteurs, certes plus modérés, qui croient que le champ journalistique connaît, tout au long de son évolution, des périodes de bouleversements, de

mutations, de petites crises, au cours desquels surgissent ici et là divers défis à gérer. Ces cycles seraient inséparables du développement du journalisme, exigeant de lui une constante adaptation aux nouvelles conditions de production et aux nouveaux contextes. Érik Neveu se situe dans cette ligne de pensée.

Il affirme notamment que :

la période récente est aussi celle d'une accumulation sans véritable précédent historique de défis et de crises. [...] Pris dans un maelström de changements, la profession n'a pas subi passivement ces évolutions. Avec un dynamisme inégal selon les pays, elle s'est adaptée, a dû innover dans la tension entre la pression commerciale et distance réflexive aux contraintes rencontrées.⁶²

Il est clair que pour les auteurs se positionnant au centre du continuum, n'y voyant pas là les signes d'une crise généralisée, les difficultés vécues au sein du journalisme, malgré tout bien réelles, ne sont pas perçues comme étant entièrement négatives, celles-ci lui donnant l'impulsion nécessaire pour progresser. Certains des écrits de Jean Charron et Jean de Bonville, du Groupe de recherche sur les mutations du journalisme (GRMJ)⁶³, abondent dans le même sens. Ceux-ci estiment que c'est d'ailleurs les deux dernières crises qui ont favorisé le passage du journalisme d'opinion au journalisme d'information, effectué au début du XX^e siècle, puis le passage du journalisme d'information au journalisme de communication qui s'effectue depuis les années 1980. Ils affirment à cet égard que les « quelques observations sur les changements que connaît actuellement le journalisme n'épuisent pas le sujet, mais elles justifient l'hypothèse d'une crise du journalisme »⁶⁴. Ainsi, nous serions simplement en présence d'une crise de plus, que le journalisme contemporain surmontera malgré tout, en y laissant des plumes ou non.

Enfin, c'est à l'autre extrémité du continuum que se situent les auteurs qui sonnent l'alarme d'une réelle et inquiétante « crise du journalisme ». Plus alarmistes, ces « militants » déclarent pratiquement l'état de guerre, condition qui appelle une multitude d'actions et exige que nous menions un combat immédiat pour sauver le journalisme. Le titre de la revue

⁶² Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, éditions La Découverte, coll. Repères, Paris, 2004, p. 93.

⁶³ Le Groupe de recherche sur les mutations du journalisme au Québec, le GRMJ, est une équipe multidisciplinaire qui étudie les transformations du journalisme au Québec. Voir son site Internet au www.com.ulaval.ca/accueil.html.

⁶⁴ *Ibidem*.

Manière de voir, publiée par le *Monde diplomatique*, en avril et mai 2005, « Combats pour les médias »⁶⁵, illustre parfaitement ce courant de pensée, auquel nous souscrivons également. Nommons, à titre d'exemples, quelques auteurs que nous associerions à ce pôle du continuum, bien que leurs travaux portent sur des volets distincts de celle-ci et qu'ils la pensent dans des termes forts différents : Marie-José Mondzain, Jean-Pierre LeGoff, André Hirt, Christian Salmon, Florence Aubenas et Miguel Benasayag, Élisabeth Lévy, Jean-Claude Guillebaud et Ignacio Ramonet.

Maintenant, parmi ces nombreux auteurs qui croient en l'existence d'une réelle crise du journalisme, nous observons également une divergence des points de vue par rapport aux causes principales de cette crise. En effet, ces auteurs, pour expliquer la crise du journalisme, renvoient à l'existence de tendances lourdes omniprésentes dans la société actuelle, tendances si globalisantes que leurs effets se font aussi inévitablement sentir dans la sphère journalistique. Plutôt que de rechercher les causes des maux au sein même du journalisme – ce qui nous amènerait vers une condamnation totale de la profession, celle-ci étant corrompue de l'intérieur – ces auteurs nous incitent plutôt à en rechercher les origines dans des facteurs exogènes se répercutant sur le journalisme. Laissant volontairement de côté l'explication capitaliste, nous nous concentrerons ici sur deux des facteurs qui nous apparaissent les plus révélateurs et les plus fondamentaux dans l'explication de cette crise, qui constituent par ailleurs autant de clefs dans la compréhension du traitement journalistique des réalités religieuses. D'abord, nous aborderons la crise de la représentation et de la médiation, qui se traduit tant au niveau de l'image que du langage. En ce qui concerne la crise vécue dans l'image, nous suivrons les pistes de réflexion de Marie-José Mondzain⁶⁶, mais aussi de Pierre Legendre. Quant au volet de la crise du langage et de la difficulté du journalisme à saisir, à relater, voire à narrer toute la teneur d'un événement dans l'immédiateté, nous examinerons les idées mises de l'avant par Walter Benjamin, André Hirt dans son ouvrage sur Karl

⁶⁵ Sous la direction d'Ignacio Ramonet et de Serge Halimi, « Combats pour les médias », *Manière de voir – Le Monde diplomatique*, n° 80, avril-mai 2005, Paris, 98 p.

⁶⁶ Voir à ce sujet deux textes de Marie-José Mondzain : « Image d'un spectre » in *Image, icône et économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, éditions du Seuil, Paris, 1996, 295 p. ; « La représentation comme bataille et comme liberté » in *Print the legend. Cinéma et journalisme, cahiers du cinéma*, Paris, 2004.

Kraus⁶⁷ ou encore par Christian Salmon⁶⁸. Il faut bien comprendre ici que ces deux crises – crise du langage et crise de l’image – sont les deux côtés de la même médaille, celle de la crise de la représentation. Il ne s’agit donc pas de deux problèmes évoluant parallèlement, mais bien de deux problèmes intrinsèquement liés. Enfin, le deuxième facteur qui nous intéressera consiste en le phénomène de société du spectacle, que Guy Debord a grandement explicité dans son célèbre ouvrage *La Société du Spectacle*⁶⁹ et qui contribue à expliquer, notamment par sa proche parenté avec la télé-réalité, la crise du journalisme.

1.2.2.1 De la crise de la représentation à la crise du journalisme

« En représentant l’objet, l’esprit lui impose sa forme et se réconcilie avec un monde qui sinon lui serait absolument impénétrable [...] Ce n’est que par cette activité intellectuelle que le monde acquiert un *sens*. Représenter ne consiste pas seulement à produire en nous un double du réel déjà présent hors de nous, mais surtout à l’interpréter. » Ainsi Anne-Marie Désesquelles décrit-elle la représentation⁷⁰. Effectivement, la représentation est cet espace de médiation nécessaire pour entrer en rapport avec nous-même, avec les autres et avec la réalité du monde. Induisant un écart, une distance de réflexion et d’interprétation, elle rend possible la construction, en toute subjectivité, de notre mémoire et de notre histoire, en attribuant un sens aux événements, aux différentes facettes de la vie et à un idéal futur, que ce soit au niveau individuel ou collectif. Jean-Toussaint Desanti décrit d’ailleurs merveilleusement bien la nature de cet espace :

il s’agit d’un espace symbolique, un espace de relations, d’adresses, de boucles, de retours, et qui peuple l’écart sans le combler jamais. Le peuplant sans le combler jamais, il est toujours labile, toujours menacé, toujours exigeant d’être repris. Et nous le reprenons effectivement, les uns par les autres, par la parole, par le faire commun, par l’agir commun, par le projeter commun; par tous les actes, concertés ou non, par lesquels se constitue notre communauté nommée intersubjective [...]⁷¹

⁶⁷ André Hirt. *L’universel reportage et sa magie noire : Karl Kraus, le journal et la philosophie*, éditions Kimé, Paris, 2002, 293 p.

⁶⁸ Christian Salmon. *Verbicide*, éditions Climats, collection Essais, Castelnau-le-Lez, 2005, 163 p.

⁶⁹ Voir Guy Debord. *La Société du Spectacle*, éditions Gallimard, collection Folio, Paris, 1992, 208 p.

⁷⁰ Anne-Marie Désesquelles, *La représentation*, éditions Ellipses, coll. Philo-notions, Tours, 2001, pp. 7-10.

⁷¹ J.-T. Desanti, *op. cit.*, p. 27.

Bien évidemment, il faut garder en tête que tout ce processus demande du temps : « penser, représenter prennent du temps, demandent un ralentissement, une patience du regard »⁷².

Comme l'indique joliment Daniel Bounoux, le réel « demeure, en son fond, inscrutable. D'où la ronde des représentations dont nous l'affublons, que nous lui essayons et lui ôtons comme des robes, des modes ; d'où l'imposition des mots, des images, des signes pour *contenir* (à bonne distance) ce réel qui, pas plus que le soleil ou la mort selon La Rochefoucault, ne se laisse regarder en face. »⁷³ Même vision de la représentation chez Pierre Legendre, dont la question de la représentation est centrale à son œuvre :

Nous ne sommes pas branchés en direct sur les choses ; entre la perception de la chose et le sujet s'interpose la représentation, une instance psychique, avec toutes ses implications inconscientes. Et il n'y a représentation que parce qu'il y a le langage, le voile des mots qui nous sépare des choses.⁷⁴

Afin de bien illustrer la nature de la représentation, Legendre l'assimile à la figure du miroir, qui « notifie à l'homme l'inaccessibilité de son image, par conséquent l'existence d'un ordre de la division qui sous-tend la relation à l'autre, à l'altérité dans son principe »⁷⁵. Selon lui, le langage, les mots, comme nous l'avons mentionné plus haut, mais aussi les images, peuvent jouer ce rôle de miroir : « l'image, c'est d'abord cela : ce qui vient incarner la séparation »⁷⁶. Ainsi, pour Legendre, les images et les mots, en tant que modes de représentation, possèdent intrinsèquement un puissant symbolisme et un pouvoir d'évocation, qui octroient un sens à la vie humaine. Dans cette perspective, le journalisme constitue, tel que nous l'avons mentionné précédemment, un des modes de représentation, une des médiations centrales à la société démocratiques moderne, une mise à distance constitutive de l'ordre symbolique.

Marie-José Mondzain, dans un brillant texte sur la représentation⁷⁷, souligne de son côté qu'une forte tendance se fait actuellement sentir vers un contact immédiat avec la réalité, exempt de toute représentation, de toute médiation. Notre société, dans une volonté

⁷² M.-J. Mondzain, « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. cit.*, p. 39.

⁷³ Daniel Bounoux, *La crise de la représentation*, éditions La Découverte, Paris, 2006, p. 15.

⁷⁴ Pierre Legendre. « Infaillibilité des images », *Sur la question dogmatique en Occident*, éditions Fayard, Paris, 1999, p. 300.

⁷⁵ *Ibidem.*

⁷⁶ *Idem*, p. 301.

⁷⁷ Voir son texte « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. loc.*.

d'éliminer ce qu'elle considère comme autant d'obstacles ou d'intermédiaires superflus dans l'atteinte du réel, rejetterait massivement les représentations. C'est d'ailleurs dans ce même esprit, tel que le souligne Legendre, que la société occidentale a si peu « d'empressement à reconsidérer le concept de religion »⁷⁸, qui constitue également une médiation fondamentale. Se profile donc, laisse entendre Marie-José Mondzain, une véritable crise de la représentation, ou encore un effondrement de l'ordre symbolique, comme l'énonce Daniel Bournoux⁷⁹.

Poussant la réflexion plus loin, Mondzain pose la question du « statut de la représentation aujourd'hui, dans notre monde saturé de visibilité médiatiques »⁸⁰. Elle nous rappelle ainsi le lien étroit entre représentation et médias, entre représentation et journalisme. Par là, elle insiste sur l'impact que peuvent avoir les transformations vécues au sein du champ de la représentation sur le champ journalistique. Mondzain souligne par exemple que le rejet des représentations, une tendance forte selon elle, se traduit, dans l'espace médiatique par la « sur-visibilité », l'abolition des frontières de l'intimité, la progression de la diffusion en direct, en temps réel, mais ultimement, par le rejet du journalisme, à titre de médiation. Ces manifestations viennent à leur tour, par un effet boomerang, détourner et réifier la notion de représentation, la vidant de tout son sens, la rendant obsolète, comme le décrit ici Mondzain :

[...] une industrie du spectacle est venue convaincre les spectateurs qu'elle était une industrie de la représentation susceptible de prendre en charge le récit univoque de notre histoire. À moins que cette industrie du spectacle ne cherche plutôt à nous persuader que la représentation n'est plus nécessaire, qu'elle est même un obstacle dans la construction d'un partage communiel des convulsions et des éruptions quotidiennes.⁸¹

Les deux crises, crise de la représentation et crise du journalisme, s'alimentent donc entre elles dans un mouvement circulaire sans fin – l'une étant à la fois la source et la conséquence de l'autre. De là nous pouvons effectivement croire que la crise de la représentation constitue une partie importante de l'explication de la tension actuellement vécue au sein du journalisme.

⁷⁸ P. Legendre, *op. cit.*, p. 299.

⁷⁹ Daniel Bournoux, *op. cit.*, p. 8.

⁸⁰ M.-J. Mondzain, « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. loc.*, p. 37.

⁸¹ *Idem*, p. 39.

Lorsque les images ne représentent plus

Selon Mondzain, cette double crise est facilement observable dans la représentation médiatique des événements qui jalonnent le cours de la vie humaine. Elle souligne qu'un événement qui modifie le sens de notre histoire doit être transformé en récit – en d'autres mots il doit être représenté – pour ensuite faire l'objet d'un débat de sens avant d'entrer dans la mémoire individuelle et collective. En couvrant un événement, les journalistes entendent contribuer à la construction de ce récit. Mais de quelle façon le font-ils ? Eux aussi victimes de la négation de la représentation, les journalistes ont trouvé, estime Mondzain, une réponse plutôt naïve au traitement de l'événement, en confiant « aux images la fonction de fixation des impressions émotives et convulsives et la fonction de blocage impérieux de tout mouvement de la pensée, de toute élévation de la voix pour obtenir la transe continue d'un auditoire exorbité »⁸².

Mais si les images constituent un des modes de représentation, comme l'a souligné Legendre, en quoi alors le fait que la presse utilise de plus en plus les images pour illustrer un événement pose-t-il problème ? Le problème, soutient Mondzain, provient essentiellement de la valeur que le journalisme attribue à l'image, celle-ci revêtant soudainement un puissant caractère d'objectivité, l'événement se réduisant ainsi à ce qu'en montre l'image : « [...] l'image et l'événement ne faisant plus qu'un, l'événement est défini et inscrit dans la mémoire comme l'emblème figé d'un réel sans mémoire. C'est l'image qui fait l'événement. »⁸³ Comme si la juxtaposition d'images illustrant la réalité pouvait nous permettre de saisir la réalité dans sa totalité, idée tout à fait saugrenue puisque, comme le dit Desanti, « on voit des morceaux de réel, c'est vrai, mais la teneur de la réalité, nous ne la voyons pas. C'est l'invisible. »⁸⁴

En produisant des événements essentiellement visuels, les médias contribueraient donc à l'anéantissement de tout récit et de toute histoire, puisque, selon Mondzain, « *montrer n'est*

⁸² M.-J. Mondzain, « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. loc.*, p. 38.

⁸³ *Idem*, p. 38.

⁸⁴ J.-T. Desanti, *op. cit.*, p. 28.

pas représenter, plus on montre, moins on représente »⁸⁵. Elle souligne ainsi l'existence d'un curieux paradoxe entre, d'un côté, le signe d'un déficit radical de toute représentation et, de l'autre, l'abondance pléthorique des informations visuelles qui accompagnent la paupérisation de la mémoire et de la pensée⁸⁶. Selon elle, utilisée en tant que valeur objective, l'image ne parvient plus à jouer son véritable rôle de représentation, qui consisterait davantage « à faire voir ce que l'on renonce à montrer, ce que l'on choisit de ne pas montrer afin d'en faire l'objet d'un partage. On ne partage pas l'œil de son voisin, mais on peut partager avec lui la parole et débattre d'un sens. »⁸⁷ Mondzain souligne de cette façon que les images et les mots devraient aller de pair, que l'image doit servir la discussion, l'expression des mots. Contrairement à la croyance populaire, une image ne vaut pas mille mots et pour évoquer, pour représenter, une image doit en quelque sorte convoquer les mots, elle ne doit pas tendre à les remplacer. Dans le contexte actuel, l'image aspire pourtant à remplacer les mots ; l'utilisation qu'on en fait vise justement à faire l'économie des mots. De plus, selon Mondzain, les images nous induisent en erreur en nous laissant croire « qu'il existe grâce à elles un contact immédiat, total et ininterrompu avec les événements »⁸⁸, alors que leur véritable rôle serait plutôt d'empêcher ce contact immédiat afin de laisser, entre le sujet de la représentation et l'objet de la représentation, une distance suffisante qui permette au premier de juger du deuxième. L'image a tendance à se confondre avec sa perception et acquiert de cette façon une autonomie propre, distincte de ce qu'elle devait initialement représenter ; elle devient son propre référent, ne renvoyant plus à une réalité autre, mais seulement à elle-même. Plutôt que de *représenter*, les images de toute sorte en seraient ainsi réduites à *présenter*. Il faut pourtant comprendre que, comme le mentionne Desanti, « le voir commun n'est pas simplement la convergence du regard de chacun. Il est la production de cet espace commun, où va se constituer l'unité du visible et de l'invisible dans *l'œuvre*. »⁸⁹ Toutefois, c'est bel et bien cet espace de distanciation, soit l'écart indispensable pour penser notre temps, que l'image tend actuellement à réduire à néant.

⁸⁵ M.-J. Mondzain, « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. loc.*, p. 38.

⁸⁶ M.-J. Mondzain, « La représentation comme bataille et comme liberté », *op. loc.*, p. 38.

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ *Ibidem*.

⁸⁹ J.-T. Desanti, *op. cit.*, p. 32.

Un autre exemple marquant de la négation de la représentation est sans contredit la photographie qui, comme le maintient Mondzain, « a été vécue et se trouve peut-être encore considérée comme une opération magique, susceptible de capter l'invisible de façon directe, sans intervention humaine. »⁹⁰ Jean-Paul Curnier s'est aussi grandement penché sur la question de l'image photographique, en regard à la représentation. Dans un texte sur les femmes voilées en Afghanistan, intitulé « Voir l'invisible – Les dessous de la femme voilée »⁹¹, Curnier s'interroge à son tour sur la puissance de l'effet d'attestation et de témoignage propre à la photographie qui, selon lui, « comporte un revers implacable qui se traduit par une tout aussi puissante capacité d'escamotage de l'activité intellectuelle, qui nous permet de voir dans une photographie le signe immédiat d'une existence réelle. »⁹² Dans un contexte où les images gouvernent le monde et où règne l'évidence du visible, la photographie usurpe effectivement le pouvoir, somme toute arbitraire, de trancher sur l'existence ou non des êtres et des choses, tout en omettant la réflexion préalable nécessaire à une telle prise de décision. Encore une fois, il y a ici présentation plutôt que représentation – signe flagrant de l'anéantissement des médiations.

Lorsque le langage malade infecte le journalisme : l'Anekdiegesis contemporaine

Si, chez certains auteurs, la crise du journalisme prend racines dans une crise parallèlement vécue au niveau de la représentation par l'image, chez d'autres auteurs, elle tirerait surtout sa source dans une crise de la représentation au niveau du langage, soit une crise de la narration. Parmi les premiers à avoir fait état d'une telle crise se trouve Karl Kraus, journaliste viennois et ardent combattant contre les maux de la presse dès la fin du XIX^e siècle, pour qui « un média est un produit [monstrueux] de la technique et de l'esprit. Dans ce produit, le langage est non seulement aliéné, perverti et déplacé, mais surtout soustrait à sa fonction de communicabilité d'un contenu spirituel. »⁹³ Selon André Hirt, qui a consacré un ouvrage à la pensée de Kraus sur le journalisme, celui-ci a au fond souligné une perte de l'expérience qui

⁹⁰ Marie-José Mondzain : « Image d'un spectre » in *Image, icône et économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, op. cit., p. 235.

⁹¹ Jean-Pierre Curnier, « Voir l'invisible – Les dessous de la femme voilée », *L'image, le Monde*, n° 2, automne 2001, pp. 67-73.

⁹² *Idem*, p. 68.

⁹³ A. Hirt, op. cit., p. 225.

« ne peut [...] se comprendre que par le cadre élargi de la transmission narrative, d'un ajointement entre langage et réel. Or l'expérience vécue, dont on devrait s'attendre à voir se constituer de nouvelles expériences et visibilités au contact des modalités nouvelles de la technique, se soustrait largement au langage, au récit. »⁹⁴ De plus, Hirt mentionne que la dégénérescence que Kraus observait au sein de la langue allemande, « par ses dévoiements et ses usages journalistiques est valable désormais pour nous et concerne toutes les langues sujettes aux mêmes contraintes et saccages. »⁹⁵ Il va même plus loin, disant que pour Kraus, il ne faisait aucun doute qu'un changement à l'état des choses ne pouvait venir que d'un bouleversement du langage *depuis* le journalisme.⁹⁶ Par l'entremise du journal – ou plutôt de l'anti-journal – qu'il a mis sur pied, *Die Fackel* (Le Flambeau), Kraus souhaitait renverser cette tendance et inventer une pratique journalistique qui renoue avec la pureté du langage.

À la suite de Kraus vient Walter Benjamin, pour qui « le langage est tout simplement l'essence spirituelle de l'homme »⁹⁷. Principalement à travers deux essais, « Expérience et pauvreté »⁹⁸ et « Le Conteur »⁹⁹ – parfois traduit « Le Narrateur » –, Benjamin propose lui aussi l'idée que l'art de raconter, l'art de narrer l'expérience et le vécu, se perd. Il se demande même s'il est encore possible de trouver « des gens capables de raconter une histoire »¹⁰⁰. Par cette question, Benjamin souligne l'existence de deux problèmes fortement imbriqués, c'est-à-dire la dévalorisation de l'expérience et l'incapacité à communiquer du vécu, problèmes qu'il replace dans un contexte précis, celui des combattants à la guerre de 1914-1918. Il constate que ceux-ci, à leur retour de la guerre, étaient incapables de raconter leur expérience ; ils sont revenus muets et « plus pauvres en expérience communicable »¹⁰¹, écrit-il. Loin de concerner uniquement les expériences personnelles, cette difficulté à raconter l'expérience toucherait également l'ensemble des expériences de l'humanité. C'est là le

⁹⁴ A. Hirt, *op. cit.*, p. 212.

⁹⁵ *Idem*, p. 68.

⁹⁶ *Idem*, p. 34.

⁹⁷ Walter Benjamin. « Sur le langage », *Œuvres I*, éditions Gallimard, collection Folio/Essais, Paris, 2001, p. 148.

⁹⁸ Walter Benjamin. « Expérience et pauvreté », *Œuvres II*, éditions Gallimard, collection Folio/Essais, Paris, 2001, pp. 364-372.

⁹⁹ Walter Benjamin. « Le conteur », *Œuvres III*, éditions Gallimard, collection Folio/Essais, Paris, 2001, pp. 114-151.

¹⁰⁰ W. Benjamin, « Expérience et pauvreté », *op. cit.*, p. 365.

¹⁰¹ *Idem*, p. 365.

signe, selon Benjamin, d'une « nouvelle barbarie »¹⁰², puisque le risque réel qui découle de ce constat, c'est tout simplement la perte de l'expérience. Sans la capacité ou la possibilité de communiquer une expérience, donc sans médiation, c'est tout simplement l'existence même de cette expérience qui est menacée.

Quelques décennies plus tard, Christian Salmon reprend cette idée maîtresse de la pensée de Benjamin : « C'est une crise mondiale de narration. Elle *nous* traverse tous de part en part. C'est-à-dire qu'elle nous traverse un par un, elle travers nos esprits un par un, nos âmes une par une. Nous sommes devenus incapables de vivre et d'échanger des expériences. »¹⁰³ La narration étant une médiation, une façon de se représenter le monde dans lequel nous vivons, elle subit donc nécessairement les effets de la crise de la représentation décrite plus haut. Si pour Benjamin, l'événement clé pour illustrer cette crise de la narration est la Première guerre mondiale, pour Salmon il s'agit du 11 septembre 2001, où « une nouvelle vie verbale a commencé. Le langage s'est démonétisé. Il a cessé d'avoir une valeur stable et reconnue et n'offre plus d'équivalent à l'expérience commune. Il n'a plus cours qu'au marché noir des médias, où abonde la fausse monnaie des rumeurs et des anecdotes. »¹⁰⁴ Lors de cet événement, plutôt que de contribuer à révéler un sens caché jusque-là, le langage aurait plutôt été synonyme de « l'enfouissement, l'éclipse, la dislocation de tout sens et de tout récit. Il aurait eu pour effet non pas d'éclairer les témoins de cet événement, mais de les désorienter, de leur apporter non pas la foi mais l'incrédulité. Non pas le récit, la parole, mais l'absence de récit, le mutisme. »¹⁰⁵ Ainsi, pour les deux auteurs, le constat ne fait aucun doute : la crise de la narration est bien manifeste.

Alors qu'il s'interrogeait sur les causes de l'anéantissement de l'acte de transmission, Benjamin mentionne la technique, qui a selon lui considérablement modifié l'homme moderne et a contribué à l'émergence d'une langue tout à fait nouvelle. Il ajoute aussi que « si l'art de conter est devenu chose rare, cela tient avant tout aux progrès de

¹⁰² *Idem*, p. 366.

¹⁰³ C. Salmon, *op. cit.*, pp. 13-14.

¹⁰⁴ *Idem*, p. 11.

¹⁰⁵ *Idem*, p. 26.

l'information »¹⁰⁶. C'est notamment là, dans la notion d'information, que s'effectue la jonction entre l'éclatement du récit, du langage, et la crise du journalisme : plus l'information augmente, plus la narration diminue. En effet, commentant Paul Valéry, qui a affirmé que « l'homme d'aujourd'hui ne cultive point ce qui ne peut point s'abrèger », Benjamin renchérit, disant que :

de fait, il est même parvenu à abrèger le récit. Nous avons vu naître la *short-story*, qui s'est arrachée à la tradition orale et ne permet plus cette lente superposition de couches minces et translucides, où l'on peut voir l'image la plus exacte de la façon dont le parfait récit naît de l'accumulation de ses versions successives.¹⁰⁷

Mais qu'est-ce donc le journalisme actuel, si ce n'est justement l'apogée de ces *short-stories*, élaborées dans l'urgence, sans qu'il ne soit alors possible de construire la trame d'un « parfait récit » parce qu'aucun lien n'est fait entre ces *short-stories* ? Il est clair que dans ce contexte où la *short-story* est reine, la notion d'*information* prend un tout autre sens, elle y est dénaturée, devenant opposée à *connaissance*. En effet, telle que la définit Benjamin, l'information « prétend être aussitôt vérifiable. On lui demande donc en premier lieu d'être "compréhensible par elle-même". »¹⁰⁸

De ce constat, nous pourrions déduire deux manifestations possibles de cette facette de la crise du langage à l'intérieur de la pratique journalistique. Dans un premier temps, nous pouvons supposer que plus nous demandons à l'information d'être complète et compréhensible en soi, plus elle doit être simplifiée, au point de vider les mots de leur sens. Jean-Pierre Le Goff illustre parfaitement cette première dérive en faisant référence à l'ouvrage *1984* d'Orwell, dans lequel la destruction du passé concorde avec l'épuration, la destruction de la langue, remplacée par la *novlangue* : « "il s'agit de tailler le langage jusqu'à l'os", d'éliminer l'"imprécision" de l'ancien langage et ses nuances inutiles, parvenir à "fixer et chosifier le sens vrai". »¹⁰⁹ André Hirt ajoute que Karl Kraus a quant à lui nommé *Totschweigetakik*, « cette pratique de mise à mort par le silence, cette tactique d'étouffement de la multiplicité des langages, de la diversité et de la complexité événementielles, de

¹⁰⁶ W. Benjamin, « Le conteur », *op. cit.*, p. 123.

¹⁰⁷ W. Benjamin, « Le conteur », *op. cit.*, pp. 128-129.

¹⁰⁸ *Idem*, p. 123.

¹⁰⁹ J.-P. Le Goff, *op. cit.*, pp. 171-172.

l'épaisseur même de l'être des choses comme de leur réalité ou de l'existence en général »¹¹⁰. Celle-ci constitue selon Kraus une véritable violence du journalisme entraînant la négation, par le silence, de tout ce qui est et a lieu.

L'autre manifestation possible consiste en une inflation de mots. Jeanne Marie Gagnebin, auteur ayant consacré un ouvrage entier à la narration chez Benjamin, illustre cette dérive en faisant référence à la grande tentation de la métaphysique :

celle qui consiste à vouloir tout recouvrir de mots, à vouloir tout plier, même la souffrance injustifiable, même l'extase du bonheur, aux règles d'appropriation rationnelle et linguistique du sujet, dans la double intention de confirmer son pouvoir et de dénier au réel sa puissance d'interrogation.¹¹¹

Elle estime que, revêtant un « style excessif, boursoufflé, surchargé » et étant « obligés à signifier, obligés à transmettre un sens, les mots finissent par ne plus rien dire dans une sorte de "bavardage" (*Geschwätz*) nécessaire et pervers. »¹¹² Même son de cloche chez Salmon, qui souligne que le profond mutisme de notre époque « ne se manifeste plus par la censure et le contrôle idéologique des opinions, mais au contraire par une inflation narrative. Non par le contrôle, mais par le monopole. Non par la restriction, mais par la prescription. »¹¹³ Même si nous estimons que le terme d'« inflation narrative » sème la confusion – car ici, suivant la thèse de Salmon, « narrative » doit être compris au sens de *story* et non de récit –, cette citation met néanmoins en scène l'opposition entre deux notions, soit entre l'information et la narration – et par le fait même la connaissance –, opposition essentielle pour comprendre les répercussions de la crise du langage au sein du champ journalistique.

Effectivement, à ce niveau, la thèse de Salmon rencontre encore une fois celle de Benjamin, alors qu'il oppose à son tour le récit (la narration) à l'anecdote, au *story* (l'information). Afin de comparer les deux formes langagières, il reprend l'idée de Barthes selon laquelle le récit, qui est l'une des grandes catégories de la connaissance que nous utilisons pour comprendre et ordonner le monde, « triomphe aujourd'hui de manière dégradée sous la forme d'une sorte de

¹¹⁰ A. Hirt, *op. cit.*, pp. 227-228.

¹¹¹ Jeanne Marie Gagnebin. *Histoire et narration chez Walter Benjamin*, édition de l'Harmattan, coll. La philosophie en commun, Condé-sur-Noireau, 1994, p. 160.

¹¹² *Idem*, p. 61.

¹¹³ C. Salmon, *op. cit.*, p. 38.

narrato-manie où tout discours politique, idéologique ou culturel se présente comme une anecdote, une *story* »¹¹⁴ ; ajoutant du coup que « rien ne semble pouvoir exister aujourd'hui dans l'univers codifié des médias s'il ne prend une forme narrative »¹¹⁵. Encore une fois, il faut voir ici le terme de « forme narrative » comme faisant référence à la forme des *stories*. Nous pouvons donc en déduire que le langage, s'il veut trouver sa place au sein du journalisme, doit se plier aux règles implicites du *story*, devenant ainsi une information plutôt qu'une narration, porteuse de réelles connaissances. Pourtant, l'information, contrairement au récit, ne possède pas la capacité de « traiter et de différencier des niveaux de discours très différents (du langage poétique au langage le plus rationnel) et de rendre compte d'une réalité complexe et polyphonique »¹¹⁶. Salmon réactualise ainsi une citation que Walter Benjamin avait faite en 1931, soulignant qu'« aucun événement [...] n'arrive plus jusqu'à nous sans être accompagné d'explications. Autrement dit, à peu près rien de ce qui advient ne profite à la narration, presque tout sert à l'information. »¹¹⁷ De plus, cette crise du langage fait en sorte que les humains seraient incapables de considérer les questions majeures de l'existence autrement que du point de vue des affaires privées – tendance également prégnante au sein du journalisme, tel que nous le verrons plus loin, notamment par l'analyse du cas de la couverture de la mort du pape Jean-Paul II.

Ainsi, peu importe la façon dont se manifeste la crise du langage, par une rareté ou par une inflation des mots, le résultat est le même : l'éclatement du récit et la dispersion du sens. Salmon rappelle que si les Grecs nommaient *Anekdiegesis* l'absence ou l'impossibilité du récit, l'*Anekdiegesis* contemporaine s'imposerait aujourd'hui sous la « forme paradoxale d'une abondance d'anecdotes et de méta-récits qui sont autant de métastases du récit »¹¹⁸. Pour reprendre son expression, notre époque revêt un caractère hautement « verbicide »¹¹⁹. Les assassins : les hommes. Les victimes : les mots, le langage, qui s'en sortent foncièrement dégradés, à plus forte raison au sein du journalisme.

¹¹⁴ *Idem*, pp. 34-35.

¹¹⁵ *Ibidem*.

¹¹⁶ C. Salmon, *op. cit.*, pp. 36-37.

¹¹⁷ *Idem*, p. 9.

¹¹⁸ *Idem*, pp. 36-37.

¹¹⁹ *Idem*, p. 38.

Mais y a-t-il une condamnation à mort sans point de retour pour le récit, pour le langage ? Tant pour Benjamin que pour Salmon, il existe bel et bien des issues de secours. Dans le texte *Thèse XIII*, cité par Jeanne Marie Gagnebin, Benjamin soutient qu'« à la pensée n'appartient pas seulement le mouvement des idées, mais tout aussi bien leur repos [leur arrêt, leur paralysie] »¹²⁰. Cette affirmation pourrait se traduire, selon J. M. Gagnebin, par une « narration patiente ». Au niveau de la pratique journalistique, cette voie nous apparaît des plus pertinentes, le ralentissement de la narration pouvant permettre de retrouver cette distance critique face aux réalités humaines, qui constitue en fait l'espace de médiation. Abondant dans le même sens, Christian Salmon, affirme que « la résistance ne saurait être politique ou culturelle, ni même seulement résistance mais insistance, persistance du récit. »¹²¹ Ainsi, le journalisme se doit de privilégier les formes d'écriture qui rencontrent les objectifs du récit, notamment permettre de rendre compte de toute la profondeur des événements de la vie, ce qui implique un langage journalistique qui s'éloigne des *stories*. Cette idée de persistance du récit renvoie à Kraus qui, en son temps, a voulu combattre le journalisme par le journalisme, mais un journalisme autre, qui se rapproche du véritable récit.

Les constats auxquels en viennent Mondzain, Desanti, Legendre ou encore Benjamin et Salmon au sujet de l'image et du langage constituent autant d'arguments à l'appui de l'existence d'une crise de la représentation ; une crise dont les effets se font ressentir dans pratiquement toutes les sphères de la vie humaine, y compris le journalisme. D'abord et avant tout, c'est le journalisme lui-même qui est menacé, puisque étant une médiation, il devient lui aussi objet de suspicion. Dans le contexte d'une crise de la représentation, où toute médiation et tout espace de représentation sont perçus comme dissimulant la vérité et jetant un voile entre les individus et la réalité, le journalisme ne peut être que pointé du doigt et condamné à disparaître. Nous jugeons donc très plausible l'hypothèse selon laquelle les faiblesses dont nous accusons le journalisme écrit – qui se traduisent notamment dans la pratique par les quatre grandes logiques journalistiques que nous décrivons dans le chapitre suivant –, trouvent leur source dans ce contexte hostile à toute représentation, à toute médiation.

¹²⁰ J. M. Gagnebin, *op. cit.*, p. 155.

¹²¹ C. Salmon, *op. cit.*, p. 73.

La grande majorité des pratiques journalistiques actuelles qui nous apparaissent des plus questionnables peuvent en effet être mises en parallèle avec cette crise de la représentation. C'est le cas notamment de la prédominance croissante de l'image sur les textes, du manque de profondeur de la réflexion inhérent à un traitement journalistique quasiment effectué en temps réel ou encore de l'illusion que lorsqu'un sujet n'apparaît pas dans les journaux, c'est qu'il n'existe pas. La représentation tend à désertier le journalisme, laissant derrière elle maints maux et malaises, laissant également derrière elle un journalisme incapable de représenter. Pour reprendre les termes d'André Hirt, qui fait une excellente jonction des deux univers de la représentation dont il a été question précédemment, il est vrai que

ces flux de langage et d'images sont tous comme en porte-à-faux à l'égard d'une parole ou d'une expérience. Jamais le monde ne s'était autant dit et montré, exposé et détaillé que depuis l'installation des dispositifs journalistiques ; jamais la chance de la liberté n'avait été aussi grande de se distribuer, de se communiquer, de se contester surtout (parce que la liberté est précisément là où elle se met à l'épreuve) ; jamais le monde n'avait en somme eu autant l'occasion de creuser son infinité, ses multiplicités et ses différences. Mais, jamais pourtant, il n'a été autant *un*, jamais il n'a paru aussi uniforme, presque unanime dans ses choix de langages et d'images.¹²²

En conséquence, nous pourrions conclure en disant qu'un journalisme qui parvient difficilement à représenter est un journalisme qui ne peut que faillir à jouer son rôle dans une société démocratique.

1.2.2.2 *La société du spectacle ou lorsque l'information devient un spectacle*

“Our politics, religion, news, athletics, education and commerce have been transformed into congenial adjuncts of show business, largely without protest or even much popular notice. The result is that we are a people on the verge of amusing ourselves to death.”¹²³ Telle est l'affirmation que formule Neil Postman dès les premières pages de son ouvrage *Amusing Ourselves to Death*, faisant du coup état de l'appétit quasiment infini de l'homme pour le divertissement. Postman, suivant ici les pistes auparavant empruntées par Guy Debord, dénonce à son tour, quoique dans des termes différents, l'avènement de la société du

¹²² A. Hirt, *op. cit.*, pp. 9-10.

¹²³ Neil Postman, *Amusing ourselves to death – A scintillating analysis of television's effect on culture' New Society*, éditions Methuen, London, 1985, p. 4.

spectacle. Il nous apparaît que cette dernière, n'étant pas étrangère à la crise de la représentation que nous avons décrite plus haut, devient un élément supplémentaire afin de rendre compte de la crise du journalisme actuellement vécue. C'est pourquoi nous nous attarderons ici de façon plus précise sur cette tendance globale à la spectacularisation – notamment sous la forme de la télé-réalité – qui porte ses effets jusqu'au sein du champ journalistique.

À la base du raisonnement de Neil Postman se trouve d'abord et avant tout un sévère avertissement envers la tendance qu'il observe au sein du champ télévisuel, c'est-à-dire l'envahissement du *show business*, qui menace sérieusement le discours public, le vidant de son sens. Il souligne que si la télévision se trouve aux commandes du système médiatique, les autres médias n'en sont que plus largement orchestrés par elle, par un simple effet de mimétisme. Ainsi, la suprématie du *show business* dans le genre télévisuel se propage invariablement aux autres types de médias, dont au journalisme écrit. En effet, l'information journalistique semble de plus en plus soumise aux diktats du divertissement et du spectacle ; l'information journalistique devient une « information spectacle ». Selon Postman, les « nouvelles » sont présentées dans un format parfaitement adapté aux besoins du divertissement, mais aucunement aux besoins d'éducation et de réflexion¹²⁴, puisque c'est dans la nature d'un média gouverné par les valeurs du *show business* de supprimer, si nécessaire, le sens et le contenu des idées afin que la présentation visuelle soit intéressante¹²⁵. L'impact direct de cet état de faits est que les informations qui nous sont présentées sont non seulement des “fragmented news but news without context, without consequences, without value, and therefore without essential seriousness ; that is to say, news as pure entertainment.”¹²⁶ Des informations devenant pur divertissement, des individus plus amusés qu'informés, voilà les conséquences de la dictature du spectacle au sein du journalisme. Postman considère que le type d'information produit à l'ère du divertissement conduit à une désinformation, terme qu'il définit afin d'en réduire l'ambiguïté :

Disinformation does not mean false information. It means misleading information – misplaced, irrelevant, fragmented or superficial information – information that creates

¹²⁴ N. Postman, *op. cit.*, p. 90.

¹²⁵ *Idem*, p. 94.

¹²⁶ *Idem*, p. 102.

the illusion of knowing something but which in fact leads one away from knowing. In saying this, I do not mean to imply that television news deliberately aims to deprive Americans of a coherent, contextual understanding of their world. I mean to say that when news is packaged as entertainment, that is the inevitable result.¹²⁷

Nous croyons effectivement que le plus grand danger dans un environnement empreint de spectacularisation n'est pas tant la fabrication de mensonges informationnels, mais bien la fabrication d'information qui, axée sur un éternel divertissement, ne parvient plus à rendre compte de la profondeur de la réalité, notamment dans le cas du religieux, exemple que Postman étudie d'ailleurs plus en détail, tel que nous le verrons plus loin.

Il faut bien comprendre que ce que dénonce véritablement Postman est non pas le fait que la télévision présente ou vende du divertissement et du spectacle, mais bien que par un effet d'entraînement, tout sujet est maintenant abordé sous cet angle. Rien n'échappe à ce qu'il considère être, au sein du discours, une « supra-idéologie »¹²⁸ du plaisir et de l'amusement – sur ce point, il rejoint d'ailleurs la thèse de Debord, que nous verrons plus bas. Ce qu'il déplore par-dessus tout est que les individus, alors même qu'ils en sont les premiers menacés, ne semblent pas réagir outre mesure à cette dictature du spectaculaire : “But what if there are no cries of anguish to be heard? Who is prepared to take arms against a sea of amusements?”¹²⁹

Les craintes exprimées par Neil Postman dans les années 1980 ne sont pas sans rappeler celles émises par Guy Debord dès les années 1970. Même si nous n'adhérons pas à toutes les implications de son raisonnement, nous estimons néanmoins que nous ne pouvons aborder la société du spectacle sans faire référence à Debord et à son célèbre ouvrage *La Société du Spectacle*¹³⁰. Ce détour facilitera la compréhension de l'effet certes globalisant de cette spectacularisation et son fort impact au sein du journalisme, d'autant plus que plusieurs auteurs croient que sa thèse est toujours valide : « *La Société du Spectacle*, en un quart de siècle, semble avoir pris bien peu de rides. La théorie n'a pas été démentie par les faits. Au

¹²⁷ N. Postman, *op. cit.*, pp. 109-110.

¹²⁸ *Idem*, p. 89.

¹²⁹ *Idem*, p. 161.

¹³⁰ G. Debord, *op. cit.*

contraire : la tyrannie douce des images et l'asservissement volontaire général ont largement progressé »¹³¹ ; ou encore « Tout fout le camp, mais le spectacle continue »¹³².

D'abord, qu'est-ce que le spectacle pour Guy Debord ? Il s'agit tout simplement du monde capitaliste, dans lequel règnent le culte de la marchandise – où même l'être humain et le vivant deviennent une marchandise –, la falsification de l'existence et l'empire du mensonge. Cette superstructure devient le modèle de la vie moderne, comme l'exprime Debord : « sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. »¹³³ Il souligne également avec insistance le caractère auto-reproductif du spectacle. Étant devenu la principale production de la société actuelle, le spectacle, promu par un monde « spectaclariste¹³⁴ », se transforme rapidement en une accumulation de spectacles. Ainsi, le spectacle devient le *tout* du monde, le système du monde, qui « reprend en lui tout ce qui existe dans l'activité humaine à l'état fluide, pour le posséder à l'état coagulé »¹³⁵, c'est-à-dire en tant que marchandise. Le spectacle engendre donc le spectacle, qui devient perpétuel. Idéologie par excellence, le spectacle ne cesse de s'auto-justifier dans toutes les sphères de la vie réelle jusqu'à devenir un élément permanent et inséparable de la réalité. C'est cette permanence, cette continuité dans le temps, qui constituent la nouveauté de la société spectaculaire moderne selon Debord. Sa notion de *temps pseudo-cyclique* se situe aussi dans cette voie de la continuité, celle-ci supposant l'appropriation du temps par le spectacle plutôt que par les individus, ce qui aurait pour effet la paralysie de l'histoire et de la mémoire, de même que la réalisation d'un présent perpétuel.

Là où la thèse de Postman se distingue de celle de Debord concerne l'opposition entre vérité et mensonge. En effet, la société du spectacle de Debord se caractérise principalement par des faux-semblants, des falsifications, des impostures et des mensonges. De son côté – et il

¹³¹ Roger Pol Droit. « Le suicide du fondateur de l'Internationale Situationniste Guy Debord ou le sens de la révolte », *Le Monde*, 3 décembre 1994, Paris, p. 17.

¹³² Jean-Paul Dubois. « L'incendie d'artifices », *Le Nouvel Observateur*, n° 1235, du 8 au 14 juillet 1988, Paris, p. 44.

¹³³ G. Debord, *op. cit.*, p. 17.

¹³⁴ *Idem*, p. 21.

¹³⁵ *Idem*, p. 35.

rejoint par là notre propre pensée –, Postman estime que le véritable fléau du spectacle moderne, le plus inquiétant du moins, consiste non pas en une production d'informations mensongères mais bien en la fabrication d'information d'une banalité sans borne, dont le sens est perdu au fil de la transformation spectaculaire. Un peu à la manière de Pierre Bourdieu, pour qui la banalité, en terme d'information, prend le nom de « faits divers », nous estimons qu'« en remplissant ce temps rare avec du vide, du rien ou du presque rien, on écarte les informations pertinentes que devrait posséder le citoyen pour exercer ses droits démocratiques. »¹³⁶

Par ailleurs, outre notre scepticisme sur son interprétation presque exclusivement fondée sur une explication marxiste du capitalisme, nous nous inscrivons aussi en opposition avec la conception qu'a Debord de la représentation et de la médiation, auxquelles il assimile le spectacle. En effet, selon lui, les représentations nous éloignent de la vie réelle, de la réalité, signe clair qu'il est lui-même contaminé par le mal de son temps, c'est-à-dire la négation de toute représentation. Ainsi, le projet révolutionnaire pour lutter contre la tendance à la spectacularisation qu'il expose dans son ouvrage – et qui constitue également le socle du mouvement situationniste, dont Debord est une figure marquante –, repose essentiellement sur l'abolition des représentations dans le but de toucher de plus près la réalité. Cette solution, qui n'est selon nous que pure illusion, les représentations et les médiations étant essentielles dans notre rapport à nous-même et au monde, risque surtout de prolonger les effets négatifs de la société du spectacle. Pourtant les constats qu'il porte sur la société du spectacle montrent que Debord a bien saisi la nature des bouleversements au niveau de la représentation. Par exemple, il mentionne avec désespoir l'atteinte que porte le spectacle à la sphère culturelle, tout particulièrement en ce qui a trait au statut de la langue et de l'art, si chers à ses yeux. Il dénonce « l'autodestruction critique de l'ancien *langage* et sa recomposition artificielle dans le spectacle marchand »¹³⁷ Debord est donc bien loin de vouloir condamner à mort le langage, qui est pourtant l'une des médiations fondamentales à l'être humain ; ce qui ne fait que révéler que l'ambivalence de sa position intellectuelle.

¹³⁶ Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, éditions Raisons d'agir, Paris, 1996, p. 17.

¹³⁷ G. Debord, *op. cit.*, pp. 180-181.

Nous pensons que la notion de société du spectacle telle que perçue et décrite par Debord reste, du moins en partie, toujours actuelle et que son effet est toujours palpable au cœur même des médias écrits. Ses ramifications se sont largement étendues et elles ne sont certainement pas étrangères à la naissance du phénomène de la télé-réalité, véritable vague de fond de l'univers télévisuel qui, tout comme la spectacularisation observée par Debord et Postman, déferle, déborde, sur les autres médias et les autres types de contenus. Auteur de l'ouvrage *L'Empire de la Télé-Réalité*¹³⁸, Damien Le Guay a examiné ce phénomène sous un angle plus philosophique. Nous croyons que sa réflexion, qui se base notamment sur la nécessité de la représentation, menacée par la télé-réalité, contribue à penser la crise du journalisme.

Dans un premier temps, dans une volonté de mieux cerner ce qu'est le phénomène de la télé-réalité, Le Guay mentionne qu'il découle entre autres de l'hypertrophie de l'individu, de la dictature de l'émotion, de la contractualisation croissante de toutes les formes de rapports sociaux et d'une marchandisation à outrance de l'être humain, celui-ci étant réifié. La place qu'occupe le public au sein de la télé-réalité est également fondamentale à la compréhension de ce genre télévisuel puisque, par exemple dans les processus d'élimination, les téléspectateurs se voient octroyer la place de Dieu, pouvant tout décider sans jamais apparaître ou s'identifier. D'ailleurs, l'existence des télé-réalités est souvent légitimée par les hautes cotes d'écoute, comme l'ironise Le Guay : « Un style s'est imposé. Qui pourrait aller contre le choix du public ? »¹³⁹ De plus, poursuit-il, la télé-réalité concentre à elle seule trois postulats cathodiques : « 1. Le refus des médiations, des efforts de construction de soi, des points de vue ; 2. la dictature de la transparence – voir en direct la vie des gens ; 3. la dictature de l'intériorité – les voir chez eux, quand ils mangent, boivent, dorment... »¹⁴⁰ C'est d'ailleurs pourquoi nous considérons que la télé-réalité permet d'expliquer, puisqu'elle les catalyse, les logiques journalistiques que nous exposerons au chapitre suivant, c'est-à-dire les logiques de visibilité, de transparence, d'objectivité et d'immédiateté, qui révèlent la façon dont la crise du journalisme se traduit dans la pratique quotidienne du journalisme.

¹³⁸ Damien Le Guay, *L'Empire de la Télé-Réalité*, éditions des Presses de la Renaissance, Paris, 2005, 306 p.

¹³⁹ *Idem*, p. 42.

¹⁴⁰ *Idem*, p. 70.

Ensuite, Le Guay pose les jalons d'une réflexion plus profonde sur le lien entre les médias et la représentation en affirmant d'emblée que la télévision semble vouloir s'approcher de plus en plus près de la réalité¹⁴¹. Non seulement estime-t-il que la télé-réalité ne peut atteindre cet objectif, mais, bien au contraire, il affirme qu'elle ferait plutôt disparaître la réalité puisque : « plus on s'approche du réel, plus il se dissout. Car le réel, pour être vu, suppose tout à la fois une distance et une mémoire. Or la télé-réalité tend à se coller à la réalité, à entrer dans son immédiateté fugace, à être dans l'instant aussitôt disparu. Ni mémoire, ni distance. »¹⁴² En tentant de la reproduire, la télé-réalité provoque effectivement un « écrasement de la réalité en une seule dimension plate (au sens d'une réalité suintant de platitudes) »¹⁴³ qui a pour effet une dévaluation de la réalité, celle-ci n'étant « plus embellie, magnifiée, protégée, préservée. Elle est, voilà tout. Elle se montre dans sa crudité. »¹⁴⁴ Citant un extrait de l'ouvrage *L'Euphorie perpétuelle* de Pascal Bruckner, Le Guay explique qu'une des principales conséquences d'un tel écrasement de la réalité sur le quotidien est la constitution d'un « espace d'un sempiternel rabâchage qui met tout au neutre, abolit les contrastes, aplanit les contenus, constitue cette puissance d'indétermination qui noie les amours, sentiments, colères, espoirs dans une espèce de gélatine indifférenciée. »¹⁴⁵ Cette constatation met en lumière le traitement uniforme que le journalisme réserve à tous les sujets, mis sur le même plan peu importe leur nature, signe d'un relativisme qui n'a aucun sens lorsque nous tentons de comprendre le monde. À cette banalisation des sujets, à laquelle s'ajoute la banalisation de leur représentation, débouche inévitablement sur une désacralisation des sujets.

Pourtant, malgré les risques qu'ils encourent et les effets pervers qu'ils encouragent, les individus et les groupes sont inextricablement attirés par la notoriété médiatique promise par la télé-réalité. La magnification de l'être humain ordinaire, la transformation en star médiatique d'un individu quelques heures auparavant inconnu et la fabrication de héros de toutes pièces promues par la télé-réalité façonnent un imaginaire qui attire et qui fait

¹⁴¹ D. Le Guay, *op. cit.*, p. 60.

¹⁴² *Idem*, pp. 70-71.

¹⁴³ *Idem*, p. 80.

¹⁴⁴ *Ibidem*.

¹⁴⁵ *Idem*, p. 98.

incontestablement rêver. Le Guay fait donc état du « jeu de forces et de contre-forces et de pressions nombreuses [...] qui s'exercent pour accéder à la visibilité télévisuelle. [...] Un groupe est, avant tout, visible. S'il n'est pas vu, il n'existe pas. »¹⁴⁶ C'est ce qui explique également que des organismes et organisations de toute sorte développent une stratégie de communication d'abord et avant tout axée sur les contraintes imposées par les médias. Les risques ? Principalement celui d'abandonner tous ses principes dans le seul but de posséder une parcelle, aussi minime puisse-t-elle être, de cette gloire médiatique, alimentant ainsi le spectacle.

De même, les individus, en tant que public mais aussi en tant que participants, sont si conditionnés par le spectacle qu'il devient difficile de s'en passer et plus ils s'y accoutument, plus il faut en augmenter la dose, créant ainsi un cycle infernal. C'est pourquoi le divertissement, le sensationnalisme, de même que le format de la télé-réalité, s'immiscent de plus en plus à l'intérieur même de la sphère de l'information journalistique. Citons à cet effet Florence Aubenas et Miguel Benasayag, qui saisissent parfaitement l'ampleur de cette transformation :

Tout se passe comme si hors de cette dimension spectaculaire, plus rien ne pourrait prétendre à l'épaisseur d'un événement ou d'un fait. La souffrance, la joie, l'injustice continuent d'exister dans le monde invisible mais, si elles n'accèdent pas à leur représentation, elles semblent soudain d'un éclat moindre. [...] l'intensité du drame et le fait que la douleur ne se mesure vraiment qu'au nombre des caméras [...] ¹⁴⁷.

On peut par exemple observer cette tendance par la grande quantité de *soft news*, de faits divers, de *stories* traités par la presse, mais aussi par la personnalisation des sujets traités, tout particulièrement lorsqu'il s'agit du politique ou du religieux.

En terminant, nous aimerions reprendre les mots de Le Guay pour insister sur le fait que « la télé-réalité est significative. [...] Son éclosion et son développement, à ce moment précis de notre histoire, font sens. Car il ne faut pas croire que le monde des images soit déconnecté du mouvement général des idées. »¹⁴⁸ En effet, elle est en parfaite harmonie

¹⁴⁶ D. Le Guay, *op. cit.*, p. 135.

¹⁴⁷ Aubenas, Florence et Miguel Benasayag. *La fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication*, éditions La Découverte, Paris, 1999, pp. 32-33.

¹⁴⁸ D. Le Guay, *op. cit.*, p. 277.

avec la crise de la représentation qui sévit et vient enrichir le tableau explicatif de la crise du journalisme qui nous intéresse ici. Enfin, comme nous l'implore Le Guay, il est maintenant venu le temps de choisir « en infléchissant le point d'équilibre d'un côté ou de l'autre, entre l'épaisseur et la surface, la lourdeur et la légèreté, la durée et l'instant, la gravité et l'insouciance, l'alliance et le contrat. »¹⁴⁹

1.3 Vers une méthode de recherche : de l'analyse de contenu à la toile interprétative

Notre stratégie de recherche et, de façon plus précise, notre méthode de recherche, devront nous permettre de répondre aux objectifs, de même qu'aux hypothèses de recherche, que nous avons présenté en introduction. Mais avant de décrire la méthode choisie, nous tenons à souligner que l'ensemble de notre mémoire, au fil du déploiement de chacun des chapitres prévus, nous permettra de poser un à un les jalons qui nous permettront d'aller jusqu'au bout de notre réflexion et qui constitueront autant d'outils d'interprétation de notre cas d'étude.

1.3.1 Une méthode de recherche : l'analyse de contenu

Après avoir posé toutes ces pierres, il ne restera plus qu'à interroger, au niveau méthodologique, un corpus portant sur un événement religieux, soit l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, pour voir comment nous pouvons effectivement discerner les traces des logiques journalistiques dans l'articulation du discours journalistique, puis dans l'articulation du discours des institutions religieuses. La méthode qui nous permettra le mieux de répondre à cette volonté nous apparaît être l'analyse de contenu, qui appartient à la large famille des méthodes de recherche qualitative. Parmi la variété quasi infinie de définitions des méthodes qualitatives, en voici une qui montre bien la pertinence de notre choix en regard de notre objet de recherche :

Les méthodes qualitatives sont des méthodes des sciences humaines qui recherchent, explicitent, analysent des phénomènes (visibles ou cachés). Ces phénomènes, par essence, ne sont pas mesurables (une croyance, une représentation, un style personnel de relation à autrui, une stratégie face à un problème, une procédure de décision...), ils ont les caractéristiques des « faits humains ». L'étude de ces faits humains est réalisée avec des techniques de recueil et d'analyse qui, échappant à toute codification et programmation systématique, reposent essentiellement sur la présence humaine et la

¹⁴⁹ D. Le Guay, *op. cit.*, p. 303.

capacité d'empathie, d'une part, et sur l'intelligence inductive et généralisante d'autre part.¹⁵⁰

La méthode d'analyse de contenu, « méthode visant à découvrir la signification du message étudié, que ce message soit un poème, un discours, un récit de vie, un articles de journal, un écrit scientifique, un roman [...] »¹⁵¹, nous permettra donc de comprendre tant la signification du discours journalistique et du discours du Vatican, que sa provenance, son contexte d'émergence et sa forme contenu. De plus, avec toute la flexibilité qu'elle suppose, notamment dans la constitution des catégories d'analyse, l'analyse de contenu nous apparaît adéquate pour repérer les récurrences dans le discours journalistique et en tirer des conclusions en ce qui concerne un phénomène bien précis : la façon dont les journalistes abordent la réalité religieuse. D'ailleurs, comme le mentionne René L'Écuyer, le but de la catégorisation, sur laquelle repose l'analyse de contenu, est :

de pouvoir regrouper en catégories ou thèmes plus larges, sous un titre générique, tous les énoncés dont le sens se ressemble pour en arriver à mettre plus en évidence ces caractéristiques et le sens du phénomène ou du document analysé (Bardin, d'Unrug et Mucchielli). De manière simple, chaque catégorie est une sorte de dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens.¹⁵²

Ainsi, comme le propose L'Écuyer, nous entendons procéder à notre analyse de contenu par l'utilisation de catégories prédéterminées dès le départ ; il s'agira donc « de vérifier le degré avec lequel ces catégories peuvent être ou non retrouvées dans le matériel analysé. »¹⁵³

Dans notre cas, les catégories qui constitueront notre « grille de lecture » devront nous permettre de repérer, à l'intérieur de l'ensemble de notre corpus, la présence et les effets des logiques journalistiques à l'œuvre. Ces catégories deviendront plus limpides au fur et à mesure que nous rédigerons nos trois premiers chapitres puisqu'elles seront déterminées à partir de l'information que nous recueillerons à travers ces chapitres. Afin de rendre plus claire la nature de nos catégories d'analyse et des indicateurs qui nous permettraient de les repérer, voici deux exemples. D'abord, une catégorie pourrait concerner les effets de l'idéal

¹⁵⁰ Alex Mucchielli, *Les méthodes qualitatives*, éditions PUF, coll. Que sais-je ?, Paris, 1991, p. 3.

¹⁵¹ Voir le texte de René L'Écuyer intitulé « L'analyse de contenu : notion et étapes » in Jean-Pierre Deslauriers (sous la direction de). *Les méthodes de la recherche qualitative*, édit. des Presses de l'Université du Québec, Sillery, 1987, p. 50.

¹⁵² René L'Écuyer, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵³ *Idem*, p. 56.

d'objectivité dans l'écriture journalistique. Ceux-ci pourraient être identifiés, dans un article, par les indicateurs suivants : surcharge de chronologies, surcharge de faits bruts ou d'énumérations, etc. Une autre catégorie pourrait aborder le thème de la spectacularisation de l'information, thème dont les indicateurs dans un article pourraient consister en la starification des protagonistes, un sensationnalisme flagrant, avec des photos de douleur, etc.

Enfin, un auteur, Antoine De Baecque, historien des mentalités, a mis de l'avant un concept méthodologique¹⁵⁴, l'histoire sérielle non quantitative, que nous trouvons des plus intéressants pour expliquer la façon dont nous entrevoyons également notre méthode de recherche. Sa méthode repose essentiellement sur la « toile interprétative ». Usant de la métaphore de l'araignée, il l'explique ainsi: « L'idéal de ce chercheur avide d'interpréter n'est pas autre chose que la métaphore d'une araignée qui tisse sa toile, jouant des coins et des recoins pour capter les proies qu'elle désire prendre au vol, puis les enserrant dans les fils qu'elle sécrète afin de les dévorer. »¹⁵⁵ De Baecque croit que c'est de cette façon que nous pouvons espérer comprendre le « sens authentique » d'un texte, « ce "tout" naissant dans la multitude des liens établis entre les différents registres de textes, d'images, de représentations et de pratiques culturelles, liens qui appellent l'interprétation [...] »¹⁵⁶ Et De Baecque, afin d'alimenter la « machine interprétative », comme il la qualifie, utilise les citations. C'est tout à fait ce que nous cherchons à travers notre analyse de contenu : tisser une toile interprétative, établir des liens entre les différents éléments récurrents à travers l'ensemble de nos sources, sous forme de citations, et ce, afin de constituer un tout, une interprétation, qui nous permettra de comprendre les logiques journalistiques à l'œuvre dans le traitement d'une réalité religieuse.

En résumé, il s'agira pour nous de défendre notre interprétation de l'activité journalistique, de vérifier nos hypothèses sur celle-ci, de les soutenir, par l'entremise de l'« alignement » de citations pertinentes. Maintenant, puisque nous sommes conscients des écueils de ce type de démarche, nous veillerons à éviter, ou de façon plus réaliste, à réduire la portée de ces

¹⁵⁴ Voir à ce sujet le chapitre d'introduction d'Antoine De Baecque. *Le corps de l'histoire*, éditions Calmann-Lévy, coll. Essai Histoire, Paris, 1993, pp. 11-41.

¹⁵⁵ *Idem*, pp. 33-34.

¹⁵⁶ *Idem*, pp. 32-33.

dangers. L'écueil le plus grand, par exemple, est l'utilisation, pour notre grille d'analyse de notre corpus, de catégories et d'indicateurs déterminées dès le départ. Comme le souligne L'Écuyer : « c'est en somme un modèle plus rassurant parce que plus structuré au départ. Mais il ne tient pas toujours compte de tout le matériel recueilli, puisque l'objectif est le repérage d'éléments déjà identifiés. »¹⁵⁷ Afin de déjouer ce piège, nous prévoyons inclure, dans notre analyse, une section qui abordera les contre-exemples, c'est-à-dire les articles, s'il y a lieu, qui n'entrent dans aucune des catégories d'analyse et qui nous obligeraient donc à remettre en question et à nuancer nos hypothèses et nos préjugés sur le journalisme actuel.

1.3.2 *Le corpus*

Afin de constituer le corpus sur lequel nous appliquerons notre analyse méthodologique, nous recueillerons tous les articles traitant de l'agonie et de la mort du pape et publiés dans les grands journaux quotidiens de la région montréalaise, tant de langue française que de langue anglaise. Pourquoi avoir choisi, pour trouver réponse à nos hypothèses de départ, d'analyser un corpus composé d'articles de journaux plutôt que d'extraits de bulletins d'information télévisée ou, en d'autres termes, pourquoi avoir privilégié, comme source d'analyse, le journalisme écrit plutôt que le journalisme électronique ? En fait, ce choix s'explique tout simplement par notre volonté, dans un contexte où la télévision est si souvent montrée du doigt au niveau de la qualité de l'information qu'elle diffuse, de montrer que les logiques à l'œuvre au cœur même du système médiatique n'affectaient pas uniquement la télévision, mais aussi la presse écrite.

Ainsi, les articles qui nous intéressent sont ceux ayant été publiés dans *La Presse*, *Le Devoir*, *Le Journal de Montréal* et *The Gazette*, au cours de la période allant de février 2005 à mai 2005. Pourquoi privilégier ces journaux ? Tout d'abord, nous sommes soucieux de constituer un vaste corpus qui nous permettra de tisser une belle et grande toile interprétative, de tirer des conclusions plus générales qui s'appliqueraient à la grande majorité des journaux québécois. Nous souhaitons également montrer que le phénomène qui nous intéresse ici ne touche pas uniquement les journaux qui, de par leur réputation, sont souvent les seuls à subir les critiques, ne nommons que *Le Journal de Montréal*. En fait, il s'agit de montrer que la

¹⁵⁷ René L'Écuyer, *op. cit.*, p. 59.

crise du journalisme est généralisée dans la plupart des organes de presse. Par ailleurs, les ventes de ces quatre journaux de la métropole montréalaise totalisent plus de 4 500 000 exemplaires par semaine.¹⁵⁸ Ainsi, quoique notre étude ne porte pas directement sur la réception du discours journalistique, il nous apparaissait tout de même vital que notre échantillon d'articles corresponde à ce que lit et reçoit la majorité de la population québécoise en terme d'information. De là découle d'ailleurs l'importance de poser une réflexion sur la nature du journalisme sur certains objets, dont le religieux.

Ensuite, pourquoi ces dates ? Le mois de février 2005, plus précisément le 1^{er} février, correspond au moment où la santé du pape a commencé à se détériorer et où celui-ci a subi la première de plusieurs hospitalisations. Dès lors, les moindres soubresauts de la santé du pape ont été rapportés par la presse. Les mois de février et mars correspondent donc à la période d'agonie de Jean-Paul II, première période riche en vue de l'analyse médiatique. Ensuite, le pape étant mort le 2 avril 2005, les articles du mois d'avril nous intéressent car ils couvrent la mort du pape, de même que tous les événements qui s'ensuivent : funérailles, conclaves, élection du pape Benoît XVI. Enfin, les articles recueillis au cours du mois de mai seront utiles dans le but d'effectuer une comparaison entre la couverture médiatique du pape Jean-Paul II et celle des premiers pas du pontificat de Benoît XVI ; nous serons donc en mesure de voir si les dynamiques journalistiques observées avec Jean-Paul II sont toujours valables sous Benoît XVI. Au total, notre corpus est composé de 968 articles, répartis ainsi au fil des mois : février, 87 articles ; mars, 85 articles ; avril, 764 articles et mai, 32 articles. Le tableau suivant nous permet d'illustrer la composition de notre corpus :

Tableau 1.1 Composition du corpus à l'étude, selon les quotidiens et les mois

	Février	Mars	Avril	Mai	Totaux
Le Devoir	11	6	106	1	124
Le Journal de Montréal	28	31	186	19	264
La Presse	27	24	283	5	339
The Gazette	21	24	189	7	241
Totaux	87	85	764	32	968

¹⁵⁸ Selon les données compilées par le Centre d'étude des médias (CEM) de l'Université Laval, à partir des données de tirage vérifiées par l'*Audit Bureau of Circulation* pour l'année 2004. À noter qu'au total des 12 quotidiens pour lesquels les ventes étaient disponibles via le CEM, soit 6 794 275 exemplaires par semaine, les quatre quotidiens que nous utiliserons en comptent à eux seuls 4 534 674.

Aussi, que regroupons nous sous l'appellation « article », que considérons-nous étant un article ? En fait, nous avons inclus trois types d'articles :

1. tout article signé par un journaliste, un pigiste ou une agence de presse, que ce soit un éditorial, une brève, un article de fond, etc. Les images, les illustrations et les tableaux accompagnant ces articles seront également pris en compte ;
2. toute lettre d'opinion envoyée à un quotidien par un lecteur ou un intervenant extérieur provenant d'une autre profession que journaliste, qu'il soit par exemple professeur ou ecclésiastique ;
3. toute caricature.

Enfin, rappelons qu'une de nos hypothèses de recherche concerne la façon dont les stratégies communicationnelles des institutions religieuses peuvent être influencées par les logiques agissant au sein de la sphère journalistique, logiques qu'elles contribuent ainsi à alimenter. C'est pourquoi nous souhaitons analyser à tout le moins un des volets des stratégies de communication du Vatican au cours de la période qui nous intéresse, soit du 1^{er} février 2005 au 31 mai 2005. Toutefois, puisque les communiqués de presse émis par le Vatican à ce moment-là sont inaccessibles¹⁵⁹, nous nous contenterons d'effectuer une distinction claire entre les informations qui proviennent des journalistes de celles qui sont reprises à même les communications du Vatican, par exemple sous la forme de citations tirées d'un point de presse ou d'un communiqué de presse. Nous serons ainsi en mesure d'analyser l'information que l'institution transmet aux journalistes, dans un contexte où il faut, pour être au devant de la scène médiatique, se plier aux règles journalistiques et aux logiques qui régissent le travail des journalistes.

¹⁵⁹ Malgré la présence de nombreux documents pertinents sur le site Internet du Vatican, les communiqués de presse de cette période restent introuvables et toutes nos communications avec les responsables du Service de presse du Vatican sont restées sans réponse.

CHAPITRE DEUX

Vie d'une crise ou lorsque les logiques journalistiques s'emballent

*« Le Journal est l'événement sans l'expérience,
l'événement sans événementialité : vision sans voyance,
langage sans parole, effectivité sans réalité, temporalité sans durée,
objectivité sans objet, sujet sans subjectivité,
nouvelle sans nouveauté, histoire sans devenir. »*

André Hirt,
L'universel reportage et sa magie noire : Karl Kraus, le journal et la philosophie,
éditions Kimé, Paris, 2002, p. 92.

La crise du journalisme, que nous nous sommes attardés à décrire tout au long de notre premier chapitre, tant dans ses diverses dénominations que dans ses multiples origines, se traduit ou se perçoit, dans la pratique journalistique, à travers l'existence de ce que nous avons précédemment nommé des « logiques journalistiques ». Loin de ne constituer qu'un simple débat théorique sur l'état actuel du journalisme, cette crise trouve en effet sa concrétisation dans un ensemble de principes et de pratiques qui orientent, voire déterminent, la façon dont les journalistes appréhendent les différentes réalités et les transforment en « actualités ». Ces principes et pratiques, qui constituent selon nous autant de symptômes manifestes de la crise de la représentation et de la société du spectacle, forment non seulement un tout cohérent mais se justifient également entre eux, d'où notre choix de l'expression « logiques journalistiques ». Comme nous l'avons déjà exprimé, nous croyons que ces logiques sont autant de balises, de contraintes, qui entravent trop souvent le journalisme dans l'accomplissement de sa véritable mission et de son rôle dans une société démocratique. Par leur emprise et leur omniprésence à travers la sphère médiatique, tout genre confondu, les logiques journalistiques deviennent autant d'« injonctions [auxquelles] les médias ont appris, mois après mois, à obéir, en traînant plus ou moins les pieds selon les cas »¹ ; elles deviennent donc un passage quasi obligé.

¹ Jean-Claude Guillebaud, « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *Débat*, n° 66, septembre-octobre 1991, p. 69.

Aux fins de notre recherche, nous nous pencherons essentiellement sur quatre logiques journalistiques qui nous apparaissent grandement imbriquées les unes dans les autres, c'est-à-dire les logiques d'objectivité, du visible, de transparence et d'immédiateté. Celles-ci nous semblent être les plus révélatrices de l'impact réel de la crise du journalisme dans la pratique journalistique. Elles s'avèreront par ailleurs fort pertinentes à la réflexion plus spécifique que nous souhaitons mener sur la relation entre le journalisme et le religieux et sur la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II. Tout au long de ce deuxième chapitre, nous nous attarderons donc à décrire les ressorts de chacune de ces quatre logiques, en mettant bien en lumière la façon dont elles influencent la pratique des journalistes, plus précisément, dans le cas qui nous intéresse, ceux qui oeuvrent dans la presse écrite.

2.1 Quand objectivité rime avec factualité, relativité et banalité

Dans les années 1920, Walter Lippmann, à travers son célèbre ouvrage *Public Opinion*, pose les fondements de l'objectivité journalistique, notion qu'il considère centrale à l'exercice du journalisme professionnel. Lippmann affirme que ce qui permet de juger de la qualité et même de la véritable nature des *news*, des informations, est d'abord et avant tout leur caractère objectif : "the more points, then, at which any happening can be fixed, objectified, measured, named, the more points there are at which news can occur."² À la fois pour déjouer l'inhérente subjectivité, les connivences et les stéréotypes de toutes sortes dont les êtres humains sont à la fois victimes et coupables, mais aussi pour réduire les risques d'offenser les lecteurs avec des informations maladroitement formulées, les journalistes doivent à tout prix, selon Lippmann, miser sur les faits bruts, sur les indiscutables faits. Ce refuge dans l'objectivité – comme règle de neutralité formelle qui laisse le lecteur libre de penser ce qu'il veut – constituerait la réponse du milieu journalistique à la méfiance que le public tend à entretenir face à lui.³ En effet, pour reprendre les termes de Florence Aubenas et de Miguel Benasayag, « des commentaires, des analyses, des éditoriaux, de tout cela on peut débattre. Mais on voudrait les faits têtus, dressés au-delà de toute polémique, rigoureuses petites vigies

² Walter Lippmann, *Public Opinion*, The free press, New York, 1965, p. 216.

³ Gérard Spitéri, « Le journaliste-idéologue », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 119.

dans leur alignement de dates, de noms, garantes du sérieux et du concret de l'information. »⁴
 Dès lors, l'adhésion à des critères d'objectivité devient le mot d'ordre pour tout événement, tout sujet, toute problématique qui aspirent à la publicisation :

unless the event is capable of being named, measured, given shape, made specific, it either fails to take on the character of the news, or it is subject to the accidents and prejudices of observation. [...] the more objective criteria are introduced, the more perfectly an affair can be presented as news.⁵

Près d'un siècle après l'ouvrage de Lippmann, cet idéal d'objectivité est toujours promu au sein de la formation académique et professionnelle des journalistes ; la « religion des faits »⁶ est toujours à l'ordre du jour. Nous n'avons qu'à penser à ce que les anglophones surnomment la « loi des cinq W », qui contraint les journalistes à répondre, dès les premières lignes de leurs articles, aux questions « What ? When ? Where ? Why ? Who ? » ; nous y voyons là le signe d'une hiérarchie de l'information qui pose en priorité les faits bruts. Aubenas et Benasayag expliquent d'ailleurs fort bien cette primauté de la factualité dans le journalisme contemporain : « les "faits" sont censés être la terre ferme de l'information. Si la presse s'y accroche comme une désespérée, c'est qu'ils constituent, pense-t-elle, son enracinement dans le réel. »⁷ Le « fait » devient donc un gage du réel, devenant le meilleur moyen de connaître le monde et de se rapprocher de la réalité des choses. André Hirt, insistant au passage sur l'importance que Kraus attachait au « démontage de l'objectivité », souligne lui aussi la centralité de la notion de « faits » dans la presse écrite :

l'idée de rationalité qui dirige le Journal est qu'il convient absolument de penser les faits, de penser selon les faits, de penser sous leur juridiction et à même les faits. L'idée contraire selon laquelle il y a de la pensée qui s'érige contre les faits, contre la réalité et au nom d'une vérité, connaît une invalidation radicale et croissante.⁸

C'est donc bel et bien la promesse de toucher à la réalité des choses qui se cache sous cette logique d'objectivité. Sous le règne de ce regard objectivant, un événement ou une problématique nous apparaîtra d'autant plus près du réel, d'autant plus concret, qu'il aura été

⁴ Florence Aubenas et Miguel Benasayag. *La fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication*, éditions La Découverte, Paris, 1999, p. 48.

⁵ W. Lippmann, *op. cit.*, p. 229.

⁶ Expression de Florence Aubenas et de Miguel Benasayag, *op. cit.*, p. 47.

⁷ *Idem*, p. 48.

⁸ André Hirt. *L'universel reportage et sa magie noire : Karl Kraus, le journal et la philosophie*, éditions Kimé, Paris, 2002, p. 53.

préalablement transformé en faits, prenant tantôt la forme de chiffres, tantôt celle de statistiques, de sondages, de descriptions cliniques, ou de chronologies. Ainsi se construit dorénavant la légitimité de la presse, fondée sur une explication linéaire de la réalité de ce monde, sur la promesse de la rendre cernable d'un seul coup d'œil.⁹ En ce sens, il est juste d'en déduire qu'aujourd'hui, « une information publiable est celle qui se prête à cette obligatoire autopsie, où chaque détail peut être désossé, quantifié, puis énoncé en chiffres et statistiques. »¹⁰ Et faute de pouvoir – ou de vouloir – se soumettre à cette coupe en règle, une information restera dans l'ombre et sera passée sous silence.

Pourtant, nous croyons que cette soumission à l'objectivité et aux faits provoque plutôt l'effet inverse. En effet, elle nous éloigne surtout de la réalité des choses, en éparpillant le réel, comme l'indique Damien Le Guay : « il en va de même de ceux qui, soucieux d'objectivité, ont tant et si bien purifié le réel qu'ils l'ont éparpillé en une réalité atomique foisonnante. [...] Un réel éparpillé, fragmenté à l'infini, atomisé, rend le monde incompréhensible. »¹¹ Sous l'emprise de la logique d'objectivité, le journalisme tend effectivement à présenter des fragments de réalités, aussi disparates peuvent-ils être, placés bout à bout, sans distinction, dans une logique additive – nous n'avons qu'à songer à la « une » d'un journal, où tout se côtoie.

Cette logique de juxtaposition des idées qui règne dans la pratique journalistique, Peter Sloterdijk la nomme la logique du « et » :

Le « et » est la morale des journalistes. Ils doivent en quelque sorte prêter un serment déontologique les obligeant, quand ils font un reportage sur un événement, à être d'accord que cet événement et ce reportage soient placés par le truchement du « et » parmi d'autres choses et d'autres reportages. Une *chose* est *une* chose et le médium n'admet pas davantage. Établir des rapports entre les « choses », ne serait-ce pas faire de l'idéologie ? Voilà pourquoi : qui établit des rapports est mis à la porte. Qui réfléchit doit s'en aller.¹²

⁹ A. Hirt, *op. cit.*, p. 55.

¹⁰ *Idem*, p. 47.

¹¹ Damien Le Guay, *L'Empire de la Télé-Réalité*, éditions des Presses de la Renaissance, Paris, 2005, p. 89.

¹² Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, éditions C. Bourgois, Paris, 1987, pp. 389-390.

Une des principales conséquences induites par cette logique du « et » consiste en un traitement de l'information en vases clos, c'est-à-dire un traitement journalistique qui positionne les différents sujets les uns à la suite des autres, à la queue leu leu, en s'abstenant surtout de faire des liens entre ces sujets ou d'analyser les relations qui pourraient exister entre eux – actions outrageusement subjectives qui risqueraient bien sûr de menacer l'objectivité si chèrement acquise. Isolés et conservant ainsi toute leur indépendance et leur autonomie, ces sujets ne sont finalement plus reliés que par le simple fait de se retrouver les uns à côté des autres sur la même page d'un journal, dans une logique linéaire et additive. L'isolement qui est alors produit devient, comme le souligne Sloterdijk, « la plus efficace des censures parce qu'elle veille à ce que les hommes n'arrivent pas à synthétiser des faits de même nature qu'ils ne peuvent que difficilement assembler dans leur tête. »¹³ Abondant dans le même sens, nous croyons que le système médiatique, alors même qu'il prétend contribuer au déchiffrement et à la compréhension du monde, en donne plutôt une vision morcelée. Comme le note Jean-Pierre Le Goff, « il enferme ceux à qui il s'adresse dans une logique de l'indistinct qui tend à leur faire perdre les repères de la raison et le sens du réel. »¹⁴ Sloterdijk met lui aussi en lumière les effets pervers de cette addition à outrance, affirmant que les médias « admettent en effet un empirisme chaotique universel, ils peuvent parler de tout, toucher à tout, tout mettre en mémoire, tout juxtaposer. [...] Ils englobent tout parce qu'ils n'appréhendent rien ; ils parlent de tout, ne disent rien. »¹⁵ Il exprime ainsi clairement que cette logique signifie la négation, de la part des médias, de toute signification des phénomènes humains et donc l'impossibilité, pour nous, de réellement saisir le monde dans lequel nous vivons.

Parallèlement, la logique d'objectivité implique un total relativisme entre tous les sujets. En effet, le « et » dont parle Sloterdijk en est un qui injecte une certaine dose d'indifférence à l'égard des sujets qu'il juxtapose, « car si le “et” qui peut se mettre entre tout, signifie en même temps “est-égal”, tout devient égal à tout, et chaque chose vaut autant que l'autre. »¹⁶

¹³ P. Sloterdijk, *op. cit.*, pp. 389-390.

¹⁴ Jean-Pierre Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, éditions La Découverte, coll. Essais, Paris, 2003, p. 56.

¹⁵ P. Sloterdijk, *op. cit.*, p. 389.

¹⁶ *Idem*, p. 390.

Tous les sujets étant rabattus sur le même niveau, sur le même plan, plus aucune épaisseur – ou profondeur, selon la perspective – n’est possible. Cet aplatissement s’accompagne de la banalisation de certains sujets fondamentaux à l’être humain¹⁷. Désormais traités indistinctement à travers la « bouillie » des sujets du jour, entre le dernier candidat éliminé de la télé-réalité du moment et les détails du dernier meurtre commis sur le territoire, ces sujets se trouvent dépouillés de leurs caractères distincts, de leur valeur particulière.

Un autre volet de la logique d’objectivité à l’œuvre dans la sphère journalistique est en lien direct avec la crise de la représentation décrite précédemment. Dans ce contexte de crise, où toute médiation semble suspecte, il est demandé aux journalistes, médiateurs entre les événements et le public, de se défaire de leur subjectivité – voire même de s’effacer – afin de livrer une information neutre, impartiale et objective, une information qui serait plus près du réel. Il nous semble que cette exigence dénature complètement la fonction de journaliste, comme l’exprime d’ailleurs Gérard Spitéri : « comment ne pas voir qu’en étant commis au simple énoncé des faits, selon le dogme du *facts only* qui n’est qu’une formulation *a minima*, à la reprise de dépêches d’agences, à des déclarations filtrées, le journaliste n’est plus qu’un facteur anonyme »¹⁸, étant réduit à un rôle de greffier qui le dispense de la formulation de toute analyse. En se soumettant à cette logique, la presse renonce de la même façon à sa fonction d’explication, qui consiste à « évoquer des liens, des articulations, des causalités entre des choses qui n’en ont pas forcément entre elles. »¹⁹

Le même phénomène est d’ailleurs observable avec le développement de l’information en temps réel – dont l’icône est certes la télévision en « direct », mais qui trouve également de plus en plus son penchant dans la presse écrite. Derrière ce modèle d’information se trouve la volonté de rendre compte des événements, des problématiques, de la façon la plus objective, la plus descriptive, notamment en privilégiant le simple compte-rendu, au détriment de l’interprétation, qui constitue pourtant le cœur de la pratique journalistique. En faisant coïncider l’événement avec sa reproduction, il devient en effet possible de « court-circuiter

¹⁷ Nous pensons notamment au politique et au religieux.

¹⁸ G. Spitéri, *op. loc.*, p. 120.

¹⁹ F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 43.

l'interprétation (humaine) et de donner la parole aux faits eux-mêmes »²⁰, juge Andrea Semprini dans un ouvrage sur la télévision en direct, spécifiquement sur la chaîne CNN, qui s'en est fait le porte-étendard. De plus, comme Semprini le dénonce, le direct « réduit la réalité sociale à une succession de faits, objectivement-enregistrables et appartenant au champ du visible, de ce qui est phénoméniquement observable. »²¹ Encore une fois, le spectateur peut en retirer l'impression que ce qu'il voit est vrai, que c'est le « réel » qui se déploie sous ses yeux, réel qu'il peut juger lui-même, sans l'aide de personne. Mais ultimement, le spectateur n'a même plus à juger du réel, à penser le réel, celui-ci se déroulant objectivement et en toute transparence devant lui, n'exigeant alors plus aucun effort de réflexion et d'analyse.

Enfin, cette logique d'objectivité soulève également la question du visible. Tant la centralité des faits que le pouvoir de juxtaposition – illustré par le « et » – qui règnent dans la sphère journalistique, impliquent une célébration du visible, par opposition au rejet de l'invisible. Dans une telle logique, n'est objectif – et donc n'est digne de porter le nom d'information médiatisée – que ce qui est visible, que ce qui peut être vu et dont l'existence est prouvée hors de tout doute. C'est dans cette perspective qu'il faut replacer la place toujours plus grande qu'occupe l'image dans tous les médias, y compris dans la presse écrite. Ayant acquis une valeur objective, l'image, en particulier l'image photographique, est perçue comme un reflet de la réalité, une preuve irréfutable de celle-ci et non plus comme sa construction subjective, ce qui lui confère d'emblée le pouvoir de décréter l'existence ou non des êtres et des choses, comme le soutient Jean-Paul Curnier, dans son essai intitulé *Voir l'invisible* :

la puissance de l'effet d'attestation et de témoignage propre à la photographie comporte un revers implacable qui se traduit par une tout aussi puissante capacité d'escamotage de l'activité intellectuelle, qui nous permet de voir dans une photographie le signe immédiat d'une existence réelle.²²

²⁰ Andrea Semprini, *CNN et la mondialisation de l'imaginaire*, éditions du CNRS, Paris, 2000, p. 34.

²¹ *Idem*, p. 37.

²² Jean-Pierre Curnier, « Voir l'invisible – Les dessous de la femme voilée », *L'image, le Monde*, n° 2, automne 2001, p. 68.

Pourtant, il ne faut pas s'y méprendre, ce qui est « objectivement » rendu visible par l'image n'est pas pour autant synonyme de « visibilité » - ou plutôt de lisibilité – et donc de compréhension du monde. C'est ce que nous dit André Hirt à cet effet :

Ce “et” ne parvient guère à l'événement, ou plus exactement à l'événementialité de l'événement, parce qu'il ne capte dans la nomination que le visible immédiat, l'évidence factuelle du résultat, ou ce qui est pris pour tel. Cependant, à son tour, comme l'événement est coupé de son événementialité, ce visible est atrophié de sa visibilité.²³

C'est donc sur cette deuxième logique, celle du visible, que se poursuivra maintenant notre réflexion.

2.2 *Quand le visible rend aveugle*

« Visibles et invisibles, cette dynamique finit par créer une véritable subjectivité de notre époque. Il est presque impossible pour nos contemporains d'ordonner leur vie d'après autre chose que la visibilité »²⁴, nous préviennent d'entrée de jeu Florence Aubenas et Miguel Benasayag. Ils mettent ainsi en lumière la centralité du visible et, par le fait même, la tension entre visible et invisible dans la société contemporaine. Certes, le champ journalistique n'échappe pas aux diktats de cette logique du visible. Bien au contraire, il contribue sans l'ombre d'un doute à asseoir son hégémonie. La part toujours plus grande qu'occupent l'image et le visible dans les journaux – tendance clairement héritée de l'influence du médium télévisuel – est en ce sens fort révélatrice. Le triomphe de la mise en scène et de l'emballage de l'information, en d'autres mots le triomphe de sa forme sur son contenu, est facilement perceptible. La recherche d'un visuel accrocheur et attrayant, misant sur un ensemble graphique aux allures soignées et fort élaborées, au sein duquel se côtoient tableaux, diagrammes, images et photos de toutes sortes – qui sont par ailleurs autant de gages d'objectivité, conformément à ce que nous avons vu plus tôt –, se traduit trop souvent par une réduction du format des articles ou compactage.

²³ A. Hirt, *op. cit.*, pp. 91-92.

²⁴ F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 33.

Toutefois, au-delà de ces effets purement techniques, la logique du visible au sein de la pratique journalistique a des répercussions beaucoup plus grandes, qui se font sentir jusque dans la façon d'appréhender et de juger les différents événements et les diverses problématiques, c'est-à-dire en grande partie en fonction de la dualité visible/invisible, tel que l'atteste Jean-Paul Curnier :

Il est en effet un revers implacable à la puissance acquise par le visuel, c'est-à-dire à la puissance de l'information comme connaissance *sans intérêt*, c'est le rejet dans l'inexistence de ce qui n'est pas montré. Et c'est aussi le rejet dans l'inexistence de ce qui n'est plus montrable : plus il y a de l'information, de la matière informationnelle, plus ce qui n'est pas montrable disparaît des préoccupations, des *questions possibles* sur le monde, car aucune question, non plus, n'est censée précéder ce qui n'est pas montré. Et plus aussi ce qui se fait tend à se faire de préférence dans le registre du montrable.²⁵

Nous retrouvons ici plusieurs éléments intéressants au sujet de la tension entre le visible et l'invisible, exacerbée au sein de la presse. D'abord, la toute puissance de la logique du visible octroie à l'image médiatique le pouvoir de trancher de l'existence ou non des différentes réalités humaines et ce, sur l'unique critère, hautement positiviste, de la possibilité d'une perception visuelle. En d'autres termes, si nous pouvons voir, montrer, imager, photographier, transformer en graphiques une certaine réalité, elle devient existante – la formule étant d'ailleurs lisible dans le sens inverse, puisque ce qui existe est par définition montrable. Dans le cas contraire, ce qui n'est pas montré ni montrable n'existe pas et est tout simplement rejeté dans l'inexistence totale. Ainsi, si une réalité ne parvient pas à prendre place parmi les « montrables » de ce monde, elle est menacée de disparaître peu à peu de l'ordre du jour des préoccupations sociétales. La possibilité de voir et de montrer devient donc la condition première d'existence. Cette logique a selon nous plusieurs conséquences majeures au niveau du traitement médiatique.

Tout d'abord, la logique du visible laisse en marge une trop vaste partie du monde :

c'est-à-dire en fait, tout ce qui est là sans présence physique et qui contribue à ce qu'il y ait un là – à ce qu'il y ait là quelqu'un ou quelque chose –, mais aussi tout ce qui n'est plus là, ce qui a disparu, ce qui fait défaut et dont le manque pourrait expliquer non seulement ce qui se voit mais aussi la façon de voir, et encore ce qui est vu et

²⁵ J.-P. Curnier, *op. loc.*, p. 71.

retenu dans ce qui existe, bref, tout ce qui existe dans le quotidien sous la forme de ce qui n'a pas d'apparence.²⁶

Ignacio Ramonet, en affirmant que « tout événement d'ordre abstrait constituera rarement une actualité pour un média visuel puisqu'il ne pourra pas jouer sur l'équation "voir, c'est comprendre" »²⁷, illustre d'ailleurs fort bien l'impact concret que peut avoir cette logique sur la sélection des sujets qui seront ou non abordés dans les médias. Inévitablement, le nombre de sujets pouvant faire l'objet d'un traitement médiatique s'en trouve réduit, puisque, et sur ce point nous abondons dans le même sens qu'André Hirt :

des régions entières du *réel* – existentielles, politiques, économiques, sociales, culturelles, naturelles, scientifiques [nous ajouterions ici le religieux], ne seront tout simplement *jamais* hissées à la dignité de la parole. On a bien écrit "jamais" ! Parce que ces réels ne sont pas communicables, ou susceptibles d'itération dans les autres organes de Presse, parce qu'au fond elles ne sont pas des marchandises.²⁸

Une autre conséquence est qu'il y a fort à parier que dans un tel contexte médiatique axé sur le visible, plusieurs individus, organisations ou institutions, souhaitant exister, se verront obligés de se rendre visibles, d'offrir du visible aux médias et ce, par tous les moyens possibles, même s'ils doivent pour ce faire trahir leurs valeurs et au péril de perdre leur identité propre. Nous pourrions par exemple penser à cette propension des politiciens qui, telles de véritables « stars », courent les émissions de divertissement, à la recherche du moindre moment de gloire médiatique, ou encore à la façon dont le pape Jean-Paul II a su mettre la religion catholique à l'avant-scène médiatique, tant par sa personnalité charismatique que par les grands rassemblements dont il était l'instigateur.

Géraldine Muhlmann, en soutenant que « pour "faire voir", le journalisme accentue de manière démesurée, et parfois artificielle, ce qui peut être visible. Par exemple, pour « "faire voir" un mouvement social, le journalisme cherche des visages, des représentants, des leaders »²⁹. Ceci nous éclaire sur une autre conséquence concrète de la logique du visible, soit le phénomène de personnalisation des problématiques, désormais omniprésent dans le

²⁶ *Idem*, p. 71.

²⁷ Ignacio Ramonet, *La tyrannie de la communication*, éditions Gallimard, coll. Folio Actuel, Paris, 1999, pp. 114-115.

²⁸ A. Hirt, *op. cit.*, p. 13.

²⁹ Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie : essai*, éditions Payot, Paris, 2004, p. 45.

paysage médiatique. Effectivement, comme le mentionnent Aubenas et Benasayag, la presse se consacre tous les jours à montrer le monde à travers la vie des grands hommes³⁰ ; il s'agit là d'une façon efficace de rendre visible un événement, une problématique. En donnant un visage humain à une réalité, à plus forte raison une réalité par nature invisible, tel le religieux, on lui permet non seulement de passer de l'abstrait au concret, mais on lui permet ultimement d'exister, tant au sens médiatique qu'absolu, ce qui lui serait autrement refusé. De plus, la personnalisation, phénomène auquel Lippmann faisait déjà référence en 1922 dans son ouvrage *Public Opinion*, devient, dans l'esprit des médias, un gage d'intérêt public :

we cannot be much interested in, or much moved by, the things we do not see. Of public affairs each of us sees very little, and therefore, they remain dull and unappetizing, until somebody, with the makings of an artist, has translated them into a moving picture. Thus the abstraction, imposed upon our knowledge of reality by all the limitations of our access and of our prejudices, is compensated.³¹

Ainsi, non seulement les représentants deviennent-ils dépositaires d'une autorité incontestable sur la problématique, sur la réalité qu'ils incarnent, mais ils sont également aussitôt auréolés d'une gloire médiatique.

En effet, cette personnalisation entraîne à sa suite l'avènement des grands héros médiatiques. Comme le mentionnent Aubenas et Benasayag, « c'est sans doute dans le traitement des "personnalités" que cette unanimité [entre les différents médias] est lisible avec le plus d'évidence. Là, tout le monde regarde la même personne, au même endroit, au même moment. »³² La puissance du système médiatique de créer de toutes pièces, artificiellement, ce que Boorstin a nommé des « big names » par opposition à des « big men »³³, est actuellement incontestable. L'écran sanctifie, divinise, tout ce dont il s'empare, même l'homme le plus banal. Détenant un pouvoir de vie et de mort sur ces nouvelles vedettes médiatiques, les médias créent des célébrités éphémères qui tendent malheureusement à occulter et à banaliser les réelles figures de héros de ce monde. Il est pertinent de rappeler que cette frénésie relative aux stars médiatiques n'est certainement pas étrangère à la société du

³⁰ F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 15.

³¹ W. Lippmann, *op. cit.*, p. 104.

³² F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 14.

³³ Daniel J. Boorstin, *The image – A guide to Pseudo-Events in America*, éditions Atheneum, New York, 1973, p. 47.

spectacle décrite au chapitre précédent ; elle est en fait sa conséquence directe. Dans l'ère du *show business* et de la télé-réalité, les vedettes – tout comme l'ensemble d'éléments visuels captivants aussi mis de l'avant – sont nécessaires pour faire durer le spectacle.

Enfin, revenons à la citation de Curnier énoncée plus haut. Celle-ci nous apparaît faire référence à une certaine volonté humaine de conquérir toujours plus la part d'invisible – pourtant inhérente à notre monde – et ce, afin d'augmenter l'espace du visible. Curnier dira plus loin, à ce sujet que « c'est à l'image – mais pas n'importe quelle image : l'image photographique, empreinte de la réalité matérielle et tangible – qu'il appartient de faire toute la lumière sur l'invisible, d'éradiquer progressivement l'invisible, c'est-à-dire tout simplement ce qui échappe à la gestion matérielle ». ³⁴ Mû par une volonté de tout maîtriser, de tout gérer, de tout posséder, mais aussi plongé dans un emportement technologique dont les limites sont constamment repoussées, l'être humain supporte de moins en moins de ne pas tout voir. « Il est désormais inconcevable, quasiment insoutenable pour un monde acharné à tout voir, à tout montrer et à se montrer, que quiconque puisse se soustraire ou être soustrait au regard », soutient Curnier ³⁵. Toutefois, il faut bien comprendre que cette protestation contre l'invisible risque paradoxalement de se payer par un profond aveuglement. N'oublions pas, à cet égard, une expression fort juste de Daniel Bounoux : « trop d'images tue l'image » ³⁶. Ultimement, cette tendance inflationniste laissera place à la troisième logique que nous aborderons maintenant, soit celle de la visibilité totale, de la transparence.

2.3 Quand transparence est synonyme d'opacité

Selon la logique du visible, à plus forte raison dans le contexte induit par la crise de la représentation, où toute médiation et où tout écart deviennent problématiques, l'idéal à atteindre réside dans la suppression de toutes les barrières, de tous les intermédiaires, censée nous permettre enfin de toucher directement à la réalité des choses. Cet idéal a un nom : la transparence. S'appuyant sur le précepte de base que l'essence même de la réalité peut se laisser effleurer directement, la logique de transparence met tout en œuvre pour révéler le

³⁴ J.-P. Curnier, *op. loc.*, p. 72.

³⁵ *Idem*, p. 72.

³⁶ Daniel Bounoux, *La crise de la représentation*, éditions La Découverte, Paris, 2006, p. 11.

monde au grand jour, dans ses moindres détails, notamment à travers les médias, via les phénomènes de la télévision en direct et de la télé-réalité. Pourtant, à l'instar d'Aubenas et de Benasayag, nous croyons que « loin d'éliminer l'opacité, cette quête de la transparence absolue la potentialise, créant des zones entières d'ombre et d'incompréhension »³⁷. Il ne peut en être autrement pour une société dans laquelle « voir » devient plus important que ce qui est vu ou, en d'autres termes, dans laquelle peu importe ce que l'on voit – cela nous laisse indifférents –, en autant qu'on voit et que l'on voit tout, idéalement sans être vus. C'est l'aveuglement assuré, dans la mesure où, comme le dit Le Goff, « la masse et le défilement à grande vitesse et en boucle des images et des informations saturent l'espace et le temps, étalent une masse indistincte de faits bruts, de clichés et de phrases toutes faites, vaste patchwork d'un monde désorienté. »³⁸

Les médias – principalement la télévision, mais aussi de plus en plus la presse – glissent avec aisance dans cet univers de transparence ; ils représentent en fait des alliés parfaits pour réaliser le fantasme d'une société panoptique. Ainsi, à travers les médias, la quête de la transparence se traduit notamment par une place démesurée offerte à l'exhibition et au voyeurisme, tel que l'illustre avec ironie cette citation de Charles Melman : « il s'agit aujourd'hui d'exhiber. Ce qu'on appelle le goût de la proximité va si loin qu'il faut exhiber ses tripes, et l'intérieur de ses tripes, et même l'intérieur de l'intérieur. Il n'y a plus aucune limite à l'exigence de la transparence. »³⁹ Plus on s'exhibe – et en contrepartie plus on voit –, plus on existe ; telle est l'équation de la transparence. Comme le dit ironiquement Jacques Gautrand, en citant lui-même l'historien Georges Minois, nous allons vers un monde narcissique qui passe la moitié de son temps à fabriquer des images de lui-même, et l'autre moitié à les contempler⁴⁰. Cette propension à s'exhiber continuellement sous l'œil impudique des caméras n'est pas sans écorcher au passage une partie désormais négligée de l'individu, soit son intimité, qui perd ainsi toute sa raison d'être. Le phénomène de la télé-réalité, en constante expansion, est la parfaite illustration de cette négation de l'intimité, de l'intériorité propre à l'humain, nous dit à juste titre Monique Canto-Sperber : « [en voulant] tout montrer

³⁷ F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 74.

³⁸ J.-P. Le Goff, *op. cit.*, pp. 176-177.

³⁹ Charles Melman est cité par D. Le Guay, *op. cit.*, p. 171.

⁴⁰ Jacques Gautrand, *L'empire des écrans – Télé, Internet, infos, vie privée : la dictature du « tout voir »*, éditions le Pré aux Clercs, collection Essai, Saint-Amand-Montrond, 2002, p. 225.

et tout dire, sans aucune limite de la personne, de la vie familiale ou amoureuse ; [elle] viole l'intimité et le respect de la vie privée [et] donne comme norme des rapports humains le déballage intégral et le règlement de comptes. »⁴¹ Ainsi, la télé-réalité, en misant sur la surcharge émotionnelle et sur le sensationnalisme, transforme l'être humain en spectacle. Par contre, la logique derrière la télé-réalité n'est plus circonscrite au genre du divertissement et tend à se propager au sein des autres genres médiatiques, notamment au genre informationnel : « ce n'est plus seulement la presse "people" qui s'intéresse aux vedettes. Les médias de masse, ceux qui s'adressent à tous les publics, font aussi place à ce besoin de s'exprimer et de se raconter, d'accéder à la notoriété et à la reconnaissance [...] »⁴² Et c'est justement ce qui nous apparaît le plus inquiétant.

En effet, au niveau de l'information journalistique, la transparence travestit l'émotion et l'intimité en « une intimité de circonstance qu'on appelle les "actualités". »⁴³ Nous pouvons notamment l'observer par le recours de plus en plus fréquent aux témoignages et aux tranches de vie pour expliquer un événement d'actualité. Dans un fantasme de transparence totale, exposer les corps, aller au cœur des êtres, transpercer leur enveloppe charnelle pour atteindre leurs véritables sentiments et émotions, constituent autant de façons d'informer, de « montrer » l'actualité. D'autres l'ont d'ailleurs conclu avant nous, tels Mgrs Jean-Charles Descubes et Jean-Michel di Falco Léandri :

Dans des émissions, des livres, des journaux d'information, le recours au témoin est devenu habituel. En général, un ou plusieurs invités racontent la situation dans laquelle ils se trouvent ou les circonstances dans lesquelles ils ont vécu un événement personnel ou historique, rencontré une personne, subi un accident... Connus ou moins connus, ces témoins se livrent et font part de leurs joies ou leurs peines les plus secrètes, à travers le récit de leur propre existence. [...] Il [le témoignage] se déploie surtout autour de la présentation d'une « tranche de vie » [...] D'ailleurs, plus le témoignage « sent » le vécu, le sincère, le concret et plus la confiance lui est accordée. »⁴⁴

⁴¹ Citation reprise par D. Le Guay, *op. cit.*, p. 171.

⁴² Mgr Jean-Charles Descubes et Mgr Jean-Michel di Falco Léandri, *Quand les médias dévoilent l'intime*, éditions Bayard, Paris, 2006, p. 24.

⁴³ F. Aubenas et M. Benasayag, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁴ Mgr Jean-Charles Descubes et Mgr Jean-Michel di Falco Léandri, *op. cit.*, p. 10.

L'ampleur de cette tendance est telle qu'elle incite tous les aspirants à la visibilité médiatique à se plier à la règle de la transparence, à l'étalage de leurs émotions les plus profondes et au spectacle à son état pur, comme le notent également Denis Pingaud et Bernard Poulet : « l'idéologie de la "transparence" les oblige [les hommes politiques] à s'adapter à cette scène publique qui leur échappe. »⁴⁵ Les deux auteurs font ici référence au politique, mais nous estimons qu'il faut aussi souligner les institutions religieuses, notamment le Vatican qui, tel que nous le verrons plus loin avec le cas de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II, s'est entièrement prêté au jeu de la transparence médiatique.

Enfin, cette façon d'informer prend le pas sur l'analyse, de même que sur le recours à d'autres types de sources, par exemple les experts, ce qui, en quelque sorte, banalise le rôle du journaliste puisque, « à mi-chemin [entre l'événement et le citoyen], il y a, non plus un filtre, un tamis [ce qu'était le journaliste], mais tout simplement une vitre transparente. Au moyen de la caméra, de l'appareil photo ou du reportage écrit, tous les médias (presse, radio, télévision) essaient de mettre le citoyen *directement* en contact avec l'événement. »⁴⁶ Et si ce besoin d'analyser et d'interpréter ne se fait plus ressentir, si le journaliste n'est plus nécessaire, s'il ne suffit désormais qu'à montrer l'événement en train de se dérouler pour tout comprendre, nous sommes inévitablement entraînés vers une logique d'immédiateté, que nous désirons maintenant expliquer.

2.4 L'immédiat ou l'im-médiat : le présent perpétuel

Étymologiquement, nous rappelle Ignacio Ramonet, le terme « journaliste » signifie « analyste d'un jour »⁴⁷ ; le journaliste est ainsi supposé analyser ce qui s'est passé le jour même. Déjà, l'exercice exige une rapidité d'analyse exemplaire. Mais aujourd'hui, poursuit Ramonet, « avec le direct et la diffusion en temps réel, c'est l'instant qu'il faut analyser. L'instantanéité est devenue le rythme normal de l'information. Un journaliste devrait donc

⁴⁵ Denis Pingaud et Bernard Poulet, « Du pouvoir des médias à l'éclatement de la scène publique », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 9.

⁴⁶ I. Ramonet, *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁷ *Idem*, p. 137.

s'appeler un "instantanéiste", ou un "immédiatiste"⁴⁸. Évidemment, dans la perspective d'une crise de la représentation et de l'abolition de la distance et des médiations, qui tendent à ramener le temps sur un seul et unique plan – le présent –, le rapport au temps⁴⁹ dans lequel s'inscrit la société est nécessairement bouleversé. Une temporalité raccourcie à ses deux extrémités, amputée de son passé historique et de ses perspectives d'avenir, se répercute inévitablement sur la sphère journalistique. Le journaliste se voit lui ainsi contraint à recentrer sa pratique autour du présent, de l'instant, de l'immédiat, voire de l'urgence : « La dépêche, la presse, des nouvelles toujours plus "fraîches", ces mots nous disent à quel point le grand jeu de l'information est aiguillonné par un impératif de vitesse ; à l'aune de cette valeur cardinale, le différé devient un défaut ou un regrettable archaïsme, le direct se trouve paré du mérite suprême, l'assurance de rafler la mise dans la course à l'audience ou dans la concurrence des médias. »⁵⁰

L'illustration la plus probante de cette logique d'immédiateté est sans contredit l'information en direct et en continu, aussi nommée « information en temps réel » – termes par ailleurs des plus pernicieux, laissant sous-entendre que l'information en différé serait modulée selon un « temps faux », donc mensonger. Andrea Semprini, dans son ouvrage *CNN et la mondialisation de l'imaginaire*, énumère les aspects sur lesquels se base le direct et qu'il juge essentiels à sa compréhension : la compression du temps, l'élimination de la filière des médiateurs et la définition de la vérité⁵¹. En effet, selon Semprini, l'obsession accélératrice et la quête ininterrompue de la simultanéité sont si fortes qu'elles tendent à « réduire toujours plus, jusqu'à l'annuler, la discontinuité temporelle qui existe traditionnellement entre le moment où un événement se produit et le moment où cet événement est rapporté, montré, porté à la connaissance d'un destinataire qui n'y a pas assisté »⁵². Ce mouvement comporte des conséquences certaines tant sur le pouvoir de vérité que sur la définition de la notion d'événement. Puisque l'information immédiate s'accompagne d'une volonté d'élimination des médiateurs et d'une non-intervention absolue, elle laisse croire que c'est l'événement à

⁴⁸ I. Ramonet, *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 137.

⁴⁹ Rapport au temps que Daniel Bougnoux, par extension, nomme « présentisme », *op. cit.*, p. 9.

⁵⁰ *Idem*, p. 81.

⁵¹ A. Semprini, *op. cit.*, p. 29.

⁵² *Idem*, pp. 29-30.

l'état brut, dans son essence la plus pure, qui se déroule sous les yeux du spectateur. Le produit médiatique ainsi généré acquiert donc une forte valeur objective, tel que le souligne Jean Pichette : « l'immédiateté, c'est la présentation du monde dans son "évidence" empirique, incontournable, inquestionnable ».⁵³ Toute la signification de l'événement passe donc par la seule image de son déroulement.

Dans cette optique, voir l'événement suffit pour le comprendre ; ce qui fait dire à Ramonet que « voir c'est comprendre »⁵⁴. Il souligne de cette façon que dans une logique d'immédiateté, les médias réduisent considérablement le temps de l'analyse et de réflexion, afin de réagir sans aucun délai, à chaud, faisant une plus grande place aux sensations qu'à la réflexion. Dans un rythme basé sur l'immédiat, où aucune distance, aucun recul, pourtant indispensables à l'analyse, ne sont possibles, le journaliste ne devient qu'un simple lien entre l'événement et le téléspectateur puisqu'il n'a plus le temps de filtrer, de vérifier, de comparer, de comprendre lui-même ce qui se passe – ce qui devrait selon nous constituer le cœur de son travail. À l'instar de Jean-Claude Guillebaud, nous estimons que ce triomphe du direct à la télévision a :

progressivement modifié les modes de production de l'information, contaminant la presse écrite elle-même. Victoire de l'instant, du "fait brut", de l'émotif bredouillant ; recul subséquent de l'analyse, de la mise en perspective, de l'examen critique. Les téléspectateurs ne sont plus conviés à décrypter un événement mais à partager – illusoirement – la troublante chaleur du "vécu".⁵⁵

Nous pouvons à juste titre nous demander comment – à l'intérieur de ce contexte journalistique où la « célébration de l'instantané et du nouveau "bouche la vue" et empêche toute question sur le possible »⁵⁶ –, il est possible de comprendre des réalités qui prennent du temps à saisir et qui sont complexes, qu'il s'agisse du politique, de l'économique, de l'art ou du religieux.

⁵³ Jean Pichette, « Penser le journalisme dans un monde en crise », *À bâbord*, n° 18, février-mars 2007, p. 18.

⁵⁴ I. Ramonet, *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 113.

⁵⁵ J.-C. Guillebaud, « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *op. loc.*, p. 67.

⁵⁶ J.-P. Le Goff, *op. cit.*, p. 81.

Ce questionnement prend d'ailleurs tout son sens lorsqu'il est question de sensationnalisme, qui nous apparaît inhérent à toute pratique journalistique basée sur l'instant. Comme le souligne à juste titre Eric Aeschmann, le sensationnalisme – si son apparition est certes plus ancienne que celle de l'information en continu – voit néanmoins sa nature changer par celle-ci :

L'événement ne réside plus dans le fait brut (par rapport auquel les médias étaient amenés à prendre du recul, ne serait-ce qu'à cause du décalage nécessaire à la réalisation de l'article ou du reportage), mais dans l'émotion instantanée que l'événement a suscitée, ce que les présentateurs appellent être "dans l'événement". Récemment, [...] la mort de Jean-Paul II a fourni un exemple frappant du passage d'une logique de récit, préalable indispensable à l'analyse, à une logique d'émotion immédiate, qui débouche presque mécaniquement sur une posture moralisante.⁵⁷

Un sensationnalisme axé autour de l'émotion, de la curiosité malsaine et du futile, tel est le *leitmotiv* de l'information en direct et en continu. Comme l'ajoute Jacques Gautrand :

le temps des médias et des écrans rythme de plus en plus notre vie quotidienne. Il nous impose ses grands rendez-vous d'information et de divertissement, dans une surenchère d'images choc, de révélations, d'événements retransmis "à chaud", dans l'excitation du direct, du "live".⁵⁸

Il ne semble plus y avoir de limites à tout montrer, en toute transparence, dans le seul but d'atteindre la réalité des choses. Même l'agonie peut être montrée en toute impudeur, comme l'a anticipé Gautrand en disant que nous pouvons « craindre que l'agonie de gens connus ou anonymes ne devienne un jour prochain un objet de médiatisation »⁵⁹ ; l'exemple de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II nous fournit la preuve que cette ère est pourtant bien arrivée. Aussitôt découverte la puissante force mobilisatrice de l'émotion, de l'excitation immédiate, *a fortiori* celle qui est vue et vécue en direct, celle-ci devient la matière première des médias d'information. Pourtant, il nous apparaît évident que cette façon de traduire l'actualité n'est pas adéquate, produisant, comme l'évoque Daniel Bounoux, « une audience otage excitée et participative, mais peu renseignée »⁶⁰. À l'instar d'André Hirt, nous croyons également que « l'"actualité" ne se mesure pas à l'immédiateté [qu'il qualifiera plus loin d'"immédiateté événementielle et émotionnelle"] de ce qui est reconnu hâtivement comme

⁵⁷ Eric Aeschmann, « Le moralisme médiatique », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 106.

⁵⁸ J. Gautrand, *op. cit.*, pp. 122-123.

⁵⁹ *Idem*, pp. 198-199.

⁶⁰ D. Bounoux, *op. cit.*, p. 88.

événement, mais c'est le langage lui-même qui contient et délivre la teneur événementielle. »⁶¹ Voilà pourquoi nous estimons primordial de revaloriser une prise de recul, et par le fait même un certain traitement de l'information en différé, qui permettra de redonner au langage journalistique toute sa puissance d'évocation.

Encore une fois, nous tenons à le rappeler ici, le principal effet néfaste de l'information en direct consiste selon nous non pas en une information mensongère, qui tromperait le lecteur, mais consiste davantage en une information dépourvue de toute signification, de toute valeur puisque produite en trop peu de temps et donc qui reste à la surface des choses. Pour reprendre les termes de Ramonet, ce que nous craignons est surtout une « avalanche de nouvelles souvent creuses »⁶². À ce sujet, J.-C. Guillebaud parle de « commentaire jetable »⁶³, genre journalistique qui émergerait peu à peu au sein de la presse écrite, sous l'effet de l'exigence d'immédiateté et de spontanéité. Selon lui, ce commentaire jetable tricoterait quotidiennement des « vérités aléatoires, des conjectures gratuites, des conclusions rapidement obsolètes », qui donneraient naissance à des « psychodrames médiatiques aussi tonitruants qu'éphémères qui mobilisent l'opinion pendant cinq ou six jours sur un "sujet" avant de céder la place »⁶⁴. Poussant plus loin sa réflexion, il décrit le schéma médiatique qui en résulte et qu'il juge désormais immuable :

1) information approximative ou "petite phrase" diffusée par la télévision ; 2) déluge de commentaires "à chaud" dans la presse écrite du lendemain ; 3) répétition polémique et politisation du commentaire dans la presse le surlendemain ; 4) reprise de l'information et du commentaire global dans les hebdomadaires. Le tout, sans guère de compléments d'enquête. Fin du cycle médiatique, évaporation de la curiosité.⁶⁵

Ce cycle médiatique, signe d'une course qui se déroule à la vitesse de l'éclair, a pour conséquence une dégradation certaine du métier de journaliste qui, comme le mentionne D. Bounoux, tient davantage à un certain « retard nécessaire à l'investigation, au tri des

⁶¹ A. Hirt, *op. cit.*, p. 30.

⁶² I. Ramonet, *La tyrannie de la communication*, *op. cit.*, p. 207.

⁶³ J.-C. Guillebaud, « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », *op. loc.*, pp. 67-68.

⁶⁴ *Ibidem.*

⁶⁵ *Ibidem.*

données et à leur recoupement »⁶⁶ qu'au simple rôle de relais auquel il est confiné dans le contexte actuel.

Maintenant, en lien direct avec le schéma décrit par Guillebaud, il est pertinent d'aborder un autre aspect de la logique d'immédiateté au sein du journalisme. La pression de l'instant, associée à la crainte de rater un événement tant attendu, de passer à côté « du » scoop, incite les différents organes de presse à anticiper l'événement avant même qu'il ne survienne. En effet, il n'est pas rare de voir des journalistes traiter à l'avance d'une conférence de presse ou d'une célébration prévue pour la semaine suivante, spéculant sur ses multiples facettes et donnant parole aux différents intervenants avant même le déroulement de l'événement. Le même phénomène est aussi observable dans le cas de la mort imminente d'un personnage public – dont celle qui nous intéresse ici, la mort du pape Jean-Paul II –, que les médias couvrent assidûment, minute après minute, ajoutant au besoin les derniers détails apportés à leur connaissance, certains allant même jusqu'à annoncer la mort du personnage en question avant même qu'il ne meure. Au-delà d'informations possiblement erronées, nous croyons que cette pratique tend à surexposer certains événements et à monopoliser l'actualité alors que la valeur réelle de la nouvelle ne le justifie point.

Enfin, il est essentiel de comprendre qu'au sein de cette logique d'immédiateté, où le cycle journalistique fonctionne à un rythme exaltant, toute remise en question de la pratique journalistique ou réflexion critique sur celle-ci devient impossible, ou vient trop tard. En effet, de plus en plus, nous sommes témoins, lors de certains événements, d'un déferlement médiatique apparemment sans borne, comme ce fut le cas pour le tsunami en 2004, ensuite suivi, au sein de la classe journalistique, « d'un exercice de contrition collective. En avons-nous trop fait ? Nous sommes-nous trompés ? Vite, battons-nous la coulpe. Avant de recommencer. »⁶⁷ Cette prise de conscience tardive ne représente malheureusement pas un garde-fou suffisant contre d'éventuels dérapages médiatiques.

⁶⁶ D. Bounoux, *op. cit.*, p. 88.

⁶⁷ Élisabeth Lévy, « Le rapt du réel », *Débat*, n° 138, janvier-février 2006, p. 79.

*
* *

Les logiques d'objectivité, de visibilité, de transparence et d'immédiateté, bien qu'elles ne soient pas les seules logiques à l'œuvre au sein du champ journalistique, nous apparaissent toutefois être celles qui nous permettent le mieux de comprendre et d'analyser la couverture de presse des diverses réalités de ce monde. Traductions concrètes de la crise du journalisme que nous mettions en lumière au premier chapitre, nous estimons que ces quatre logiques orientent clairement la pratique quotidienne du journalisme, notamment dans la façon dont les journalistes appréhenderont et traiteront les sujets qui leur seront soumis. Tout au long du présent chapitre, nous avons tenté de cerner les répercussions réelles de ces logiques dans le traitement de l'information. Intrinsèquement liées – ce qui renforce d'autant plus leur impact –, les logiques d'objectivité, du visible, de transparence et d'immédiateté journalistiques impliquent une omniprésence des faits bruts, des statistiques, des tableaux, des chronologies, des résultats de sondages, de même qu'une prédominance de l'image sur le texte et donc sur l'espace initialement dédié à l'explication et à la réflexion. Elles entraînent également la réduction du réel à l'unique visible et par le fait même l'exacerbation du visible, la personnalisation des événements et des problématiques, le recours aux témoignages et aux tranches de vie pour informer. Ceux-ci ne sont pourtant que les purs produits d'un exhibitionnisme et d'un voyeurisme grandissants, qui rendent de plus en plus floue la distinction entre vie privée et vie publique et qui nient toute la valeur de l'intimité. L'immédiateté que sous-tend l'information en temps réel et en continu conduit quant à elle à une temporalité axée sur le présent, sans aucune perspective passée ou future, à la centralité du sensationnalisme et de l'émotion, à l'avalanche de « nouvelles creuses », de « commentaires jetables », mais aussi au phénomène d'anticipation des événements et à la difficulté à poser un regard critique sur le traitement journalistique d'un événement qui est en train de se dérouler.

L'ensemble des effets concrets induits par les quatre logiques journalistiques, que nous avons voulu résumer ici, nous apparaît constituer une grille de lecture pertinente afin d'analyser le traitement journalistique d'un événement précis. L'hypothèse que nous émettons est que la couverture de presse du sujet religieux, plus précisément dans le cas qui attire ici notre

attention, soit l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, n'échappe pas à l'emprise de ces logiques. Malgré ses logiques propres, que nous verrons plus en détail au chapitre 3, le sujet religieux ne peut, dans la plupart des organes de presse, être appréhendé, par les journalistes, qu'à l'aune de ces quatre logiques que sont l'objectivité, le visible, la transparence et l'immédiateté.

CHAPITRE TROIS

Du religieux à la religion catholique : un univers de représentation Papauté, icônes, agonie et mort

« Le religieux est à peu près aussi indissociable de la vie consciente que le cycle de l'oxygène et de l'azote l'est de la vie terrestre. »

Pierre Chaunu, *Le temps des Réformes*,
éditions Hachette Littératures, coll. Pluriel Histoire,
Paris, 1975, p. 14.

Après avoir tracé, au chapitre précédent, un portrait de la pratique journalistique, notamment dans les modifications qu'elle a subi avec l'avènement de la crise de la représentation et de la société du spectacle, notre troisième chapitre sera consacré au second domaine qui nous intéresse ici, – et que nous mettrons ultimement en relation avec le journalisme – soit le religieux. Si notre prétention n'est pas de décrire en détail la nature du champ religieux, entreprise ambitieuse qui pourrait constituer l'objet d'une recherche entière, nous croyons néanmoins indispensable de mettre en lumière certains aspects du sujet religieux qui nous aideront à mieux comprendre la façon dont l'appréhendent les journalistes. Pour ce faire, nous procéderons en deux temps. D'abord, il nous apparaît nécessaire, *a fortiori* dans le contexte de la crise de la représentation, de bien cerner le sujet religieux et d'en énoncer les particularités. Cette réflexion sur ce qu'est le religieux, de même que sur les spécificités de l'Église catholique, notamment en ce qui concerne le rôle de médiation qu'elle s'est donné, constituera le cœur de la première section de ce chapitre. Dans un deuxième temps, nous désirons insister sur la place centrale qu'occupe la représentation au sein de la religion, plus précisément au sein du catholicisme. En effet, qu'il s'agisse de la figure papale, des icônes et autres images tirées de l'art religieux ou encore de la charge symbolique de l'agonie et de la mort, il existe, dans le catholicisme, tout un univers de représentations qu'il importe de bien saisir. Par ce détour, nous espérons pouvoir mieux cerner et juger la couverture médiatique de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II, un événement religieux qui, nous le verrons, reflète particulièrement bien l'importance du système de représentation au sein de la religion catholique. L'hypothèse que nous avons émise en début de parcours est que la plupart des

journalistes ont eu de la difficulté à appréhender la réelle profondeur et tout le sens de cet événement, pourtant incontestables lorsque nous replaçons ces événements dans leur contexte religieux, hautement symbolique. C'est donc ce contexte particulier que nous souhaitons mettre en évidence dans la deuxième partie de ce chapitre.

3.1 De l'existence du sentiment religieux à son institutionnalisation au sein de la religion catholique

Depuis le début de notre recherche, nous faisons constamment référence au religieux : champ du religieux, réalités religieuses, sentiment religieux ou encore sujet religieux. Mais qu'en est-il exactement ? Dans un premier temps, notre conception du religieux renvoie à une définition large et englobante, telle que celle proposée par Pierre Chaunu, c'est-à-dire :

tout ce qui, dans l'ordre de la pensée, de l'affectivité, de la sensibilité et des comportements, au niveau donc du psychique individuel, collectif, du social, au sens le plus large, appartient à la relation ontologique, tout ce qui lie l'homme à l'être et par l'être aux autres hommes¹.

Notre définition du religieux se situe par ailleurs sur un plan philosophique et métaphysique – au sens de Luc Ferry –, où le religieux trouve sa place « comme discours qui porte sur le lien entre le fini et l'infini, entre le relatif et l'absolu, avec une question centrale : la question de la finitude [...], de la mort »².

Le sentiment religieux, en tant qu'intériorité absolue, ne peut se révéler, s'édifier et prendre racine qu'à travers des structures institutionnelles telles que celles déployées par l'Église catholique. Les deux termes, religieux et religion, sont donc intrinsèquement reliés. En fait, la religion catholique trouve toute sa raison d'être dans l'acte de rendre vivant ce sentiment religieux, comme l'indique Marcel Gauchet, pour qui intériorité de la foi et autorité du dogme vont de pair :

Si quelque chose comme une Église existe, c'est parce qu'il y a la foi, [...] besoin d'une attestation intérieure, pour trouver un dieu à ce point au-delà de la présence et du donné que nous ne devons de le connaître qu'au souci qu'il a eu de se révéler à nous. À ce mystère que la manifestation et le message de Dieu sont destinés à demeurer pour

¹ Pierre Chaunu, *Le temps des Réformes*, éditions Hachette Littératures, coll. Pluriel Histoire, Paris, 1975, p. 14.

² Luc Ferry et Marcel Gauchet, *Le religieux après la religion*, éditions Grasset, Paris, 2004, p. 30.

l'intelligence humaine, il faut des interprètes qualifiés, dont le rôle ne saurait se réduire à celui de desservants du rite. À l'incertitude essentielle à laquelle cette relation d'inconnu nous promet, avec son exigence de signification vivante [...] il faut le secours d'un dogme – non pas l'immobilisation dans une certitude garantie du dehors, mais la participation à la vérité au travers d'une autorité médiatrice.³

Même constat de la part de Jean Pichette, qui affirme que « l'éducation chrétienne a toujours postulé dans son dessein même l'existence d'une intériorité subjective dont il lui fallait en quelque sorte assurer l'édification. »⁴ La spécificité du catholicisme, en tant que religion institutionnalisée, consiste donc en la volonté de réconcilier l'extrême intériorité de ce sentiment religieux à l'extrême extériorité de Dieu. L'Église catholique se veut en effet une structure médiatrice entre le visible et l'invisible, entre le ciel et la terre, entre l'ici-bas et l'au-delà, entre la transcendance de Dieu et l'immanence de l'homme, à l'image de la médiation christique, telle que la définit M. Gauchet dans son ouvrage⁵. Pourtant, cette position médiatrice n'est pas sans soulever des questionnements ni sans comporter sa part de paradoxes.

Effectivement, la religion catholique pose comme postulat la transcendance de Dieu, soit sa nature toute autre et supérieure, en opposition avec la nature immanente des hommes, créatures du Dieu tout-puissant. Elle distingue donc clairement deux ordres de réalité, l'au-delà et l'ici-bas, le premier ayant autorité sur le deuxième. Comme le souligne M. Gauchet à ce sujet, l'essence du religieux réside justement dans l'établissement d'un rapport de :

³ Marcel Gauchet. *Le désenchantement du monde*, éditions Folio, coll. Essai, Paris, 1985, p. 157.

⁴ Jean Pichette, « Laïcité et hétéronomie de la société », *Société*, n° 18-19, été 1998, p. 298.

⁵ La définition de l'Église offerte par Marcel Gauchet nous apparaît des plus pertinentes. En voici quelques extraits : « À la racine du fait Église, il y a une prétention médiatrice d'un genre spécial, immédiatement greffée sur la médiation christique, qu'elle répercute, prolonge et vise à faire passer de l'événement dans le permanent. [...] le propre de l'Église, c'est de s'installer au cœur de cet irrémédiable écart entre le message et sa source, pour à la fois en matérialiser l'incontournable évidence et la combler. Position, ambition et rôle qui en font une institution sans précédent : la première bureaucratie du sens de l'histoire, la première administration des significations dernières. Elle n'a pas simplement à gérer un enseignement et un corps de prescriptions une fois pour toutes arrêtées. Elle a constamment à les redéfinir, à en dissiper les opacités, à en lever les incertitudes, à en fixer le contenu dogmatique, donc, d'un côté, mais aussi à creuser les tenants et les aboutissants, de l'autre côté, de manière à maintenir une communication vivante entre la lettre et l'esprit – si l'Église parle d'autorité, c'est en fonction d'une ouverture centrale sur l'abîme de la vérité, qu'elle ne cesse de signaler tout en s'efforçant de pallier son vertige. » M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, pp. 264-266.

dépossession radicale des hommes quant à ce qui détermine leur existence et d'une permanence intangible de l'ordre qui les rassemble. Nous ne sommes pour rien dans ce qui est. Notre manière de vivre, nos règles, nos usages, ce que nous savons, c'est à d'autres que nous le devons, ce sont des êtres d'une autre nature que nous, des Ancêtres, des Héros, des Dieux, qui les ont établis ou instaurés.⁶

Pourtant, et il s'agit là l'une des spécificités du christianisme, il n'existe qu'une seule figure à pouvoir réunir les deux ordres de réalité : le Christ. En effet, lui seul incarne entièrement les deux mondes, le monde de l'immanence terrestre et le monde de la transcendance divine, étant à la fois entièrement homme et entièrement Dieu. Jésus, par le mystère de l'Incarnation, devient ainsi l'unique médiation possible entre le visible de l'invisible⁷, puisque « la place du parfait médiateur est prise et que nul après la venue du dieu-homme ne pourra plus prétendre occuper en vérité le lieu-charnière où se conjoignent en un corps nature et surnature »⁸. Malgré ce constat du rôle exclusif du Christ, l'Église catholique, en institutionnalisant son rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, s'est historiquement positionnée entre les deux ordres de réalité, dans une volonté médiatrice de les relier, de les unir. Apportant une justification à ce positionnement de l'Église, Gauchet affirme également que c'est « en la qualité de Christ, de prolongement mystique perpétuel de la venue du Verbe que l'Église est fondée à s'arroger l'exclusivité du commerce avec l'autre monde, toute relation des fidèles avec le Créateur devant passer par son autorité »⁹.

Pourtant, en misant sur l'extrême extériorité de Dieu et sur sa nature totalement autre – peut-être justement dans le but de légitimer la nécessité de sa médiation –, l'Église catholique a provoqué un profond bouleversement au sein de la religion, dont les effets mèneront ultimement à ce que Marcel Gauchet a nommé la « sortie de la religion »¹⁰. En effet, elle a ainsi creusé un gouffre entre les deux ordres de réalité, entre les deux sphères ontologiques distinctes que sont le divin et le terrestre, gouffre qu'elle se consacrera ensuite à combler. Par

⁶ M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, op. cit., p. 46.

⁷ Dans sa Première Épître à Timothée, Paul lui écrit : « Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Jésus Christ, qui s'est donné en rançon pour tous. » Nouveau Testament, *Première Épître à Timothée*, chapitre 1, versets 5 et 6.

⁸ M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, op. cit., p. 273.

⁹ *Idem*, p. 268.

¹⁰ Pour lire davantage sur la thèse de la sortie de la religion mise de l'avant par Marcel Gauchet, voir son ouvrage clef *Le désenchantement du monde*, op. cit., 306 p. ; de même que son ouvrage *La religion dans la démocratie – Parcours de la laïcité*, éditions Gallimard, coll. Le Débat, Paris, 1998, 127 p.

contre, soutient J. Pichette, en dilatant cette dualité à l'extrême, elle renvoie « dans deux ordres étrangers le monde terrestre de l'ici-bas et le monde divin de l'au-delà »¹¹. Cette scission signifie la possibilité d'une autonomie du monde humain et la remise en question, dans un élan contestataire, de la domination de Dieu. Cette émancipation entraîne la conséquence suivante : « plus Dieu s'éloigne en son infini, plus le rapport avec lui tend à devenir purement personnel, jusqu'à exclure pour finir toute médiation institutionnelle. »¹² C'est donc paradoxalement à partir même de la religion catholique que s'effectuera la sortie de la religion. Gauchet dit à ce sujet que « c'est de l'intérieur du religieux qu'on est passé hors de la détermination religieuse, la grandeur de Dieu entraînant la liberté de l'homme »¹³.

Ce paradoxe constitue la toile de fond sur laquelle se déroule l'histoire du christianisme, marquée, nous indique Jean Pichette, par « d'innombrables tentatives de refermer dogmatiquement cette distance infinie »¹⁴, par exemple « la sédimentation de la vérité dans le Livre [qui] allait permettre la constitution d'une bureaucratie de sens, monopolisant la tâche de colmater la brèche »¹⁵. La fragile et instable position de l'Église consistera donc à jongler constamment entre apologies de la grandeur de Dieu et efforts pour combler le gouffre ainsi créé entre le monde divin et le monde humain, efforts qui comportent toutefois leurs limites, comme le soutient Gauchet :

De façon générale, sans doute est-ce là, du reste, l'ambiguïté majeure autour de laquelle tourne toute l'histoire de l'Église : son langage dominant est celui de la médiation, sa perspective centrale est celle de la conjonction mystique entre la communauté des vivants et le règne de l'esprit ; et son existence à elle seule signifie potentiellement le contraire. C'est l'impossibilité de la médiation, la fracture irrémédiable entre la cité des hommes et le royaume de l'absolu qu'aboutissent invariablement à faire ressortir ses efforts pour s'élever, en son aménagement interne, à la hauteur de ses fins. Mais c'est que pour tous les chrétiens, la médiation a une fois pour toutes *eu lieu*, en la personne du Verbe incarné. Elle a été *événement* ; jamais à partir de là elle ne pourra plus avoir consistance véritable de *structure*. Tout au plus pourra-t-on prétendre s'élever au rang d'*image* du Christ.¹⁶

¹¹ J. Pichette, « Laïcité et hétéronomie de la société », *op. cit.*, p. 292.

¹² M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, p. 127.

¹³ *Idem*, p. 115.

¹⁴ J. Pichette, « Laïcité et hétéronomie de la société », *op. cit.*, p. 300.

¹⁵ *Idem*, p. 292.

¹⁶ M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, pp. 159-160.

Toute tentative de médiation entre l'ordre divin et l'ordre humain, subséquente à l'Incarnation du Christ, ne peut donc que rappeler l'impossible réconciliation entre les deux ordres de réalité et ne peut que rendre évidente, palpable, l'absence même du divin dans ce monde. Par exemple, au sujet de l'eucharistie, M. Gauchet indique qu'elle est « réitération mystique de la venue réelle du Sauveur [mais] n'en demeurera pas moins commémoration d'une absence, répétition rituelle d'un événement irrépétable »¹⁷. Même chose pour la figure papale, qui, tel le souverain dont Gauchet décrit l'état suite à la sortie de la religion, ne peut plus être ce qu'il prétend être, c'est-à-dire la « vivante incarnation du lien entre ciel et terre, la conjonction personnifiée de l'ordre visible avec son fondement invisible. [...] Il ne rend plus charnellement présent l'invisible, il en figure l'absence. Il ne soude plus ce monde à l'autre, il témoigne de leur séparation. »¹⁸ Ainsi, conclut Marcel Gauchet :

toute prétention à s'interposer entre l'ultime altérité et l'extrême intériorité devient exorbitante imposture, tout pont communautaire jeté vers l'abîme du ciel apparaît alors comme méconnaissance idolâtre de la transcendance, telle qu'avérée par le fait même de la révélation. [...] La médiation ecclésiale est ainsi tout entière construite sur ce qui justifie qu'on révoque en doute la possibilité d'une médiation¹⁹.

Dans cette perspective, nous croyons, à l'instar de M. Gauchet, que le sentiment religieux ne peut qu'être relégué à la sphère privée. En effet, alors que la médiation qu'entend être la religion catholique est contestée, le religieux tend à se confiner au seul plan personnel. L'existence de la « strate inéliminable du phénomène religieux »²⁰, l'intériorité absolue, se manifeste donc dorénavant au sein de l'expérience personnelle, au sein d'une religiosité privée. Et si l'on en croit les propos de Gauchet, il serait actuellement vain de vouloir ressouder les deux pôles que l'inéluctable sortie de la religion a progressivement écartés, soit le pôle personnel et le pôle institutionnel.²¹ Par contre, il faut comprendre que le renvoi du religieux à l'échelle individuelle soulève plusieurs problèmes dont un relativisme ou encore un subjectivisme quasi-total devant l'infinité de types de religiosité possibles, donnant pratiquement lieu à un religieux à la carte. Il en découle une difficulté toujours plus grande de

¹⁷ M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, op. cit., p. 160.

¹⁸ *Idem*, p. 111.

¹⁹ *Idem*, pp. 269-270.

²⁰ Expression de M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, op. cit., p. 393.

²¹ *Idem*, p. 200.

saisir la nature même de ce qu'est ou de ce que devrait être le religieux. Marcel Gauchet formule lui aussi cette inquiétude :

sauf qu'on arrive ici au-devant d'un autre problème qui complique sensiblement les données : celui de la fonction subjective que l'expérience religieuse conserve – ou acquiert – quand sa fonction sociale s'efface. [...] Ne porte-elle pas plutôt pulvérisation des restes de la plus longue préoccupation des hommes en une multitude anarchique et mobile de religiosités privées elles-mêmes erratiques et diffuses ? On ne saurait faire beaucoup plus, en la matière, qu'établir les paramètres et situer les inconnues.²²

Cette situation, ce contexte, expliquent peut-être l'inconfort de la position dans laquelle se trouvent les grandes institutions religieuses. En effet, comme le traduit clairement Jean Delumeau, elles se trouvent actuellement confrontées; au sein de la sphère publique, à deux mouvements qui bousculent leur fonctionnement traditionnel :

d'un côté, une prolifération du religieux soit dans des groupements évangéliques et charismatiques, soit dans une recherche personnelle, parfois qualifiée de « bricolage », parce qu'elle puise dans un fonds religieux planétaire ; de l'autre, une sécularisation de la société chaque jour plus évidente. Ces deux mouvements sont de sens opposés. Néanmoins ils conjuguent parfois leurs effets pour déstabiliser les appareils d'Église [...]»²³.

Constatant une opportunité inespérée face à ce resurgissement du religieux dans l'espace public, les différentes Églises, d'un autre côté toujours victimes d'une sécularisation croissante, sont prises en porte-à-faux, ce qui les incite souvent à multiplier les initiatives pour récupérer à leur profit ce fond religieux, notamment, comme nous le verrons au prochain chapitre, par l'entremise d'une stratégie médiatique.

Enfin, nous croyons que le bref détour que nous venons d'effectuer concernant le sentiment religieux, le rôle de l'Église par rapport à l'édification de cette intériorité absolue et le paradoxe de son rôle de médiation, nous permet de prendre la mesure de toute la complexité de la réalité religieuse. Cette réflexion pose également les pierres qui nous aideront maintenant à mieux saisir la charge représentative et symbolique de la figure papale, des

²² M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, op. cit., p. 322.

²³ Jean Delumeau, *Un christianisme pour demain*, éditions Hachette Littératures, coll. Pluriel Religion, Paris, 2004, pp. 185-186.

icônes et des images religieuses, de même que de la souffrance et de la mort au sein du catholicisme.

3.2 Représentation et symbolisme dans la religion catholique

Nous l'avons amplement expliqué auparavant, la religion catholique s'est historiquement positionnée en tant que médiation entre l'ici-bas et l'au-delà, entre la transcendance d'un Dieu invisible et entre l'immanence terrestre. Cette tension constante entre le visible et l'invisible, inhérente au catholicisme, ouvre par ailleurs tout un espace de représentation. Nous estimons que prendre en compte le sens et la profondeur des éléments constitutifs de ce lieu de représentation est indispensable pour bien saisir, notamment dans les médias, la réelle nature des événements religieux. Pourtant, dans un contexte médiatique où le visible tend à éclipser l'invisible, appréhender ces réalités devient excessivement difficile. C'est pourquoi nous proposons, dans les pages qui suivent, d'aborder brièvement certaines des représentations propres à l'Église catholique qui contribueront à tracer un portrait certes plus complet de l'événement d'actualité qui nous intéresse dans le cadre de notre mémoire, soit l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II. Nous traiterons donc du pape, en tant que représentant du Christ sur terre, des icônes et autres images religieuses, puis de la souffrance et la mort, qui ont une valeur et une signification toutes particulières au sein de cette religion.

3.2.1 La figure papale, une figure vouée à la représentation

Le pape : héritier de Pierre, vicaire de Pierre, *vicarius Petri*, mais aussi vicaire du Christ, *vicarius Christi*. Depuis la deuxième moitié du IV^e siècle, alors que le titre de pape est donné pour la première fois²⁴, l'idée même de papauté s'est développée en vertu de cette fonction de représentation. Par exemple, voici comment Boson, un biographe, a décrit le retour du pape Alexandre III à Rome en 1178 : « alors, tous regardèrent son visage comme le visage du Christ, dont il tient lieu sur terre »²⁵. Innocent III (1198-1216) affirmera quant à lui que « le

²⁴ Pour plus de détails sur le développement de la papauté, plus précisément sur la primauté du pape, consulter le fort intéressant ouvrage de Klaus Schatz, *La primauté du pape : son histoire, des origines à nos jours*, éditions du Cerf, Paris, 1992, 288 p.

²⁵ Agostino Paravicini Bagliani, *Le corps du pape*, éditions du Seuil, Paris, 1997, p. 84.

pape est celui qui est appelé à “porter” ou à “représenter” [*gerere*] *la personne* du Christ »²⁶. La figure papale est ainsi devenue, conformément à la volonté même de l’Église catholique de se faire médiation entre Dieu et les hommes, la personnification – vivante et visible – de cette médiation. Incarnant physiquement le lien entre le visible et l’invisible²⁷, devenant l’intermédiaire privilégié entre le Créateur et ses créatures, le pape hérite d’un riche symbolisme de nature christique²⁸. En effet, le rôle de médiation qui lui est attribué au sein du catholicisme tend presque à dédoubler – voire même à remplacer – celui du Christ, qui constitue pourtant, comme nous l’avons vu précédemment, le seul à réellement relier les deux ordres de réalité, le seul à être totalement Dieu et totalement homme. Ainsi, le rôle de représentation et de médiation que le pape se voit octroyer, qui lui confère pratiquement le caractère d’image vivante du Christ et qui forme le noyau dur de la compréhension de la figure papale, ne va absolument pas de soi.

Grâce à ce rôle, le pape acquiert toutefois tout son pouvoir et son autorité suprême au sein de la religion catholique. À ce sujet, nous aimerions citer Marcel Gauchet sur l’origine du pouvoir du roi, qui nous éclaire par le fait même sur le pouvoir du pape, procédant effectivement tous deux de la même logique :

son pouvoir n’a de consistance que pour autant qu’il réfracte une puissance supérieure, qu’il relaie parmi les hommes l’ordre divin qui tient toutes choses ensemble. [...] Il résulte, en effet, de la personnification de l’absolument différent qu’il opère, une conjonction des termes de la sorte métaphysiquement disjoints : au travers de la médiation royale, la collectivité humaine s’unit à son fondement invisible en même temps qu’elle s’identifie charnellement au pouvoir qui la régit – le corps politique réside dans le corps du roi.²⁹

De là découlent d’ailleurs les notions de primauté et d’infaillibilité du pape, aussi indispensables pour comprendre l’institution papale. En effet, la primauté du pape, somme toute récente dans l’histoire de la religion catholique³⁰, date des réformes grégoriennes du XI^e

²⁶ A. P. Bagliani, *op. cit.*, p. 77.

²⁷ Comme le dit M. Gauchet, « le pontife participe concrètement de la domination reliant les grandeurs terrestres à la hiérarchie céleste », *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, p. 277.

²⁸ Selon A. P. Bagliani, *op. cit.*, p. 76.

²⁹ M. Gauchet, *La religion dans la démocratie – Parcours de la laïcité*, *op. cit.*, p. 13.

³⁰ Ce qui peut expliquer les nombreuses critiques qui ont été émises au fil des siècles face à l’institution papale, critiques jugeant que « la position qu’occupait alors la papauté n’existait pas depuis les commencements de l’Église, et qui distingue les droits qui sont “constitutifs” de la primauté

siècle qui ont octroyé à la papauté la tête de l'Église romaine, là où toutes les décisions et toutes les orientations se prennent. Il y a donc promulgation de la primauté du pape au sein même de la religion catholique, mais également par rapport au pouvoir temporel, assuré tantôt par les empereurs, tantôt par les rois. C'est particulièrement le *Dictatus papae* de Grégoire VII (1075) qui symbolise ce passage à la primauté du pape, à la puissance souveraine du pape, celui-ci allant même pratiquement « jusqu'à prendre la place du Christ »³¹ ; point de limite à la toute-puissance du pape. Le concile Vatican I (1869-1870) a par la suite réaffirmé cette idée de primauté, positionnant « l'évêque de Rome sur l'Église universelle comme une institution constitutive de l'Église et inaliénable ». La primauté du pape, ou même la simple référence à la papauté, devient d'ailleurs un signe de l'identité confessionnelle du catholicisme face au protestantisme, confession au sein de laquelle le pape est souvent perçu comme l'équivalent de l'antéchrist.

L'infailibilité papale, telle que définie en 1870 lors de Vatican I, relève du même processus. Selon ce dogme, le souverain pontife est infailible dans la définition de la doctrine de l'Église. Poussant plus loin l'exercice de réflexion sur l'infailibilité du pape, l'évêque d'Avanzo de Calvi affirme, toujours dans le cadre de Vatican I, que :

l'infailibilité pontificale engage en fin de compte l'affirmation de l'"ordre surnaturel" contre le naturalisme, afin que tous les peuples voient que le pape est en quelque sorte une incarnation de l'ordre surnaturel..., et que les peuples voient par conséquent, dans le pape qui enseigne, l'ordre surnaturel, et dans cet ordre le Christ qui est donc pour tous dans le pape, avec le pape et par le pape³².

Ces deux caractéristiques de la papauté provoquent des changements sans précédent dans la façon de percevoir la figure papale ou plutôt le détenteur du titre de pape. En effet, par le biais de la primauté et l'infailibilité du pape, mentionne Klaus Schatz :

toutes les attentes de l'Église en viennent à être focalisées sur la personne du pape³³ : on attend de lui qu'il ne soit pas seulement le détenteur du ministère suprême, mais qu'il soit aussi la figure charismatique suprême dans l'Église, et qu'il représente dans

de ceux qui sont "accidentels" et que l'histoire seulement a fait apparaître », in K. Schatz, *op. cit.*, p. 206.

³¹ *Idem*, p. 136.

³² *Idem*, p. 225.

³³ Nous pourrions ici faire un parallèle avec l'homme politique. En effet, actuellement, l'accent est fortement mis sur le chef d'un parti politique, plutôt que sur le contenu de son programme. Les attentes politiques deviennent en conséquence dirigées vers la figure du chef.

sa personne la crédibilité et l'ouverture de l'Église ainsi que sa capacité à parler un langage correspondant aux nécessités d'aujourd'hui³⁴.

De plus, cette grande attention dirigée vers le pape, jumelée au courant de l'ultramontanisme, courant de masse apparu au XVIII^e siècle pour soutenir l'autorité et la place traditionnelle du pape, donne « naissance au phénomène d'une véritable *dévotion au pape* : cela va des simples manifestations d'un attachement fidèle à une identification de fait entre le pape et le Christ »³⁵. Un des premiers exemples de cette dévotion nouvelle est l'identification croissante des catholiques avec le pape Pie IX, pape de 1846 à 1878. Son règne marque précisément une coupure dans le rapport des fidèles au pape, désormais considéré pour lui-même plus que pour sa référence à Pierre ou au Christ, comme l'expose Schatz :

Il représente quelque chose comme une transposition de l'idée papale à l'ère des masses. Le simple fait que désormais on fait le voyage à Rome « pour avoir vu le pape » (et non plus d'abord, comme auparavant, pour voir les tombeaux des princes des apôtres et les reliques de Rome, qui se référait davantage à l'institution et à la tradition qu'à la personne), on est passé à la dévotion au pape. S'agissant de cette dévotion au pape, il ne faut pas méconnaître non plus le fait que la manière dont on s'est représenté l'infailibilité papale a été fortement marquée également par le désir de pouvoir appréhender le mieux possible la réalité surnaturelle : pouvoir la toucher, en disposer et la localiser. [...] La foi dans le surnaturel semble parfois se concentrer dans la foi dans un pape qui enseigne de façon infailible et dans lequel on voit en quelque sorte la porte par laquelle le ciel fait irruption dans ce monde terrestre et la figure concrète du surnaturel.³⁶

À la suite de Pie IX, d'autres papes feront encore évoluer la conception de la figure papale, vers toujours plus de charisme et de spiritualité, notamment depuis Vatican II et l'avènement des médias de masse, avec des pontifes comme Paul VI ou Jean-Paul II. Nous y reviendrons plus tard, mais retenons pour l'instant que le pape, de par sa fonction et de par la représentation qu'il incarne, revêt une symbolique toute particulière, tant pour les fidèles catholiques que pour l'institution catholique elle-même. Le rapport au pape qui s'instaure alors soulève néanmoins quelques questionnements majeurs au sein même de la communauté catholique. Gauchet traduit aussi la nature de certaines interrogations :

toute prétention à s'interposer entre l'ultime altérité et l'extrême intériorité devient exorbitante imposture, tout pont communautaire jeté vers l'abîme du ciel apparaît

³⁴ K. Schatz, *op. cit.*, p. 246.

³⁵ *Idem*, pp. 224-225.

³⁶ *Ibidem*.

comme méconnaissance idolâtre de la transcendance, telle qu'avérée par le fait même de la révélation. C'est décidément ignorer l'écart du divin que de vouloir un lien institutionnel de communication avec l'invisible, grâce auquel le troupeau des fidèles, guidé par des pasteurs inspirés, baignerait continûment dans la juste interprétation de la seule Loi.³⁷

Le risque est ici nommé : l'idolâtrie. Dorénavant, la dévotion au pape, de même que toute la symbolique qui l'entoure, sont également synonyme d'un versement possible dans l'idolâtrie – risque que nous jugeons par ailleurs inhérent à toute personnification et à certains systèmes de représentation, comme l'illustre d'ailleurs parfaitement le débat sur les icônes et les images religieuses, que nous aborderons brièvement plus bas. Enfin, il convient donc de considérer la dimension idolâtrique dans l'analyse des phénomènes reliés à la papauté, tout comme il convient de ne pas négliger la dimension de la désacralisation qui semble accompagner la sortie de la religion. La désacralisation affecte, en le banalisant, tout élément de sacré, soit tout être ou expérience qui opère une conjonction tangible entre le visible et l'invisible. La figure papale, figure sacrée centrale à la religion catholique, est donc elle aussi victime de cette désacralisation, à plus forte raison dans le contexte médiatique que nous avons décrit plus tôt, où le pape tend à n'être qu'une vedette parmi tant d'autres.

3.2.2 *Les icônes et les images dans la religion catholique*

Dans une perspective de représentation, nous l'avons mentionné plus tôt, les icônes et les images prennent un sens tout particulier au sein de l'Église catholique, se situant au cœur du débat entre iconophiles et iconoclastes. Nous désirons esquisser ici, très brièvement, les grandes lignes de ce débat complexe, fondateur de la position de l'Église catholique face à l'image, pour ensuite montrer comment l'héritage qui en découle est toujours valable actuellement, héritage dont les effets sont décuplés dans un contexte médiatique où l'image occupe une place prépondérante.

« L'Église s'est laissée envahir par les images. Elle a voulu devenir visible. Elle s'est fondée sur l'évidence. »³⁸ Tel est le constat émis par Jacques Ellul, rappelant ainsi la conclusion de la

³⁷ M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, pp. 269-270.

³⁸ Jacques Ellul, *La parole humiliée*, éditions du Seuil, Paris, 1981, p. 202.

crise de l'iconoclasme byzantin qui s'est déroulée au cours des VIII^e et IX^e siècles. En effet, suite à de nombreuses années d'une querelle sans fin entre iconoclastes – qui rejettent toute représentation de Dieu, du Christ, de la Vierge ou des saints par l'entremise d'icônes ou d'images qui suscitaient adoration, culte et surtout idolâtrie³⁹ – et iconophiles, qui en soutiennent l'usage, le concile de Nicée II, réuni en 787, sonne la fin, du moins sur papier, du débat. Le concile établit :

la légitimité des images du divin dans l'expression de la foi : les conciliaires ont fait valoir qu'une icône n'était pas vénérée pour elle-même mais en tant qu'intermédiaire, intercesseur vers le divin. À partir de là, on ne devait plus assimiler les images pieuses à des fétiches, mais à des représentations utiles à la prière, à des véhicules pour l'adoration du divin⁴⁰.

Malgré cette approbation dogmatique de la vénération des images, Nicée II ne met pas complètement fin à la querelle des images puisqu'en 815, les iconoclastes, jusqu'alors déclarés hérétiques, reprennent leur combat, notamment contre la papauté de Rome qui prend fermement position en faveur de la représentation figurée. Le rétablissement complet et définitif des images n'aura lieu qu'en 843, avec l'accession au trône de l'Empereur Michel III⁴¹. Depuis, l'art religieux représentant Dieu, le Christ, la Vierge et les saints n'a cessé de proliférer, à tout le moins dans la religion chrétienne – car faut-il le rappeler, la représentation de Dieu est interdite dans le judaïsme. Certains auteurs, dont Jacques Gautrand, estiment que c'est au sein même de l'art religieux que se trouvent les sources de la puissante fascination qu'ont les sociétés actuelles pour l'image :

Le flamboiement et la munificence de l'art religieux au cours des siècles ont accoutumé le peuple aux images, ils lui ont inculqué le goût de la représentation, ils ont habitué les gens aux cérémonies, au mystère des liturgies somptueuses ; ils ont ancré au plus profond des hommes le besoin inextinguible de représentations à célébrer, à vénérer. Sans le génie protéiforme de l'art religieux et le terreau qu'il a constitué au cours des siècles, le théâtre, puis le cinéma et la télévision, qui sont à leur

³⁹ Au sujet de leur opposition, Marie-José Mondzain soutient que « les iconoclastes se réclamaient des textes qui, dans la Bible, interdisent l'image peinte ou taillée au nom de la lutte contre l'idolâtrie [...] », in Marie-José Mondzain, *Image, icône et économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, éditions du Seuil, Paris, 1996, p. 17. Par rapport à ces textes bibliques, mentionnons par exemple, dans l'Ancien Testament, le livre de l'Exode, chapitre 20, verset 4 : « Tu ne te feras pas d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre. »

⁴⁰ Jacques Gautrand. *L'empire des écrans – Télé, Internet, infos, vie privée : la dictature du « tout voir »*, éditions le Pré aux Clercs, collection Essai, Saint-Amand-Montrond, 2002, p. 184.

⁴¹ K. Schatz, *op. cit.*, p. 94.

manière des liturgies profanes, n'auraient pu trouver un terrain aussi favorable à la ferveur et à la fascination populaires.⁴²

Néanmoins, encore aujourd'hui, malgré la position claire de l'Église et du Vatican en faveur de la représentation imagée, figurée, une certaine méfiance persiste toujours en ce qui concerne la capacité réelle d'évocation des images et des icônes, méfiance également envers les conséquences de ce foisonnement, de cette place centrale qu'a pris le visuel comme façon de transmettre le religieux, par opposition à la parole.

D'abord, certains auteurs, dont Jacques Ellul – qui était protestant, rappelons-le –, dénoncent le fait que l'Église, au nom de l'efficacité, ait volontairement tout orienté vers le visuel :

elle se replie à toute force sur l'institution portée à son sommet, et sur l'image utilisée à toute fin, parfaitement idolâtrique, et les deux visant un même but : l'efficacité. Efficacité de l'image pour la transmission de l'Évangile, les prédicateurs populaires de l'époque sont unanimes : l'image est la seule persuasive, efficacité pour retenir l'attention, efficacité mystique, efficacité pour combattre les croyances païennes, mais en y cédant⁴³.

Pourtant, nous dit Ellul, en gagnant en efficacité, l'Église se détruit elle-même, en même temps que son fondement et son contenu, l'image les ayant évacués. Mais pourquoi alors l'Église prendrait-elle le risque de l'image ? Tout simplement, nous dit Marie-José Mondzain, parce qu'elle « ne peut pas se permettre de renoncer aux bénéfices qu'elle pressent pouvoir en tirer. C'est parce que cette image a du pouvoir qu'il faut la défendre et la protéger. »⁴⁴ L'image a non seulement le pouvoir de réveiller le sentiment religieux et d'attirer l'attention sur les sujets religieux, mais aussi – et c'est surtout vrai pour la photographie – celui de fournir « la preuve objective et matérielle de la présence du divin et du sacré, de la mort et de la résurrection »⁴⁵. Cette objectivité attribuée à la photographie nous apparaît d'autant plus paradoxale alors qu'il est ici question de religieux et de divin, qui sont d'abord et avant tout une affaire de croyances et de foi ; point d'évidence mystique, de révélation ou de preuve possible.

⁴² J. Gautrand, *op. cit.*, pp. 184-185.

⁴³ J. Ellul, *op. cit.*, p. 205.

⁴⁴ M.-J. Mondzain, *Image, icône et économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, *op. cit.*, p. 245.

⁴⁵ *Idem*, p. 235.

Enfin, nous aimerions clore ce passage sur la place de l'image et de l'icône dans le catholicisme par une courte réflexion sur l'amalgame fait entre elles et la figure du pape. Nous avons abordé précédemment le risque d'idolâtrie qui découle du rapport particulier au pape, empreint d'une grande dévotion. Il va sans dire que cette dévotion est multipliée par la reproduction d'images de toutes sortes à l'effigie du pape, par exemple dans le cas du pape Jean-Paul II ; et inversement, la course à l'image ne fait que s'accélérer grâce à la figure papale qui fournit – tant à l'Église qu'à la machine médiatique – un aspect réel, un visage humain, pour représenter une réalité pourtant invisible, intangible. Des deux côtés, le risque d'idolâtrie n'est donc que plus grand, occultant ainsi une large part du contenu religieux, non montrable, non visible, comme peut l'être par exemple la symbolique ou la signification réelle de la souffrance et de la mort dans le catholicisme, que nous aborderons maintenant.

3.2.3 *Ce qu'agoniser et mourir signifie dans la religion catholique*

« Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort [...] »⁴⁶, a dit un jour Jésus à ses compagnons. Cette simple phrase est fort révélatrice de la grande charge symbolique qui sera attribuée aux souffrances et à la mort, non seulement du Christ, mais également de chaque catholique. Il s'agit en effet de deux dimensions de la vie humaine qui, se rapportant au sacrifice du Christ et étant autant de représentations de celui-ci, vont devenir centrales au sein de la religion catholique. Le pape Jean-Paul II a par ailleurs publié, en 1984, une lettre apostolique intitulée *Salvifici Doloris*⁴⁷, qui traite du sens chrétien de la souffrance humaine, incluant la mort. Cette lettre apostolique, qui retrace les moments forts de l'histoire religieuse qui mettent en scène la souffrance humaine, permet de bien saisir toute la charge symbolique qui y est rattachée dans la religion catholique, notamment par sa valeur salvatrice ; elle devient ainsi

⁴⁶ Évangile selon Saint Luc, chapitre 9, verset 22.

⁴⁷ Jean-Paul II, *Lettre apostolique Salvifici Doloris du souverain pontife Jean-Paul II aux évêques, aux prêtres, aux familles religieuses et aux fidèles de l'Église catholique sur le sens chrétien de la souffrance humaine*, 1984, disponible sur le site Internet du Vatican, à l'adresse suivante (page consultée le 18 mars 2007) :

http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_11021984_salvifici-doloris_fr.html

précieuse pour toute tentative de compréhension, dans une perspective religieuse, de cette réalité humaine qu'est la souffrance. C'est pourquoi nous y reviendrons au cours des passages qui suivent, dans lesquels nous tenterons de brosser un portrait du symbolisme, certes rapide mais nécessaire, de la souffrance et de la mort dans la religion catholique.

Martyres, sacrifices, agonies et autres souffrances : le dolorisme dans le catholicisme

La thématique du dolorisme – doctrine de l'utilité et de la valeur morale de la douleur – est très présente dans le catholicisme, ayant dès le départ été posée comme gage de salut pour l'humanité. Elle est prédominante dans l'histoire religieuse, comme le soutient Jean-Paul II dans sa lettre apostolique, alors qu'il dit que « l'Écriture Sainte est un grand livre sur la souffrance »⁴⁸. L'étroite relation entre *souffrance*, *témoignage de foi* et *délivrance* est d'abord véhiculée par l'entremise de la figure du Serviteur souffrant de l'*Ancien Testament*, qui, par son humiliation volontaire et confiante, sauve le monde :

Méprisé, opprobre des hommes, homme de douleurs. [...] Pourtant, c'étaient nos maladies qu'il portait, c'est de nos douleurs qu'il s'était chargé [...]. Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche, comme un agneau qu'on mène à l'abattoir. [...] Dépouillé jusqu'à la mort, compté parmi les malfaiteurs, il porte le péché des multitudes, il intercède pour les malfaiteurs⁴⁹.

Par l'entremise de son agonie, le Serviteur souffrant prophétise la Passion du Christ, faisant le même sacrifice de sa vie en guise de témoignage de foi, de communion réelle avec Dieu dans l'agonie. Jean-Paul II le confirme d'ailleurs dans sa lettre apostolique *Salvifici Doloris* :

le chant du Serviteur souffrant contient une description dans laquelle on peut, en un sens, identifier les étapes de la passion du Christ dans tous leurs détails: l'arrestation, l'humiliation, les soufflets, les crachats, le mépris de la dignité même du prisonnier, le jugement inique, puis la flagellation, le couronnement d'épines et la dérision, le chemin de croix, la crucifixion, l'agonie.⁵⁰

⁴⁸ Jean-Paul II, *Lettre apostolique Salvifici Doloris*, *op. cit.*

⁴⁹ Cité par Olivier Clément, Jean Rogues, Jean Baubérot et Jean Delumeau (sous la dir.), *Le fait religieux – Le christianisme*, éditions Fayard, coll. Bibliothèque de culture religieuse, Paris, 1993, p. 13.

⁵⁰ Jean-Paul II, *Lettre apostolique Salvifici Doloris*, *op. cit.*

« La souffrance humaine a atteint son sommet dans la passion du Christ », affirme Jean-Paul II⁵¹. Jésus fournit effectivement un ultime témoignage de sa foi en Dieu, son Père, alors qu'il subit les pires supplices avant de connaître une mort atroce. Le Christ devient alors « l'universel stigmatisé des misères, des douleurs humaines »⁵², rejoignant le peuple dans ses souffrances et ses agonies, en en portant lui-même les traces, en prenant sur lui-même la souffrance du monde. C'est ainsi qu'il acquiert, dans ses douleurs, un rôle de médiation vivante entre Dieu et son peuple : « Dieu, en Christ, souffre humainement toutes nos agonies, de sorte que l'humain assumé par le Verbe participe activement à la victoire sur la mort »⁵³. Dieu, en sacrifiant son Fils unique, se manifeste et se révèle aux hommes, dans une souffrance qu'il éprouve lui-même, dans le but ultime de sauver les hommes. Dieu fait ainsi le sacrifice ultime, soit le don de son Fils, de sa propre chair, pour sauver l'humanité. Jean-Paul II affirme par ailleurs :

“Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle”. Ces paroles, prononcées par le Christ au cours de son entretien avec Nicodème, nous introduisent au cœur même *de l'action salvifique* [salvatrice] *de Dieu*⁵⁴.

Et c'est effectivement cette propriété salvatrice de la souffrance, la rédemption qu'elle rend possible, qui fait la particularité de la vision catholique sur le sujet. « En opérant la Rédemption par la souffrance, le Christ a élevé en même temps la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de Rédemption. Tout homme peut donc, dans sa souffrance, participer à la souffrance rédemptrice du Christ »⁵⁵, peut-on lire dans *Salvifici Doloris*. Ainsi, la participation aux souffrances du Christ ou la communion aux souffrances du Christ – qui rapproche intérieurement l'homme au Christ – symbolise une contribution au salut de l'humanité, de même qu'à la gloire et à la grâce de Dieu. De là découle le caractère créateur et bénéfique de la souffrance dans le contexte de la religion catholique. De là découle également toute la symbolique rattachée à l'agonie du Christ, expliquant la place centrale qu'occupe la souffrance au sein de la religion catholique, souffrance qui trouvera d'ailleurs tout son sens dans son prolongement jusque dans la mort du Christ.

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² O. Clément, J. Rogues, J. Baubérot et J. Delumeau, *op. cit.*, p. 39.

⁵³ *Idem*, p. 76.

⁵⁴ Jean-Paul II, *Lettre apostolique Salvifici Doloris*, *op. cit.*

⁵⁵ *Ibidem*.

La mort : la vie

La mort du Christ ne fut certainement pas une « belle mort », elle a présenté « les signes de l'effroi le plus profond »⁵⁶ suite à des douleurs atroces, tel que nous l'avons rappelé plus tôt, mais aussi parce que Jésus a été envahi par le doute, par la sensation d'abandon. Pourtant, les croyants catholiques voient en elle une « belle mort », une mort qui symbolise la promesse d'une vie éternelle, par la résurrection de Jésus. Ainsi, dans la religion catholique, la mort n'est pas synonyme de mort, mais bien de vie. La mort est effectivement transformée – par Dieu qui se fait homme pour communier avec les êtres humains, les rejoignant ainsi dans la mort –, en « pâque », en « passage » vers une vie et une liberté nouvelles. La Passion du Christ, sa mort sur la Croix, occupent conséquemment une place centrale au sein des Évangiles et du discours des apôtres, constituant le cœur de la « bonne nouvelle ».

La force et la confiance avec lesquelles Jésus a traversé l'épreuve de la mort, malgré les doutes qui l'assaillent, viennent par ailleurs symboliser l'attitude que chaque être humain doit adopter devant sa propre mort. L'Homélie de saint Jean Chrysostome dit « Que personne ne craigne la mort : celle du Sauveur nous a libérés »⁵⁷, symbolisant tant le salut de l'humanité par le sacrifice du Christ que l'angoisse qui doit laisser sa place à la confiance : « par la grâce de la Résurrection, l'angoisse devient la matière première même de la confiance, l'espace de la mort se métamorphose en espace de l'Esprit. »⁵⁸ Le mourant ne doit donc pas être angoissé, mais confiant devant la mort : une vie nouvelle l'attend par la résurrection. À contre-courant de ce que certains auteurs considèrent la tendance dominante – soit le désir d'effacer et d'occulter la mort –, le catholique, lui, doit regarder la mort en face⁵⁹, malgré la douleur qu'elle représente. Toujours à l'image du Christ. Comme l'indiquent les auteurs Clément, Rogues, Baubérot et Delumeau, « les tentatives d'embellir la mort et de croire vertueux de n'en pas reconnaître le caractère obscur et douloureux ne sont pas

⁵⁶ Selon Jürgen Moltmann, cité par O. Clément, J. Rogues, J. Baubérot et J. Delumeau, *op. cit.*, p. 43.

⁵⁷ *Idem*, p. 45.

⁵⁸ *Idem*, p. 54.

⁵⁹ Il s'agit là d'un désir qui découle, selon Albert Gaillard, du fait qu'on « supporte de moins en moins d'avoir à regarder la mort en face, comme s'il s'agissait d'un événement honteux qu'il faudrait à tout prix cacher. On en écarte le spectacle, parce qu'on en refuse la réalité jusqu'à vouloir en bannir l'idée elle-même ». Voir Albert Gaillard, *Dieu à hauteur d'homme – Une relecture critique du christianisme*, éditions L'Harmattan, coll. Religion et sciences humaines, Paris, 1998, p. 171.

chrétiennes »⁶⁰. Il faut donc, dans une perspective catholique, regarder la mort en face, avec une confiance qui dépasse l'angoisse. Alors, confiance oui, mais aussi fidélité à sa foi en Dieu, comme l'a montré le Christ. En effet, « il est clair que la part la plus profonde de son combat intérieur, des formes prises par sa fidélité à Dieu, reste son secret. La suite montre que sa fidélité n'a pas fléchi. Le "jusqu'au bout" a été honoré [...] »⁶¹

Un autre aspect de la mort du Christ qui nous apparaît important est le déroulement public de sa mort sur la Croix, à la vue de tous, notamment sous l'œil de ses fidèles, dont Marie et Marie-Madeleine. L'Évangile de Saint Luc raconte : « Et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, à la vue de ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine. Tous ses familiers se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée et qui regardaient. »⁶² L'utilisation du terme « spectacle » nous apparaît des plus intéressantes. Cette « mort spectacle » s'est effectivement déroulée devant témoins, témoins qui participaient eux aussi à la souffrance du Christ, la ressentaient pour mieux la raconter ensuite, voire mieux la célébrer.

Ce que nous souhaitons montrer par cette courte réflexion, c'est que la religion catholique donne sens à la mort, elle fournit un prisme à travers lequel penser la mort. Ce prisme représentatif permet aux êtres humains de nommer la mort et de se représenter « l'insaisissable puissance du néant »⁶³ qu'elle est pour plusieurs. Maintenant, il s'avère pertinent de faire un dernier détour, cette fois-ci via la jonction entre la mort, telle que perçue par la religion catholique, et la figure papale, et ce, afin de distinguer les particularités symboliques de la mort du pape, notamment celle du pape Jean-Paul II.

« La vie et la mort du pape sont et doivent être un modèle pour tous les chrétiens. »⁶⁴ Par cette simple citation de Agostino Paravicini Bagliani, nous comprenons que la mort du pape revêt une charge symbolique singulière pour les croyants. Dans un premier temps, elle est un modèle. Déjà au XIV^e siècle, Pierre Ameil, théologien et cardinal français, écrivait que le

⁶⁰ O. Clément, J. Rogues, J. Baubérot et J. Delumeau, *op. cit.*, pp. 137-138.

⁶¹ *Idem*, pp. 151-152.

⁶² *Nouveau Testament*, Évangile selon Saint-Luc, chapitre 23, versets 48 et 49.

⁶³ A. Gaillard, *op. cit.*, p. 173.

⁶⁴ A. P. Bagliani, *op. cit.*, p. 74.

pape « étant la lumière de l'univers entier, il doit donner l'exemple à tous les rois et princes, laïcs et clercs, qui se tournent vers Dieu dans leur infirmité et préparent leurs consciences ; il dit se comporter ainsi car il est le chef de toute la chrétienté »⁶⁵. Aussi, le pape se doit en quelque sorte de reproduire la mort du Christ, il doit rappeler la façon dont il est mort, c'est-à-dire en regardant en face la mort. Ainsi, la mort du pape devient une illustration, un rappel, de la façon dont les catholiques doivent se préparer à leur propre mort⁶⁶.

Malgré la grande valeur attachée à la mort du pape, les rites funéraires publics entourant celle-ci – de même que la vénération et le culte qui s'en suivent – sont tout de même assez récents dans l'histoire de la religion. Jusqu'au XII^e siècle, soit jusqu'à la mort du pape Eugène III (1145-1153), il semble que la dépouille du pape était soustraite à la vue⁶⁷. Baglioni note que « lorsqu'il décrit le transfert de la dépouille d'Eugène III de Tivoli au Vatican, le jour même du décès, Boson [un biographe] insiste sur le fait que le cortège funèbre, suivi d'une très nombreuse foule de clercs et de gens du peuple, parcourut la "voie publique" et "traversa la cité" »⁶⁸. Il en conclut que cela traduit un incontestable et nouvel intérêt pour une plus grande visibilité de la dépouille du pape. Depuis s'est instaurée une pratique d'exposition publique de la dépouille papale, permettant la glorification du défunt⁶⁹ et facilitant la mise en rapport entre la vue du corps du pape et la réalisation de miracles.

En ce sens, la mort du pape Jean-Paul II est fort révélatrice. Il a effectivement fait face à la mort avec courage et fidélité. Jusqu'au bout, il a regardé la mort en face. Étant « attaché à la défense de la vie, Jean-Paul II combat avec vigueur ce qu'il appelle la "culture de la mort" »⁷⁰, notamment en ce qui a trait à la question de l'euthanasie. De plus, à l'instar du Christ, le pape Jean-Paul II a souffert et est pratiquement mort à la vue de ses fidèles. Ses souffrances, si médiatisées, ont été offertes en spectacle, ont été soumises à la vue de tous. Nous pouvons également y voir là la volonté des croyants de participer à ses souffrances, pour indirectement

⁶⁵ *Idem*, p. 139.

⁶⁶ *Idem*, p. 22.

⁶⁷ *Idem*, p. 153.

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ *Idem*, p. 154.

⁷⁰ Ralph Schor, *L'Église catholique au XX^e siècle*, éditions Armand Colin, coll. Synthèse, série « Histoire », Paris, 1999, p. 83.

communier – par la médiation que représente toujours le pape mourant – aux souffrances du Christ, toujours dans le but de s'en rapprocher un peu plus. Ainsi, la mort du pape représente en soi ce que mourir signifie au sein de la religion catholique ; elle en fournit une belle illustration. Les vastes et populaires cérémonies qui ont entouré sa mort font également foi de l'importance, pour les catholiques, de voir la dépouille du pape et de participer aux rites funéraires suite à l'annonce de sa mort.

*
* *

Le présent chapitre visait à la fois à montrer la complexité du sujet religieux et à mettre en lumière la grande charge représentative qui est inhérente à l'univers du religieux et de la religion catholique. En décrivant, même brièvement, les schémas qui se dégagent par exemple de la figure papale, des icônes et images ou encore de l'agonie et de la mort dans le catholicisme, nous croyons que nous avons réussi à illustrer à quel point tant le religieux que le catholicisme, en tant que religion, sont riches en symbolisme, en connotations et en représentations de toute sorte. Ainsi, parler du religieux, penser le religieux et, surtout, comprendre le religieux n'est pas si simple et ne va pas de soi. Il en est de même en ce qui concerne la réflexion sur les religions. Cela implique la prise en compte d'une infinité d'éléments tout aussi complexes les uns que les autres de même que la compréhension des rapports fort particuliers qui existent entre ces différents éléments. C'est pourquoi nous émettons l'hypothèse que les médias – dont la presse –, de par les logiques qui les animent et que nous avons décrites dans le chapitre précédent, éprouvent une grande difficulté à saisir un sujet relevant de l'univers du religieux et des religions sans sombrer dans la superficialité, sacrifiant ainsi toute la profondeur du contenu. Les deux univers, de même que les discours qu'ils produisent, sont-ils réellement incompatibles ? Les médias peuvent-ils véhiculer le contenu religieux et traiter des religions ? Quels sont les points de convergence et de divergence dans leur fonctionnement ? Ce sont les questions auxquelles nous tenterons maintenant de répondre.

CHAPITRE QUATRE

Le journalisme dans le religieux et le religieux dans le journalisme : une diversité de représentations

« Que sera-ce quand l'univers pourra contempler directement, dans le temps même où elles se déroulent, les manifestations de la vie catholique ! On a dit au monde que la religion était à son déclin, et à l'aide de cette nouvelle merveille, le monde verra les grandioses triomphes de l'Eucharistie et de Marie ; on lui a dit que la papauté était morte ou mourante, et il verra les foules déborder de toutes parts de l'immense place Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction du Pape et pour entendre sa parole ; on lui a dit que l'Église ne comptait plus, et il la verra, persécutée ou glorieuse, mais partout vivante. »

Premier message télévisé du pape Pie XII, le 17 avril 1949,
tiré du texte « Les Médias. Textes des Églises »
Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias », n° 68, juillet-août 1996 p. 12

*“News is news, whether it is about religion, politics, sociology, crime, etc.
If it ain't news, it ain't religion news.”*

Stewart M. Hoover, *Religion in the News: Faith and Journalism in
American Public Discourse*, éditions SAGE Publications,
Californie, 1998, p. 24.

Nous avons tracé, lors du deuxième chapitre, les grandes lignes qui définissent le champ médiatique, en identifiant les quatre logiques qui nous apparaissent les plus révélatrices et les plus déterminantes quant à la pratique journalistique actuelle. Puis, au troisième chapitre, nous nous sommes tournés vers le champ du religieux dans le but de mieux définir les particularités du religieux et de la religion catholique afin d'exposer la multiplicité des représentations qui y sont inhérentes. Nous souhaitons maintenant dresser, par ce nouveau chapitre, un pont entre les deux champs, entre le journalisme et le religieux. Quoiqu'il soit possible de trouver de nombreux ouvrages sur le sujet de la relation spécifique entre le religieux et les médias, il s'agit d'un sujet relativement peu abordé au sein du champ de la recherche, comme le soulève Anne Furst : « le large boulevard où les médias et les religions se fréquentent demeure peu exploré »¹. Nous nous proposons donc de parcourir cette voie de réflexion que nous considérons fort riche en possibles analyses. Pour ce faire, nous procéderons en deux temps.

¹ Anne Furst, « Églises et médias », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias », n° 68, juillet-août 1996, p. 8.*

D'abord, en nous plaçant du côté de l'Église catholique, nous exposerons brièvement la façon dont celle-ci s'est historiquement positionnée face à l'univers de la communication et face à l'avènement des médias de masse, positionnement duquel découlent les spécificités de sa stratégie de communication. Le pape ayant par ailleurs un rôle évident dans la communication de la doctrine catholique – étant la médiation visible par excellence au sein de l'Église –, nous ferons également un détour par la façon dont le pape Jean-Paul II a, dès le début de son pontificat, géré ses rapports avec les médias. Dans un deuxième temps, nous souhaitons mettre en lumière les points de convergence et de divergence entre les deux champs, en nous positionnant tantôt du côté du religieux, tantôt du côté de la presse. Chacun possédant ses propres biais dans la perception de la relation qu'il entretient avec l'autre, nous pouvons observer une grande diversité de représentations du rapport spécifique entre le religieux et le journalisme. En mettant en évidence ce qui les rapproche et ce qui les éloigne, nous serons plus en mesure de juger de la compatibilité entre les deux champs, de même qu'entre les discours qui proviennent de ceux-ci. Nous tenterons donc de comprendre, sur un plan théorique, si ces deux réalités sont réconciliables ou non, ce qui nous donnera un élément de plus afin de procéder à l'analyse de la couverture journalistique de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II.

4.1 Lorsque la religion catholique fait son entrée sur la scène médiatique

4.1.1 Société de communication et médias de masse : menaces ou opportunités pour l'Église catholique ?

Dans le but de relever l'importance du terme *communio* dans l'histoire de l'Église catholique, Marcel Gauchet affirme qu'il « s'agit tout d'abord de l'Église locale, qui est une *communio* dont l'évêque est le centre. Il s'agit ensuite de la *communio* des Églises entre elles. La communion eucharistique en fait partie, mais également, ce qui est très important, la communication. »² Il fait ainsi écho à Jacques Cousineau qui soutient que :

la réalité fondamentale sur laquelle est bâtie l'Église est un mystère de communication : la communication aux hommes de la vie divine par la vie incarnée de Jésus-Christ. Fidèlement, au cours des âges, l'Église s'est servie de tous les moyens de

² Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, éditions Folio, collection Essais, Paris, 1985, p. 39.

communication à sa portée selon la culture donnée. Au début, la parole fut le moyen de base, puisque les prophètes et les apôtres, après le Christ, furent des hommes de la parole. Assez tôt, l'Église entra dans l'ère des communications écrites, centrées autour de la Bible, qui est le livre.³

Ces deux citations illustrent à quel point il existe un rapport intime entre l'Église et les communications. L'essence même de l'Évangile, qui est de répandre la « Bonne Nouvelle », est indissociable d'une transmission, d'une communication. Ce lien étroit explique par ailleurs que l'Église catholique, étant elle-même un vaste système de communication, n'avait d'autres choix que de prendre position face à l'avènement de la société de communication, face à l'émergence des médias de masse. Il va de soi que l'attitude des hautes autorités de l'Église catholique sur la communication médiatique a évolué au fil des années ; leur position officielle actuelle provient donc d'une longue démarche d'itérations et de volte-face – oscillant entre méfiance et naïf optimisme – qu'il est intéressant d'examiner de plus près.

Le premier document officiel de l'Église catholique qui a abordé la question des médias de masse est publié en 1936 par le pape Pie XI, sous le nom de *Vigilanti Cura*. Celui-ci porte plus particulièrement sur le cinéma. Le choix de l'intitulé, *Vigilanti Cura*, qui signifie « avec un œil éveillé », est fort révélateur de la perception qu'entretenait alors l'Église face à ce nouveau moyen de communication, c'est-à-dire une grande méfiance. Citant le cardinal Dougherty, J. Cousineau note le mouvement de défiance soulevé par le cinéma au sein de la religion catholique : « La plus grande menace pour la foi et la morale en Amérique aujourd'hui est peut-être la salle de cinéma [...] »⁴. Accusée d'entraîner une vague d'immoralité, l'industrie de l'image est pointée du doigt, représentant une source de menace à l'ordre établi par l'Église.

Puis, retournement de situation de la part des autorités de l'Église en 1957, alors que le pape Pie XII publie l'encyclique *Miranda Prorsus*, qui porte plus globalement sur les nouveaux moyens de communication. Encore une fois, la signification du titre, « quelle merveilleuse

³ Jacques Cousineau, *Église et Mass Media*, éditions Office des Communications Sociales, coll. Cahiers d'études et de recherche, Montréal, cahier n° 16, 1973, p. 23.

⁴ *Idem*, p. 5.

invention »⁵, est révélatrice de ce changement dans la vision de l'Église : de menaces, les médias, incluant la presse, la radio, la télévision et le cinéma, deviennent de prometteurs outils. Les principes mis de l'avant par le *Miranda Prorsus* visent « à réaliser une symbiose des valeurs chrétiennes et des découvertes technologiques »⁶ et à affirmer « l'importance décisive que prennent les media dans le développement d'une vraie spiritualité chrétienne »⁷. De plus, dans cette encyclique, l'Église ouvre même la porte au spectacle créé par les médias, le légitimant sous certaines conditions :

Pour que dans ces conditions le spectacle puisse remplir sa fonction, il faut un effort éducatif qui prépare le spectateur à comprendre le langage propre à chacune de ces techniques et à se former une conscience exacte qui permette de juger avec maturité les divers éléments offerts par l'écran et par le haut-parleur, afin de n'avoir pas – comme il arrive souvent – à subir passivement leur influence.⁸

L'Église est donc pleinement consciente du « risque spectaculaire » qu'entraînent les médias avec eux, mais malgré tout, elle fera désormais preuve d'un optimisme flagrant – certains diront une grande naïveté⁹ – face aux possibilités qu'ils offrent.

Vient ensuite le concile Vatican II, convoqué en 1962 par le pape Jean XXIII¹⁰, concile qui sera déterminant dans le positionnement de l'Église, puisqu'il donnera lieu à la publication d'un décret sur les moyens de communication sociale, intitulé *Inter Mirifica*. Par ce décret, l'Église prend officiellement position en faveur du caractère indispensable de l'information, de la liberté d'informer et du droit à l'information, « car la publication rapide des événements et des choses apporte à l'individu une connaissance plus complète en même temps que continue sur leur sujet, rendant chaque citoyen à même de contribuer efficacement au bien commun et au progrès de toute la société »¹¹. Grâce à ce document et aux discussions issues de Vatican II, l'Église est considérée comme « la première organisation internationale à se

⁵ J. Cousineau, *op. cit.*, p. 14.

⁶ *Idem*, p. 14.

⁷ *Idem*, p. 15.

⁸ *Idem*, p. 16.

⁹ Citons à titre d'exemple le texte intitulé « Églises et médias : deux modèles de communication concurrents - Extraits du texte de Bernard Gendrin "Églises et médias : communication impossible ?" » in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, p. 18.

¹⁰ Le pape Jean XXIII est d'ailleurs à l'origine de la création, en 1960, du Secrétariat de la Presse et du Spectacle.

¹¹ Extrait de l'*Inter Mirifica*, cité par J. Cousineau, *op. cit.*, p. 20.

prononcer avec autorité sur l'un des problèmes vitaux et des plus brûlants de notre société contemporaine »¹², soit la liberté d'information. Mais si l'Église est tant encline à considérer positivement les médias, nous pouvons à juste titre émettre l'hypothèse que c'est parce qu'elle y trouve maints avantages pour soutenir son entreprise d'évangélisation et de promotion de la « Bonne Nouvelle », comme l'illustre ce passage du décret :

[...] l'Église catholique estime-t-elle qu'il est de son devoir, d'une part, d'employer aussi les instruments de communication sociale pour annoncer le message du salut et, d'autre part, d'enseigner aux hommes le bon usage de ces moyens. L'Église a donc le droit inné d'utiliser et de posséder ces moyens sans exception, dans la mesure où ils sont nécessaires ou utiles à la formation chrétienne et à toute autre action pastorale.¹³

Se dessine, parallèlement à ces déclarations, l'élaboration d'une stratégie de communication médiatique au sein de l'Église catholique, visant à la rendre plus présente et plus visible au monde.

La vague d'optimisme se poursuit en 1971 alors que le pape Paul VI approuve et fait publier, sous le nom de *Communio et Progressio*, une instruction sur les moyens de communication sociale rédigée par la Commission pontificale des communications sociales. Communio et progrès, voilà en effet ce que rendent possible les médias de masse dans l'esprit de l'Église. Cette dernière entretient beaucoup d'espoir face aux possibilités communicationnelles offertes par l'entremise des médias, comme le montre ce passage de l'instruction : « Le Peuple de Dieu, dans sa marche à travers les siècles, appelé à la fois à communiquer, c'est-à-dire à donner et à recevoir, regarde l'avenir avec confiance, car il entrevoit les promesses d'un nouvel âge : celui de la communication sociale. »¹⁴ La troisième partie du texte regroupe d'ailleurs des recommandations quant aux actions que doivent prendre les catholiques en matière de médias de masse, ceux-ci devant dorénavant jouer un rôle proactif face à la communication médiatique. C'est cet état d'esprit, plutôt favorable aux médias, qui subsiste toujours aujourd'hui au cœur de l'ordre du jour de l'agenda communicationnel de l'Église.

¹² Selon J. Cousineau, *op. cit.*, p. 21

¹³ Extrait du Décret sur les moyens de communication sociale intitulé *Inter Mirifica*, consulté sur le site Internet du Vatican le 28 mars 2007, à l'adresse suivante : www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_decree_19631204_inter-mirifica_fr.html.

¹⁴ J. Cousineau, *op. cit.*, p. 37.

Ce que ce nous souhaitions démontrer en traçant le portrait des principaux textes fondateurs de la position de l'Église par rapport aux médias de masse, c'est que, comme nous l'indique Régis Debray, l'Église a rapidement su utiliser les médias à son avantage et « a épousé le siècle du visuel avec une facilité nullement déconcertante pour qui connaît ce qui la sépare sur ce plan de ses sœurs réformées. Sans parler de Vatican II, de Jean-Paul II *superstar*, et du prodigieux équipement audiovisuel du Saint-Siège – sujets faciles [...] »¹⁵. Justement, tout au long de son pontificat, Jean-Paul II n'a fait que « confirmer et accentuer cette préoccupation. Il pousse, avec confiance, l'Église en avant [...] Il avait compris avec passion et enthousiasme que le service de l'homme le plus modeste, le plus éloigné, le plus écrasé, passait par l'action des médias. »¹⁶

Nous reviendrons plus loin sur la relation toute particulière entre le pape Jean-Paul II et les médias, mais avant, concluons ici en insistant sur ce point : ce que nous pouvons dénoter, dans les textes officiels de l'Église catholique, c'est une « évidence des médias »¹⁷. Cette évidence, fruit d'une ligne de pensée optimiste, voire complaisante, face à l'univers médiatique, n'est toutefois pas sans soulever plusieurs questionnements au sein même de la religion catholique. Ces questionnements mettent en lumière deux conceptions de l'Église catholique, l'une misant sur la visibilité et l'autre sur le secret, l'enfouissement¹⁸. Anne Furst¹⁹ évoque quelques-unes des questions qui sont posées : « en quelle mesure ce contact représente-t-il la véritable évangélisation ? » ; ou « les Églises qui recourent largement à la radio et à la télévision ne risquent-elles pas de diluer le message chrétien ? » ; ou encore « comment se plier aux règles du jeu journalistique lorsqu'on est en position de dire une vérité non négociable ? ». Ces interrogations nous apparaissent relever d'un certain scepticisme face à cette évidence des médias et par rapport à la conciliation réelle possible

¹⁵ Texte « Le sacre de l'image en Occident : le génie du christianisme » – Extraits du texte de Régis Debray « Vie et mort de l'image : une histoire du regard en Occident », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, p. 39.

¹⁶ Michel Boulet, « Le choc des médias », éditions Desclée, série Héritage du Concile, Paris, 1985, p. 108.

¹⁷ Expression empruntée à Alexis Bacquet, *Médias et christianisme*, éditions Le Centurion, Paris, 1984, p. 49.

¹⁸ Expression tirée du texte de Jean-Pierre Rosa, « L'Église sur la place publique : enfouissement ou visibilité ? », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, p. 16.

¹⁹ Anne Furst fait état de ces questionnements dans le texte « Généalogie d'un contentieux », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, pp. 10-12.

entre, d'un côté, le religieux, plus étroitement les religions, et de l'autre, les médias, plus précisément le journalisme. Ou à tout le moins, elles sont le signe d'un nécessaire retour à une réflexion « sur la visibilité que le catholicisme, plus encore que les autres confessions chrétiennes, a recherchée en notre temps sur la scène mondiale ; et cela surtout sous l'impulsion du "communicateur" extraordinaire qu'a été Jean-Paul II »²⁰.

4.1.2 Jean-Paul II : le pape médiatique ou la folie « papolâtre »

« Enfant chéri des médias » et « star médiatique »²¹ ; « superstar » et « star planétaire »²² ; « pape des foules »²³ ; « pape-spectacle »²⁴ ; « pope star »²⁵ : autant de qualificatifs attribués au pape Jean-Paul II et qui illustrent parfaitement les retombées de sa grande utilisation des médias, empreinte d'une « virtuosité exemplaire »²⁶. En effet, si l'Église catholique était déjà fortement engagée, pleine d'enthousiasme, dans la voie de la médiatisation, un dernier pas en ce sens est franchi avec l'accession du cardinal Karol Wojtyła à la charge papale, en 1978, celui-ci prenant alors le nom de Jean-Paul II. Dès le début de son pontificat, il pose les pierres de ce qui deviendra sa ligne directrice en matière de communication, tel que l'explique Jean Delumeau :

Le "n'ayez pas peur" de Jean-Paul II au début de son pontificat comportait une consigne de présence visible et d'affirmation dans un monde et un siècle qui avaient persécuté cruellement le christianisme et continuait de le faire. Il fallait montrer à l'univers que le Dieu des chrétiens n'était pas relégué au musée, que la foi en lui restait vivante, qu'elle avait surmonté les épreuves et qu'elle en sortait rajeunie. D'où d'incessants voyages dans tous les continents et des messes célébrées devant des millions de personnes : du jamais vu !²⁷

²⁰ Jean Delumeau, *Un christianisme pour demain*, éditions Hachette Littératures, coll. Pluriel Religion, Paris, 2004, p. 42.

²¹ Expressions tirées de Gérard Leclerc, *Pourquoi veut-on tuer l'Église ?*, éditions Fayard, Paris, 1996, p. 283.

²² Expressions tirées d'Alain Vircondelet, *Jean-Paul II*, éditions Juillard, coll. Biographie, Paris, 1994, p. 60.

²³ *Idem*, p. 72.

²⁴ *Idem*, p. 359.

²⁵ Bernard Lecomte, *Jean-Paul II*, éditions Gallimard, coll. Folio, Paris, 2006, p. 811.

²⁶ *Idem*, p. 477.

²⁷ J. Delumeau, *op. cit.*, p. 42.

De là découle sa fascination pour les médias. Comme l'indique Alain Vircondelet, biographe de Jean-Paul II :

à ses yeux, il n'y a pas de meilleur moyen de faire entrer l'Église dans le III^e millénaire que d'user des moyens de communication les plus performants de la technologie moderne. Outre l'image d'une papauté enfin dynamique et "dans le coup", l'avantage de répandre grâce aux outils de la presse sophistiqués le message et l'enseignement de l'Église est non négligeable.²⁸

Voulant donc clairement miser sur les avantages procurés par les médias, mais étant également conscient qu'il est difficile pour un journalisme laïc de bien saisir le message religieux de l'Église, le pape crée des organes et des agences de presse propres au Vatican²⁹, qui relèveront directement de lui, fort de son expérience de la scène médiatique. Jean-Paul II est effectivement « passé maître dans l'art de domestiquer les moyens de communication. Plus qu'aucun de ses prédécesseurs, il dispose d'un charisme et il maîtrise, à un degré élevé, la connaissance et l'art des médias. Sur eux, il va bâtir en partie toute l'image de succès des premières années de son long pontificat. »³⁰ Il engendre de la sorte une véritable révolution au niveau de la fonction papale, en lui accolant dorénavant un style très médiatique, rompant ainsi avec la tradition de réclusion, d'opacité et de mystère qui prévalait jusque-là. N'hésitant pas à se dévoiler et à se livrer, face à ses fidèles et face aux journalistes du monde entier, le pape installe entre lui et eux, et ce dès le début de son pontificat, une grande familiarité, voire une grande intimité. La première rencontre qu'il organise avec les journalistes, quelques jours après son élection, telle que la relate Vircondelet, est en ce sens révélatrice. En voici quelques parcelles :

[...] il ouvre la rencontre avec une générosité et une simplicité qui d'emblée vont jouer en sa faveur. [...] cette complicité qu'il sait créer implique l'autre dans sa perspective, permet des rapprochements. [...] il va à leur rencontre, entame un dialogue impromptu, parle à bâtons rompus dans toutes les langues. Jamais journaliste n'avait vu pape plus disponible, plus moderne. Il s'adresse à eux avec une volubilité, une assurance qui paraissent même l'amuser, prend plaisir à être assailli de questions, ne manifeste aucun signe de fatigue.³¹

²⁸ J. Delumeau, *op. cit.*, pp. 453-454.

²⁹ Par exemple, un service d'information télématique, le Vatican Information Service, en 1991 ; le Centre télévisuel du Vatican, le CTV, en 1984 ; le site Internet www.vatican.va en 1995.

³⁰ Henri Tincq et Gérard Defois, *Les médias et l'Église – Évangélisation et information : le conflit de deux paroles*, éditions CFPJ, coll. Médias et société, Paris, 1997, pp. 111-112.

³¹ A. Vircondelet, *op. cit.*, pp. 43-45.

Ce premier contact avec la presse internationale porte évidemment ses fruits. Il devient aussitôt l'ami des journalistes, avec qui il entretiendra des rapports privilégiés et très assidus, particulièrement lors des étapes importantes de son pontificat³². Mais surtout, les médias ont fait de Jean-Paul II un pape fort populaire, le faisant entrer, non sans son accord tacite, dans le « star système ».

Pourtant, au-delà du message qu'il porte, c'est davantage son indéniable sens de la communication, sa personnalité originale, son charisme naturel, son dynamisme, sa nouveauté, son humour³³ ou encore son « look » sportif et jeune qui fascinent et séduisent les journalistes. Vircondelet exprime en ces mots l'écueil de l'éclairage cathodique et de la starification : « ses voyages, ses discours servirent de programmes. Prit-on cependant le soin de les analyser, de les entendre même ? Le monde, poursuivant sa route en avant, finit par ne voir de ce pape que ses “scoops”, ses inlassables marathons en jet, ses masses dans les stades et son goût pour les bains de foule. Là dérive médiatique renforçait la légende, éloignait le message. »³⁴ Dans cette perspective, la grande médiatisation du pape soulève une autre question, que nous avons déjà identifiée précédemment, qui concerne le risque d'idolâtrie ou plutôt de la « papôlatrie ». En effet, porté par la facilité et l'efficacité des moyens de communication modernes, Jean-Paul II devient, selon plusieurs observateurs, dont J. Delumeau, l'homme le plus acclamé aux quatre coins du monde, connaissant un triomphe inégalé et unique dans l'histoire.³⁵ La ferveur et l'euphorie que le pape provoque³⁶ – notamment dans le cadre de ses voyages et auprès des jeunes –, posent incontestablement le

³² A. Vircondelet, *op. cit.*, p. 284.

³³ Au début de son pontificat, Jean-Paul II a d'ailleurs souvent lancé à la blague : « Ils m'apprennent à faire le pape ! », formule qui a été rapportée par plus d'un journaliste ; voir B. Lecomte, *op. cit.*, p. 392.

³⁴ A. Vircondelet, *op. cit.*, p. 13.

³⁵ J. Delumeau, *op. cit.*, p. 43.

³⁶ Il est intéressant de citer ici un extrait de la biographie du pape écrite par A. Vircondelet et qui montre toute l'ampleur du phénomène, comparable à celui entourant les stars de cinéma ou de la musique : « Les fidèles ici rassemblés sont saisis d'une folie papolâtre, ils veulent le toucher, croiser absolument son regard, instaurer ne serait-ce qu'un millième de seconde une relation, une complicité, comme si, par là, ils pouvaient soudain accéder au sacré plus aisément. Cette idolâtrie ira croissant d'ailleurs les jours suivants, où la popularité de celui qu'on nomme désormais “le pape des foules”, à cause de ces milliers de chrétiens qu'il draine derrière lui à chacune de ses apparitions, prend des proportions presque inquiétantes. On peut observer sur certains clichés photographiques des fidèles tentant d'arracher les boutons de sa soutane pour les garder en reliques, créant de véritables émeutes. » Voir A. Vircondelet, *op. cit.*, p. 72.

problème du culte de la personnalité, décuplé par la présence des médias venus de partout à travers le monde :

l'arsenal médiatique dont Jean-Paul II s'est paré, le "staff" ultrasophistiqué de techniciens propres à transmettre le message, la qualité conviviale du pape lui-même, la stratégie rhétorique, théâtrale, et médiatique avaient conduit à assimiler le pape à un chef d'État ou à une star comparable à ces gourous évangéliques qui font salle comble aux États-Unis.³⁷

Pape, chef d'État, rock star, gourou évangélique ; il règne aussitôt une confusion totale quant à la nature de la fonction papale que Jean-Paul II assume, qu'il incarne, qu'il personnalise. Mais surtout, disent les critiques, l'attention médiatique se polarise sur sa personne, laissant dans l'ombre le message central de l'Église. En effet, face au vaste mouvement de personnalisation qui règne dans les médias, la principale conséquence pour l'Église est que les « seuls sujets religieux qui accèdent désormais aux écrans tourmentent autour de personnages dits "médiatiques" »³⁸. Si le pape entre volontiers dans le jeu médiatique, plusieurs personnes au Vatican diront qu'ils n'imaginaient jamais qu'un pape puisse se donner ainsi « en pâture » aux journalistes.³⁹

De plus, au sujet de l'effet qu'il produit chez les jeunes, rappelons une anecdote fort éloquent survenue lors d'une des Journées Mondiales de la Jeunesse organisée par le pape Jean-Paul II. S'adressant à la foule de jeunes réunis pour l'occasion, Jean-Paul II leur pose la question suivante : « Pour vous qui est Jésus ? ». Des voix répondent : « C'est vous »⁴⁰. Nous croyons, à l'instar de Vircondelet, que c'est précisément là, dans sa fonction médiatrice qui se veut illusoirement à l'image de celle du Christ, où réside le réel risque d'idolâtrie, c'est-à-dire dans un « pontife qui par sa coloration originelle trop marquée, se transformerait en leader, oubliant, comme le dirait le cardinal Marty, que "ce n'est pas le pape qui est à la tête de l'Église, c'est Jésus-Christ" »⁴¹. Ainsi, loin de plaire à toute la communauté catholique, dont une partie craint même le retour à une Église conquérante et idolâtre⁴², cette situation incite

³⁷ A. Vircondelet, *op. cit.*, p. 584.

³⁸ B. Lecomte, *op. cit.*, p. 805.

³⁹ *Idem*, p. 799.

⁴⁰ Événement rapporté par A. Vircondelet, *op. cit.*, pp. 360-361.

⁴¹ *Idem*, p. 326.

⁴² *Idem*, p. 359.

certains à ajouter qu'au moins « Jésus se déroba lorsque la foule voulut s'emparer de lui pour le faire roi »⁴³.

Toutefois, parallèlement à son action médiatique apparemment sans limite, le pape Jean-Paul II conserve une position fort critique face aux médias, ce qui alimente par ailleurs tout le paradoxe de l'homme. Dès sa première rencontre avec les journalistes de la presse internationale, il leur parle :

de la nécessité du silence, de ce métier difficile qu'ils font et qui leur impose la "hâte", donne en quelque sorte une vraie leçon de vie. "N'allez pas au sensationnel auquel vous obligent vos rédactions", leur dit-il, "allez au spirituel, soyez responsables de votre parole, rendez compte objectivement de la parole de l'Église et du fonctionnement du Saint-Siège, de ses rouages difficiles et subtils, que la transmission des événements soit loyale".⁴⁴

Quelques années plus tard, en 1984, alors qu'il s'adresse aux représentants des médias, Jean-Paul II réitère son avertissement : « Ne cédez jamais à la tentation de manipuler l'information pour obtenir un résultat immédiat auprès de la sensibilité ou du sentiment de ceux qui vous écoutent. La dignité humaine de l'auditeur exige toujours un effet d'objectivité. »⁴⁵ Il soutient par ailleurs, nous dit un de ses biographes, que le fond d'un article ne doit jamais être sacrifié au profit de la forme et qu'il faut éviter les dangers de la presse que sont la simplification, la redondance, la personnalisation ou encore la course au sensationnel⁴⁶. C'est la raison pour laquelle il ne songera jamais, selon certains auteurs⁴⁷, à adapter ou à accommoder ses discours aux lois de la simplification ou de la séduction. Pourtant, s'il est extrêmement lucide sur le revers de la médaille médiatique, Jean-Paul II ne freine en rien ses ardeurs médiatiques et ce, même – voire surtout – lorsque la vieillesse et la maladie l'atteignent et marquent son corps, comme nous pourrons le constater au prochain chapitre.

Pour conclure cette partie de notre travail, soulignons simplement que l'utilisation que l'Église catholique – plus précisément le Vatican et le pape Jean-Paul II – a faite des médias a

⁴³ J. Delumeau, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁴ A. Vircondelet, *op. cit.*, pp. 43-45.

⁴⁵ H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, p. 59.

⁴⁶ Voir B. Lecomte, *op. cit.*, pp. 799-800.

⁴⁷ Notamment G. Leclerc, *op. cit.*, p. 283.

certes été profitable à plusieurs niveaux. Par exemple, elle a permis de rejoindre les jeunes sur leurs propres terrains, elle a rendu possible la communication à travers le monde, au-delà des frontières, elle a multiplié les effets de l'action politico-religieuse menée par Jean-Paul II et a ainsi permis de poursuivre la mission d'évangélisation de l'Église. Nous pourrions même émettre l'hypothèse que l'évolution profonde de l'Église catholique, passée de 757 millions à plus d'un milliard de fidèles sous le règne de Jean-Paul II⁴⁸, est en grande partie due à sa stratégie de communication médiatique. Certes, mais à quel prix ? Le message religieux de l'Église peut-il réellement être véhiculé par les médias, particulièrement par le journalisme, sans perdre son contenu ? C'est principalement à cette question que nous tenterons de répondre immédiatement.

4.2 Le religieux et le journalisme : deux solitudes ou possible conciliation ?

Deux systèmes. Deux univers. Deux langages, deux discours. *A priori*, le religieux et le journalisme – ou, de manière plus générale, les médias – nous apparaissent en effet comme deux mondes bien distincts, opposés, voire incompatibles. Le sont-ils réellement ? Y a-t-il entre eux des points de jonction, qui les rapprochent ? Pourraient-ils être plus semblables et plus compatibles que ce que nous imaginons le plus souvent, ce qui nous permettrait de croire en une possible conciliation ? Ou, à l'opposé, ces deux sphères sont-elles condamnées à s'éloigner constamment l'une de l'autre, étant effectivement incompatibles ? Ces questions sont celles auxquelles nous tenterons d'apporter des éléments de réponse et ce, à l'aide de différents auteurs qui se sont, avant nous, penchés sur la relation entre les sphères du religieux et du journalisme et que nous pourrions classer selon un axe compatibilité-incompatibilité entre les deux sphères. Notons d'emblée que la réflexion sur le point de rencontre entre le religieux et les médias, entre le religieux et le journalisme, est compliquée par la difficulté de définir les deux champs. En effet, bien que nous ayons tenté, au cours des chapitres 2 et 3, de décrire les tenants et les aboutissants du journalisme et du religieux, force est de constater que nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet et que des zones d'ombre subsistent, notamment sur la distinction entre le religieux et la religion – que beaucoup d'auteurs utilisent d'ailleurs indistinctement, ce qui complique grandement notre démarche.

⁴⁸ Statistiques données par B. Lecomte, *op. cit.*, p. 15.

Ainsi, cette relative difficulté à cerner les deux domaines rend toute aussi difficile une compréhension claire d'un possible point de rencontre entre eux et de leur compatibilité ou non ; nous tenterons néanmoins de surmonter cet écueil.

Revenons maintenant à l'axe que nous avons évoqué plus haut : nous retrouvons d'un côté les auteurs qui croient que la presse et le religieux sont, de par leurs caractéristiques propres, deux réalités concurrentielles et donc impossible à réconcilier, et de l'autre, ceux qui croient que les médias peuvent réellement véhiculer le contenu religieux et qu'il existe entre eux un point de jonction possible qui serait satisfaisant pour chacun des acteurs, qu'ils proviennent de la sphère religieuse ou des médias. Situons d'abord quelques auteurs sur cet axe. Du côté de l'impossibilité d'une réconciliation, nous retrouvons notamment Jacques Ellul⁴⁹, Neil Postman⁵⁰ et Jacques Derrida⁵¹ ; et du côté de la possibilité d'une conciliation, nous retrouvons principalement Guy Marchessault⁵². Plusieurs auteurs, dont Henri Tincq et Gérard Defois⁵³, ou encore Hent de Vries et Samuel Weber⁵⁴, oscillent également entre les pôles, croyant non pas à une incapacité ou à une impossibilité, mais à une difficulté du journalisme à saisir le religieux. Il y a donc une possible compatibilité, mais sous certaines conditions. D'emblée, nous pouvons affirmer que c'est là, dans ce compromis, que nous nous situons. Ainsi, plutôt que d'exposer chacun des pôles pour ensuite en présenter le compromis, nous avons choisi de proposer immédiatement les différents arguments qui donnent corps à notre position médiane, constituée à la fois des points de distinction et des points de ressemblance entre le religieux et le journalisme.

D'abord, en affirmant « on television, religion, like everything else, is presented, quite simply and without apology, as an entertainment. Everything that makes religion historic, profound

⁴⁹ Jacques Ellul, *La parole humiliée*, éditions du Seuil, Paris, 1981, 301 p.

⁵⁰ Neil Postman, *Amusing ourselves to death – A scintillating analysis of television's effect on culture* 'New Society', éditions Methuen, London, 1985, 184 p.

⁵¹ À ces auteurs, Guy Marchessault ajoute également Malcolm Muggeridge et Virginia Stem Owens, qui, selon lui, « prônent qu'il est structurellement impossible aux médias, sauf très exceptionnellement, de jouer un rôle valable dans la transmission du vécu de la foi chrétienne » ; G. Marchessault, *Médias et foi chrétienne – L'image à l'épreuve de l'idolâtrie*, éditions Novalis, Outremont, 1998, p. 16.

⁵² Guy Marchessault, *op. cit.*, 263 p.

⁵³ H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, 156 p.

⁵⁴ Hent de Vries et Samuel Weber (sous la direction), *Religion and Media*, éditions Stanford University Press, Stanford, 2001, 649 p.

and sacred human activity is stripped away [...] »⁵⁵, Neil Postman expose les conséquences de l'entrée de la religion sur le terrain médiatique. Celle-ci se trouve irrémédiablement vidée de toute sa symbolique, de toute la profondeur de son contenu religieux lorsqu'elle se plie aux règles de la télévision. Il laisse également entendre que le contenu religieux ne peut être véhiculé par n'importe lequel des médias, plaidant au passage qu'il est complètement illusoire que tout contenu peut être converti d'un média à un autre sans perdre l'essence même de son message : « it is naïve to suppose that something that has been expressed in one form can be expressed in another without significantly changing its meaning, texture or value »⁵⁶. Ici, ce que le religieux « perd » en se pliant aux logiques journalistiques que nous avons décrites précédemment, c'est l'ordre symbolique et la charge représentative qu'il porte en lui et qui constituent justement son essence et ses caractéristiques intrinsèques.

En effet, tel que l'exprime Gérard Leclerc dans un ouvrage intitulé *Pourquoi veut-on tuer l'Église ?*, le péril pour le religieux réside dans « la conformation aux critères du système qui vous accueille et vous impose son langage »⁵⁷, ici le système médiatique. En effet, avant qu'il y ait une nouvelle religieuse, il faut d'abord et avant tout qu'une information religieuse rencontre les critères de définition de ce qui est ou non une « nouvelle ». Il ne fait pas de doute que les critères du système journalistique, de même que le langage qu'il a fait sien, créent, à de nombreux égards, une tension avec les critères et le langage du religieux. Ainsi, il faut bien saisir que les auteurs dont il est ici question ne critiquent pas nécessairement la *quantité* d'information religieuse présente dans les journaux ou à la télévision et ne plaident pas forcément pour qu'il y en ait plus. De par leurs arguments, nous devons plutôt comprendre que le réel problème est bien celui de la *qualité* de l'information religieuse qui est produite par un système médiatique qui impose à toute information qui aspire à la publicisation de traverser les mailles de ses critères ; en cela, nous adhérons à leur pensée⁵⁸.

⁵⁵ N. Postman, *op. cit.*, p. 119.

⁵⁶ *Idem*, p. 119.

⁵⁷ G. Leclerc, *op. cit.*, p. 251.

⁵⁸ Au sujet de cette nécessité de ne pas limiter notre réflexion à la question de la quantité d'information religieuse, voir Stewart M. Hoover, in *Religion in the News: Faith and Journalism in American Public Discourse*, éditions SAGE Publications, Californie, 1998, aux pages 9 et 10: « At a time when the amount of religion coverage seems to be on the upswing, we must ask whether it is enough to suggest that more coverage of religion *alone* will solve the problems implied by the widespread criticisms of the religion beat or that a more "professional" approach *alone* will necessarily suffice. The *nature* and

D'une part, il y a l'argument de la complexité du sujet religieux, qui est difficilement déchiffrable par les médias. Il est facile, nous disent H. Tincq et G. Defois, de collectionner des « exemples de contradiction entre une “logique” d'Église, où le “message” délivré est forcément complexe, nuancé [...] et la “logique” des médias, où le propos est obligatoirement court, simple, frappant, soumis à la caricature des oppositions pour–contre, droite–gauche, conservateur–progressiste. »⁵⁹ Par cette logique de simplification binaire, si présente au sein du journalisme, celui-ci éprouve de grandes difficultés à retransmettre une information ou un message long et un tant soit peu complexe, comme nous l'indique Bernard Gendrin :

Un texte de deux cents pages ne se résume pas en une dépêche d'agence. Le journaliste cherchera la petite phrase, la parole originale, le mot qui marque une rupture ou la phrase nouvelle qui tranche avec les autres textes. [...] Il choisira et simplifiera, et bien souvent se trompera sur le sens de l'événement, ou sur l'importance de tel ou tel détail, qu'il exagérera ou au contraire minimisera.⁶⁰

Mais pourtant, le religieux – surtout le religieux – est loin de se réduire à une « petite phrase », de la même façon qu'une encyclique, fruit d'une vaste réflexion et d'une prise de position de l'Église, ne peut être condensée en une dépêche d'agence. Malheureusement, tel que le souligne Gérard Leclerc, les médias répugnent à aborder des questions complexes, qui exigent une grande connaissance d'une culture précise et provoquent des discussions très spécialisées⁶¹. Nous l'avons démontré plus tôt, même la presse écrite, qui est *a priori* le média le plus adapté pour transmettre les informations complexes, n'échappe plus aux logiques du système médiatique. Nous sommes donc en présence d'une dualité complexité–simplification, respectivement caractéristiques du religieux et du journalisme. Cette dualité accroît les tensions entre les deux sphères, apportant son lot de clichés simplistes et de raccourcis abusifs qui nous font passer à côté du réel message. C'est également la conclusion à laquelle en arrive H. Tincq :

[...] la presse audiovisuelle ou écrite, confessionnelle ou pas, prisonnière de ses préjugés et de ses clichés, se montrerait, à quelques nuances près, incapable de rendre

depth of coverage are also important questions [...] This implies that some *normative* standards of religion coverage need to be applied. »

⁵⁹ H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, p. 71.

⁶⁰ Extraits du texte de Bernard Gendrin, « Églises et médias : communication impossible ? », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, p. 18.

⁶¹ Voir G. Leclerc, *op. cit.*, p. 11.

compte, avec finesse et objectivité, des positions de l'Église, de traduire la complexité d'un discours religieux, encore plus de l'expliquer, de le commenter de manière juste et surtout d'en souligner la signification pour l'homme d'aujourd'hui.⁶²

Au niveau pratique, cette question de la complexité du religieux peut être envisagée selon deux angles, chacun offrant une explication au fait que cette complexité limite le traitement médiatique du religieux. Dans le premier cas, on peut l'aborder sous l'angle des journalistes. En effet, ceux-ci possèderaient deux caractéristiques qui les rendraient moins aptes à gérer la complexité du religieux, c'est-à-dire le manque de formation et le fait qu'ils soient en majorité issus d'une société et d'une culture laïques ; les journalistes seraient souvent non religieux. À ce sujet, Hoover mentionne ceci :

Implicit in the idea that newspapers cannot / will not cover religion well because *news people* are not themselves religious is the assumption that this substantive dimension of religion cannot be understood in the totally rationalistic terms of conventional journalistic criteria and practice.⁶³

De cette perspective découlent deux constats : d'abord, la complexité du religieux ne peut être décryptée par une analyse rationnelle et objective, telle que prônée par les logiques du journalisme moderne – nous y reviendrons d'ailleurs ; puis, la complexité du religieux exigerait, pour être entièrement saisie, que le journaliste soit lui-même religieux. Nous pouvons bien sûr mettre en doute cette croyance, mais elle constitue tout de même un argument fréquent au sein des acteurs de la sphère du religieux. Il en va de même pour la formation des journalistes, nous informe H. Tincq :

les journalistes ne sont guères compétents pour les traiter [les sujets religieux] et les rédacteurs spécialisés de moins en moins nombreux [...] Dans l'audiovisuel surtout, une rédaction en chef ne craint pas de confier un "sujet" sur une cérémonie d'Église, une intervention ou un voyage du pape, une fête juive ou une prière à la grande mosquée au premier stagiaire venu. Pas besoin d'une licence de théologie ni d'un minimum de catéchisme, une honnête "culture générale" fera l'affaire.⁶⁴

Le deuxième angle sous lequel entrevoir la complexité du religieux est que celle-ci incomberait aux lecteurs ou aux spectateurs. Effectivement, tout ce qui relève du religieux est si complexe et abstrait qu'il « ne faudrait en parler habituellement qu'entre spécialistes ou,

⁶² H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, pp. 76-77.

⁶³ S. M. Hoover, *op. cit.*, p. 75.

⁶⁴ H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, pp. 76-77.

tout au plus, entre croyants ; lorsqu'on s'adresse "au monde", il ne faudrait lui parler que de ce qui l'intéresse »⁶⁵. Cette idée sous-tend que ce qui intéresse le public est par opposition ce qui est facile à comprendre, ce qui reste en surface des choses – par exemple le côté visible des différentes religions tels que leurs dirigeants, leurs fêtes annuelles, leurs scandales ou encore leurs extrémismes. Il s'agit encore une fois d'une idée reçue que nous contestons en partie. Comme l'exprime parfaitement bien Stewart M. Hoover, nous croyons que la complexité du religieux devrait constituer, pour le journalisme, plus un défi qu'un obstacle:

[...] the question of complexity seems to be tailor-made for good journalism rather than an excuse for avoiding it. As several informants said, in several different ways, if the world of religion seems complex and unexplainable, it is the role of the professional journalist to attempt to demystify and explain it.⁶⁶

Maintenant, en ligne directe avec la complexité, un autre argument en faveur de la thèse de la difficulté du journalisme à saisir le religieux consiste en un décalage important entre la rapidité inhérente au fonctionnement actuel du journalisme, caractérisé par l'information en direct et en continu, et la prise de recul, le temps de réflexion nécessaires au religieux. Effectivement, le rapport au temps qu'instituent les médias est celui de la valorisation du temps présent, de l'intérêt pour la nouveauté, pour le scoop. Ainsi, comme l'indique Guy Marchessault :

les médias s'intéresseront aux religions dans la mesure où ils y retrouveront de vraies nouvelles, spectaculaires, des "surprises" quoi ! En ce sens, parler de la "bonne nouvelle" de la foi n'a de sens en monde médiatique que si cette "nouvelle" peut être reliée à l'actualité couverte par les médias ; sinon, elle apparaît tout de suite "vieille", aussi vieille que la religion.⁶⁷

Par exemple, il est donc quasiment exclu, pour un journaliste, de prendre quelques jours afin de lire un texte religieux qui vient de paraître pour en dégager les grandes lignes ou encore le mettre en relation avec un texte antérieur ; il doit donc s'en tenir à quelques commentaires rapides et par conséquent plus superficiels. Encore une fois, le résultat est que le journalisme, dans sa course contre la montre, passe à côté de l'essentiel du message, négligeant la

⁶⁵ G. Leclerc, *op. cit.*, pp. 208-209.

⁶⁶ S. M. Hoover, *op. cit.*, pp. 218-219.

⁶⁷ G. Marchessault, *Médias et foi chrétienne – Deux univers à concilier*, éditions Fides, Saint-Laurent, 2002, p. 115.

nécessité d'une prise de recul et d'une distanciation qui rendent possible la réflexion et qui s'avèrent inhérentes au sujet religieux.

Par ailleurs, un autre aspect de la sphère médiatique l'oppose au religieux : la constante recherche du spectaculaire, de l'*entertainment*, fruit de la société du spectacle décrite précédemment. « Le langage qui s'est imposé aux médias, celui du spectacle, du show-business, du divertissement, n'est-il pas aux antipodes de tout langage religieux ? »⁶⁸, demande G. Marchessault ? En effet, le spectaculaire implique notamment une mise en scène publique, un certain sensationnalisme et une personnalisation. Si le spectacle fait en quelque sorte partie de la quasi-totalité des religions institutionnalisées, comme l'indique Neil Postman⁶⁹, et même si certaines d'entre elles tirent profit du vedettariat de leurs dirigeants⁷⁰ – pensons au pape Jean-Paul II –, nous estimons que le sujet religieux ne peut, ou ne devrait, être réduit à un spectacle, à une personnalité-vedette, à un scandale, à une confrontation ni être soumis au sensationnalisme ambiant.

Ici, la distinction entre le religieux et la religion prend tout son sens. Si les différentes religions, dans leur forme, se prêtent bien au spectacle⁷¹, parvenant ainsi à s'immiscer sur la scène médiatique, le sujet religieux – intimement relié à l'intériorité, à la réflexion, au silence et au secret – est quant à lui presque totalement dénué d'intérêt pour les journalistes. À ce sujet,

⁶⁸ G. Marchessault, *Médias et foi chrétienne – Deux univers à concilier*, *op. cit.*, p. 112.

⁶⁹ En effet, N. Postman soutient que le spectacle n'est pas du tout étranger au monde des religions : "every religion tries to make itself appealing through art, music, icons and the awe-inspiring ritual. The aesthetic dimension to religion is the source of its attraction to many people. This is especially true of Roman Catholicism and Judaism, which supply their congregants with haunting chants; magnificent robes and shawls; magical hats; wafers and wine; stained-glass windows; and the mysterious cadences of ancient languages." Il nuance toutefois son affirmation en ajoutant que le spectacle des religions en est un axé non pas sur l'*entertainment*, mais sur l'*enchantment*, qui contrairement à l'*entertainment*, donne accès au sacré, devient une médiation dans la réalisation de la foi. Citation tirée de N. Postman, *op. cit.*, p. 124.

⁷⁰ Au sujet de ce point de jonction entre les religions et les médias, Anne Furst souligne, dans un texte intitulé « Généalogie d'un contentieux » que ces « deux univers culturels s'affrontent, chacun chargé de leur propre système de légitimité. Mais ils se retrouvent pour nourrir le *star-system*... », in *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, *op. loc.*, p. 10.

⁷¹ Nous pensons bien sûr à la religion catholique, qui nous intéresse tout particulièrement dans le cadre de notre recherche, mais il convient de mentionner ici que la religion protestante aux États-Unis a développé une relation encore plus étroite au spectacle, relation notamment observable par la popularité croissante du télé-évangélisme et de ses « *preachers* », devenus de véritables vedettes télévisées.

H. Tincq et G. Defois confirment en effet que « le “religieux” en tant que tel – la foi, les croyances, les commandements, les pratiques, la vie et les débats des Églises et autres institutions de “sens” – n’émerge pas ou peu dans les médias grand public, sauf exceptionnellement, dans des créneaux spécialisés [...]»⁷². Le religieux est donc fortement relégué à la sphère privée, étant difficilement compatible avec les critères actuels de l’information journalistique. En effet, le religieux est d’abord perçu, à tort estimons-nous⁷³, comme une question privée, tel que l’indique ici Hoover : « the received view of religiosity by the news media holds that religion is a private matter, that it is receding in influence, and that its adherents are largely concerned with their own particular faith [...] »⁷⁴ Dans ce contexte, il ne faut pas s’étonner que la presse n’aborde que trop peu la question religieuse ou que lorsqu’elle l’aborde, c’est surtout pour se concentrer sur ses facettes spectaculaires et visibles, s’éloignant du secret, du silence et de la réflexion qu’elle est d’abord et avant tout.

Enfin, nous estimons que le langage journalistique – parce qu’il est issu d’une logique que nous avons longuement décrite au chapitre 2, c’est-à-dire une logique d’objectivité – parvient difficilement à saisir la réalité religieuse. Effectivement, la logique d’objectivité implique un traitement journalistique orienté autour des faits bruts, des données empiriques, des statistiques, notamment autour des images, qui ont acquis un véritable statut de vérité objective. Toutefois, nous rappelle Stewart Hoover, le religieux pose à ce niveau-là un problème de taille : « religion makes claims *outside the empirical realm* and thus outside the realm of the concrete and knowable. Journalistic practice is all about verification and sources, and religion is fundamentally unverifiable »⁷⁵. La réalité religieuse jongle en effet avec tout un univers d’invisibles, d’intangibles, et avec tout un ensemble de représentations. Mais elle est également inséparable d’une grande subjectivité humaine, étant par nature une croyance intérieure. Toutefois, puisque la matière première du journalisme est le fait, dans son objectivité la plus pure, il ne parvient pas à se saisir de cette subjectivité et risque ainsi de

⁷² H. Tincq et G. Defois, *op. cit.*, p. 78.

⁷³ Notre point de vue est largement expliqué tout au long du chapitre précédent, où il est question de la nature du sujet religieux, que nous estimons central à la société contemporaine et ce, malgré la sécularisation croissante. Dans ce cas, il devient nécessaire, selon nous, de lui faire une plus vaste place au sein de l’espace public.

⁷⁴ S. M. Hoover, *op. cit.*, p. 35.

⁷⁵ *Idem*, p. 29.

passer à côté de l'essence même du sujet religieux, comme l'exprime Gérard Leclerc, citant Pierre Grelot :

Ce que l'histoire doit reconstruire, c'est une certaine expérience humaine qui leur est sous-jacente et qui a forcément des aspects subjectifs : d'ordres sociologique, psychologique, religieux, spirituel, etc. [...] On peut collectionner à ce propos les détails exacts en passant à côté de l'essentiel. Mais on peut aussi pressentir cet essentiel en ignorant une foule de détails qui seraient utiles à connaître, mais qui ne modifient pas le sens de l'événement.⁷⁶

En fait, si le journalisme passe à côté de la part de mystère, de subjectivité et d'invisible inhérente au religieux, il donne lieu à un traitement journalistique axé sur les aspects les plus ordinaires du sujet religieux, le banalisant ainsi à l'extrême.

Le recours à l'image relève aussi de cette quête d'objectivité et du visible qui se situent au cœur du journalisme. Nous devons admettre qu'il existe historiquement un lien étroit entre la religion catholique et l'image, entre la religion catholique et le visuel, notamment par le phénomène de l'incarnation ou la pratique de l'eucharistie. Pourtant, comme nous l'avons mentionné au chapitre précédant, la question de l'image – utilisée comme gage d'accès à la vérité et comme preuve d'une évidence de l'existence divine – continue de soulever de sérieux questionnements quant à sa réelle compatibilité avec la religiosité, la foi et la spiritualité. Jacques Ellul est fort représentatif de ce courant ; il évoque la raison suivante pour expliquer en quoi l'image médiatique ne peut, selon lui, véhiculer adéquatement la foi : « elle ne peut le faire [...] parce que son rôle est d'ordre purement utilitaire, constatatif, dénotatif, et qu'ainsi elle ne peut donner accès au métaphorique et au symbolique »⁷⁷. Ajoutant que « l'image nous réfère sans cesse à des données immédiates, visibles, terre-à-terre, fascinantes [et que] ce faisant, elle empêche notre esprit d'avoir accès à une vraie communication symbolique, essentielle à la foi religieuse »⁷⁸, Ellul renvoie directement à l'idée que les données objectives sont futiles dans la compréhension réelle de la question

⁷⁶ G. Leclerc, *op. cit.*, p. 155.

⁷⁷ Ces arguments de Jacques Ellul sont repris et analysés par Guy Marchessault, in *Médias et foi chrétienne – L'image à l'épreuve de l'idolâtrie*, *op. cit.*, p. 8.

⁷⁸ Ces extraits de la pensée de Jacques Ellul sont cette fois cités par Guy Marchessault, in *Médias et foi chrétienne – Deux univers à concilier*, *op. cit.*, p. 15.

religieuse. De plus, à l'instar de Jacques Derrida⁷⁹, nous estimons qu'un des effets pervers de l'utilisation de l'image médiatique est justement qu'elle dispense de tout commentaire, donnant l'impression qu'il n'y a rien d'autre à comprendre que ce qu'elle montre. Dans cette optique, l'image montre rapidement ses limites dans le décryptage d'un sujet religieux, puisque, celui-ci étant foncièrement axé sur l'invisible, il requiert davantage une analyse approfondie et des commentaires qu'une simple image.

*
**

En guise de conclusion à ce quatrième chapitre, disons simplement que le religieux et le journalisme sont parfois plus semblables que nous serions enclins à le croire : les deux sont par exemple des médiations, donc des porteurs de sens dans la construction de l'ordre symbolique et de la réalité humaine⁸⁰. Il nous semble néanmoins clair que le journalisme, de par ses logiques inhérentes, éprouve de grandes difficultés à saisir la réalité religieuse. Effectivement, la pratique journalistique, dans le système médiatique actuel, impose ses logiques et son langage à tout sujet qui aspire à la publicisation. Dans le cas du sujet religieux, il nous apparaît qu'il ne peut se plier aux logiques journalistiques sans se vider de son contenu et simplifier l'essence même de son message. C'est ce que nous avons voulu montrer tout au long du présent chapitre.

Même si de nombreux efforts sont perceptibles de part et d'autre, par exemple par le développement de nombreux outils de communication dans les institutions religieuses, nous croyons qu'il est juste d'affirmer que nous sommes en présence d'une « dérive du traitement de l'information religieuse »⁸¹. De nombreux cas d'actualité le montrent d'ailleurs, comme le

⁷⁹ Voir le texte « Above All, No Journalists ! », écrit par Jacques Derrida in *Religion and Media*, *op. cit.*, pp. 56-93.

⁸⁰ Certains auteurs vont même jusqu'à affirmer que les médias, dans leur fonctionnement et dans leurs effets sur le public, possèderaient des caractéristiques qui le rapprochent du religieux. C'est le cas de Manuel Castells, cité par H. de Vries, dans son texte « In Media Res: Global Religion, Public Spheres, and the Task of Contemporary Comparative Religious Studies » : « Castells describes the medium in terms of a transformative force field – a force field transcending itself – that possesses unmistakably religious qualities », in *Religion and Media*, *op. cit.*, p. 13.

⁸¹ Expression que nous empruntons à G. Leclerc, *op. cit.*, p. 384.

rapporte l'ouvrage de Gérard Leclerc, *Pourquoi veut-on tuer l'Église?*⁸². Le cas du traitement médiatique de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II par les journaux québécois nous permet, selon nous, d'en arriver aux mêmes conclusions. Une fine analyse de ce cas, à laquelle nous procéderons maintenant, pourra confirmer ou infirmer cette intuition.

⁸² G. Leclerc, *op. cit.*, 444 p.

CHAPITRE CINQ
Étude de cas : lorsque l'agonie et
la mort d'un pape font leur entrée sur la scène médiatique

*« Il y a des cérémonies funèbres où l'on a envie de rire :
on est distrait de sa peine, et distrait de sa foi mystique.
Tout s'écroule. »*

Raymond Devos
Tiré de Jean Delumeau, *Un christianisme pour demain*,
éditions Hachette Littératures, coll. Pluriel Religion, Paris, 2004, p. 335.

*« Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus
la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions
et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en
quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour la tourner
vers les idoles. Pour toi, sois prudent en tout, supporte
l'épreuve, fais œuvre de prédicateur de l'Évangile et
acquitte-toi comme il convient de ton ministère. »*

Nouveau Testament, Deuxième Épître à Timothée,
chapitre 4, intitulé « Proclame la Parole ».

En introduction à notre mémoire, nous avons présenté la source de notre intuition de recherche, c'est-à-dire le sentiment, lors de la lecture de la couverture de presse produite lors de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II, que certains éléments la constituant étaient grandement questionnables et ce, en regard d'une certaine idée que nous avons du journalisme. À la suite de ce constat, nous avons émis une hypothèse de recherche, qui se décline en fait en deux énoncés distincts, mais fondamentalement imbriqués. Le premier suppose que le traitement journalistique des réalités religieuses, comme tout autre objet d'une couverture de presse d'ailleurs, est grandement déterminé par l'action des logiques à l'œuvre dans la sphère journalistique. Le deuxième présume que les institutions religieuses modèlent leurs stratégies de communication conformément aux logiques journalistiques actuelles et, de la sorte, contribuent à les alimenter. La formulation de ces deux hypothèses – de même que la volonté d'y répondre de la façon la plus exhaustive possible – a évidemment façonné toute l'articulation de notre mémoire. Maintenant, il est temps de revenir à la source de notre raisonnement, c'est-à-dire au cas du pape Jean-Paul II, afin de valider nos hypothèses à l'aide de tous les éléments d'analyse que nous avons pu amasser au fil de notre travail. Nous

estimons que ces éléments nous fournissent une solide base en vue d'analyser et de juger la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II.

Ce cinquième et dernier chapitre correspond donc à une volonté d'illustrer – en procédant à l'analyse d'un cas de l'actualité religieuse – la crise du journalisme que nous avons décrite précédemment et dont les répercussions dans la pratique prennent la forme d'un traitement journalistique fortement orienté par les quatre logiques suivantes : objectivité, visibilité, transparence et immédiateté. Après une courte remise en contexte des événements entourant l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, nous présenterons plus en détail notre grille d'analyse. Une troisième partie de notre chapitre sera consacrée à l'analyse en tant que telle, à la suite de laquelle nous serons à la fois en mesure de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses et d'effectuer un jugement plus éclairé sur la façon dont les journalistes appréhendent les réalités religieuses.

5.1 Récit dans lequel un pape agonise et meurt

Le 1^{er} février 2005, le *Journal de Montréal* lance en primeur cette nouvelle : « Le pape a une grippe : son audience générale est annulée »¹. Le lendemain, l'ensemble de la presse québécoise renchérit, alors que la nouvelle gagne en gravité : « Jean-Paul II est hospitalisé d'urgence »², titre *Le Devoir*. « John Paul in hospital suffering from flu – Hospital admission a surprise »³, affirme quant à elle *The Gazette* à sa une. Malgré l'apparente surprise causée par la nouvelle, il faut bien admettre que ce n'est pas la première fois que la santé du pape Jean-Paul II fait la manchette dans les journaux et donne libre cours à maintes spéculations. Depuis le début de son pontificat, en 1978, les hospitalisations, les opérations, les maladies et les blessures de toutes sortes se sont multipliées, faisant à chaque fois couler beaucoup d'encre dans les médias. À ce sujet, Alain Vircondelet, biographe de Jean-Paul II, dit par exemple que « l'été 1994 est à ce titre fécond en bulletins, rumeurs contradictoires, démentis

¹ AFP, « Le pape a une grippe : son audience générale est annulée », *Journal de Montréal*, 1^{er} février 2005, p. 3.

² AFP, « Jean-Paul II est hospitalisé d'urgence », *Le Devoir*, 2 février 2005, p. A8.

³ Victor L. Simpson, « John Paul in hospital suffering from flu », *The Gazette*, 2 février 2005, pp. A1-A4.

et nouvelles sensationnelles : insuffisances respiratoires, cancer des os, après celui du côlon, maladie de Parkinson, mauvaise irrigation cérébrale, tout est jeté sur la place publique, pour désigner le délabrement physique du pape »⁴. Il n'hésite d'ailleurs pas à affirmer que son état de santé a fait parler davantage que celui de n'importe quel autre chef d'état. En fait, il est le pape dont nous avons tout su des ennuis de santé, les médias s'y intéressant abondamment, parfois outrageusement, comme le rapporte Bernard Lecomte : « Dans un florilège de propos pessimistes, souvent catastrophiques, parfois désobligeants, les journaux du monde entier ne parlent plus du pape que pour commenter ses ennuis de santé ». « *LE PAPE SE MEURT* », titre crûment le magazine *Courrier International* en octobre 1994. »⁵ Ainsi, le puissant effet médiatique déclenché par l'hospitalisation du pape Jean-Paul II à l'hôpital Gemelli, le 1^{er} février 2005, a plusieurs précédents. Mais cette fois, les choses allaient évoluer quelque peu différemment. Dès le début du mois de février, et pendant plus de deux mois, l'actualité québécoise sera ponctuée par les hauts et les bas de la santé du 264^e dirigeant de l'Église catholique. Le ton est bel et bien donné dans les médias.

Déjà le 3 février, à peine deux jours après l'hospitalisation du pape, les journaux rapportent les moindres détails de son état de santé, sans oublier la vague d'émotion qui en découle – les hommages pleuvent déjà. Diverses intrigues se dessinent, notamment sa possible abdication et les spéculations quant à qui succéderait à Jean-Paul II advenant son décès⁶. Parallèlement, dès le 3 février, un malaise prend aussi forme, dans les pages *Opinions* des journaux, face à la place qu'occupe la santé du pape dans les médias⁷. Puis, il y a mouvement inverse. Le 4 février, sa condition semble meilleure et les nouvelles deviennent plus positives et optimistes. *La Presse*, par exemple, titre son article « Le pape guérit »⁸, affirmant que Jean-Paul II pourra probablement assurer son habituelle homélie dominicale. L'incertitude sur la capacité réelle à s'exprimer devant ses fidèles constitue alors le cœur de l'information dans les médias, jusqu'au moment du dénouement, le dimanche 6 février, où le pape est bien apparu à la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Cette apparition publique renforce, malgré les spéculations

⁴ Alain Vircondelet, *Jean-Paul II*, éditions Juillard, coll. Biographie, Paris, 1994, pp. 597-598.

⁵ Bernard Lecomte, *Jean-Paul II*, éditions Gallimard, Paris, 2006 p. 439.

⁶ Voir par exemple AFP, « L'hospitalisation du pape relance les spéculations sur sa succession », *Journal de Montréal*, 3 février 2005, p. 11.

⁷ Voir notamment Line Merrette, « Loin de la réalité », *La Presse*, 3 février 2005, p. A18.

⁸ Mathieu Perrault, « Le pape guérit », *La Presse*, 4 février 2005, p. A5.

qui se poursuivent⁹, la vague d'optimisme et l'espoir des fidèles de voir guérir le pape. Cet espoir atteindra son apogée lorsque le pape effectue une sortie en grandes pompes de l'hôpital Gemilli, le 10 février, à bord de sa « papamobile », suivi d'un cortège immense. Par son retour au Vatican, retransmis en direct à la télévision, Jean-Paul II parvient à rassurer ses fidèles et à réaffirmer sa volonté à continuer à diriger l'Église catholique. À travers les diverses mises en doute de l'aptitude du pape à se maintenir à la tête de l'Église, commence à poindre le réel message du Vatican quant à la signification de la souffrance du pape. En effet, le *Journal de Montréal*, dans un article en date du 19 février¹⁰, rapporte les propos des autorités vaticanes qui mettent en opposition la propension des « nations riches » à s'illusionner sur la possibilité de la médecine moderne de tout guérir et la souffrance stoïque du pape. Le mois de février se poursuit donc sur une note plutôt optimiste, alors que les médias font état de chacune des nouvelles apparitions du pape et de ses activités diplomatiques. Toutefois, le 24 février, coup de théâtre, Jean-Paul II est transporté d'urgence à l'hôpital Gemilli pour subir une trachéotomie, devenue nécessaire suite à ses problèmes respiratoires. Les journaux, annonçant que le pape ne pourra parler pendant des semaines, en profitent pour souligner le secret entourant le bulletin médical du pape, dénonçant du coup un supposé manque de transparence de la part de la salle de presse du Vatican¹¹. On voit pourtant se multiplier, dans les médias, des tableaux explicatifs de l'opération subie par Jean-Paul II, de même que des chronologies de ses nombreux ennuis de santé¹². Nouvelle vague d'émotion, nouvelles rumeurs et spéculations¹³, nouveaux espoirs, nouveaux hommages. La roue de l'information tourne et une apparition surprise du pape à la fenêtre de sa chambre

⁹ Voir par exemple l'article de Marc Thibodeau, « Spéculations à Rome sur une éventuelle démission du pape », *La Presse*, 9 février 2005, p. A16.

¹⁰ AP, « Le Vatican dénonce la "religion de la santé" dans les nations riches », *Journal de Montréal*, 19 février 2005, p. 52.

¹¹ Voir par exemple l'article de Mathieu Perreault, « Des semaines sans parler », *La Presse*, 25 février 2005, p. A6.

¹² L'article du *Journal de Montréal* daté du 25 février illustre bien cette tendance. Voir Éric Yvan Lemay, « Le pape opéré d'urgence », *Le Journal de Montréal*, 25 février 2005, p. 3.

¹³ Isabelle Hachey, journaliste à *La Presse*, écrit même : « Des journalistes, en manque d'information, s'échangeaient les pires rumeurs, comme pour remplir le vide que les bureaucrates du Vatican daignent trop rarement combler. » Isabelle Hachey, « L'attente », *La Presse*, 26 février 2005, pp. A1 et A8.

d'hôpital – véritable renouvellement du message que le Vatican veut mettre de l'avant au sujet de la valeur de la souffrance¹⁴ – vient clore le mois de février.

Mars 2005 : les médias gardent l'œil ouvert sur les moindres signes d'amélioration ou de dégradation de sa santé ; on surveille de près le premier mot que prononcera le pape en public suite à son opération. Dès le 1^{er} mars, le Vatican, par la voix de Monseigneur Ratzinger, assure que Jean-Paul II a dit quelques mots¹⁵. L'espoir renaît. Assistant à un regain d'énergie du pape¹⁶, les médias affirment qu'il pourrait même être sorti de l'hôpital pour Pâques. Cette hypothèse est confortée par une nouvelle apparition du pape, le 6 mars, alors qu'il bénit en silence la foule et se joint à la prière de l'Angélus. Faisant le bonheur des fidèles rassemblés au devant de l'hôpital, le pape fait une autre apparition surprise le 9 mars. Le Vatican diffuse même, le 11 mars, une vidéo dans laquelle Jean-Paul II prononce ses premières paroles publiques depuis son opération. Les organes de presse profitent de ces rares moments pour prendre plusieurs clichés de Jean-Paul II. Le 13 mars, l'espoir est à son comble : le pape, après 18 jours d'hospitalisation, a obtenu son congé de l'hôpital et rentre au Vatican. La procession de retour donne une sensation de déjà-vu, rappelant la précédente sortie de l'hôpital Gemilli, le 10 février. Il y a toutefois une nouveauté ; le Vatican a installé une caméra à bord de la fourgonnette qui ramène le pape chez lui, permettant de voir en direct le pape saluer la foule sur sa route¹⁷. Si cette sortie prématurée constitue une bonne nouvelle pour beaucoup de fidèles, elle suscite chez d'autres les pires doutes : « on se demande si, à le faire rentrer aussi tôt, on n'essaie pas de cacher quelque chose », soutient un homme interrogé par *Le Devoir*¹⁸. Aussitôt, le malaise quant à l'extrême médiatisation du pape – au spectacle de sa maladie – se fait sentir dans la presse, au sein des pages consacrées au

¹⁴ L'article de Richard Foot, « Pope exemplifies suffering : pilgrims », met en lumière ce message ; il a été publié dans l'édition du 28 février 2005 de la *Gazette*, à la page A16.

¹⁵ Tel que rapporté par l'AP, « Pope regains voice, conducts church business », *The Gazette*, 2 mars 2005, p. A17.

¹⁶ *La Presse* a même illustré ce regain d'énergie du pape dans sa caricature du 5 mars, en dessinant ce dernier sous les traits du désormais célèbre indien Lakota, des produits naturels du même nom, qui possèderaient des vertus énergisantes. Voir Serge Chapleau, *La Presse*, 5 mars 2005, p. A25.

¹⁷ Rapporté par l'AFP, « Jean-Paul II est de retour au Vatican plus tôt que prévu », *Le Devoir*, 14 mars 2005, p. B5.

¹⁸ Cité par l'AFP, « Jean-Paul II est de retour au Vatican plus tôt que prévu », *op. loc.*

courrier des lecteurs, comme en fait foi l'édition de *La Presse* du 15 mars à la page A18¹⁹. Puis, le 20 mars, la presse rapporte que le pape a raté, pour la première fois de son pontificat, la messe des Rameaux, qui marque le coup d'envoi des célébrations de Pâques. La brève apparition qu'il fait, muette, inquiète les observateurs, dont quelques-uns craignent même qu'il s'agisse de l'une de ses dernières apparitions. Ces craintes se confirment le 22 mars, lorsque des médecins sont convoqués d'urgence au chevet du pape, celui-ci ayant mal réagi à un de ses médicaments. Faible et fatigué, le pape assiste néanmoins aux célébrations de Pâques, le plus souvent par vidéo interposée, et espère prendre suffisamment de forces pour pouvoir prononcer sa bénédiction *urbi et orbi* le dimanche de Pâques. Malheureusement, le jour venu, les fidèles et les représentants des médias assistent à une scène poignante : se tordant de douleur, il fut incapable de prononcer un seul mot. Les images de cette scène ont d'ailleurs été reprises par la totalité des journaux quotidiens québécois analysés, soulevant au passage maintes accusations de voyeurisme²⁰. Il n'en fallait pas plus pour que les rumeurs reprennent de plus belle, au fur et à mesure que les activités du pape sont annulées, les unes après les autres. Le 30 mars, l'annonce de l'installation d'une sonde gastrique, rendue nécessaire pour nourrir le pape, vient bien sûr entretenir ces rumeurs. Le pessimisme devient palpable alors que le mois de mars tire à sa fin.

Le 1^{er} avril, suite à une aggravation subite de l'état de santé du pape, notamment après avoir subi un arrêt cardiaque la veille, les journaux annoncent déjà sa mort imminente. « Le souverain pontife souffre d'une forte fièvre et serait mourant », sous-titre *Le Devoir*²¹, alors que *The Gazette* opte pour le sous-titre « Pope : Facing death – official »²². Le verdict se confirme : le 2 avril 2005 à 21h37, le pape Jean-Paul II rend l'âme. La nouvelle est annoncée par le porte-parole du pape²³. Au cours des heures et des jours qui ont suivi la mort du pape,

¹⁹ On peut y lire une lettre envoyée par un lecteur qui affirme que c'est un « triste spectacle que celui de Jean-Paul II acceptant le battage médiatique de sa ixième sortie du centre hospitalier [...] ». Jacques Léger, « L'Église impériale et monarchique », *La Presse*, 15 mars 2005, p. A18.

²⁰ Voir la lettre d'un lecteur de *La Presse*, Anita Vaillancourt, « Du voyeurisme », *La Presse*, 31 mars 2005, p. A16.

²¹ Guillaume Bourgault-Côté, « Le pape “va mal, très mal” – Le souverain pontife souffre d'une forte fièvre et serait mourant », *Le Devoir*, 1^{er} avril 2005, p. A1.

²² Daniel Williams, « Doctors summoned to tend pontiff – Pope : Facing death – official », *The Gazette*, 1^{er} avril 2005, pp. A1 et A6.

²³ Communiqué de presse du Vatican, 2 avril 2005. Extrait repris par l'AFP. « Le pape est mort », *Cyberpresse*, 2 avril 2005.

la couverture de presse atteint son paroxysme. Dans tous les journaux fleurissent articles, éditions spéciales, suppléments et cahiers spéciaux tout en couleurs et en photos, remémorant les hauts faits de sa vie et rendant les derniers hommages à ce grand personnage. Les journaux récoltent les réactions des croyants, de certaines célébrités et politiciens, de même que des membres de l'Église catholique. Qu'il s'agisse de la description exhaustive des rites funéraires entourant la mort d'un pape, du récapitulatif de son testament philosophique, politique et religieux, ou encore des détails du conclave à venir : aucun détail n'est épargné. L'exposition de sa dépouille, privée puis publique, entre le 4 et le 7 avril, de même que ses funérailles, ayant eu lieu le 8 avril, donnent lieu à d'innombrables articles et photos dans les journaux, encore une fois suivis de près par d'innombrables critiques des lecteurs sur la surmédiasation, sur le matraquage médiatique qui accompagne la mort du pape.

Nous estimons que les événements qui ont entouré l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II – de même ceux qui ont entouré la tenue du conclave²⁴ et les premiers jours de Benoît XVI – constituent, tant par leur valeur religieuse propre que par leur grande médiatisation, un cas des plus pertinents pour tester nos hypothèses de recherche sur la façon dont les logiques journalistiques façonnent la couverture de presse des réalités religieuses. Il nous fournit en effet un vaste et riche corpus – que nous avons d'ailleurs amplement décrit au premier chapitre – qu'il sera intéressant de soumettre à une analyse plus poussée. Pour ce faire, nous souhaitons « lire » notre corpus à la lumière d'une grille d'analyse qui nous apparaît découler en toute cohérence des éléments théoriques et pratiques que nous avons mis de l'avant au cours des chapitres précédents et qui nous permettra de repérer les indices de l'action des quatre logiques journalistiques que nous avons identifiées au chapitre deux. C'est cette grille que nous vous présenterons plus en détail maintenant.

²⁴ Le conclave a débuté le 18 avril pour se terminer le 19 avril par l'élection du cardinal Joseph Ratzinger, qui allait devenir le 265^e pape de l'Église catholique sous le nom de Benoît XVI.

5.2 *Du choix d'une méthode à la constitution d'une grille d'analyse : ou comment débusquer ces fameuses logiques journalistiques*

5.2.1 *Retour sur la méthode*

Au cours de notre premier chapitre, nous avons largement exposé la méthode d'analyse que nous souhaitons utiliser afin de répondre à nos hypothèses de recherche, c'est-à-dire l'analyse de contenu. Après avoir franchi toutes les étapes qui nous séparaient de l'application de cette méthode, celle-ci nous apparaît toujours la plus appropriée pour interroger un corpus portant sur un événement religieux, afin de discerner les traces des logiques journalistiques à la fois dans l'articulation du discours journalistique et dans l'articulation du discours des institutions religieuses. Son principal avantage est d'offrir une grande flexibilité au niveau de la constitution des catégories d'analyse. Ainsi, la construction d'une grille d'analyse, dont nous avons posé les fondations tout au long de notre mémoire, se prête bien aux buts que nous poursuivons. Rappelons ici que notre conception de l'analyse de contenu se rapproche de ce qu'Antoine De Baecque, historien des mentalités, a mis de l'avant en terme de méthodologie²⁵, c'est-à-dire le concept de « toile interprétative ». À l'instar de l'historien, nous entendons faire émerger le sens authentique de notre corpus en tissant, telle une toile d'araignée, des liens entre les différents éléments récurrents à travers l'ensemble de nos sources. Nous comptons donc, en puisant des citations et des exemples concrets à même notre corpus, dégager un portrait fidèle de l'impact des logiques journalistiques dans le traitement d'une réalité religieuse.

En résumé, il s'agira pour nous de vérifier nos hypothèses, de les soutenir, par l'entremise de l'« alignement » de citations pertinentes. Mais avant, il s'agit de bien déterminer ce que nous désirons mesurer exactement avec notre grille d'analyse. En effet, notre objectif premier est de jauger la présence et l'effet des quatre logiques journalistiques dans un corpus donné, afin de pouvoir en tirer des conclusions sur la façon dont les journalistes ont traité l'agonie et la mort du pape. Il faut bien comprendre que notre intention n'est pas de procéder à une mesure quantitative systématique de la présence de ces logiques ; nous estimons qu'une telle

²⁵ Voir à ce sujet le chapitre d'introduction d'Antoine De Baecque. *Le corps de l'histoire*, éditions Calmann-Lévy, coll. Essai Histoire, Paris, 1993, pp. 11-41.

comptabilisation systématique n'apporterait aucune valeur ajoutée à notre analyse. Si nous procéderons dans certains cas à la mesure quantitative de l'un ou l'autre des indicateurs, les mesures quantitatives resteront marginales. Nous souhaitons plutôt nous servir de la grille d'analyse comme d'un guide dans la quête d'un nombre suffisant d'exemples et de citations, à travers notre corpus, qui nous permettrait de confirmer, par accumulation de « preuves », notre hypothèse sur la forte influence des logiques journalistiques sur le traitement du sujet religieux. Nous sommes toutefois pleinement conscients du principal écueil de ce type de démarche, qui consiste à trouver, dans notre corpus, ce que nous voulons bien y chercher, laissant ainsi dans l'ombre ce qui est étranger à notre hypothèse de départ. Afin de déjouer ce piège, notre analyse comprendra une section qui abordera les contre-exemples, c'est-à-dire des articles qui échappent, en entier ou en partie, aux logiques journalistiques actuelles et qui pourraient nous obliger à nuancer – voire même à infirmer – nos hypothèses.

5.2.2 Grille d'analyse en quatre temps : objectivité, visibilité, transparence et immédiateté

Nous avons expliqué à maintes reprises que la grille d'analyse à partir de laquelle nous appréhenderions notre corpus nous apparaissait tout naturellement découler de l'ensemble des informations sur les logiques journalistiques que nous allions mettre en lumière tout au long de notre mémoire. Nous avons donc élaboré une grille d'analyse subdivisée en quatre catégories, chacune représentant une logiques journalistiques dont il a été question : la logique d'objectivité, la logique du visible, la logique de transparence et la logique d'immédiateté. Nous avons attribué, à chacune de ces catégories, plusieurs indicateurs qui permettent de retracer les logiques au sein de notre corpus. Ces indicateurs sont en fait autant de signes, de « symptômes » concrets, de la présence des différentes logiques journalistiques. Par exemple, la logique d'objectivité est perceptible par une grande factualité, par la présence de nombreux faits bruts ; « Factualité – présence de faits bruts » devient donc un indicateur de l'action de la logique d'objectivité. Dans certains cas, nous avons également subdivisé les indicateurs en sous-indicateurs, qui nous permettent d'obtenir plus de précision dans les différentes formes que prend la présence des logiques. À titre d'exemple, l'indicateur « Factualité – présence de faits bruts » se subdivise en trois sous-indicateurs, soit

« Statistiques, mesures et autres faits chiffrés », « Chronologies et alignements de dates » et « Recours aux sondages ».

Puisque chacune des catégories de notre grille d'analyse, de même que chacun des indicateurs et sous-indicateurs ont largement été explicités auparavant, nous nous contenterons ici, avant de nous attaquer à l'analyse en tant que telle, de vous présenter une version graphique et synthétique de notre grille d'analyse.

CATÉGORIES D'ANALYSE	INDICATEURS	SOUS-INDICATEURS
1. OBJECTIVITÉ	1.1 Factualité - Présence de faits bruts	1.1.1 Statistiques, mesures et autres faits chiffrés 1.1.2 Chronologies et alignements de dates 1.1.3 Recours aux sondages
	1.2 Recours aux citations et à la "petite phrase"	
	1.3 Reprise des dépêches d'agences de presse	
	1.4 Présence visible des "5 W"	
	1.5 Descriptions cliniques	
	1.6 Présence visible de la logique du « et » dans l'articulation des différents niveaux d'information dans un article	
2. VISIBLE	2.1 Importance de la mise en forme et du visuel	
	2.2 Institutions voulant se publiciser offrent du visible	
	2.3 Personnification des enjeux	
	2.4 Starification des intervenants - grands héros médiatiques	
3. TRANSPARENCE	3.1 Logique de télé-réalité	3.1.1 Axée sur l'intimité des gens (proximité) 3.1.2 Axée sur le sensationnalisme et l'émotion 3.1.3 Axée sur la compétition et l'élimination
	3.2 Témoignages et tranches de vie	
	3.3 Voyeurisme et exhibitionnisme	3.3.1 De la part des médias 3.3.2 De la part des intervenants qui aspirent à la médiatisation
4. IMMÉDIATÉTÉ	4.1 Transposition du direct	
	4.2 Phénomène d'anticipation	
	4.3 Difficulté de la classe journalistique de prendre du recul sur leur propre pratique au moment même de la couverture de presse d'un événement	

Grille d'analyse de contenu

Tableau 5.1

5.3 *Le temps de l'analyse*

Afin d'effectuer l'analyse de notre corpus, nous procéderons en trois temps. D'abord, à l'aide de la grille d'analyse que nous avons présentée dans la section précédente, nous serons en mesure de mettre en lumière les quatre logiques journalistiques qui nous intéressent. Puisque nous souhaitons analyser les deux faces de la même médaille, c'est-à-dire la part des médias, mais aussi la part des institutions vaticanes, dans la construction de la couverture de presse, nous retrouverons au sein de chacune des catégories, dans la mesure des informations disponibles, des citations tirées des deux sources. Toutefois, c'est surtout au sein de la catégorie sur la logique du visible, plus précisément au niveau de l'indicateur s'intitulant *Institutions voulant se publiciser offrent du visible*, que nous retrouverons les traces des logiques dans les discours et dans les stratégies de communication mises de l'avant par le Vatican. Dans un deuxième temps, il sera question des contre-exemples, qui sont en fait des articles retrouvés au sein de la revue de presse et qui s'inscrivent à contre-courant par rapport à la tendance actuellement imposée par la conjonction des quatre logiques journalistiques. Enfin, à la lumière de cette analyse binaire, basée à la fois sur les éléments d'analyse issus de notre grille et sur les contre-exemples rencontrés dans la revue de presse, nous tenterons en conclusion de répondre à notre intuition de départ sur la difficulté qu'éprouvent les journalistes à traiter le sujet religieux.

5.3.1 *Sur la piste des quatre logiques journalistiques : application de la grille d'analyse*

Est maintenant venu le moment d'exposer les « preuves », tirées de notre corpus d'articles de journaux, qui nous permettront de confirmer ou d'infirmer notre hypothèse sur la façon dont les journalistes abordent le sujet religieux. Ces preuves, dans un effet d'accumulation, nous apparaissent témoigner de l'existence des logiques journalistiques que nous avons décrites en détail plus haut. Dans un souci de clarté, nous avons tenté ici de les regrouper, de les segmenter, en fonction des quatre logiques dont il est question. Il est toutefois pertinent de mentionner que certaines de ces preuves attestent la présence de plus d'une logique. Il est donc important de garder en tête, tout au long de cet exercice, que la force de ces logiques

réside justement dans le fait qu'elles jouent sur plusieurs plans à la fois, parvenant ainsi à décupler leurs effets dans une sorte de cohérence fort bien organisée.

5.3.1.1 L'objectivité ou le pape qui avait vécu 100 % de sa vie le 2 avril 2005 à 21h37

La logique d'objectivité peut revêtir, comme nous l'avons montré, plusieurs formes au sein du discours journalistique. Il s'agit tantôt d'une factualité ayant recours aux statistiques, à une avalanche de chiffres, aux chronologies et autres alignements de dates, tantôt d'une juxtaposition de citations de divers intervenants ou encore de l'articulation des différentes strates informatives selon une pure logique d'addition : la logique dite du « et ». Voyons de quelle façon la logique d'objectivité a pris corps dans les articles sur l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II.

Factualité - Présence de faits bruts

Dans un premier temps, une des marques facilement repérables de la présence de la factualité dans un article est l'utilisation de statistiques et de faits chiffrés. Il s'agit là d'une tendance directement dérivée de la logique d'objectivité, où la présence de chiffres, jugés en tant que vérité absolue, atteste de la réalité des choses. L'utilisation de chiffres, de statistiques ou de mesures en journalisme n'est bien sûr pas condamnable en soi, mais nous assistons incontestablement à une dérive lorsque toute information, pour être crédible, doit être traduite sous une forme chiffrée, ou lorsque le moindre détail, parce qu'il revêt la forme d'un chiffre, acquiert une valeur d'utilité. L'inflation de chiffres ne s'accompagne pas systématiquement, selon nous, d'une augmentation de la connaissance.

Le cas de la couverture de presse concernant le pape Jean-Paul II nous fournit de beaux exemples de cette surenchère numérique. Par exemple, alors que l'agonie du pape se prolonge, un journaliste nous apprend que « c'est la première fois en 26 ans de pontificat que le pape, qui aura 85 ans le 18 mai et se remet difficilement de la trachéotomie qu'il a subie le 24 février pour l'aider à respirer, ne peut présider lui-même la liturgie de la semaine sainte au

Vatican »²⁶. La présence de quatre chiffres et dates, en si peu de mots, est fort révélatrice, d'autant plus que ces informations relatives à l'âge du pape et à la durée de son pontificat se retrouvent répétées dans pratiquement tous les articles et deviennent donc superflues. Par ailleurs, il est fréquent de lire une description entièrement composée de chiffres, comme s'ils étaient un gage d'une meilleure compréhension de ce qu'on tente de nous décrire. Un article paru dans *Le Devoir* est un exemple flagrant de cette surenchère chiffrée. Portant le titre fort ambitieux de « Le pontificat de Jean-Paul II » (voir appendice A), cet article laisse croire que nous connaissons mieux le pontificat du pape mort. Étonnamment, ce que nous y trouvons est plutôt une suite de chiffres, bien disposés en *point form*, qui doivent – on nous l'a bien annoncé dans le titre – nous aider à comprendre le pontificat de Jean-Paul II. Voici un extrait de l'article : « Pendant son pontificat, Jean-Paul II a : parcouru 1 247 613 kilomètres au total, soit 3,24 fois la distance qui sépare la Terre de la Lune ; visité 129 pays et territoires différents [...] plus de 20 000 messages publics, soit environ 100 000 pages ; tenu plus de 1160 audiences au Vatican, auxquelles ont assisté plus de 17,64 millions de personnes [...] »²⁷ Est-ce que tous ces chiffres, qui défilent de haut en bas de la page du *Devoir*, nous permettent bel et bien de juger du pontificat de Jean-Paul II ? Nous en doutons fort ; à défaut de mettre en lien ces chiffres, de les mettre en perspective, de les commenter, cette œuvre digne d'un relevé caisse est vouée à la pure inutilité.

De plus, les chiffres ne jouent plus un rôle d'approximation, un autre mode d'approche de la réalité, pour venir appuyer une opinion ou une affirmation donnée. Non, de par leur précision, à la virgule près, ils constituent non seulement le cœur même de l'information, mais une vérité qui décrit une réalité qui ne peut être autre, qui ne peut être discutée, qui ne peut être remise en question : plus le journaliste est précis, plus ce qu'il affirme aura valeur de vérité. Les chiffres sont si bien considérés comme étant l'information en soi que des chroniques entières y sont consacrées. C'est notamment le cas dans *La Presse*, au sein de laquelle on retrouve une rubrique qui s'intitule « Des chiffres et des mots », rubrique à laquelle nous avons d'ailleurs eu droit à plusieurs reprises tout au long des événements qui ont jalonné l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II. Fort symptomatique de la tendance à faire parler des

²⁶ AFP, « Le pape a suivi les cérémonies du Jeudi saint à la télévision », *Journal de Montréal*, 25 mars 2005, p. 53.

²⁷ Reuters, « Le pontificat de Jean-Paul II », *Le Devoir*, 5 avril 2005, p. A4.

chiffres, cette rubrique nous présente une série de chiffres, qui semblent avoir été choisis tout à fait aléatoirement, puisque n'importe quel chiffre – auquel un sens est attribué – peut signifier à peu près tout ce qu'on veut lui faire dire. Par exemple : « $\frac{1}{2}$: la moitié (49,8%) des membres de l'Église catholique se trouve en Amérique, tandis que l'Europe, lieu de son expansion initiale, compte 25,8 % ; 4 millions : le plus grand nombre de fidèles devant lesquels le pape a célébré la messe. C'était à Manille, en 1995. »²⁸ (voir appendice B) Simple variation de la rubrique « Des chiffres et des mots », nous pouvons également lire, notamment dans l'édition du 21 avril 2005 de *La Presse*, une rubrique intitulée « L'élection du pape en quelques chiffres »²⁹. Il s'agit là du même concept, soit le choix de treize chiffres auxquels on attribue une signification. Il est intéressant de noter que les mêmes chiffres se retrouvent flanqués dans plus d'une édition, par exemple le chiffre « 3 : nombre de cardinaux électeurs canadiens qui ont participé au conclave » a été vu dans l'édition du 4 avril 2005, mais aussi dans celle du 21 avril. Seule variation, le temps du verbe « participer », d'abord utilisé au futur, ensuite au passé.

Dans le cas qui nous intéresse ici, il convient de mentionner que l'inflation de chiffres n'est pas uniquement le lot de la description du pontificat de Jean-Paul II, mais devient également caractéristique du début de pontificat de Benoît XVI. Par exemple, dans les premiers jours de son pontificat, nous avons pu lire, dans un article du *Journal de Montréal*, que Benoît XVI avait reçu une avalanche de courriels : « Le pape a reçu 56191 e-mails en 48 heures ». Les journalistes auraient alors pu utiliser cette information pour s'interroger sur le renouveau de la foi, sur l'espoir fondée sur le nouveau pape, etc. Pourtant, voici ce que les journalistes en ont retenu : « La plus grande partie des messages a été rédigée en anglais – 30 844 dans la langue de Shakespeare – contre 12 621 en italien, 6024 en espagnol, 2286 en allemand, la langue maternelle de Joseph Ratzinger, et 1455 en français. »³⁰

La folie des chiffres se poursuit également sous la forme d'alignements de dates et de nombreuses chronologies. Tout au long des souffrances précédant la mort du pape Jean-Paul II, mais tout particulièrement à partir de sa première hospitalisation au début du mois de

²⁸ « Des chiffres et des mots », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A15.

²⁹ « L'élection du pape en quelques chiffres », *La Presse*, 21 avril 2005, p. A11.

³⁰ AP, « Le pape a reçu 56191 e-mails en 48 heures », *Journal de Montréal*, 24 avril 2005, p. 11.

février 2005, les journaux ont massivement divulgué l'information sur ses problèmes de santé dans une perspective chronologique, ceux-ci s'inscrivant dans une longue liste d'antécédents médicaux. Ainsi, dès le 2 février 2005, nous aurons droit à un grand dévoilement des multiples mésaventures vécues par le pape en ce qui concerne sa santé et ce, tout au long de sa vie ; rien n'y échappe. La chronologie est tantôt perceptible à l'intérieur même d'un texte suivi, tantôt présentée sous la forme d'un tableau contenant, point par point, année par année, voire même jour par jour, les évolutions de la condition de santé du pape. Il va sans dire, nous y reviendrons plus loin, que ce type de présentation, orientée autour de tableaux, s'accompagne dans la majorité des cas d'un graphisme attirant l'œil, le déviant du reste du texte, celui-ci devenant presque inutile, voire inutilisé. C'est d'ailleurs le cas dans un article de Marco Fortier, dans le *Journal de Montréal*, où un tableau intitulé « Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II »³¹, qui liste tous les problèmes de santé subis par le pape depuis le 13 mai 1981, jour de la tentative d'assassinat à son endroit, occupe la moitié d'une page entièrement consacrée au pape. Il est intéressant de mentionner que sur la demie page restante, deux photos prennent le quart de page, ne laissant qu'un quart de page pour l'article en soi (*voir* appendice C).

Quant à la linéarité induite par la présence d'une chronologie guidant l'articulation d'un texte suivi, elle impose nécessairement un traitement de l'information en vases clos où les retours en arrière, les projections dans le futur, bref, la mise en relation des différents éléments prenant place sur une ligne temporelle donnée, ne sont pas permis. C'est ce que nous avons notamment pu observer lors de la litanie des problèmes de santé du pape, comme l'illustre cet extrait :

En avril 1994, il est tombé dans son bain et s'est cassé le fémur. [...] en juillet 1992, il a été hospitalisé pour l'ablation d'une tumeur bénigne aux intestins et des calculs rénaux [...] durant un voyage en Hongrie en septembre 1996, on a évoqué une "maladie extrapyramidale" [...]³².

C'est également pour ce style d'écriture, orienté autour d'une linéarité temporelle, que les journalistes ont opté lors de la mort du pape, pour procéder à une sorte de biographie, le plus

³¹ Marco Fortier, « Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II », *Journal de Montréal*, 3 février 2005, p. 10.

³² Mathieu Perreault, « La santé du pape sous la loupe », *La Presse*, 2 février 2005, p. A6.

souvent par le récit chronologique de sa vie. L'article de Mathieu Perreault intitulé « De Wadowice à Rome »³³ est un exemple-type ; chaque nouveau paragraphe, à quelques rares exceptions près, débute par une phrase contenant un marqueur temporel. En voici quelques extraits choisis : « Son père, Karol Wojtyla, né en 1879 » ; « La mère de Karol Wojtyla meurt en 1929 » ; « En 1938, il s'inscrit à la faculté de philosophie de l'Université Jagellon à Cracovie » ; « Il est ordonné prêtre à l'automne 1946 », etc.

Ainsi, se résumant trop souvent à de pures et simples énumérations sur un thème donné, qu'il s'agisse des problèmes de santé du pontife, de la rétrospective de son pontificat ou encore de chacun des voyages qu'il a effectués, année après année, les chronologies versent dans la facilité puisqu'elles libèrent de l'obligation de faire des liens entre les différents éléments d'information. Encore une fois, il y a accumulation de faits, de dates, de données chiffrées, qui deviennent pourtant rarement la source d'une réflexion critique. Il y a un manque évident d'explications et d'interprétations, comme le montre cet autre article tiré de *La Presse*, « Des voyages dans 129 pays »³⁴. Celui-ci, débutant par « Entre son élection au pontificat en 1978 et sa mort, Jean-Paul II a entrepris 243 voyages, dont 104 hors d'Italie, qui l'ont mené dans 129 pays différents », se poursuit par une énumération, année après année, de tous les pays visités par le pape. Que ressort-il de cette longue liste de visites outre-mer, qu'évoque l'esprit voyageur du pape ? C'est au lecteur à en tirer ses propres conclusions, aux lecteurs d'utiliser ces chiffres pour mieux les faire parler.

Par contre, pour être bien certain que le lecteur ait accès à toute l'information, trois fois plutôt qu'une, certains journaux n'hésitent pas à répéter, répéter et répéter encore. C'est d'ailleurs ce qui frappe lorsque nous analysons les articles de journaux parus tout au long de la dégradation de la santé de Jean-Paul II. En effet, après avoir pourtant eu accès jour après jour aux derniers développements concernant la santé du pape et ce, quasiment en temps réel ou en direct, le lecteur a également droit, au bout de quelques jours, à un récapitulatif des derniers événements, sous la forme d'une autre chronologie. Par exemple, le 2 avril 2005, après une couverture de presse plutôt massive de la figure papale au cours des jours

³³ Mathieu Perreault, « De Wadowice à Rome », *La Presse*, 3 avril 2005, p. A2.

³⁴ « Des voyages dans 129 pays », *La Presse*, 3 avril 2005, p. A21

précédents, *La Presse* offre à ses lecteurs un article intitulé « Le film des événements »³⁵, où nous avons droit à une xième chronologie des derniers moments de Jean-Paul II, avec, en prime, les mêmes citations qu'on avait pu lire en pages A1 et A2 de la même édition. La répétition est omniprésente.

Le même effet est également généré par le recours aux sondages. Encore une fois, le problème avec les sondages ne réside pas tant dans leur utilisation en soi que dans la propension des journalistes à faire l'étalage des données statistiques sans toutefois les mettre en lien ou en faire l'interprétation. L'ennui est lorsque que l'utilisation d'un sondage se résume à en publier les résultats, sans plus, comme ce fut le cas lors de l'élection de Benoît XVI, avec la diffusion, à la fois dans *The Gazette*³⁶ et dans le *Journal de Montréal*, des résultats d'un sondage mesurant le degré d'accord des catholiques américains avec le choix du nouveau pape. Dans les deux cas, l'article ne va pas plus loin que d'exposer les données à l'état brut, sans commenter le sondage, sans en faire l'analyse ou en dégager les significations :

Selon ce sondage, 13 % seulement des catholiques désapprouvent le choix du cardinal Ratzinger, et 6 % sont sans opinion. 27 % des personnes interrogées se déclarent «très contentes» de ce choix, 46 % «contentes», 15 % «pas très enthousiastes», 9 % «pas contents du tout» et 3 % sont sans opinion.³⁷

Le recours aux citations ou la pratique de la « petite phrase »

Recueillir diverses citations auprès des différents intervenants fait certes partie intégrante du travail journalistique. Celles-ci servent en effet à appuyer certaines idées, certaines affirmations, même à démontrer l'ampleur de la présence d'une opinion au sein d'une population donnée, dans une situation donnée. Par contre, au cœur même de la logique d'objectivité trône le recours abusif aux citations ou, en d'autres termes, à la pratique de la « petite phrase ».

³⁵ AFP, « Le film des événements », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A40.

³⁶ Dépêche tirée du Washington Post, « U.S. Catholics favour pope », *The Gazette*, 26 avril 2005, p. A18.

³⁷ AFP, « 81% des catholiques américains approuvent l'élection de Benoît XVI », *Journal de Montréal*, 27 avril 2005, p. 16.

À l'instar de la folie des chiffres, la folie des citations, qui se résume essentiellement à en faire un usage abusif, fait en sorte qu'elles ne parviennent plus à jouer leur rôle de soutien à l'interprétation, à l'analyse ; elle tend plutôt à les rendre inexistantes. Tout au long de l'agonie du pape, nous avons pu assister à une surenchère médiatique de citations. Des articles complets sont en effet construits sur le mode « citations », c'est-à-dire que le corps du texte est pratiquement composé d'une suite de citations mises bout à bout. Par exemple, suite à la première hospitalisation du pape, *Le Devoir* publie un article intitulé « La pape restera hospitalisé encore quelques jours »³⁸, qui se réduit presque exclusivement à un assemblage de citations de divers intervenants qui donnent leur avis sur la condition médicale du pape, lui souhaitant un prompt rétablissement. Tous y passent, ou presque : le grand rabbin de Rome, Riccardo Di Segni, le chargé de presse de la Maison Blanche, Scott McClellan, le cardinal Angelo Sodano, secrétaire d'État du Vatican, le porte-parole du Vatican, Joaquin Navarro-Valls, le chef de la diplomatie italienne, Gianfranco Fini et le cardinal Javier Lozano Barragan, responsable de la santé au Vatican (*voir* appendice D). C'est comme si offrir les citations de nombreux intervenants légitimait le travail du journaliste, alors qu'à notre avis, plus il y a de citations et moins il y a de liens entre elles, plus le travail du journaliste est occulté.

Car il est bien là le véritable drame relié à l'utilisation abusive des citations : l'absence de liens critiques et analytiques entre elles. Un article paru dans les pages du *Devoir*, mais tiré du quotidien français *Libération*, nous en fournit un exemple frappant³⁹. Afin de démontrer que les idées du nouveau pape, Benoît XVI, relèvent d'un antimodernisme flagrant, l'auteur du texte a, sous différents thèmes, accolé des citations de ce dernier provenant tantôt de conférences ou d'entrevues, tantôt d'écrits publiés. Il s'agit donc d'une suite de citations à l'aide desquelles le lecteur, laissé à lui-même, doit juger seul de l'antimodernisme de Ratzinger. Aucun lien entre les différentes thématiques, les diverses citations, et, pire, aucune conclusion quant au prétendu antimodernisme de Benoît XVI. Il s'agit du même phénomène avec la rubrique que nous avons précédemment mentionné, « Des chiffres et des mots », qui

³⁸ Presse Canadienne, « La pape restera hospitalisé encore quelques jours », *Le Devoir*, 3 février 2005, pp. A1 et A2.

³⁹ Marc Semo (*Libération*), « L'antimodernisme apparent de Ratzinger », *Le Devoir*, 24 avril 2005, p. B3.

présente, hors contexte et à l'état brut, les citations de différentes personnes, sans aucun effort de mise en lien, de mise en contraste ou d'analyse de ces citations. Cette rubrique de *La Presse*, tout au long de l'agonie et de la mort du pape, jusqu'à l'élection de Benoît XVI, fut largement alimentée par des citations à ce sujet, comme ce fut le cas dans l'édition du 2 avril 2005⁴⁰.

Par ailleurs, ces articles donnent trop souvent l'impression que, faute de nouvelles informations, les journalistes sont contraints à répéter la même information, mais – variation de style oblige – provenant de la bouche de différentes personnes. En fait, chaque citation n'apporte pas nécessairement une valeur ajoutée au discours sur un enjeu donné, ce qui devrait pourtant être son rôle premier ; au contraire, elle réduit l'article à une redondance pure et simple. C'est l'impression laissée par l'article de Marc Thibodeau dans *La Presse* du 2 avril 2005⁴¹, sur les dernières heures d'agonie de Jean-Paul II. En effet, tout l'article tourne autour de l'alignement de citations de plusieurs personnes, tous disant exactement la même chose : le pape va très mal, il va mourir. On y lit d'abord le cardinal Angelo Comnastri : « Ce soir ou cette nuit, le Christ ouvrira largement les portes au pape », puis le cardinal Camillo Ruini selon lequel Jean-Paul II « voit et touche déjà le Seigneur », ou encore le ministre de la Santé du Vatican, affirmant que Jean-Paul II est « à l'agonie ». Puis, le bal des citations se poursuit avec l'intervention du porte-parole du Vatican, Joaquin Navarro-Valls. Deux impressions se dégagent de ce constat : ou les journalistes ressentent l'obligation de dire quelque chose – peu importe quoi, mais quelque chose – en attendant la véritable nouvelle, soit la mort du pape ; ou ils veulent s'assurer de découvrir la vérité sur l'état de santé du pape. Dans les deux cas, l'alignement d'autant de citations n'apporte rien à la compréhension de l'événement.

Le même phénomène est également perceptible dans *Le Devoir*, qui, alors que le pape se meurt, publie un article faisant état de la vigile planétaire qui est en cours⁴². Peut-être justement dans le but de démontrer la nature planétaire de cette veille papale, *Le Devoir* nous offre les citations d'une foule de personnes, chacune livrant pourtant essentiellement le même

⁴⁰ « Des chiffres et des mots », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A15.

⁴¹ Marc Thibodeau, « Le monde se recueille », *La Presse*, 2 avril 2005, pp. A1 et A2.

⁴² AFP, « Une vigile partout à travers le monde », *Le Devoir*, 2 et 3 avril 2005, p. A3.

message empreint d'empathie et de tristesse. À titre d'exemple, sont cités la congrégation des sœurs de mère Teresa, le premier ministre de la Pologne, le porte-parole de la mairie de Wadowice, Lech Walesa, le Grand rabbin de Pologne, le mufti de l'Union religieuse musulmane de Pologne, Dálil Boubakeur, président du Conseil français du Culte musulman, le Turc qui a tenté d'assassiner le pape en 1981, le maire de Rome, la vice-présidente du gouvernement espagnol, et nous en passons.

Par ailleurs, lors d'une allocution du pape faite le 13 février 2005, *The Gazette* n'a cité qu'une seule phrase, qu'une seule idée : « Happy Sunday to everybody. Thank you. »⁴³ C'est à croire que cette phrase fut celle qui décrivait le mieux l'ensemble du discours papal, ce dont nous doutons bien sûr. Même choix de la part du *Journal de Montréal*, reprenant lui aussi une dépêche de l'*Associated Press* : « Il a ensuite souhaité un bon dimanche à la foule avant de faire le signe de la croix, déclenchant les acclamations des fidèles. "Je vous souhaite à tous un joyeux dimanche", a-t-il dit. La foule a répondu par des applaudissements et aux cris de "Vive le pape !" et "Longue vie au pape !" »⁴⁴

Le plus frappant avec l'utilisation des « petites phrases », c'est de constater à quel point la plupart des journalistes, surtout lorsqu'ils recueillent les témoignages de Monsieur et Madame Tout-le-Monde, sont conscients de la légèreté, de l'inutilité, voire de l'insignifiance, de certains des commentaires émis. Pourtant, tout en les dénonçant, ils les publient quand même, alimentant ainsi volontairement la futilité qui s'en dégage ; ce qui n'est d'ailleurs pas sans expliquer du même coup la popularité des tranches de vie. Une citation du journaliste Patrick Lagacé vient appuyer nos propos :

Une mer de brebis qui pleurent leur berger, pardonnez-moi l'accès [sic] de poésie, mais croyant ou pas, il faut s'incliner. Dans la masse oui. Car individuellement, entre vous et moi, les clichés qui sortent de la bouche des fidèles sont souvent d'une banalité anesthésiante. Comme Jola, 29 ans, venue de Silésie avec parents et amis, qui me dit : "Là, Jean-Paul II veille sur nous... Que va-t-on devenir sans lui?...On réfléchit au message du pape..." Ils disent tous la même chose, ou presque, c'est lassant à la fin..."⁴⁵

⁴³ AP, « Pope says mass », *The Gazette*, 14 février 2005, p. A14.

⁴⁴ AP, « Nouvelle apparition dominicale de Jean-Paul II », *Journal de Montréal*, 21 février 2005, p. 40.

⁴⁵ Patrick Lagacé, « 400 prêtres pour donner la communion », *Journal de Montréal*, 8 avril 2005, p. 24.

Ainsi, la pratique de la « petite phrase » contribue trop peu souvent à rehausser la qualité de l'article dans lequel il se trouve, d'autant plus qu'il n'est pas rare de retrouver plus d'une fois la même citation, soit parmi les différents quotidiens, soit à l'intérieur de deux éditions différentes du même quotidien ou pire, à l'intérieur du même cahier, la même journée, dans deux articles distincts. La reprise massive des dépêches d'agences de presse, largement répandue à travers l'ensemble des quotidiens, n'est pas étrangère à ce constat.

La reprise des dépêches d'agences de presse ou le risque de la répétition

Lorsque nous observons attentivement la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II, il est pertinent de s'attarder sur la composition du corpus. Ce qui nous intéresse ici est de mettre en lumière la provenance des articles : ont-ils été écrits par les journalistes réguliers du quotidien ? ; proviennent-ils d'une agence de presse ? ; sont-ils issus du travail d'un journaliste tout en étant basé sur une dépêche d'agence ? ; proviennent-ils du courrier des lecteurs ou des différents textes soumis par des spécialistes ? En relation avec la logique d'objectivité, ce qui est le plus révélateur quant à la source des divers articles est précisément de comparer la proportion des articles achetés des agences à celle des articles « faits maison ». En effet, la reprise pure de dépêches d'agence catalyse divers aspects de la logique d'objectivité, tel que nous l'avons vu au chapitre 2, notamment la réduction considérable, voire totale, du rôle d'analyse et de commentaire des journalistes du quotidien qui les utilise, de même que le risque de répétition et d'uniformisation entre les différents quotidiens, tous ayant la possibilité de reprendre la même dépêche. Et il n'est évidemment pas rare de retrouver la même dépêche dans plus d'un quotidien.

Dans le cas que nous étudions, il est intéressant de souligner que sur un total de 968 articles qui composent notre corpus, pas moins de 422 articles représentent des dépêches d'agence, soit 43,6 % de la totalité des articles. Ce qui est d'autant plus déplorable est que le nombre d'articles ayant été écrits entièrement par des journalistes est nettement inférieur au nombre de dépêches. Effectivement, au sein du corpus, nous avons pu en dénombrier 365, ce qui représente 37,7 % des articles. Ces statistiques nous amènent à conclure qu'en majorité, les quatre quotidiens étudiés utilisent plus de dépêches d'agence qu'ils ne produisent eux-mêmes

leurs articles. *La Presse* constitue la seule exception, puisqu'au total des quatre mois examinés, il est le seul organe de presse dans les pages duquel on a compté plus d'articles produits par leurs journalistes que d'articles provenant d'agences (176 articles de journalistes contre 54 dépêches). Le tableau suivant fournit plus de précision à ce sujet.

Tableau 5.2
Provenance des articles composant le corpus
pour chacun des quotidiens, selon les mois

	Février	Mars	Avril	Mai	Totaux
<i>Le Devoir</i>					
Dépêches d'agence	10	5	43	1	59
Journalistes	1	0	35	0	36
<i>Le Journal de Montréal</i>					
Dépêches d'agence	25	28	74	18	145
Journalistes	3	2	96	1	102
<i>La Presse</i>					
Dépêches d'agence	7	10	36	1	54
Journalistes	11	7	156	2	176
<i>The Gazette</i>					
Dépêches d'agence	19	18	122	5	164
Journalistes	1	4	44	2	51
			TOTAUX DÉPÊCHES		422
			TOTAUX JOURNALISTES		365

What, When, Where, Why, Who ? : lorsque l'écriture journalistique devient une mécanique

Un autre indice à tout le moins significatif de la logique d'objectivité concerne directement les techniques d'écriture journalistique. L'objectivité se mesure en effet par la routinisation de l'écriture, sa mécanisation, ou en d'autres termes son ancrage dans un modèle fixe, d'une grande rigidité, qui fait largement consensus au sein de la profession journalistique et qui oriente grandement le type d'information qui entrera dans ce cadre fixe. La pratique du *lead* journalistique, obligeant en quelque sorte le journaliste à répondre, dès les premières lignes de son article, aux cinq questions de base que sont *What ?*, *When ?*, *Where ?*, *Why ?*, *Who ?* constitue l'incarnation même de ce modèle journalistique. Principale conséquence de ce

modèle : une hiérarchisation de l'information qui place en priorité les faits bruts, reléguant au second plan l'information analytique et les commentaires.

Notre corpus nous fournit plusieurs exemples d'articles visiblement construits selon ce modèle. Dès les premiers mots de l'article, nous pouvons le percevoir, comme le montre à elle seule cette phrase, la première de l'article « Première apparition du pape depuis sa sortie », paru dans le *Journal de Montréal* : « Le souverain pontife, âgé de 84 ans, est apparu à sa fenêtre à la mi-journée, saluant la foule d'une main tremblante puis prononçant quelques mots. »⁴⁶ En une seule phrase, nous pouvons répondre à chacune des cinq questions constituant le socle du journalisme moderne. Nous pouvons également citer un deuxième article, celui-ci ayant paru dans l'édition du 3 avril 2005 de la *Gazette* et débutant par la phrase suivante : « Pope John Paul II, the charismatic Polish priest who guided the world's 1.2 billion Roman Catholics through more than 25 years of political upheaval and profound challenges to religious faith, died yesterday at the Vatican after months of declining health. »⁴⁷ Signes d'une ère où l'information, prête à consommer, est servie en toute vitesse, la pratique du *lead* et l'emphase sur les données brutes prennent inévitablement le dessus sur l'information plus consistante. Jumelé au compactage des articles et à la constante réduction de l'espace accordé aux textes – graphisme oblige –, ce modèle contribue sans aucun doute à renforcer l'effet général des logiques journalistiques, tout comme c'est également le cas pour l'utilisation massive des descriptions cliniques.

Descriptions cliniques : deux mots contenant 21 lettres, dont 8 voyelles et 13 consonnes

Ce que nous avons qualifié de descriptions cliniques, au chapitre 2, sont essentiellement des descriptions interminables qui contiennent une foule de détails précis à l'excès et d'énumérations futiles. La massive utilisation du mode descriptif au sein de l'écriture journalistique favorise bien évidemment un traitement des différents sujets d'actualité en fonction de ses facettes potentiellement descriptives, laissant dans l'ombre tout ce qui ne peut

⁴⁶ AP, « Première apparition du pape depuis sa sortie », *Journal de Montréal*, 14 février 2005, p. 30.

⁴⁷ Richard Foot et Mark Kennedy, « John Paul at peace », *The Gazette*, 3 avril 2005, p. A1.

être décrit. Le corpus d'articles produits alors que Jean-Paul II agonise et meurt est rempli d'exemples du vaste recours aux descriptions cliniques. Par exemple, Isabelle Hachey écrit :

À 12h30, les nouvelles sont enfin arrivées. Elles étaient bonnes. Après avoir subi une trachéotomie destinée à faciliter sa respiration, Jean-Paul II avait passé une bonne nuit. L'homme de 84 ans, qui souffre de la maladie du Parkinson, respirait sans aide et avait même déjeuné : 10 biscuits, yogourt et café au lait. "Il a tout mangé", a assuré le porte-parole pontifical, Joaquin Navarro-Valls.⁴⁸

Pure description du déjeuner papal, gracieuseté du service de presse du Vatican. Nous pouvons douter du véritable apport de cette information.

Plus tard, la mort du pape, jugé moment historique, donne lieu à de nombreuses cérémonies et attire maints journalistes à la place Saint-Pierre. Ceux-ci, fort probablement dans un souci de faire participer la masse à l'Histoire, ne manquent pas une occasion de procéder à une description en profondeur de tout ce qui se passe et de tout ce qui se trouve au Vatican. C'est le cas d'un article tiré du quotidien français *Le Monde*, publié dans *Le Devoir*, qui décrit à la perfection, sans oublier le moindre détail, les cérémonies funéraires de Jean-Paul II :

La couleur pourpre, celle des martyrs, éclate sur la pierre blanche de la basilique. Le pourpre est la couleur des 160 cardinaux et patriarches d'Orient, en habit d'apparat : soutane, barrette et mozette, alignés le long de la façade de Saint-Pierre. [...] Quand, à 10h6 [sic] hier, le cercueil en cyprès sort de la basilique, un vent fort balaie la place Saint-Pierre. Le soleil perce timidement les nuages. [...] Les porteurs pontificaux posent ensuite le cercueil devant l'autel, à même le sol, à cet endroit légèrement incliné du *sagrato*, le parvis.⁴⁹

Pour sa part, Mathieu Perreault profite de son entrée au Vatican pour détailler chaque centimètre de la chapelle Sixtine aux lecteurs de *La Presse*. Dès le premier paragraphe, le ton est donné :

La cheminée de laiton brillant monte le long des fausses draperies peintes sur le mur, puis du tableau de Michel-Ange qui représente Moïse prêchant aux juifs esclaves en Égypte. Ensuite, elle sort par un carreau manquant de la fenêtre quadrillée de plomb qui domine de 10 mètres la chapelle Sixtine.⁵⁰

⁴⁸ Isabelle Hachey, « Jean-Paul II respire normalement mais ne peut parler – l'attente », *La Presse*, 26 février 2005, pp. A1 et A8.

⁴⁹ Henri Tincq (*Le Monde*), « Le repos éternel », *Le Devoir*, 9 et 10 avril 2005, p. A6.

⁵⁰ Mathieu Perreault, « La chapelle Sixtine n'a pas échappé au progrès », *La Presse*, 17 avril 2005, p. A6.

Purement descriptifs et empruntant même le style et le langage plus littéraire des récits, ces deux articles donnent au lecteur l'impression d'assister, en direct, aux cérémonies funéraires du pape, d'être en personne dans cette chapelle célèbre : la description a le pouvoir du direct au sein de la presse écrite.

C'est également l'effet laissé par les séries d'articles écrits par Franco Nuovo, envoyé spécial du *Journal de Montréal* à Rome pour couvrir les derniers moments et la mort du pape, dans lesquels il explique presque à la minute près, tout ce qui se passe à Rome, toute son aventure d'envoyé spécial. Encore une fois, le sentiment qu'il nous laisse est celui de vouloir nous faire vivre en direct, sur place, l'ambiance qui y règne. Il est même arrivé que deux de ses chroniques paraissent dans la même édition du *Journal de Montréal*. Voici un extrait du premier article :

Je suis entré dans le cortège aux alentours de 15 heures. Nous étions déjà des dizaines de milliers. [...] Il faisait chaud. [...] J'ai eu de la chance. J'étais parmi la première vague à pénétrer sur la place. Avant d'y arriver, toutefois, j'ai bien dû passer 90 minutes dans le cortège qui avançait doucement, dix mètres par dix mètres, qui s'immobilisait, qui repartait. L'attente a duré des heures.⁵¹

Il est d'ailleurs à prévoir que l'avalanche de descriptions sera aussi caractéristique du pontificat de Benoît XVI, comme le laisse présager cet extrait tiré d'un article de *La Presse* :

Le prélat s'en tenait toujours à l'eau, au jus d'orange ou aux boissons gazeuses à saveur d'orange, selon M. Fulvimari et d'autres restaurateurs. Au *Ristorante Venerina*, où le nouveau pape était un client régulier, les commentaires abondent dans ce sens. Benoît XVI, qui y était allé pour la dernière fois il y a environ deux mois, commandait des spaghettis à la sauce tomate lorsqu'il était pressé. Lorsqu'il avait un peu plus de temps, il optait pour des fettucine Porto Vieste. Parfois, il lui arrivait de sauter le plat principal et de commander tout de suite de la crème glacée.⁵²

Enfin, la présence et l'utilisation des descriptions cliniques se marient superbement bien avec la tendance actuelle à accoler, au sein d'un même article, plusieurs idées distinctes, dont le seul marqueur de relation est ce « et » qui apparaît inévitablement lorsqu'une idée succède à une autre. Une dépêche de l'*Associated Press*, reprise par *The Gazette*, est un bel exemple d'article où se jumellent les deux tendances. La description détaillée des bouquets de fleurs

⁵¹ Tiré de l'article de Franco Nuovo, « Le fleuve vers la mer », *Journal de Montréal*, 5 avril 2005, p. 2. Le deuxième article paru dans la même édition est le suivant: Franco Nuovo, « Un homme mort », *Journal de Montréal*, 5 avril 2005, p. 16.

⁵² Bloomberg, « Le nouveau pape mange en vitesse, sans vin », *La Presse*, 26 avril 2005, p. A5.

offerts par les différentes ambassades au pape malade y côtoie – dans un article relativement court – des détails sur la santé du pape, d'autres sur les événements entourant son hospitalisation et d'autres encore sur son abdication possible :

Hard to miss was a nearly 2-metre-high arrangement of roses in yellow and white, the official colours of the Vatican, sent last week by the Lybian embassy. [...] Hospital staff quickly dispatched overflow floral arrangements to churches in Rome. Flowers from the governments of Lybia and Qatar decorated the hospital chapel.⁵³

Ceci ET cela ET encore ceci ET encore cela

La logique d'objectivité favorise, tel que nous l'avons largement développé antérieurement, la production d'articles qui juxtaposent des idées de différentes natures, en omettant trop souvent de faire des liens en elles. Ce que nous avons nommé, à la suite de Sloterdijk, la logique du « et » implique une organisation des articles selon le modèle « une idée par paragraphe ». L'article « Pope expected home in time for Holy Week »⁵⁴ paru dans *The Gazette* constitue un excellent exemple de l'effet du « et ». Effectivement, dans un même article, on mélange plusieurs niveaux d'information, sans jamais – ou presque – faire de lien entre les thématiques. Résultat : un véritable fourre-tout de l'information. Voici les phrases débutant chacun des paragraphes : « Holy Week ceremonies include several masses, an outdoor Way of the Cross procession at the Colosseum and a major address on Easter Sunday » ; « The spokesperson said the pope has suffered no complications since surgery at Rome's Gemilli Polyclinic hospital [...] » ; « A girl identified only as Sonia wrote from the island of Sardinia asking the pope to come and bring his bathing suit "because the sea is beautiful and the thermal baths would be very good for you » ; « John Paul has Parkinson's disease, a progressive neurological disorder that affects muscle control, making speech and physical movement difficult. » Plutôt que d'approfondir un aspect donné du sujet, l'article mise sur la diffusion du plus grand nombre d'information différente.

⁵³ AP, "What do you give a pope when he's in the hospital? – Floral flow fills Rome's churches", *The Gazette*, 8 février 2005, p. A18.

⁵⁴ AP, « Pope expected home in time for Holy Week », *The Gazette*, 8 mars 2005, p. A18.

C'est également ce qui se dégage de l'article « Jean-Paul II est hospitalisé d'urgence »⁵⁵, publié dans les pages du *Devoir* en date du 2 février 2005. On y retrouve un véritable mélémélo d'information de nature variée, dont le résultat est un article sans queue ni tête. Extraits : « Des lumières filtraient de la chambre privée du pape au dixième étage de l'hôpital où aucune mesure spéciale de sécurité n'était visible, mais dont l'entrée était interdite aux nombreux journalistes présents sur place » ; « Une dizaine de personnes âgées, habitant sans doute le quartier, s'étaient également regroupées devant la polyclinique dans le froid de la nuit [...] » ; « Jean-Paul II a été transporté à l'hôpital dans son ambulance privée, un véhicule sans insigne qui le suit dans tous ses déplacements ». On y mêle même une leçon de santé publique : « Une épidémie de grippe a frappé la péninsule [italienne], contraignant, selon les chiffres, près de 600 000 Italiens, soit 1 % de la population, à garder le lit. » La plus grande conséquence de la logique du « et » est de produire un traitement de l'information en vases clos, qu'il s'agisse des diverses facettes d'un même sujet ou des différents sujets d'actualité entre eux. Une fois les différentes informations considérées et appréhendées comme des réalités distinctes, sans s'efforcer de faire de véritables liens entre elles, leur analyse s'en trouve incontestablement réduite et la compréhension des problématiques est rendue difficile.

C'est d'ailleurs le triste constat que nous nous permettons de faire suite à la lecture de notre corpus à la lumière de la logique d'objectivité journalistique. Malgré la profusion d'éléments d'information et la quantité d'articles produits, il nous apparaît que la question de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II n'a pas été traitée en profondeur. Alors qu'ils représentent des piliers indispensables à une analyse fine et critique des événements et des enjeux, les chronologies, sondages, dates, citations, énumérations et autres descriptions ne parviennent pas, pris à l'état brut, à nous faire comprendre et saisir la signification véritable de l'agonie papale, encore moins celle de la mort du chef de l'Église catholique.

5.3.1.2 *L'importance du voir : quand le tout visible brouille*

Tel que nous l'avons développé au cours de notre deuxième chapitre, la logique du visible se manifeste de différentes façons dans la pratique journalistique. Que ce soit par le triomphe de

⁵⁵ AFP, « Jean-Paul II est hospitalisé d'urgence », *Le Devoir*, 2 février 2005, p. A8.

la forme sur le contenu, de l'image sur le texte, notamment par l'utilisation de photos, d'illustrations, de tableaux et de graphiques, ou encore par la personnification des enjeux d'actualité, voir et donner à voir deviennent un passage obligé au sein de la sphère journalistique. Les articles parus autour des événements accompagnant la mort de Jean-Paul II nous fournissent d'excellents exemples qui attestent de la réelle présence et des impacts de cette logique journalistique. Nous proposons ici d'en examiner quelques-uns.

Lorsque la mise en forme et le visuel deviennent l'information

Nous avons largement insisté sur le recours croissant à un visuel accrocheur – ou « vendeur » diront certains – pour accompagner les articles journalistiques. En plus de représenter les gages d'une certaine objectivité, les différents modes d'illustration d'une problématique donnée rendent celle-ci vivante, réelle, sans l'ombre d'un doute vraie. Le visuel a acquis en soi une valeur d'information, souvent au détriment du texte de l'article, et ce, à un point tel qu'il tend à remplacer le texte. En ce qui concerne la mise en forme et le visuel, nous analyserons donc notre corpus en fonction de la présence, de la quantité et de la prédominance des illustrations.

Dans un premier temps, afin de posséder une réelle mesure pour évaluer la place qu'occupent le visuel comparativement à celle qu'occupent le texte, nous avons procédé, pour chacun des quotidiens, au décompte des articles qui contiennent une ou des illustration(s) et de ceux qui n'en possèdent pas. Au total des 968 articles qui composent notre corpus, 527 articles sont accompagnés d'au moins une illustration, ce qui représente 54,4 % des articles, contre 441 articles sans illustration, soit 45,6 % du total. Ainsi, en majorité, les articles contiennent un élément visuel pour appuyer, expliquer, bonifier, éclaircir ou illustrer les propos contenus dans le texte. Dans un deuxième temps, nous avons analysé seulement les articles illustrés afin de les classer en deux groupes, selon la proportion respectivement occupée par le texte et par les illustrations : un premier groupe constitué des articles dont les illustrations sont plus grandes ou égales au texte et un deuxième groupe dont le texte occupe un plus grand espace que les illustrations. En ce qui concerne 54,6 % des 288 articles illustrés, on observe une prédominance des illustrations, contre 45,4 % des articles au sein desquels l'espace dévolu au

texte reste supérieur aux illustrations de toutes sortes. Il est donc plus fréquent de rencontrer des articles dont le volet visuel prend le dessus sur le volet texte, en termes d'espace toujours. Le tableau ci-dessous permet d'apprécier la répartition des articles de chacun des quotidiens, selon les mois, en fonction de son rapport *espace textes – espace illustrations*.

Tableau 5.3

Répartition des articles du corpus en fonction de leur rapport *textes – illustrations*

	Février	Mars	Avril	Mai	Totaux
<i>Le Devoir</i>					
Sans illustration	5	1	43	0	49
Illustrations plus grandes ou égales au texte	3	3	30	0	36
Texte plus grand que les illustrations	3	2	33	1	39
<i>Le Journal de Montréal</i>					
Sans illustration	6	9	82	11	108
Illustrations plus grandes ou égales au texte	10	10	65	4	89
Texte plus grand que les illustrations	12	12	39	4	67
<i>La Presse</i>					
Sans illustration	16	12	132	2	162
Illustrations plus grandes ou égales au texte	6	7	92	2	107
Texte plus grand que les illustrations	5	5	59	1	70
<i>The Gazette</i>					
Sans illustration	12	16	89	5	122
Illustrations plus grandes ou égales au texte	6	4	45	1	56
Texte plus grand que les illustrations	3	4	55	1	63
TOTAUX ARTICLES SANS ILLUSTRATION					441
TOTAUX ARTICLES AVEC ILLUSTRATION					527
TOTAUX ARTICLES = ILLUSTRATIONS PLUS GRANDES OU ÉGALES AU TEXTE					288
TOTAUX ARTICLES = TEXTE PLUS GRAND QUE LES ILLUSTRATIONS					239

Que nous révèlent ces chiffres ? D'abord, ils nous montrent l'importance réelle de recourir au visuel et à une mise en page attrayante pour séduire le lecteur. Un abonné du *Devoir* l'illustre d'ailleurs très bien, alors qu'il raconte, par l'entremise d'une lettre ouverte, sa réaction à la vue de la *une* de l'édition publiée par *Le Devoir* lors de la mort du pape :

Toutes mes félicitations pour la photo de Jean-Paul II en une de samedi. Abonné du *Devoir*, j'avais été ému en ramassant mon exemplaire dans l'entrée de l'immeuble samedi matin. Plus tard dans la journée, dans un kiosque à journaux, j'ai regardé attentivement toutes les piles de quotidiens, autant francophones qu'anglophones. La pile du *Devoir* se démarquait totalement : photo, couleur, titre, émotion.⁵⁶

À elle seule, cette citation vient expliquer et légitimer le règne du visible.

Nous observons également une propension à allouer aux illustrations un espace équivalent ou même plus grand que celui accordé au texte lui-même. Notre corpus nous en fournit d'ailleurs plusieurs exemples frappants. Citons notamment un article de Marco Fortier intitulé « Les Polonais d'ici prient pour leur compatriote »⁵⁷ qui occupe une page entière du *Journal de Montréal* du 3 février 2005. Sur l'entièreté de la page, seulement un quart de page est consacré au texte de l'article en soi : une moitié de la page est occupée par un tableau portant le titre *Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II* – listant tous les problèmes de santé subis par le pape depuis le 13 mai 1981 – puis le quart de page restant arbore deux photos. Jumelant deux modes d'illustration, l'emphase est clairement mise sur le volet visuel de l'information.

Un mois plus tard, c'est au tour de *La Presse* de nous offrir un exemple supplémentaire de la place centrale accordée à l'aspect graphique. Deux pages entières, côte à côte – prenant place au sein d'un cahier presque entièrement dédié à la mort du pape Jean-Paul II – sont consacrées au conclave à venir. L'article, intitulé « Le conclave : une lutte idéologique »⁵⁸, est accompagné de tout un arsenal graphique, se réduisant à n'occuper que l'équivalent d'un quart de page (voir appendice E). Le quart supérieur des deux pages est occupé par un bandeau graphique illustrant le collège des cardinaux, chaque cardinal étant représenté par un petit rectangle de couleur selon sa branche idéologique. Ensuite, presque une demie page est consacrée à la répartition géographique des cardinaux ayant participé aux cinq derniers conclaves, diagrammes en cercle (ou en « pointes de tarte ») à l'appui, puis la répartition géographique des cardinaux actuels par continent, carte du monde en prime. Sur la deuxième page, un même espace que celui de la répartition géographique est dédié aux cardinaux

⁵⁶ André Duchemin, « La une du *Devoir* », *Le Devoir – Section Lettres*, 5 avril 2005, p. A6.

⁵⁷ Marco Fortier « Les Polonais d'ici prient pour leur compatriote », *Journal de Montréal*, 3 février 2005, p. 10.

⁵⁸ Mathieu Perreault, « Le conclave : une lutte idéologique », *La Presse*, 3 avril 2005, pp. A14-A15.

papabile, photos et courtes biographies incluses. Enfin, un peu plus du sixième de cette page est occupé par des données chiffrées sur les années des derniers conclaves, le nombre de jours qu'ils ont duré, de même que le nombre de tours nécessaires à l'élection du nouveau pape et bien sûr, le nom de l'heureux « gagnant ». Le tout est accompagné d'une liste des paris pris à ce moment, sur Internet, sur le prochain pape élu – un tableau que nous avons d'ailleurs pu retrouver dans un autre article paru 15 jours plus tard, tout comme celui de la répartition géographique avec la carte du monde⁵⁹. Cet ensemble graphique nous a-t-il réellement permis, en un simple coup d'oeil, presque par magie, de mieux comprendre les ressorts et les véritables enjeux d'un conclave ? Rien n'est moins sûr.

En effet, il est impératif de comprendre qu'en termes de visuel et d'images, la source réelle de notre inconfort ne se trouve pas dans l'utilisation des illustrations en soi. De la même façon que nous l'avons expliqué pour l'utilisation des chiffres, des statistiques et des citations, nous croyons que dans certains cas, une illustration bien utilisée peut effectivement contribuer à une meilleure compréhension des diverses réalités humaines vécues quotidiennement. Toutefois, nous sommes convaincus qu'une image ne peut remplacer totalement un texte, qu'elle devra continuellement être accompagnée de mots, de paroles, pour réaliser son plein potentiel d'explication. Par ailleurs, il nous apparaît évident que la surabondance et l'enchevêtrement d'illustrations, plutôt que de favoriser une compréhension plus claire des événements, produisent bien souvent le contraire : ils embrouillent la vision. Un exemple de cette obsession graphique poussée à l'extrême, qui produit un article au style trop chargé et quasi illisible, est tiré de l'article « Plenty of papal dark horses »⁶⁰ dans *The Gazette* (voir appendice F). On y trouve, dans une seule boîte graphique mesurant environ 20 centimètres par 15 centimètres : 1) Un petit dessin des deux types de vêtements portés par les cardinaux avec des flèches nous indiquant le nom de chacune des pièces de linge, exactement comme dans les livres d'enfants ; 2) Un aperçu des différentes tâches quotidiennes des cardinaux, en quatre temps ; 3) Une énumération des différents titres portés par les cardinaux ; 4) Un tableau incorporant une carte du monde imagée, pour expliquer et illustrer où se trouvent, en pourcentage, à la fois la population catholique et les cardinaux électeurs.

⁵⁹ Voir l'article de Mathieu Perreault, « Le spectre de la majorité simple », *La Presse*, 18 avril 2005, p. A3.

⁶⁰ AP, « Plenty of papal dark horses », *The Gazette*, 13 avril 2005, p. A18.

Ensuite, ces derniers sont représentés en chiffres absolus, par des petits icônes en forme de cardinaux. Difficile d’imaginer que toutes ces informations puissent être synthétisées, mais également intégrées, dans une surface si petite.

Nous éprouvons d’ailleurs un doute quant à la pertinence du choix des illustrations. Est-ce que les illustrations choisies, *a fortiori* les photos, contribuent réellement à augmenter la compréhension des enjeux qui se déroulent sous nos yeux ? Ajoutent-elles de la valeur à l’information ? Par exemple, les nombreuses photos montrant le pape en proie à des souffrances visiblement horribles nous permettent-elles de bien saisir la signification de la douleur dans la religion catholique ou encore la valeur de la souffrance pour le pape lui-même ? Encore une fois, nous en doutons. Quelle valeur d’information contient la photo, d’un format somme toute important, montrant un agent de sécurité parlant au téléphone à partir de la galerie d’une chambre de l’hôpital Gemilli, alors que le pape y est hospitalisé ? En quoi un énorme graphisme en quatre temps, aux allures d’une véritable carte touristique situant Rome dans l’Italie, la cité du Vatican dans Rome, les différents bâtiments dans la cité du Vatican et enfin la Basilique Saint-Pierre et les bâtiments adjacents – borne kilométrique à l’appui – devrait-il contribuer à forger notre compréhension des « règles du jeu d’un conclave », qui est pourtant le titre de l’article que ce visuel accompagne ?⁶¹ (voir appendice G).

Et ceci est sans compter les tableaux et graphiques auxquels nous aurons droit deux fois plutôt qu’une, entre les différents quotidiens, mais surtout au sein d’éditions différentes du même titre. Plutôt que de favoriser l’ajout de nouvelles informations, ou encore un approfondissement de certaines facettes des événements, il arrive que le choix éditorial privilégie l’emploi, une seconde fois, du même visuel. Nous avons par exemple pu le voir dans deux éditions de la *Gazette* – parues à un jour d’intervalle – qui contiennent le même tableau récapitulatif de la longueur (en nombre de jours) des conclaves précédents, avec l’année où ils se sont déroulés, puis le nom du pape qui en est sorti « gagnant ».⁶²

⁶¹ Mathieu Perreault et Judith Lachapelle, « Les règles du jeu d’un conclave », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A22.

⁶² Voir les articles AP, « Church wraps up official mourning period for John Paul », *The Gazette*, 17 avril 2005, p. A10 et AP, « Cardinals begin conclave today to elect next pope », *The Gazette*, 18 avril 2005, p. A16.

Ainsi, tel que nous l'indique la majorité des articles composant notre corpus d'étude, la logique du visible, qui s'exprime dans un premier temps par l'entremise de l'utilisation massive d'illustrations de natures différentes, séduit certes l'œil du lecteur, mais ne contribue pas, en général, à instruire ce dernier et à bonifier son véritable bagage de connaissances sur les diverses problématiques, dont ici l'agonie et la mort de Jean-Paul II. Par contre, si cette faculté de séduire incite les journalistes à utiliser les éléments visuels, à offrir du visible, elle incite également les aspirants à la médiatisation à offrir eux aussi du visible, comme ce fut le cas du Vatican tout au long des événements. C'est ce que nous aborderons maintenant.

Quand les institutions aspirant à la médiatisation jouent le jeu du visible

Tout au long des événements qui entourent la mort du pape, au fil des articles de journaux, nous en apprenons un peu plus sur les différentes stratégies de communication – en grande partie héritées du règne de Jean-Paul II – mises de l'avant par le Vatican pour gérer ses relations avec les médias. Faute d'avoir accès aux communiqués de presse diffusés par le Vatican, nous nous concentrerons sur les indices dispersés ici et là à l'intérieur des articles afin de tenter d'analyser la façon dont les autorités vaticanes ont, consciemment ou non, misé sur l'aspect visuel des événements dans ses communications médiatiques.

À travers notre corpus, une constante revient lorsqu'il est question des moyens de communication dont fait usage le pape, en collaboration étroite avec les autorités vaticanes : la centralité du visible, du visuel, du voir. En effet, plusieurs des éléments de communication utilisés visent à rendre visible le pape. Il est vrai, comme l'affirme Patrick Snyder, un théologien de l'Université de Sherbrooke cité dans un article du *Devoir*, que « Le pape n'a pas le choix, selon sa constitution. S'il n'apparaît pas en public, il ne remplit pas sa fonction, telle qu'il la comprend. Il est obligé de le faire de par son mandat, qui est celui de communiquer avec ses fidèles. »⁶³ Il est donc fort cohérent que le pape ait recours à des stratégies de communication axées sur le visible, puisque l'esprit même de la papauté est justement basée sur cette nécessaire visibilité. Par contre, l'ampleur de la visibilité

⁶³ Pauline Gravel, « Pour ou contre l'agonie en direct ? », *Le Devoir*, 1^{er} avril 2005, pp. A1 et A10.

médiatique du pape nous amène à nous interroger à savoir si le pape n'outrepasse pas la simple fonction papale à apparaître en public pour en donner toujours plus aux journalistes et répondre ainsi aux fortes pressions médiatiques. Effectivement, contrairement à l'auteur d'une lettre ouverte parue dans *La Presse*, qui affirme que « l'Église, n'étant pas une institution politique [...] n'est pas influencée ni par les sondages ni par les pressions médiatiques »⁶⁴, nous croyons qu'elle y est en plusieurs points soumise, tel que l'attestent certains exemples tirés de notre corpus.

D'abord, malgré la présence de mille et unes équipes de télévision du monde entier, évidemment toutes munies de caméras braquées en quasi permanence sur la figure papale, le Vatican met tout en œuvre pour maximiser la visibilité du pape et ce, à toutes les étapes de son agonie et de sa mort. Nous n'avons qu'à penser à la célèbre « papomobile », qui est en elle-même est un exemple frappant de la médiatisation du pape et de la volonté de l'offrir à la vue de tous en tout temps⁶⁵. De plus, notre corpus nous offre de nombreux autres exemples. Notamment, lors du retour du pape au Vatican, suite à une première hospitalisation, voici ce que rapporte *Le Devoir* : « Les traits tirés, le pape, 84 ans, a quitté l'hôpital à bord d'un monospace gris clair où une caméra avait été installée permettant de voir en direct le pape saluer et bénir la foule massée sur le passage du véhicule. »⁶⁶ Le Vatican, afin de s'assurer que le pape serait bien vu – et le plus près possible de surcroît – va même jusqu'à installer une caméra dans la voiture le ramenant chez lui. Le même stratagème se répète alors que le pape, toujours en convalescence à l'hôpital, cette fois-ci suite à une nouvelle hospitalisation, reçoit une délégation d'évêques tanzaniens. Le Vatican décide de produire une vidéo de cette rencontre et de la diffuser aux médias, comme le mentionne *The Gazette* :

The Vatican released a video yesterday of Pope John Paul speaking, the first time he has been heard publicly since his Feb. 24 throat operation to help him breathe. The video was made of a meeting with Tanzanian bishops in the Pope's hospital room. He says a few words in a husky voice, including “*va bene*,” Italian meaning “OK,” after the two bishops tell John Paul in English that Tanzanians are praying for him and love him.⁶⁷

⁶⁴ Pierre-Yves Cortès, « L'Église changera-t-elle ? », *La Presse*, section *Forum*, 19 avril 2005, p. A22.

⁶⁵ Voir à ce sujet la photo de la papomobile qu'en fait le *Journal de Montréal*, fort révélatrice de sa relation avec le « voir », *Journal de Montréal*, « Le pape rentre à la maison », 11 février 2005, p. 30.

⁶⁶ AFP, « Jean-Paul II est de retour au Vatican plus tôt que prévu », *Le Devoir*, 14 mars 2005, p. B5.

⁶⁷ Vatican City, « Pope speaks publicly », *The Gazette*, 12 mars 2005, p. A26.

Deux constats découlent de cette décision communicationnelle. Dans un premier temps, la production d'une vidéo de qui que ce soit, Jean-Paul II ou un autre, alors qu'il est toujours confiné à sa chambre d'hôpital, convalescent, est une pratique discutable. De plus, malgré que nous soyons conscients que lorsque le pape ne se montre pas pour une longue période de temps, les rumeurs vont bon train dans la sphère publique, la diffusion de cette séquence vidéo ne contribue pourtant pas à la compréhension de l'événement qui est en train de se dérouler.

C'est d'autant plus vrai que la rencontre se révèle être bien pauvre en termes de réelles informations, tel que le rapporte les journalistes. Plus tard, au cœur des préparations des célébrations de Pâques, l'incertitude quant à la présence du pape soulève les inquiétudes et les doutes. Si se montrer, se manifester, est devenu synonyme d'exister, de vivre et d'être, à l'inverse, ne pas se montrer, se taire, équivaut systématiquement à cesser d'exister, de vivre et d'être. C'est d'ailleurs ce que tend à confirmer le responsable de la communauté laïque Sant'Edigio, Andrea Riccardi, cité dans l'article de Mathieu Perreault en réaction au fait que les autorités vaticanes chercheraient, par différentes stratégies, à relativiser la gravité du silence de Jean-Paul II : « dans un monde habité par le bruit, le silence intrigue. La machine médiatique exige chaque jour des signes de vie et des sacrifices. Il semble que qui ne parle pas n'existe pas. »⁶⁸

On peut observer le même phénomène et les mêmes préoccupations de la part des autorités vaticanes alors qu'elles installent une caméra et un appareil vidéo dans la chapelle privée du pape, située dans l'enceinte du Vatican. Comme il s'agit de la première fois en 26 ans de pontificat que le pape, trop malade, ne peut présider ou même assister en personne aux célébrations du Vendredi Saint, il devient nécessaire de trouver une façon de le rendre néanmoins présent, afin de rassurer les fidèles. C'est dans cet objectif précis qu'est mis sur pied le stratagème technologique permettant de filmer le pape en direct de sa chapelle, en train de regarder la télévision, celle-ci diffusant des images de ses fidèles célébrant le

⁶⁸ Mathieu Perreault, « Des médecins convoqués d'urgence au chevet du pape », *La Presse*, 23 mars 2005, pp. A1-A2.

Vendredi Saint. Les images du pape regardant ses fidèles étaient ensuite rediffusées à ceux-ci via deux écrans géants dressés au Colosseum. En poussant un cran plus loin ce système technologique, Jean-Paul II aurait même pu voir ses fidèles le regarder en train de les regarder. On assiste ici à un fascinant jeu du chat et de la souris, qui brouille toutefois qui est le chasseur et le chassé, qui est l'exhibitionniste et le voyeur. Nous élaborerons plus loin cette facette des événements. Contentons-nous ici de mentionner que *The Gazette* rapporte à ce sujet que le pape « seated alone before his own television, he became at once another spectator of a ceremony marking the Crucifixion of Christ. »⁶⁹ L'article poursuit par ailleurs en insistant sur le fait que le pape « seems determined to show himself still the leader of the world's one billion Roman Catholics. » Le message nous apparaît limpide : pour demeurer le leader des catholiques, le pape doit se montrer. Par contre, il y a un bémol dans la logistique du Vatican : comme on n'a vu le pape que de dos – et qu'il n'a pas parlé de surcroît –, les rumeurs quant à la gravité de son état de santé repartent de plus belle. Le manège n'a pas totalement obtenu les résultats souhaités par les autorités vaticanes.

Qu'à cela ne tienne, dès le lendemain, dans *La Presse*, les journalistes font état de l'opinion de certains spécialistes – dont le vaticanologue Luigi Accattoli que nous citerons ici – qui estiment que le Vatican se préparerait à entrer dans une nouvelle phase du pontificat de Jean-Paul II, rendue nécessaire par la maladie et la condition physique de ce dernier :

La hiérarchie vaticane expérimente la possibilité – jamais vue auparavant – d'une sorte de gouvernement [de l'Église, NDLR] par le geste et l'image [...] L'élément décisif de cette nouvelle phase du pontificat est la télévision, qui permet au pape convalescent d'être présent sans l'être.⁷⁰

Cette possibilité émise, nous ne pouvons qu'en tirer le constat de la nécessité, pour qui veut exister, d'être présent, d'être visible.

Plus tard, alors que le pape se meurt, un journaliste du *Devoir* rapporte ceci :

Dans les deux dernières semaines, le pape a espacé ses apparitions publiques. Autrefois le champion du contact direct avec les foules, il a été contraint à de brèves apparitions à la fenêtre de ses quartiers, apparitions qui prenaient, avec des rideaux

⁶⁹ Ian Fisher (New York Times), "Pope appears to faithful via video at Good Friday procession", *The Gazette*, 26 mars 2005, p. A19.

⁷⁰ AP, « Jean-Paul II a suivi la veillée pascale à la télévision », *La Presse*, 27 mars 2005, p. A6.

s'ouvrant et se fermant sur l'image vacillante du pape hissé sur un fauteuil électrique, des allures théâtrales. [...] Les photos de son visage crispé et souffrant ont fait le tour du monde.⁷¹

Ainsi, jusqu'à la dernière minute, jusqu'au dernier souffle du pape, il a tenté d'apparaître à ses fidèles, persévérant dans ses habituelles apparitions à la fenêtre de sa chambre, malgré la souffrance, malgré la douleur qui s'achevait. Cette volonté de montrer le pape jusqu'au bout, même dans la mort, fut enfin confirmée lorsque le Vatican, créant ainsi un précédent, accepte d'admettre les caméras de télévision dans le Palais Apostolique pour assister et filmer des images de l'exposition de la dépouille de Jean-Paul II. Les organes de presse eux-mêmes sont surpris de cette décision, comme le montre le titre de la « une » du *Journal de Montréal* du 4 avril : « La dépouille du pape devant les caméras : surprise au Vatican »⁷². Plus loin, en page trois, le journaliste Michel C. Auger développe sur les raisons de cet étonnement :

Le geste peut sembler banal, mais dans le protocole très strict du Vatican, une telle prise d'images n'avait jamais été permise et elle a beaucoup surpris. Des images des funérailles des papes précédents avaient, bien sûr, été diffusées mais jamais jusqu'ici on n'avait [sic] considéré comme acceptable de montrer des cérémonies qui avaient un caractère plus privé.⁷³

Ici, les autorités vaticanes ont donné aux journalistes présents, beaucoup plus que ce qu'ils attendaient, alors qu'ils sont pourtant férus de transparence absolue, comme nous le verrons plus loin.

Mentionnons enfin que même suite au décès de Jean-Paul II, le Vatican manie fort bien les concepts du « voir » et de la « présence ». Il le fait si bien, qu'il se fait même un devoir de justifier ses absences et son mutisme – et du coup celui des cardinaux – à la veille du conclave, au cours duquel prévaut la règle du silence et de la réclusion pour ses participants. Cette règle, le Vatican le sait bien, est inadaptée à un monde où tout tourne autour des médias et du visible. C'est pourquoi il a tenu à organiser un point de presse, que le *Journal de*

⁷¹ Guillaume Bourgault-Côté, « Le pape "va mal, très mal" », *Le Devoir*, 1^{er} avril 2005, pp. A1 et A10.

⁷² Voir la une du *Journal de Montréal*, 4 avril 2005, p. 1.

⁷³ Michel C. Auger, « Le pape des premières », *Journal de Montréal*, 4 avril 2005, p. 3.

Montréal relate, pour annoncer, par la voix de son porte-parole J. Navarro-Valls, qu'« il ne fallait pas y voir “du désintérêt ou un manque de courtoisie envers les médias”. »⁷⁴

Ainsi, si la nature des différentes stratégies de communication utilisées par le pape et le Vatican est étroitement reliée à la nature même du rôle papal, il nous semble évident qu'elle est également en parfaite adéquation avec les logiques journalistiques. Le « voir » est central à la pratique journalistique moderne et nul ne peut aspirer à la médiatisation s'il ne fournit pas du « voir », du visible. Dans le cas qui nous intéresse ici, le Vatican et le pape ont su, à toutes les étapes de la fin de vie de ce dernier, faire correspondre leurs stratégies avec celles des médias, notamment en exploitant tous les éléments qui composent l'univers visuel. Cette adéquation est d'ailleurs mise en évidence dans notre corpus, par exemple lorsque nous examinons le champ lexical amplement relié au visuel et à l'obsession du « voir », qui occupe une place centrale au sein de certains articles. Mentionnons, à titre d'exemple, un article paru dans *La Presse*⁷⁵ du 30 mars. En plus de montrer trois photos du pape le visage tordu, visiblement aux prises avec une douleur intolérable, cet article joue constamment sur le thème du « voir », du « montrer », par opposition à l'absence. On peut y relever tout un lexique relié à ce thème : « mais il pourrait se montrer » ; « La décision de se montrer » ; « Mercredi dernier, Jean-Paul II s'est ainsi montré » ; « une apparition aujourd'hui permettrait de calmer les spéculations » ; « a manqué sa traditionnelle apparition » ; « Les souffrances de Jean-Paul II sont visibles par tous » ou encore « Son absence [...] nourrit les appréhensions ».

Enfin, si les deux institutions, la papauté et la presse, utilisent tout autant le « voir » comme pivot de leur rôle respectif, il convient de souligner que l'intention derrière – et l'effet généré – sont pourtant bien distincts dans les deux cas. Dans le cas du Vatican et du pape, mettre l'accent sur le visible permet à toute la communauté des catholiques d'exister et de communier, notamment à travers cette image du pape – rappelant celle du Christ – souffrant. Il s'agit d'une visibilité qui, même si nous jugeons que les autorités vaticanes en font parfois un usage abusif, revêt une grande signification au cœur de la religion ; elle est hautement

⁷⁴ Michel C. Auger, « Les cardinaux ne parleront plus », *Journal de Montréal*, 10 avril 2005, p. 13.

⁷⁵ AFP, « Le pape annule son audience générale mais pourrait se montrer », *La Presse*, 30 mars 2005, p. A11.

symbolique. Par contre, du côté de la presse, miser massivement sur le visible pour tenter d'expliquer les sujets d'actualité tend vers un tarissement des mots et vers l'alimentation de la spirale spectaculaire qui, loin d'augmenter la compréhension globale d'un événement, brouille surtout les pistes.

Un enjeu sans visage n'est pas un enjeu

Alors que le visible règne en maître, il est prévisible que les problématiques ou les concepts abstraits devront se rendre visibles, peu importe la manière, s'ils souhaitent se tailler une place sur la scène médiatique. À défaut de trouver un petit filon de visible, ils demeurent confinés dans l'ombre. Une des façons de se couvrir d'une parcelle de visibilité est d'accoler un visage à la problématique. De nombreux concepts reliés à la sphère du religieux étant par définition affaire de croyances, relèvent donc de l'abstrait. À quelques reprises dans les articles de notre corpus, les journalistes associent, ou relèvent une association faite, au sein de la sphère journalistique, entre le pape et un concept relié de près ou de loin à la religion. Un article fort critique de Paul Cauchon, dans *Le Devoir*, nous en fournit deux exemples. D'abord, émettant un jugement sur la couverture médiatique de la mort du pape, il fait état du fait que « [...] nos médias ont d'abord célébré une figure politique et médiatique, de même qu'un chef spirituel dans le sens très général du mot, comme s'il s'agissait du symbole international de la spiritualité [...] »⁷⁶. La spiritualité deviendrait ainsi une réalité plus facilement cernable puisqu'on lui donne un visage humain, celle du pape. Puis, plus loin, il affirme qu'on « ne peut s'empêcher d'y voir un formidable effet d'entraînement autour d'une figure sur laquelle on pouvait projeter le grand fantasme de la paix mondiale. » Ici, le pape devient l'effigie de la paix mondiale. Pourtant, tant les limites de la spiritualité que celles de la paix mondiale ne s'arrêtent pas à la figure du pape. Impossible de saisir ces deux réalités en n'abordant que la question de Jean-Paul II.

Par contre, le meilleur exemple pour montrer la personnification des enjeux est d'aborder la thématique de la mort – médiatisée – et même de l'euthanasie, débat qui a connu son apogée

⁷⁶ Paul Cauchon, « Décès de Jean-Paul II : une ferveur médiatique déséquilibrée », *Le Devoir*, 9 et 10 avril 2005, p. B3.

par la conjonction de deux événements d'actualité qui ont eu lieu presque simultanément et qui ont catalysé le débat sur deux visages humains : la mort de l'américaine Terri Schiavo et celle du pape Jean-Paul II. Maintenant, parler de la mort en direct ne peut se faire sans se mentionner ces deux personnages. C'est d'ailleurs ce dont fait état Pierre-Paul Gagné, dans un article intitulé « Acharnement médiatique » :

Autant le décès de Jean-Paul II, il y a neuf jours, que celui de Terri Schiavo, 48 heures auparavant, nous auront permis de vivre la mort en direct. [...] Dans un cas comme dans l'autre, aucun détail de [sic] nous a été caché. On a su 10 jours avant sa mort que Terri Schiavo [sic] avait été débranchée et que, n'étant plus nourrie « artificiellement », elle ne pourrait pas vivre longtemps. C'est ce qui est survenu dans un contexte de feuilleton politico-judiciaire largement médiatisé. A ce chapitre, le cas du pape n'est pas différent, lui que nous avons « vu » mourir à petit feu durant des jours et des jours, depuis la semaine sainte jusqu'au samedi 2 avril.⁷⁷

Le débat de l'euthanasie passera donc par l'utilisation de la figure du pape ou celle de Terri Schiavo. Si le pape sera tantôt critiqué par certains observateurs pour sa volonté de vivre sans pudeur aucune sa mort presque en direct, il sera tantôt hissé au rang de véritable héros catholique, ayant vécu sa mort comme le Christ lui-même, en affrontant la mort jusqu'au bout, en s'opposant et en militant contre tout recours aux différentes façons d'abrégier sa vie, dont l'euthanasie.

L'ère des grands héros médiatiques : effets d'une starification immédiate

La façon dont Jean-Paul II est mort, arborant ses souffrances comme un trophée de guerre, a provoqué de grandes envolées lyriques sur la figure papale, dépassant parfois les limites de l'entendement. La couverture de presse massive en constitue la preuve ultime. En quelques mois, voire quelques semaines, le pape est passé du titre de « simple » chef de la religion catholique à celui d'un des plus grands personnages de l'Histoire. Assimilé à un roi, à un empereur, à une star de rock ou au Christ lui-même, Jean-Paul II a certes été transporté par le tourbillon d'émotion que sa mort a provoqué chez ses fidèles, tourbillon dont la formation a beaucoup à voir avec le travail des journalistes. Nous avons effectivement assisté, dans les médias, à un exercice de variations sur le même thème : Jean-Paul II le héros, Jean-Paul II la

⁷⁷ Pierre-Paul Gagné, « Acharnement médiatique », *La Presse*, 11 avril 2005, p. A15.

star. La star qui est visible sur toutes les tribunes, celle dont on voit le visage sur les premières pages de nos journaux et de nos magazines, celle qu'on veut voir en chair et en os.

D'abord, afin d'insister sur la stature de star que possède le pape Jean-Paul II, les médias apposent un nom sur le phénomène dont ils sont à la fois témoins et acteurs : la « papamania »⁷⁸ ou « papomania »⁷⁹; termes qui nous semblent par ailleurs être de pures inventions de leur part. Reprenant à leur profit l'émotion des fidèles⁸⁰ et les commentaires qui fusent de toutes parts, du milieu artistique⁸¹ comme du milieu clérical sur le côté *people* du pape, sur son appartenance au *star-system*, les médias n'hésitent surtout pas à exploiter ce volet, principalement après la mort du protagoniste. Par exemple, lorsque le pape effectue sa sortie d'hôpital, suite à une deuxième hospitalisation, *The Gazette* rapporte ce dont il est témoin :

Cries of "Viva il Papa!" (Long live the pope !) went up outside the hospital as John Paul crossed himself and the van pulled away. He waved and blessed the thousands of cheering Romans and tourists who lined the route, and his motorcade crossed the spectacularly floodlit square [...]⁸².

Cette sortie est décrite par le journaliste exactement comme le passage d'une star, acclamée par des milliers de fans – ce qui avait d'ailleurs fort probablement été prévu dans l'orchestration du Vatican.

À la mort du pape, deux journalistes du *Journal de Montréal* n'hésitent pas non plus à faire référence, dans leur choix du titre de leurs articles, à l'univers artistique et à y insérer la figure papale, chacun jouant sur un registre différent. Patrick Lagacé affirme que « Les fans

⁷⁸ Tiré de l'article suivant : AFP, « Fissure dans la *papamania* », *La Presse*, 13 avril 2005, p. A5.

⁷⁹ Tiré du texte de Réal Pelletier, « Jean-Paul II : quelle sorte de pape ? », *La Presse*, 10 avril 2005, p. A12.

⁸⁰ Par exemple, une fidèle québécoise présente à Rome, interrogée par un journaliste a affirmé que Jean-Paul II « c'est la plus grosse vedette au monde ». Citation tirée de Hugo Dumas et Stéphane Paquet, « Des Québécois impressionnés », *La Presse*, 4 avril 2005, p. A5.

⁸¹ Bono, chanteur de U2, connu pour son amitié avec le pape, est évidemment cité lors de la mort du pape, notamment dans un article qui mise amplement sur la supposée appartenance du pape au *star-system* : USA Today, « Bono se souvient d'un pape militant... aux lunettes *cool* ! », *La Presse*, 5 avril 2005, p. A6. Bono, qui qualifie le pape de « grand *showman* », y affirme : « Si l'Église catholique est le *glam rock* de la religion, ce gars-là était son interprète le plus vivant ».

⁸² AP, « Pope leaves clinic », *The Gazette*, 14 mars 2005, p. A16.

de Jean-Paul II ont 20 ans »⁸³, alors que Marie Plourde titre son article « Jean-Paul II superstar »⁸⁴, ajoutant même, dans le corps de son texte, que « malgré tout, le pape est mort en superstar et aujourd'hui, la Terre entière pleure ce berger devenu plus grand que sa religion. » *La Presse* n'est pas en reste dans ce processus de starification. Effectivement, dans un article au titre révélateur, « Le pape rock'n'roll »⁸⁵, Mathieu Perreault utilise, pour décrire le pape, tout un champ lexical relié au *star-system*, en n'omettant pas d'insister sur son côté « bête de scène » : « Jean-Paul superstar » ; « La vedette, c'était lui » ; « Des dizaines de milliers de jeunes Américains l'ont acclamé [...] » ; « [...] il a fait son entrée sur les chansons de *Rocky* et de la *Guerre des étoiles*, se penchant pour ramasser un *jean* et une guitare qu'on lui offrait en cadeau, levant le pouce aux cris de "Jean Paul we love you" ; « "Jean Paul superstar", a déclaré le *Times* » ; il rappelle même les paroles d'une chanson de Claude Charlebois, qui procèdent à une analogie entre le pape et le super héros Superman : « "Regardez est-ce un avion ou un oiseau lumineux ; qui va passer le mur du son pour fendre le ciel en deux ; c'est lui le grand Jean-Paul II [...]" ».

Par ailleurs, la thématique de l'Histoire, avec un grand H, est également fréquente dans notre corpus. Dans plusieurs articles, les journalistes soulèvent l'importance du moment et l'importance de la mort prochaine du pape comme événement historique majeur, ce qui positionne d'emblée le pape comme figure historique de premier plan. Tel est le cas d'Isabelle Hachey, qui affirme le 27 février, au sujet d'un homme hospitalisé à l'hôpital Gemilli en même temps que Jean-Paul II : « Après tout, il assiste peut-être, en direct, à l'Histoire »⁸⁶. Plus tard, quelques jours seulement avant la mort du pape, le *Journal de Montréal* relate que « Radio Vatican a estimé hier que la poignante apparition du pape dimanche resterait "dans l'histoire de l'Église et de l'humanité" »⁸⁷.

⁸³ Patrick Lagacé, « Les fans de Jean-Paul II ont 20 ans », *Journal de Montréal*, 4 avril 2005, pp. 16-17.

⁸⁴ Marie Plourde, « Jean-Paul II superstar », *Journal de Montréal*, 5 avril 2005, p. 71.

⁸⁵ Mathieu Perreault, « Le pape rock'n'roll », *La Presse*, 3 avril 2005, p. 7.

⁸⁶ Isabelle Hachey, « Visite au troisième Vatican », *La Presse*, 27 février 2007, pp. A1-A2.

⁸⁷ AP, « Jean-Paul II n'est pas apparu pour le lundi de Pâques », *Journal de Montréal*, 29 mars 2005, p. 18.

Pourtant, nous pouvons nous demander si les événements ont réellement l'ampleur que les médias veulent bien laisser entendre, si le pape est bien le héros qu'on dépeint ; est-il celui que Patrick Lagacé décrit, peut-être avec une certaine ironie, comme le « Plus-Grand-Polonais-de-l'Histoire »⁸⁸ ? Cette ampleur n'est-elle pas tout simplement une construction médiatique, fruit de l'immense emballement qui s'est emparé de toutes les salles de presse, accompagné d'un mimétisme certain, mais aussi fruit des efforts médiatiques du Vatican et du pape lui-même pour se positionner à la tête des *people* de ce monde ? Sans pour autant réduire la figure papale à néant, nous abonderons plutôt en ce sens. Notre avis est par ailleurs partagé par certains lecteurs qui dénoncent la starification dont fait l'objet le pape, tel que Jacques Léger, dans une lettre ouverte à *La Presse*, intitulée « L'Église monarchique » :

Cette Église impériale et monarchique ne fait que courir à son affaiblissement et à sa perte alors que tant d'humbles témoins de l'évangile à travers le monde ne se reconnaissent d'aucune façon dans ce jeu de grandeur et de mainmise des grands seigneurs aux couleurs rouges et à la vie confortable qui attendent en coulisse le choix du prochain monarque.⁸⁹

Cette fois-ci, la critique s'adresse aux autorités vaticanes, mais entre le Vatican et les médias, il n'y a parfois qu'un pas. La transparence et l'exhibitionnisme volontaires de l'un pourraient fort bien expliquer l'intérêt des autres, son voyeurisme. C'est ce troisième volet, celui de la transparence, que nous aborderons maintenant.

5.3.1.3 *Transparence : voir jusqu'à ne plus rien voir... ni comprendre*

Nous l'avons vu auparavant, la logique journalistique de la transparence, prolongation directe de la logique du visible, induit d'abord une suppression des différentes barrières entre le lecteur ou le téléspectateur, et l'objet d'actualité. On tente de mettre en relation directe le public avec l'événement et ses protagonistes – ce qui apparaît d'autant plus un gage d'objectivité, donc de réalité et de véracité. La transparence est également étroitement liée à tout le phénomène de la télé-réalité, axé sur un aller-retour constant entre exhibitionnisme et voyeurisme, qui vise justement à dévoiler la part la plus intime des individus, le plus souvent avec leur consentement. En effet, l'être humain, sa vie, ses émotions, ce qu'il a à raconter est

⁸⁸ Patrick Lagacé, « La vie recommence », *Journal de Montréal*, 8 avril 2005, p. 10.

⁸⁹ Jacques Léger, « L'Église monarchique », *La Presse*, 15 mars 2005, p. A18.

au centre de cet univers narcissique. Les impacts de la télé-réalité se répercutent si puissamment dans le champ médiatique que les informations sont elles aussi de plus en plus traitées sous cet angle, qui implique une forte dose de spectacularisation, de sensationnalisme, d'émotion à l'état pur et de jeu. C'est d'ailleurs ce que nous a permis de confirmer l'analyse de notre corpus : les événements entourant l'agonie et le décès du pape Jean-Paul II ont été étalés sur la place publique en toute transparence, tant par les médias que par le Vatican et le pape lui-même. Voici quelques extraits des articles de notre corpus qui sont grandement révélateurs de cette logique journalistique.

Jean-Paul II : en vedette dans la télé-réalité Pape-Académie

Nous avons déjà abordé, à la section précédente, le volet du *star-system* caractéristique à la fois de la personnalité de Jean-Paul II et de la couverture médiatique dont il a été l'objet dans les dernières années de sa vie. Nous souhaitons néanmoins insister ici sur le réel lien de parenté entre cette starification du pape, cette spectacularisation de sa mort, et le phénomène de la télé-réalité, parenté que les journalistes n'ont pas manqué de souligner eux aussi. Michelle Coude-Lord a écrit, dans le *Journal de Montréal*, que « Depuis vendredi, on assiste à la télé-réalité du Vatican »⁹⁰, alors que dans *The Gazette*, nous pouvons lire au sujet des cérémonies funéraires de Jean-Paul que « About 200 foreign dignitaries will attend a spectacle tailormade for television. [...] With any luck, our memories of the moment will linger beyond the next episode of *American Idol*. »⁹¹ S'il est difficile de discerner la part du Vatican et la part des médias dans la construction spectaculaire des événements, il est à tout le moins indéniable que les événements ont pris l'allure des télé-réalités populaires.

D'abord, le phénomène de la télé-réalité provoque une intrusion de plus en plus grande dans l'intimité même des gens, à plus forte raison les personnages publics. Le pape, qu'il soit consentant ou non, a vu les moindres détails de son intimité la plus profonde étalés dans tous les médias du monde entier. Ni sa souffrance extrême ni sa mort n'ont été épargnées par l'œil indiscret des caméras et par la plume envahissante de la presse. Elles ont ainsi été vécues,

⁹⁰ Michelle Coude-Lord, « Quand la télé donne une leçon de... mort », *Journal de Montréal*, 3 avril 2005, p. 18.

⁹¹ Alex Strachan, « No small miracle for TV », *The Gazette*, 7 avril 2005, p. A19.

telle une télé-réalité en direct, tel un spectacle que beaucoup ont jugé de mauvais goût. En voici quelques éléments de preuve.

Plusieurs indices, laissés ici et là à travers les articles consultés, nous montrent en effet que rien ne fut tu, que tout fut dévoilé. Par exemple, le 23 mars 2005, *The Gazette* publie un article au titre plus que symptomatique : « Pope vomiting »⁹². On peut y lire « Pope John Paul is vomiting, suffering strong headaches and not responding well to his medications, an Italian news agency reported [...] ». Doit-on connaître tous ces détails pour comprendre que le pape est réellement mal en point ? Selon nous, il y a dans ce titre quelque chose de fort dérangeant ; il nous semble outrepasser complètement le seuil au-delà duquel l'information n'apporte aucune valeur ajoutée, si ce n'est un brin de sensationnalisme. De plus, au fil de sa marche vers la mort, plusieurs articles de journaux font état de la diffusion – quoique jugée ni suffisamment régulière ni suffisamment transparente par les médias –, par le Vatican, des bulletins de santé du pape.⁹³ Il ne semble y avoir aucune limite à la transparence. Les détails médicaux, qui à la base sont considérés comme étant privés et confidentiels par la plupart d'entre nous, sont ici jetés sur la place publique, comme l'illustre cette citation :

En fin d'après-midi hier au Québec (vers 18h30 à Rome), le Vatican a fait savoir que l'état général et les conditions cardio-respiratoires du pape de 84 ans s'étaient «*encore aggravés*» depuis la veille. Le bulletin médical émis à ce moment indiquait qu'une «*aggravation progressive de l'hypotension artérielle a été notée*» et que «*la respiration est devenue superficielle*», très faible. Il ajoutait que «*le tableau clinique indique une insuffisance rénale et cardio-circulatoire*», et que «*les paramètres biologiques sont notablement compromis*».⁹⁴

Cette habitude poursuit par ailleurs le pape jusque dans la mort puisque même son certificat de décès est remis aux médias, comme le rapporte *Le Devoir* : « Rendu public hier, le certificat de décès de Jean-Paul II indique qu'il a succombé à un «*choc septique*» (infection générale grave) et à un «*collapsus cardiovasculaire irréversible*» (vaisseaux sanguins du cœur détériorés de façon irrémédiable), selon les mots du docteur Renato Buzzonetti,

⁹² Vatican City, « Pope vomiting », *The Gazette*, 23 mars 2005, p. A20.

⁹³ Voir par exemple l'AP, « Le pape suivra la prière de l'Angélus de l'hôpital », *Journal de Montréal*, 27 février 2005, p. 17.

⁹⁴ Guillaume Bourgault-Côté, « Le pape s'éteint », *Le Devoir*, 2 et 3 avril 2005, p. A1 et A12.

directeur des services de santé de d'hygiène du Saint-Siège. »⁹⁵ Publier le certificat de décès constitue évidemment une étape de plus vers l'anéantissement de l'intimité du pape. Pourtant, l'opération semble d'autant plus inutile que pris à l'état brut, avec tous les termes médicaux spécialisés, le constat de décès semble inaccessible au commun des mortels. Un dernier exemple que nous citerons sur l'envahissement de l'intimité du pape concerne la publication de son testament, que souligne *Le Devoir* : « le Vatican a publié hier son [de Jean-Paul II] testament, un document de 15 pages lu la veille aux cardinaux. »⁹⁶ Après avoir vu le pape aux prises avec des souffrances insupportables, après avoir appris – pratiquement en direct – les moindres détails de ses analyses médicales et après avoir pu consulter son avis de décès et son testament, le seul tabou qu'il reste à renverser serait de montrer le pape pousser son dernier souffle. Et jusque là, il n'y a, selon nous, qu'un pas à franchir.

La similarité avec les télé-réalités est également visible sous l'angle du sensationnalisme et de la surcharge émotionnelle, devenus centraux à la pratique du journalisme. Dans le cas du pape, ces deux éléments sont constitutifs de la couverture de presse de son agonie et de sa mort. Dans certains articles, l'émotion est la clé de voûte de toute l'écriture du journaliste. En voici un excellent exemple tiré du *Journal de Montréal* : « Le pape muet ! »⁹⁷, annoncé par la pleine page de la *une* du journal sous le titre fort révélateur de « Incapable de prononcer sa bénédiction – Le pape fait pleurer la foule »⁹⁸. Outre ces deux titres éloquentes, il contient plusieurs éléments jouant sur le registre de l'émotion, dont au premier plan l'aspect visuel. Effectivement, en haut de la page nous retrouvons un bandeau visuel constitué d'une série de quatre photos, chacune représentant le pape avec un visage tordu par la douleur, toutes plus choquantes les unes que les autres (*voir* appendice H). Nous avons également droit à une autre grande photo montrant des fidèles en larmes, dans une vague d'émotion sans fin. Il est par ailleurs intéressant de mentionner que l'une de ces photos du pape en douleur a été

⁹⁵ Guillaume Bourgault-Côté, « Rome attend deux millions de personnes aux funérailles », *Le Devoir*, 4 avril 2005, pp. A1 et A8.

⁹⁶ Reuters, « Jean-Paul II avait envisagé de démissionner en 2000 », *Le Devoir*, 8 avril 2005, p. B5.

⁹⁷ AFP, « Le pape muet ! », *Journal de Montréal*, 28 mars 2005, p. 3.

⁹⁸ Il est d'ailleurs intéressant qu'à la une de cette édition du *Journal de Montréal*, nous puissions aussi retrouver l'annonce d'une nouvelle de taille : la naissance d'une star ! Double champion des bosses, Alexandre Bilodeau acquiert aussitôt le titre de « star »... Cette attribution un peu précoce est un autre signe du phénomène de starification que nous avons abordé dans la section précédente.

réutilisée quelques jours plus tard, cette fois en grand format⁹⁹. Ensuite, l'auteur de cet article procède à l'utilisation d'un vocabulaire, d'un champ lexical, relié à la douleur, à l'émotion et au dramatique : « scène poignante », « a fait pleurer les fidèles massés place Saint-Pierre », « un appel poignant », « a murmuré, les larmes aux yeux, Maria Carmela », « la foule se fige ». Ce choix de mots vise justement à entretenir le plus longtemps possible l'aura émotionnel qui se dégage des événements, tout comme l'utilisation d'une écriture similaire à celle d'un récit, avec suspense et dramatisation :

Un vent humide balayait alors la place Saint-Pierre et soulevait le tapis de cérémonie placé à la fenêtre du pape, ainsi exposé aux intempéries pendant près d'un quart d'heure. [...] Puis un micro a été approché de Jean-Paul II et la foule s'est figée dans une attention pleine d'espoir. [...] Dans un souffle rauque, il n'a pu lâcher que quelques mots inintelligibles avant de renoncer, semblant essuyer une larme d'un geste de la main. Les 70 000 pèlerins massés sur la place ont suivi ses efforts avec angoisse et beaucoup ont fondu en larmes [...] ¹⁰⁰

Nous avons l'impression d'assister au récit d'un film dramatique, impression qui est renforcée par le fait que la scène poignante fut retransmise aux fidèles par les écrans géants sur la place Saint-Pierre, fruit de la logistique prévue et organisée par le Vatican.

Un autre exemple de la façon dont les journalistes jouent avec les mots pour illustrer, voire accentuer l'émotion des événements, est tiré d'un article de Franco Nuovo intitulé « Une question de foi »¹⁰¹. Par l'utilisation de différentes formules et de différents termes, il met de l'avant toujours plus d'émotion. En voici deux extraits :

Je me rappelle fort bien, j'étais arrivé à peine depuis quelques heures, et de voir tous ces fidèles lever la tête vers la fenêtre des appartements pontificaux, de voir tous ces croyants prier, de voir tous ces hommes avec ou sans soutane pleurer, de voir tous ces couples s'enlacer pour se consoler, de voir ces gens agenouillés, tout ça m'a terriblement impressionné [...] ; Or, ici, ce n'est pas une société ou une autre qui a été touchée, bouleversée, peinée, mais un monde entier.

Tout au long des événements, le *Journal de Montréal* ne fut évidemment pas le seul organe de presse à exploiter visuellement l'émotion qui s'en dégageait. Effectivement, à travers les

⁹⁹ AFP, « Alimenté par une sonde gastrique, le pape est toujours sans voix », *Journal de Montréal*, 31 mars 2005, p. 20.

¹⁰⁰ *Ibidem*.

¹⁰¹ Franco Nuovo, « Une question de foi », *Journal de Montréal*, 8 avril 2005, p. 4.

quatre quotidiens étudiés, nous avons pu compter la présence de 65 photos dont la fonction émotive était flagrante, qu'il s'agisse de photos du pape envahi par la douleur, visible sur son visage ou encore de fidèles en larmes, le visage rougi par l'émotion et par le choc du décès. Nous en avons déjà cité un exemple, mais nous pouvons aussi mentionner la photo d'archives qui accompagnait l'article de Mathieu Perreault, « La santé du pape sous la loupe », dans *La Presse* du 2 février 2005, qui montrait le pape priant, le visage crispé de douleur – elle portait le bas-de-vignette suivant : « C'est le Parkinson qui est responsable de la diction pâteuse de Jean-Paul II, ces dernières années »¹⁰² (voir appendice I).

Il faut bien comprendre, comme le laisse entendre la journaliste Michelle Coude-Lord, que le degré ou le niveau d'émotion devient le critère pour juger d'une bonne couverture de presse, tant à la télévision que dans la presse écrite : « Pierre Bruneau l'a dit... Il a vécu aussi la mort avec son fils Charles et dans chacun des propos, on sentait à quel point il connaissait le sujet. À tout moment, il a su nous toucher. »¹⁰³ Étant conscients de la centralité de l'émotion dans l'offre médiatique, les journalistes sont donc prêts à exploiter tout élément d'information comportant un tant soit peu d'émotion. Alors, à quoi s'attendre de ces mêmes journalistes dans la couverture de presse d'un personnage comme Jean-Paul II, lui-même passé maître dans l'art de faire naître l'émotion chez ses fidèles ? Qu'ils exploitent le filon, comme le sous-entend Lysiane Gagnon : « On sait évidemment sur quoi repose l'étonnante indulgence des médias envers Jean-Paul II. Tout comme la princesse Diana, dont la mort a aussi déclenché de grosses vagues d'émotion superficielle, l'homme était télégénique et il dégageait un charisme peu commun. »¹⁰⁴ Il est toutefois intéressant de mentionner que cette exploitation de l'émotion par les médias ne s'est pas limitée à la figure de Jean-Paul II ; elle s'étend également au cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI, comme le montre un article de la *Gazette* intitulé « Tears during homily »¹⁰⁵. Plutôt que de se concentrer sur le message de Ratzinger, le journaliste mise sur l'émotion qui l'accompagnait :

¹⁰² Mathieu Perreault, « La santé du pape sous la loupe », *La Presse*, 2 février 2005, p. A6. Le titre de cet article mérite également notre attention ; il illustre fort bien la façon dont les journalistes ont passé les moindres détails de la santé du pape au crible, dans un souci de ne perdre aucune information.

¹⁰³ Michelle Coude-Lord, « Quand la télé donne une leçon de... mort », *Journal de Montréal*, 3 avril 2005, p. 18.

¹⁰⁴ Lysiane Gagnon, « Showtime », *La Presse*, 7 avril 2005, p. A23.

¹⁰⁵ AP, « Tears during homily », *The Gazette*, 9 avril 2005, p. A18.

Cardinal Joseph Ratzinger, a Vatican theologian with a reputation for coldness, moved mourners to tears yesterday [...] Choking back tears, the German cardinal, considered a possible papal successor, showed a rare side marked by a human touch and fatherly presence. [...] In the funeral tribute to John Paul, he led with his feelings. "Today we bury his remains in the earth as a seed of immortality. Our hearts are full of sadness, yet at the same time of joyful hope and profound gratitude. [...]"

Les journalistes sont tout aussi conscients du pouvoir d'attraction que possède le sensationnalisme en information. Notre corpus est riche en articles qui jouent sur le registre du sensationnalisme, en mettant de l'avant de l'information certes sensationnelle, mais parfois futile et inutile. Par exemple, dans la même page du *Journal de Montréal* du 14 avril, on retrouve deux dépêches d'agence qui abordent la thématique papale, mais sous un angle sexuel, de quoi attirer les lecteurs de tous acabits. On y lit d'abord un article de l'AFP, « La légende de la papesse Jeanne et de la chaise percée des papes »¹⁰⁶, qui, à l'approche du conclave et de l'élection d'un nouveau pape, rapporte la légende voulant qu'après l'élection d'un pape qui s'est avéré être une papesse, ont été introduites aux conclaves des chaises étant faites sur mesure pour permettre de tâter les attributs masculins des cardinaux présents au conclave pour s'assurer que le futur pape soit inévitablement un homme. Il ne fait aucun doute que cette information relève de la pure futilité, qui ne vise selon nous qu'à attiser les lecteurs en quête de sensationnalisme. Le deuxième article souligne que la rue que Varsovie veut rebaptiser la rue Jean-Paul II est en fait une rue de *sex shops*¹⁰⁷. Deux variations sur le thème de la sexualité, chacune faisant l'étalage d'information anodine, anecdotique, qui ne sert aucune argumentation future, qui ne sert aucune analyse fine de la papauté. C'est exactement là où réside notre critique ; si seulement ce détour par un élément sensationnaliste permettait de comprendre une facette moins connue des réalités religieuses ou plus précisément de la symbolique des souffrances publiques ou de la mort du pape Jean-Paul II, il serait aussitôt légitimé. Mais, ce n'est pas le cas ici ; il s'agit d'une information dont la diffusion ne sert qu'aux seules fins du divertissement. Un dernier exemple permet de le confirmer : la journée de l'ouverture du conclave, le *Journal de Montréal* cite plusieurs extraits tirés d'un livre intitulé *Vaticaneries*, qui relate, sous forme d'anecdotes, les passions,

¹⁰⁶ AFP, « La légende de la papesse Jeanne et de la chaise percée des papes », *Journal de Montréal*, 14 avril 2005, p. 27.

¹⁰⁷ AFP, « L'avenue Jean-Paul II à Varsovie, une rue de *sex shops* », *Journal de Montréal*, 14 avril 2005, p. 27.

les petites manies et les obsessions des différents papes. On y lit par exemple que Jean-Paul II aurait demandé « que son investiture se déroule le matin pour ne pas manquer la retransmission d'une rencontre de football à la télévision. »¹⁰⁸ Encore une fois, utilisée dans leur forme la plus brute, ces informations ne servent qu'à alimenter la machine du sensationnalisme propre au phénomène de télé-réalité.

La mise en scène médiatique de l'actualité sous l'angle de la compétition, du jeu et du suspense relève également d'une logique de télé-réalité. La mort de Jean-Paul II, principalement la question de sa succession, donne lieu à un traitement médiatique faisant une large place à cet aspect des télé-réalités. Par exemple, dès le 3 février, nous pouvons lire dans le *Journal de Montréal*, le titre suivant : « L'hospitalisation du pape relance les spéculations sur sa succession »¹⁰⁹. Déjà, deux mois avant sa mort, les paris sont lancés à savoir qui sera le prochain pape, mouvement auquel les quotidiens font largement écho, l'alimentant ainsi jusqu'à l'élection de Benoît XVI. Dans un article intitulé « Prochain pape : les paris sont ouverts ! », le *Journal de Montréal* présente les données publiées sur un site Internet irlandais, qui sont en fait les statistiques des votes des internautes pour l'un ou pour l'autre des cardinaux *papabile* : « Mgr Tettamanzi a la cote de 5 contre 2, devant le cardinal nigérian Francis Arinze, 74 ans, à 3 contre 1, et le Cubain Jaime Lucas Ortega, 68 ans, à 11 contre 2. »¹¹⁰ Nous pouvons discerner, dans cet engouement à savoir qui sera le prochain pape, une transposition du même engouement pour le principe à la base des télé-réalités, c'est-à-dire la présence de plusieurs candidats, qui se font progressivement éliminer, au fil des semaines ou des tours de vote, par leurs pairs. À la fin, seulement l'un d'eux restera seul vainqueur. Le rapprochement est si flagrant que *Le Devoir* n'hésite pas à publier une caricature de Garnotte qui évoque justement cet aspect. Ayant pour titre « Bientôt sur nos petits écrans ? Pape académie »¹¹¹, nous pouvons y voir plusieurs cardinaux bavardant : « Luigi et Pedro sont en ballottage... sacrifions l'espagnol.... » ; « Quand je pense qu'à la fin il n'en restera qu'un seul ! » (voir appendice J). Un autre exemple pour illustrer l'esprit du jeu

¹⁰⁸ AFP, « Passions et petites manies des papes », *Journal de Montréal*, 18 avril 2005, p. 36.

¹⁰⁹ AFP, « L'hospitalisation du pape relance les spéculations sur sa succession », *Journal de Montréal*, 3 février 2005, p. 11.

¹¹⁰ AFP, « Prochain pape : les paris sont ouverts ! », *Journal de Montréal*, 26 février 2005, p. 11.

¹¹¹ Garnotte, « Bientôt sur nos petits écrans ? Pape académie », *Le Devoir*, 7 avril 2005, p. A6.

propre à la télé-réalité, si présente à l'intérieur des pages des quotidiens, est un quiz paru dans *The Gazette* pour tester nos connaissances sur les papes d'avant l'an 1000¹¹².

Mentionnons enfin un dernier élément constitutif des émissions de télé-réalité, c'est-à-dire la propension à créer une aura de mystère, de suspense ou d'inconnu autour des événements. Deux exemples tirés de notre corpus servent à démontrer que cette tendance se propage également dans le champ de l'information. D'abord, quelques jours avant le décès de Jean-Paul II, *Le Devoir* publie un article rapportant les manigances, les intrigues et les manipulations de groupes cachés, travaillant dans l'ombre, pour prendre le pouvoir au Vatican alors que le pape est de plus en plus malade. Dans cet article, positionné dans une section plus vaste intitulée « Une fiction ? », le journaliste fait état, en citant à l'appui un vaticaniste et observateur critique de l'Église catholique, Giancarlo Zizola, des rumeurs selon lesquelles un groupe, le « clan des Polonais », une clique de « favoris » de Jean-Paul II, qui, en tant que garde rapprochée de celui-ci, comploterait pour prendre la vacance du pouvoir.¹¹³ La thématique du complot étant à la mode dans l'espace public, il est prévisible qu'elle soit grandement réutilisée et servie à toutes les sauces dans les médias. Tout comme le mystère d'ailleurs, qui attire inévitablement l'attention des lecteurs, permettant ainsi aux médias de prolonger le suspense plusieurs jours durant, jusqu'au dénouement final. C'est ce qui explique que de nombreux articles aient été écrits sur le fameux « cardinal secret » que Jean-Paul II aurait nommé *in pectore*, c'est-à-dire en secret, dans son cœur, tel que l'article « L'identité du “cardinal secret” demeure un mystère »¹¹⁴, paru dans *La Presse*. Jouant sur le registre du secret et du suspense, cet article affirme par exemple que « L'identité du “cardinal secret” nommé par le pape Jean-Paul II demeure inconnue et pourrait bien sombrer dans l'oubli à jamais si le défunt chef de l'Église catholique n'a laissé aucun document officiel à cet égard. » La perspective d'un secret perpétuel, inconcevable – surtout dans l'esprit médiatique – alimente bien sûr la verve journalistique.

¹¹² Arthur Kaptainis, « The papacy, dude, the papacy », *The Gazette*, 24 mars 2005, p. B2.

¹¹³ AFP, « L'Église catholique est plongée dans le désarroi », *Le Devoir*, 29 mars 2005, p. A3.

¹¹⁴ Marc Thibodeau, « L'identité du “cardinal secret” demeure un mystère », *La Presse*, 6 avril 2005, p. A6.

Il faut comprendre que la propagation à la sphère informationnelle du style médiatique propre à la télé-réalité est grandement basée sur la puissance et le pouvoir de l'émotion. L'émotion devient donc la clé de voûte du traitement journalistique de nombreux sujets d'actualité, dont le pape Jean-Paul II. C'est ce ressort émotif, conjointement avec la centralité de l'individu, qui explique le vaste recours aux témoignages et aux tranches de vie.

Je, me, moi : ce que je suis, ce que je vis, ce que j'ai vu, ce que je ressens

La souffrance du pape et sa mort ont largement été abordées, dans la presse, sous l'angle des témoignages et des tranches de vie des différentes personnes qui vivaient, en témoins impuissants, ces événements. Propre à la logique de la transparence, l'incursion au cœur des émotions et des vies de ces témoins permet certes d'élargir les angles de compréhension du sujet d'actualité, mais à quel prix ? Quelle valeur d'information réelle possède ces témoignages ? Nous croyons que quelques exemples peuvent nous permettre de répondre à ces questions.

Dès le début du mois de février, alors que le pape est gravement malade et hospitalisé pour la première fois, les journalistes ont recours aux tranches de vie, provenant principalement de fidèles grandement touchés par les événements et émus face à la perspective de la mort du pape. Ressurgissent alors tous les souvenirs imaginables impliquant Jean-Paul II, assortis de commentaires ou de précisions parfois d'une grande futilité :

Maria Kubow était là [à Cracovie]. Elle avait rencontré l'homme qui allait devenir pape. Aujourd'hui, cette jeune Québécoise de 92 ans, arrivée de Pologne en 1928 parle avec émotion de Jean-Paul II. "C'est le meilleur pape de l'histoire [...]", déclare cette dame plus âgée de huit ans que le pape, mais qui en paraît 15 de moins. Maria Kubow jure qu'elle fait encore de l'exercice et qu'elle est capable de s'habiller toute seule le matin.¹¹⁵

Ce manège médiatique se poursuit au fil de la dégradation de la santé du pape, comme l'exemplifie un article de Patrick Lagacé intitulé « La Pologne se prépare à pleurer »¹¹⁶. Dans cet article, Lagacé, souhaitant aborder la peine de la communauté polonaise, interroge une

¹¹⁵ Marco Fortier, « Les Polonais d'ici prient pour leur compatriote », *Journal de Montréal*, 3 février 2005, p. 10.

¹¹⁶ Patrick Lagacé, « La Pologne se prépare à pleurer », *Journal de Montréal*, 26 février 2005, p. 8.

Montréalaise, Polonaise d'origine, qui a vécu dans la même ville que le pape et qui l'a connu¹¹⁷. Mais le résultat consiste en un véritable récit de sa vie. Extraits : « Dans son bureau qui offre une vue imprenable sur la rue Beaubien, pas loin du parc Molson, juste au-dessus du cinéma, Anna commence [...] » ; « “Imagine notre joie! tonne Anna, qui s'emballe tellement que ses cheveux blonds se décoiffent. Moi, j'étais ici à Montréal, j'allais mon fils et mon mari m'a annoncé qu'un Polonais devenait pape, un certain Karol Wotjyla, il l'a prononcé aussi mal que toi, mon chéri...” » ; « “Jean-Paul II est même venu au 25^e anniversaire de mes parents, il a fait la bénédiction à tout le monde.” » ; « À la fin de l'entrevue, Anna a même essuyé une larme. » Ces extraits montrent par ailleurs fort bien à quel point l'émotion est présente, voire centrale, dans cette façon d'aborder l'information.

La mort de Jean-Paul II ne fera qu'accentuer le recours aux témoignages et aux tranches de vie de toutes sortes. Par exemple, le jour de sa mort, nous retrouvons, dans *La Presse*, un article intitulé « Un mariage béni par le pape »¹¹⁸, qui se résume à un récit, en toute émotion, d'un jeune couple dont le mariage a été béni par le pape Jean-Paul II à Rome, en septembre 2004. Voici deux citations de l'interviewée : « “Je n'ai pas réalisé le geste que nous posions, tellement j'étais pleine d'émotions” » ; « “Lors du défilé, quand il est passé près de moi, dans sa papemobile, j'ai senti une énergie me traverser. J'ai pleuré comme une enfant et je me suis dit que je voulais le revoir absolument” », dit-elle, partageant avec les lecteurs sa première rencontre avec le pape, lors des Journées Mondiales de la Jeunesse à Toronto. Un article du *Journal de Montréal* utilise lui aussi des témoignages de Québécois ayant pu rencontrer, même de loin, le pape. Encore une fois, ces récits misent sur l'émotion ressentie, comme en fait foi le champ lexical utilisé dans l'article : « [...] raconte M. Crevier, ému lorsqu'il pense à ce moment inoubliable » ; « journée émouvante » ; « dépassée par tous ses souvenirs » ; « Elle répète d'ailleurs le mot “triste” à plusieurs reprises durant l'entrevue » ; « Ginette Déry a pleuré » ; « Il se rappelle avec beaucoup d'émotions sa visite » ; « “Les genoux ont failli me lâcher”, raconte-t-il »¹¹⁹. À la lumière de ces exemples, nous n'hésitons pas à affirmer que ces

¹¹⁷ Il est intéressant de noter que dans la même journée, mais cette fois dans *La Presse*, on retrouve également une entrevue avec cette même Polonaise : signe d'un mimétisme entre les différents organes de presse. Rima Elkouri, « Anna et le pape », *La Presse*, 26 février 2005, p. A7.

¹¹⁸ Isabelle Labrie, « Un mariage béni par le pape », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A25.

¹¹⁹ Extraits tirés de l'article suivant : Caroline Roy, « Plusieurs Québécois l'ont vu ou rencontré », *Journal de Montréal*, 3 avril 2005, pp. 10-11.

tranches de vie – fort caractéristiques du jeu d'exhibitionnisme et de voyeurisme induit par la logique de la transparence – n'apportent trop souvent que des informations d'une piètre utilité qui ne font qu'alimenter en émotion le spectacle continu de l'actualité.

Lorsque voyeurs et exhibitionnistes s'unissent pour offrir un meilleur spectacle

Après avoir vu à quel point les organes de presse raffolent de tout ce qui relève de l'univers du visible et de tout ce qui peut être vu et à quel point ils privilégient les détails provenant directement des profondeurs de l'intimité des individus, les qualifier de voyeurs ne surprend pas, tant les preuves s'accumulent. Plusieurs articles confirment cette position des médias dans ce jeu de « qui verra, qui sera vu ». Par exemple, Marc Thibodeau et Mathieu Perreault soulignent, dans un article intitulé « Jean-Paul II rechute »¹²⁰, que « l'entrée de la clinique Gemilli, gardée par des policiers, a encore une fois été entourée hier par les représentants des médias nationaux et internationaux et des fidèles qui faisaient le pied de grue dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements additionnels sur l'état du pontife. » Voir toujours plus, de toutes les façons imaginables, là est le véritable but des médias. C'est d'ailleurs ce qu'exprime la journaliste Isabelle Hachey, alors qu'elle affirme que « pour calmer les inquiétudes, le pape de l'ère cathodique n'a pas eu besoin de s'éterniser : des dizaines de caméras sont tournées en permanence vers la fenêtre de sa chambre. »¹²¹

Bien évidemment, ce jeu du voyeurisme n'est rendu possible que par la présence de gens ou d'institutions qui acceptent de se prêter au jeu de l'exhibitionnisme médiatique. En effet, sans la propension aux diverses institutions à se « montrer » ou sans la volonté des individus à se dévoiler, dans toute leur intimité, sur les scènes de télévision et sur les pages de la presse, le jeu du voyeurisme médiatique ne serait plus envisageable. Nous l'avons abordé dans les sections précédentes, les autorités vaticanes – le pape en tête – ont largement collaboré avec les médias et ont donné leur accord implicite à une médiatisation aussi indiscreète, basée sur un principe de transparence, comme ce fut le cas pour la publication des bulletins de santé du pape, son avis de décès ou même son testament. Ajoutons néanmoins un exemple

¹²⁰ Marc Thibodeau et Mathieu Perreault, « Jean-Paul II rechute », *La Presse*, 25 février 2005, pp. A1 et A8.

¹²¹ Isabelle Hachey, « Apparition surprise de Jean-Paul II », *La Presse*, 28 février, pp. A1 et A6.

supplémentaire qui vient confirmer que le Vatican s'est volontairement prêté au jeu de la transparence organisé par les médias. Il s'agit d'un article de *The Gazette* qui soutient que le Vatican a sans aucun doute alimenté la frénésie médiatique. En voici deux extraits : « The media frenzy has been fuelled by the Vatican press office, which was unusually frank in the information it has released about the pope's health. » ; « The relative openness of the Vatican press office – while it has kept a tight control of the news it has been unexpectedly transparent for such a conservative institution – has surprised some commentators. »¹²² De plus, il est important de comprendre que lorsque le Vatican cesse momentanément de collaborer avec les médias, peu importe la raison, il s'attire la colère de ceux-ci, incapables de supporter une zone d'ombre. Effectivement, si nous sommes témoins de leur soif à tout connaître, nous le sommes également, par opposition, de leur intolérance à ce qui ne peut être vu, de leur difficulté d'accepter qu'ils ne peuvent avoir accès à toute l'information, comme nous le montre cet extrait d'un article d'Isabelle Hachey :

Depuis trois jours, le monde attendait des nouvelles de Jean-Paul II. On l'avait bien entrevu à la fenêtre de sa chambre, dimanche, mais on ne savait rien de son état de santé. A midi, hier, un communiqué a enfin été diffusé. Cinq petites lignes qui assurent que « la phase postopératoire se déroule sans complications » et que « le Saint-Père mange régulièrement, passe quelques heures dans un fauteuil et a commencé des exercices pour réhabiliter sa respiration et sa voix ». Pas de conférence de presse. Pas de contexte. Et pas de nouveau bulletin avant jeudi. [...] Les médias réclament un bulletin de santé quotidien, détaillé et signé par les médecins ; ils ne reçoivent que des bribes d'information, accompagnées d'anecdotes aussi insipides qu'invérifiables.¹²³

Néanmoins, il y a généralement un accord implicite entre le Vatican et les médias, qui n'est toutefois pas sans déplaire à certains lecteurs qui, dans une grande lucidité, voient clairement le jeu qui se joue entre le Vatican et les médias. Dans une section consacrée au courrier des lecteurs, spécifiquement intitulée pour l'occasion « Du voyeurisme ! », *La Presse* présente la lettre de deux lecteurs exaspérés tant par le voyeurisme dont font preuve les médias que par l'exhibitionnisme dont fait preuve le Vatican¹²⁴. Cette exaspération sera reprise plus tard, trop tard, par les médias eux-mêmes qui posent un regard critique sur eux-mêmes. C'est d'ailleurs le cas du journaliste Mathieu Perreault, pourtant auteur de nombreux articles de la couverture

¹²² Jonathan Petre, Bruce Johnston et Anton La Guardia, « Dying in the public glare », *The Gazette*, 2 avril 2005, p. A4.

¹²³ Isabelle Hachey, « L'opacité du Vatican irrite les journalistes », *La Presse*, 1^{er} mars 2005, p. A20.

¹²⁴ Anita Vaillancourt et Jean Bourbeau, « Du voyeurisme », *La Presse*, 31 mars 2005, p. A16.

de presse de l'agonie et de la mort du pape dans *La Presse*, qui, dans l'article « Exhibitionnisme ou exemple méritoire ? »¹²⁵, questionne l'exhibitionnisme du pape et du Vatican, puis le voyeurisme des médias et de la population.

Nous pouvons par contre nous demander à quel point ce questionnement ne vient pas alimenter ce qu'il dénonce justement. La thématique du voyeurisme et de l'exhibitionnisme médiatiques est si populaire que les journalistes gagneraient certainement à en parler davantage, quitte à s'accuser du même coup de tous les maux. Et même lorsqu'ils ont lieu, ces débats dans les journaux surviennent souvent tardivement, les journalistes étant pris au piège de l'immédiateté de leur pratique, qui leur impose un regard rapide, en direct, sur les choses. Analysons maintenant comment se traduit cette quatrième et dernière logique journalistique, l'immédiateté, dans la couverture de presse qui nous intéresse ici.

5.3.1.4 L'immédiateté journalistique ou l'art de couvrir l'instant précis où le pape est mort

Véritable rejeton des trois logiques précédemment abordées, extension de la volonté du « voir », la logique de l'immédiateté demande à tout voir, ici et maintenant. L'information en direct est maintenant devenue une pratique courante du journalisme électronique. La presse écrite n'est pourtant pas en reste, devant redoubler d'ardeur et d'innovation pour suivre le rythme fou, axé sur l'instant présent et même l'urgence, imposé par la télévision et surtout Internet. La couverture de presse des différents sujets d'actualité qui en découle est nécessairement modelée par cet impératif de l'immédiat, comme nous le suggèrent les divers exemples tirés du corpus d'articles traitant de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II.

Lorsque l'apologie du temps réel nous offre la mort d'un pape en direct

Signe du mimétisme journalistique dont nous avons fait mention au cours de notre deuxième chapitre, le journalisme écrit entre lui aussi, à sa façon, dans la vague de l'information en direct caractéristique de la télévision. Du mieux qu'elle a pu, elle a tenté de faire vivre l'agonie et la mort de Jean-Paul II en temps réel. Plusieurs indices, tirés de notre cas d'étude,

¹²⁵ Mathieu Perreault, « Exhibitionnisme ou exemple méritoire ? », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A36.

nous permettent en effet de croire que la presse écrite a développé des stratégies bien à elle pour suivre la mouvance du direct. Dans un premier temps, lorsque les événements se bousculent et que la santé de Jean-Paul II se dégrade à vue d'œil, tous les journaux publient presque chaque jour, un article sur le sujet. Il s'agit là d'un moyen pour ne rien perdre du cours des événements et de se rapprocher le plus possible du mode en direct. Par exemple, en procédant à l'étude des articles du mois de mars, nous constatons rapidement que pour tous les journaux étudiés, à l'exception du *Devoir*, peu de journées passent sans que le pape ne soit mentionné. Dans le *Journal de Montréal*, sur 31 jours, seulement neuf jours sont exempts d'articles sur le pape. Si l'information disponible justifiait une couverture aussi intensive, nous ne pourrions que louer le direct. Cependant, plus souvent qu'autrement, afin de suivre ce rythme rapide, les journaux sont trop souvent contraints à utiliser des informations vides, dans le seul but de parler coûte que coûte du sujet en question. En d'autres termes, ils font ce que nous pourrions qualifier de « remplissage », ce qui donne des articles contenant des informations d'une grande futilité, comme ce fut le cas d'un article mentionné précédemment, intitulé « Pope vomiting »¹²⁶ – justement paru en mars – et dont la seule information consiste à dire que le pape vomit et souffre de maux de tête.

Pire encore, *La Presse*, qui n'a malheureusement pas pu annoncer la mort du pape en direct la veille, tente de nous la faire revivre en direct en nous donnant la sensation d'être présent dans la salle de presse au moment de la réception de la nouvelle sur le fil de presse. En effet, un article de Nathalie Collard paru le 3 avril s'accompagne d'un tableau intitulé « Seize minutes sur un fil de presse » et qui présente un extrait des dépêches envoyées sur le fil de presse au moment du décès du pape (voir appendice K). Nous pouvons y lire :

14h42:32 : Abbas décidé à imposer la sécurité à Ramallah ; 14h47:16 : Les émirats et le Yémen signent un pacte de sécurité ; 14h52:53 : BULLETIN Le cœur du pape est en train de lâcher ; 14h53:35 : Au moins 18 soldats américains et 12 prisonniers blessés à Abou Ghraib ; 14h53:37 : FLASH Le pape est mort [...]¹²⁷

Qu'apporte de plus une telle précision ? Suivre les événements, seconde par seconde, peut-il nous permettre de mieux comprendre les événements ? Nous en doutons.

¹²⁶ Vatican City, « Pope vomiting », *The Gazette*, 23 mars 2005, p. A20.

¹²⁷ Nathalie Collard, « Quand la télévision unit le monde », *La Presse*, 3 avril 2005, p. A19.

Enfin, une autre stratégie mise de l'avant par la presse écrite, au cours de la période étudiée, pour suivre tant bien que mal le rythme du direct a été illustrée par le *Journal de Montréal* qui, à l'occasion des funérailles de Jean-Paul II, a imprimé et distribué gratuitement 30 000 copies d'une édition spéciale de seize pages sur le sujet. Dans un article d'autopromotion consacré à cette nouvelle, le rédacteur en chef du *Journal de Montréal*, Dany Doucet, explique ses motivations en ces termes : « C'est une façon de compenser la désavantage du décalage horaire, et d'être présent avant que la nouvelle ait été entièrement consommée »¹²⁸.

Il va sans dire que le direct s'impose avec une telle force dans l'espace public que même la stratégie de communication du Vatican mise sur le direct, notamment par l'utilisation de vidéos en direct du pape, diffusées aux fidèles, tout au long de sa maladie. Ce fut d'ailleurs le cas, comme nous l'avons souligné précédemment, lors de sa première sortie de l'hôpital Gemilli – alors qu'une caméra est installée à bord du véhicule ramenant le pape dans ses quartiers, afin que ses fidèles puissent le voir en direct saluer et bénir la foule réunie sur la route du chemin¹²⁹ – ou encore lors des célébrations de Pâques, pour diffuser en direct des images de Jean-Paul II et ainsi le rendre présent.

Ce que tous ces exemples montrent, c'est qu'il y a une pression de plus en plus grande sur la presse pour vivre l'actualité en direct. Comme l'indiquent à juste titre deux journalistes de *La Presse* – soulignant au passage que jamais la mort d'un pape n'a été vécue en direct par autant de gens –, Jean-Paul II n'était pas encore mort « que déjà des milliers de journalistes de partout étaient à Rome »¹³⁰. Par contre, vivre les événements en direct implique une excellente préparation et une anticipation juste de ce qui arrivera dans l'espace public. Le rythme de l'urgence dans lequel se vit l'information, de même que la crainte de rater le scoop, de se faire doubler par un média concurrent, incite en effet les organes de presse à consacrer des ressources imposantes et à prendre de grands risques. La couverture de la mort du pape ne fait pas exception en ce qui a trait à ce phénomène d'anticipation.

¹²⁸ David Santerre, « *Le Journal* publie une édition spéciale gratuite sur les funérailles du pape », *Journal de Montréal*, 9 avril 2005, p. 6.

¹²⁹ Tel que rapporté par l'AFP, « Jean-Paul II est de retour au Vatican plus tôt que prévu », *Le Devoir*, 14 mars 2005, p. B5.

¹³⁰ Hugo Dumas et Stéphane Paquet, « Des médias partout », *La Presse*, 3 avril 2005, p. A5.

L'anticipation journalistique ou chronique d'une mort annoncée

Notre corpus d'étude est fort révélateur de cette pratique d'anticipation à laquelle se livrent les différents médias. À travers les articles, nous pouvons dans un premier temps clairement identifier les principales fonctions de cette pratique qui vise à prévoir, à préparer du mieux possible les événements à venir. En effet, si anticiper les événements procure d'abord et avant tout aux journaux l'illusion d'une plus grande assurance de ne pas rater un scoop, de ne pas rater la nouvelle, cela permet également de remplir le vide informationnel avec des prévisions sur ce qui arrivera.

Les extraits de quelques-uns des articles de notre corpus attestent de la première de ces deux fonctions. D'abord, mentionnons un article d'Isabelle Hachey dans lequel elle affirme que la mort du pape est :

une mort à laquelle on n'en finit plus de se préparer. Depuis des années, les grands réseaux de télé louent à des prix astronomiques les toits des immeubles et des hôtels voisins du Vatican, question d'avoir une vue imprenable le jour des funérailles. Vaticanistes et experts de tous poils ont signé de lucratifs contrats pour fournir des heures de commentaires en direct.¹³¹

Fait intéressant à souligner, le cardinal de Montréal, monseigneur Jean-Claude Turcotte, est cité dans le même article, réagissant à la façon dont les médias anticipent et préparent la mort de Jean-Paul II : « Vous savez, ça fait sept ou huit ans que les médias font mourir le brave pape. »¹³² Ensuite, Nathalie Petrowski, toujours dans *La Presse*, a écrit un article dans lequel elle porte un regard d'une grande lucidité sur sa profession, expliquant fort bien ce phénomène d'anticipation que nous souhaitons mettre ici en lumière. En voici un extrait, long mais fort pertinent :

Le pape Jean-Paul II est finalement mort samedi à 21h37, heure de Rome. Mais, en ce qui me concerne, il est mort la semaine dernière. Et cent fois plutôt qu'une. Déjà, dans l'après-midi du lundi de Pâques, la radio annonçait sa mort plus ou moins imminente. [...] Mais le temps que j'arrive en ville, le pape avait ressuscité, me laissant en plan avec le ballon dégonflé de mon deuil. [...] J'aurai dû me rappeler à ce moment-là que la mort du pape Jean-Paul II ne date pas d'hier. C'est un feuilleton qui dure depuis des années. Déjà au milieu des années 90, une première alerte a

¹³¹ Isabelle Hachey, « Apparition surprise de Jean-Paul II », *La Presse*, 28 février, pp. A1 et A6.

¹³² *Ibidem*.

précipité tous les grands réseaux américains à Rome. Une équipe de Radio-Canada a d'ailleurs réalisé un reportage sur le sujet, nous expliquant que, arrivés en catastrophe au Vatican, les grands réseaux avaient réalisé avec effroi qu'advenant la mort du pape ils n'avaient aucun endroit où poser leur sacro-saint *kodak*. Des dizaines de toits, de terrasses et d'appartements avec une vue imprenable sur la place Saint-Pierre ont immédiatement été loués à prix fort en attendant le trépas du souverain pontife. Lorsque Jean-Paul II les a surpris en revenant à la vie, ils n'ont pas lâché prise pour autant et ont continué de payer des loyers chaque année pour ne pas perdre leur [sic] premières loges au théâtre de la mort. Les années ont passé, la santé du pape ne s'est pas améliorée et, lentement mais sûrement, la chronique d'une mort annoncée est devenue la chronique d'une agonie.¹³³

Être bien préparés, prévoir le coup, est certes capital pour les médias – c'est essentiellement ce que nous attendons d'eux –, mais anticiper les événements de façon exagérée ne sert en rien l'information. Dans le cas du pape, comme le dira plus loin Petrowski :

au lieu d'attendre calmement que la mort se produise, ils [les médias] l'ont devancée artificiellement d'une semaine. C'est ainsi qu'un événement grave et solennel est devenu un cirque médiatique, un festival de la rumeur, une guerre d'anticipation, un acharnement thérapeutique [...]¹³⁴

C'est d'ailleurs ce qui a provoqué un grave incident médiatique, soit la fausse annonce de la mort du pape par CNN. L'incident a entre autres été relaté par *Le Devoir* et par le *Journal de Montréal*. Le premier souligne que « des rumeurs colportées par divers médias (et reprises entre autres par CNN) allaient plus loin et évoquaient un état comateux, voire même la mort du pape [...] »¹³⁵, alors que le deuxième rapporte ceci :

comme s'il voulait damer le pion aux autorités du Vatican, le réseau CNN a emboîté le pas à la presse italienne, annonçant la mort du pape sur le coup de midi. [...] Pendant ce temps, chez nous, le mot d'ordre était l'attente du verdict du Vatican. Résultat : si le pape était mort à CNN, il était toujours à l'agonie à Radio-Canada, à TVA et à TQS. [...] Ainsi, plus tard en après-midi, CNN a dû ressusciter Jean-Paul II... Un petit miracle, quoi !¹³⁶

Revenons maintenant sur la deuxième fonction de l'anticipation, c'est-à-dire remplir le vide informationnel. La répétition propre à l'anticipation permet d'écrire deux, trois, ou quatre articles plutôt qu'un sur le même sujet, sur le même événement annoncé. Dès lors,

¹³³ Nathalie Petrowski, « Chronique d'une mort annoncée », *La Presse*, 4 avril 2005, p. A7.

¹³⁴ *Ibidem*.

¹³⁵ Guillaume Bourgault-Côté, « Le pape s'éteint », *Le Devoir*, 2-3 avril 2005, pp. A1 et A12.

¹³⁶ Michelle Coude-Lord, « La mort en direct », *Journal de Montréal*, 2 avril 2005, p. 60.

l'information s'oriente autour d'un univers de possibilités caractérisé par des « peut-être » et qui se conjugue au conditionnel. En ce qui concerne notre cas à l'étude, nous pouvons par exemple évoquer la croix du Mont-Royal, qui a alimenté plus d'un article dans le *Journal de Montréal*. Effectivement, le 2 avril paraît un article nous informant que, lorsque la nouvelle de la mort du pape arrivera, « la Ville [de Montréal] ordonnera dès lors à une équipe de techniciens de changer l'éclairage de la croix du Mont-Royal afin de le faire passer du blanc au pourpre. »¹³⁷ Il était alors prévisible que lors du moment venu, on reparlerait de nouveau de l'illumination de la croix, ce qui fut bien sûr confirmé. Lorsque la mort du pape survient, nous pouvons lire, dans le même quotidien, que « dans le brouillard, les lumières de la croix du Mont-Royal sont passées du blanc au pourpre en début de soirée hier pour souligner la mort du pape Jean-Paul II. »¹³⁸ Le lexique, le vocabulaire, utilisés par les journalistes marquent par ailleurs la propension à référer à des « peut-être » et au conditionnel : « Le pape Jean-Paul II pourrait regagner le Vatican dans les prochains jours » ; « Il [le pape] pourrait même se montrer dimanche à la fenêtre de ses appartements place Saint-Pierre pour la prière de l'Angelus, a annoncé l'agence Ansa »¹³⁹ ; « Pope John Paul is expected to bless the faithful tomorrow from a window »¹⁴⁰ ; « Pope John Paul II may have to return to the hospital to have a feeding tube inserted »¹⁴¹ ; « Pope may be a spectator as Holy Week ushered in »¹⁴² ou encore « Pope could be out by Easter »¹⁴³. Et bien sûr, lorsque le « peut-être » se confirme, lorsqu'il arrive, un nouvel article est aussitôt préparé : un sujet, articles multiples.

En fait, cette pratique d'anticipation est si répandue que même le Vatican semble fonctionner sur ce mode, si nous nous fions à ce qu'en dit un article paru dans *The Gazette*, selon lequel le Vatican aurait préparé, depuis longtemps, les outils médiatiques qui seront nécessaires lorsque le pape mourra : « As Shryer spoke, the crowd became transfixed by more images on

¹³⁷ Louis Gagné, « L'archevêché de Montréal se prépare », *Journal de Montréal*, 2 avril 2005, p. 2.

¹³⁸ Michelle Coude-Lord, « Quand la télé donne une leçon de... mort », *Journal de Montréal*, 3 avril 2005, p. 18.

¹³⁹ Les deux derniers extraits proviennent de l'article AFP, « Le pape bientôt de retour au Vatican », *Journal de Montréal*, 10 février 2005, p. 7.

¹⁴⁰ AP, « Pope will bless from hospital », *The Gazette*, 5 mars 2005, p. A22.

¹⁴¹ AP, « Ailing Pope may need feeding tube to regain strength », *The Gazette*, 30 mars 2005, p. A24 ; notons que dans ce cas, même le titre de l'article est significatif.

¹⁴² AP, « Pope may be a spectator as Holy Week ushered in », *The Gazette*, 20 mars 2005, p. A11.

¹⁴³ AP, « Pope could be out by Easter », *The Gazette*, 4 mars 2005, p. A12.

the big screens. In footage that dated to 2000, the pope was seen making speeches and being swarmed by well-wishers. »¹⁴⁴

La principale conséquence de ce rythme effréné réside dans le fait que les médias n'ont pas le temps pour réfléchir en temps réel à la façon dont ils traitent les différents sujets d'actualité. L'immédiateté de l'information rend difficile, pour les journalistes, la prise de recul sur leur pratique afin d'en améliorer les points d'achoppement. Lorsqu'ils peuvent enfin poser un regard critique et évaluer leur travail, il est souvent trop tard et le *momentum* est passé, laissant le souvenir d'une couverture de presse comportant petits et grands défauts. Analysons de plus près cette conséquence, fort visible au cœur de notre corpus.

Information en temps réel, prise de recul journalistique en décalé

Nous l'avons mentionné en introduction de notre mémoire : les lecteurs ont rapidement réagi et donné leur opinion, parfois fort critique, quant à la façon dont les médias ont mené la couverture de l'agonie du pape. Par exemple, le 3 février, *La Presse* publie la lettre de Line Merrette, qui affirme que la maladie du pape ne devrait jamais faire la manchette d'un journal dans un Québec qui est, selon elle, plus que laïc¹⁴⁵. Comme le rapporte le journaliste du *Devoir* Paul Cauchon, « dans les conversations privées, le nombre de citoyens excédés devant la “couverture papale” des médias croît sans cesse. Un tel déferlement d'images, de reportages, d'articles et de numéros spéciaux de magazines atteint un sommet inégalé. »¹⁴⁶ Ou encore, il s'agit d'intervenants, souvent des professionnels, extérieurs à la pratique journalistique, qui sonnent l'alarme, comme ici cet auteur et conseiller en communication, qui se demande :

Pourquoi les journalistes ne peuvent-ils tout simplement pas s'empêcher de parler de sujets dont ils dénoncent la surdiffusion ? [...] Quand un présentateur ou un journaliste de télévision peut soudainement s'incorporer l'importance d'un président assassiné ou d'un pape prosélyte qui fait cadeau d'une agonie charismatique, il est incapable de restreindre sa boulimie de lumières et d'importance cathodique. Mais toutes les

¹⁴⁴ Andy Riga, “Tide of mourners floods Vatican City and Rome”, *The Gazette*, 5 avril 2005, pp. A1-A2.

¹⁴⁵ Line Merrette, « Loin de la réalité », *La Presse*, 3 février 2005, p. A18.

¹⁴⁶ Paul Cauchon « Décès de Jean-Paul II : une ferveur médiatique déséquilibrée », *Le Devoir*, 9 et 10 avril 2005, p. B3.

vedettes de l'information (et leurs patrons qui le sont par procuration) invoqueront le droit du public à l'information pour le gavage médiatique dont ils ont besoin comme d'un junkie a besoin de son *fix*.¹⁴⁷

Même si les différents journaux font paraître ces opinions dans leurs pages, même s'ils sont conscients de la critique, ce n'est malheureusement qu'au début du mois d'avril, une fois le pape mort, qu'ils entament eux-mêmes une réflexion sur les décisions éditoriales prises tout au long de l'agonie de Jean-Paul II. Plusieurs articles de notre corpus viennent corroborer cette affirmation.

Dans un premier temps, notons que si les journalistes s'interrogent sur leur pratique sur la tribune qui leur est offerte, ils se limitent à des futilités, pour faire état des mille et uns détails du journalisme qui n'intéressent que les journalistes eux-mêmes. Le meilleur exemple tiré de notre corpus consiste en un article d'Hugo Dumas, journaliste de *La Presse*. Tout au long de cet article, dont le titre « Le Vatican est débordé, les journalistes sont excédés » est révélateur, Dumas critique la façon dont les « pauvres journalistes » sont traités par le service de presse du Vatican, dépassé par l'achalandage médiatique que crée nécessairement la mort du pape. Nous estimons que, aussi divertissant soit-il, cet article ne mérite pas sa place à la une de *La Presse*. En effet, il ne parle pas beaucoup aux lecteurs-types, peu touchés par les réalités du travail journalistique et pire, il ne nous fournit aucune information qui contribuerait à la formation d'une vision globale de la mort du pape. Il s'agit surtout d'un article dans lequel on peut suivre, presque en temps réel, les étapes suivies par les journalistes dans les dédales du service de presse du Vatican et dans lequel nous dénotons la grande frustration ressentie par Dumas. En voici quelques extraits :

Il est 11h. Des centaines de journalistes canadiens, américains, italiens, mexicains ou italiens poireautent devant les portes en bois massif du bureau de presse du Vatican. [...] Les méthodes d'attribution des cartes de presse sont aléatoires. [...] Le comble ? Alors que la ligne d'attente atteignait son apogée, les employés du bureau de presse du Vatican ont cessé toutes leurs activités pour aller manger. [...] ¹⁴⁸

¹⁴⁷ Robert Blondin, « Le messager a l'importance de son message », *Le Devoir*, 6 avril 2005, p. A8.

¹⁴⁸ Hugo Dumas, « Le Vatican est débordé, les journalistes sont excédés », *La Presse*, 5 avril 2005, pp. A1 et A16.

Le plus surprenant, c'est que Dumas termine son article en disant que « *La Presse*, elle devra se débrouiller sans carte de presse. Jusqu'à présent, notre travail n'a pas du tout été affecté par le fait que nous n'en possédions pas. »¹⁴⁹ Alors, pourquoi en faire mention ? Pourquoi en faire tout un plat si, au bout du compte, la pratique n'est pas affectée ? Cette réflexion ne mène pratiquement à rien, si ce n'est qu'à alimenter la face sensationnaliste du journalisme.

Et lorsqu'ils se posent les bonnes questions, lorsqu'ils prennent la peine de se livrer à un réel exercice de réflexion critique, il est souvent trop tard. À titre d'exemple, mentionnons d'abord un article de Rima Elkouri, intitulé « Quelque chose d'indécent », dans lequel elle se questionne :

Pourquoi cette mascarade à votre chevet [du pape] ? Pourquoi ne pas tirer les rideaux, éteindre la lumière et dire aux médias du monde : "Ça suffit" ? Il y avait quelque chose d'indécent dans cette agonie en direct, dans cette succession de bulletins de santé trop détaillés. Quelque chose qui m'a mise profondément mal à l'aise.¹⁵⁰

Pourtant, si elle questionne le résultat médiatique, elle semble poser le blâme sur le pape et le Vatican eux-mêmes, les journaux n'ayant fait que s'alimenter à partir de la source d'information. Néanmoins, à la toute fin de son article, elle pose une dernière question : « Au-delà du battage médiatique, que signifie vraiment la mort du pape dans notre ville aux cent clochers petit à petit convertis en condos ? »¹⁵¹ En fait, c'est à cette question toute simple que la presse aurait dû s'appliquer à répondre. Mais, venue trop tard, cette question a mérité trop peu d'attention, déclassée par les photos des douleurs atroces du pape ou encore par les litanies de ces problèmes de santé. Lysiane Gagnon, de *La Presse*, procède elle aussi en avril à une remise en question la couverture journalistique. Voilà ce qu'elle en dit :

Dans le flot des commentaires déclenchés par la mort de Jean-Paul II, on n'a guère entendu parler les psychanalystes ou les spécialistes de la psychologie des profondeurs. Dommage, car c'est à la lumière de cette science qu'il aurait fallu examiner le comportement irrationnel des foules et des médias, de même que l'étrange popularité de la papauté, cette institution en déclin partout sauf dans le tiers-monde, et dont personne, pas même les croyants, ne suit les préceptes dans la vie quotidienne [...].¹⁵²

¹⁴⁹ *Ibidem*.

¹⁵⁰ Rima Elkouri, « Quelque chose d'indécent », *La Presse*, 3 avril 2005, p. A9.

¹⁵¹ *Ibidem*.

¹⁵² Lysiane Gagnon, « Showtime », *La Presse*, 7 avril 2005, p. A23.

Une semaine après le décès du pape, les journalistes poursuivent leur réflexion, parfois sur une note plutôt fataliste :

Les médias en ont-ils trop fait depuis une semaine ? À l'ère des chaînes d'information continue, de la concurrence effrénée entre les médias et de la multiplication exponentielle des sources d'information sur Internet, la notion de "trop" n'a plus vraiment de sens. Les médias en feront toujours "trop" dès qu'un événement captera l'attention mondiale, ne serait-ce que par mimétisme, histoire de nourrir un système médiatique à la voracité sans limites.¹⁵³

La même note fataliste est perceptible chez Yves Boisvert, alors qu'il avance que « peut-être est-il impossible de couvrir un événement aussi considérable sans enflure et sans exagération. Peut-être était-il inévitable que l'on soit submergé médiatiquement. [...] »¹⁵⁴. L'impression laissée par ce genre de réflexion est que plus rien ne changera au sein de la profession journalistique ; même conscients de leurs travers, rien n'y fera, les médias agiront toujours de la sorte. Et il faut bien comprendre que cette réflexion, finalement axée sur les effets inévitables des logiques médiatiques et sur l'aspect grandiose que prend la couverture de presse de certains sujets au sein des journaux, ne fait qu'accentuer l'effet global. Nous croyons qu'il est impératif que cette réflexion se produise plutôt en temps réel, au moment où les événements se déroulent, de façon à orienter directement et immédiatement la couverture de presse.

Enfin, soulignons qu'une dernière tendance dans le discours des journalistes sur leur pratique – qu'on pourrait nommer méta-journalisme – consiste en une oscillation constante entre le regard critique d'un côté et la pure soumission aux logiques journalistiques de l'autre. En effet, lorsqu'il y a un moment de lucidité qui entraîne un réel questionnement sur le travail journalistique, comme l'exemplifient les articles mentionnés plus haut, le journaliste est paradoxalement souvent rattrapé par la puissance des effets induits par les logiques journalistiques. Un des nombreux articles d'Isabelle Hachey constitue un bon mélange au sein de son discours : critique, mais toujours coloré par les logiques. Deux extraits illustrent bien cette dualité. D'abord, elle soutient, sur un ton même ironique, que :

¹⁵³ Paul Cauchon, « Décès de Jean-Paul II : une ferveur médiatique déséquilibrée », *Le Devoir*, 9 et 10 avril 2005, p. B3.

¹⁵⁴ Yves Boisvert, « Le "deuil", le "choc" et autres balivernes », *La Presse*, 4 avril 2005, p. A5.

lors de la précédente hospitalisation du pape, les policiers avaient tenté, en vain, de repousser cette masse nerveuse de reporters, à l'affût de la moindre nouvelle. [...] Pendant qu'ils se tourment les pouces à attendre un point de presse qui ne vient pas, caméramans et photographes restent obstinément grimpés sur des chaises pour ne rien manquer de l'(in)action. [...] Les présentateurs, bien maquillés et sagement alignés les uns à côté des autres, répètent nerveusement leur topo. [...] ¹⁵⁵.

Par contre, quelques lignes plus loin, la nature de son article se modifie, entrant justement dans le jeu qu'elle dénonce pourtant, comblant le vide, « l'(in)action », par des énumérations et des descriptions vides de sens :

Il s'agit en effet du neuvième séjour de Jean-Paul II à Gemilli depuis l'attentat de 1981, où il était passé à un cheveu de la mort. Le pape a subi sept opérations dans cet hôpital, dont l'ablation d'une tumeur intestinale en 1993. La même année, il s'était disloqué l'épaule en déboulant les escaliers et, un an plus tard, il s'était cassé la hanche. On sait aussi qu'il souffre de la maladie de Parkinson et qu'il se déplace en chaise roulante. ¹⁵⁶

À quoi aura servi sa critique initiale ? Chose certaine, surtout pas à modifier d'abord et avant tout son propre discours et ses propres pratiques. Elle aura donc plus servi à alimenter le paradoxe qu'à le combattre.

S'il va de soi que le principe de base derrière l'information en direct – c'est-à-dire de garder le lecteur, le téléspectateur, en contact continu avec les nouvelles informations disponibles – est louable, son application concrète dans la presse soulève plusieurs questionnements. Tout comme nous avons tenu à le souligner pour toutes les logiques abordées précédemment, nous ne pouvons condamner entièrement la logique d'immédiateté. Par contre, plutôt que d'en rester à un constat fataliste, il convient maintenant de s'interroger sur sa pertinence, de mesurer ses apports, mais aussi ses échecs. Selon nous, à la base de cette réflexion devraient se situer des exemples d'articles – parce qu'il y en a – qui se rapprochent le plus possible de ce que serait un journalisme idéal, tel que nous l'avons décrit au cours de notre premier chapitre. En effet, si nous posons l'hypothèse que les logiques journalistiques possèdent une force si grande que nous pouvons en retrouver les traces dans la majorité des articles traitant de l'agonie et de la mort du pape, nous nous devons également de faire preuve d'une justesse

¹⁵⁵ Isabelle Hachey, « Visite au troisième Vatican », *La Presse*, 27 février 2007, pp. A1-A2.

¹⁵⁶ *Ibidem*.

et d'une finesse d'analyse en reconnaissant qu'il y a toutefois des articles qui semblent faire fi de l'influence de ces logiques pour proposer aux lecteurs une réflexion plus en profondeur sur le sujet d'actualité qui nous intéresse ici. L'objectif de notre prochaine section est justement de procéder à un survol de quelques-uns de ces articles, qui constituent de véritables contre-exemples à notre hypothèse de départ.

5.3.2 *Les exceptions : quand le journalisme mise sur la valeur symbolique de l'événement*

Comme nous l'avons longuement exprimé auparavant, si nous portons un regard critique sur le journalisme, c'est parce que nous avons en tête une vision de ce qu'il devrait être dans l'idéal. C'est réellement par le constat d'un écart entre ce que le journalisme est et ce qu'il devrait être que nous sommes ensuite en mesure d'identifier les points qui posent problème et qui constituent par le fait même autant de pistes d'amélioration possible. Après avoir présenté maints extraits d'articles qui contribuaient à appuyer notre constat d'une crise du journalisme générée par l'effet conjugué de quatre logiques journalistiques clairement identifiées, nous souhaitons maintenant exposer des exemples qui confirment la vision de l'idéal journalistique que nous défendons ici.

Dans un premier temps, afin de bien illustrer l'écart qui subsiste, nous avons choisi de soumettre des articles qui abordent les mêmes volets ou les mêmes événements de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II que les articles précédemment présentés, mais d'une manière toute autre, que nous jugeons plus valable. Par exemple, alors que le pape est de plus en plus malade et que les rumeurs se répandent sur sa capacité réelle à diriger l'Église étant donné son état, plusieurs articles abordent la possibilité d'une démission de Jean-Paul II. Sur cette thématique, nous avons pu lire plusieurs articles dans les différents journaux, avant et après la mort de ce dernier. Dans la plupart des articles écrits – comme c'est le cas de l'article de Mathieu Perreault, « Les démissions et les dépositions de papes »¹⁵⁷ –, les journalistes se sont contentés de reprendre des extraits de l'article publié initialement dans le magazine jésuite *America*, qui a publié la liste des papes qui ont démissionné, de gré ou de force. Le résultat :

¹⁵⁷ Mathieu Perreault, « Les démissions et les dépositions de papes », *La Presse*, 26 février 2005, p. A8.

un court texte, pratiquement en *point form*, avec une brève description de quelques mots pour chacun des cas, huit au total. Pourtant, un article se détache du lot ; il s'agit du texte de George Ferzoco, paru dans *The Gazette*¹⁵⁸ (voir appendice L). Cet article est un très bon exemple d'un traitement en profondeur d'un sujet que d'autres journaux ont traité avec légèreté et avec un semblant de futilité : la possibilité pour un pape de démissionner. Beaucoup plus consistant, il aborde la question plus en profondeur, tentant de faire l'analyse du cas de Jean-Paul II en effectuant un retour en arrière. Plutôt que de se limiter à exposer les faits bruts du passé, Ferzoco les utilise afin d'effectuer des liens fort constructifs avec le présent et ainsi mieux le comprendre. C'est une façon de pousser un peu plus loin la réflexion et de faire parler les chiffres et les données. En abordant le même sujet, mais sous un autre angle, l'article « Le pape a-t-il encore toute sa “flexibilité mentale” ? »¹⁵⁹, de Louise-Maude Rioux Soucy, constitue un autre contre-exemple. Celle-ci tente de faire un lien entre la condition du pape – et reprend par le fait même les doutes et le scepticisme sur sa capacité à diriger l'Église – et les travaux d'un universitaire, Jean-François Gagnon, qui a publié une étude sur Hitler et son Parkinson. Il en résulte un article fort intéressant qui, plutôt que de se borner aux données disponibles, parvient à donner un autre éclairage du problème médical du pape.

À la mort du pape, nous l'avons bien illustré auparavant, de nombreux articles proposent à leurs lecteurs des listes supposées rendre compte de son pontificat : liste des pays visités, liste des encycliques publiées ou encore liste d'extraits non commentés des différents écrits de Jean-Paul II sur divers thèmes. Nous l'avons vu, plus souvent qu'autrement, les articles s'arrêtent à ce niveau d'information, ne faisant pas de lien entre les faits exposés, ne posant aucun commentaire sur ce qu'ils étalent. Cependant, il arrive de rencontrer des journalistes qui osent gravir les échelons qui les mènent jusqu'au prochain niveau d'explication, d'analyse et de compréhension des sujets. Citons, à titre d'exemple, un article écrit par un journaliste indépendant et essayiste, Jean-Paul Lefebvre, intitulé « L'encyclique dite “de la

¹⁵⁸ George Ferzoco, « Abdication is a papal option », *The Gazette*, 16 avril 2005, p. A29.

¹⁵⁹ Louise-Maude Rioux Soucy, « Le pape a-t-il encore toute sa “flexibilité mentale” ? », *Le Devoir*, 15 février 2005, p. A4.

pilule” est-elle l’œuvre de Paul VI ou de Jean-Paul II ? »¹⁶⁰. Il effectue un retour en arrière au cœur même de l’histoire de la controverse ayant entouré la rédaction d’une encyclique qui devait contenir le dogme de l’Église sur les relations sexuelles entre mariés, encyclique pour laquelle la contribution de Jean-Paul II fut incontestable. Plutôt que de faire l’étalage de toutes les encycliques possibles de Jean-Paul II, le journaliste s’est limité à n’en n’aborder qu’une, mais à la traiter en profondeur. Un deuxième article qui constitue un excellent contre-exemple est la revue littéraire du dernier livre publié par le pape Jean-Paul II, « Mémoire et Identité », à laquelle se livre un journaliste du *Devoir*¹⁶¹. Alors que beaucoup d’autres journalistes n’en n’ont présenté que quelques extraits¹⁶², sans plus, Louis Cornellier oscille constamment entre la citation d’extraits du livre en question et des commentaires critiques. Il procède ainsi à un exercice d’écriture journalistique qui remplit bien sa mission : exposer, puis critiquer, expliquer et débattre.

Maintenant, il faut bien comprendre qu’il arrive que les journalistes touchent de près à la problématique plus profonde des événements, tentant d’en comprendre la signification entière, les rouages plus complexes, sans toutefois y accorder – ou sans pouvoir y accorder – beaucoup d’espace. Par exemple, dans un relativement court article dans *La Presse*, Isabelle Hachey, tente de trouver le sens et la signification réelle de la souffrance du pape. Elle met de l’avant ce raisonnement :

En suivant les pas du Christ, il a compris comment “toute forme humaine de souffrance s’accompagne d’une promesse de salut et de joie”, déclarait-il [Jean-Paul II], dimanche, dans un message lu par un proche collaborateur. “Jean-Paul II est mystique, souligne M. Allen [John Allen, vaticaniste du *National Catholic Reporter*]. Il considère ses propres souffrances à la lumière de celles du Christ sur la croix.” En effet, le pape aime faire des comparaisons entre son calvaire personnel et l’agonie de Jésus lui-même [...] Après tout, la souffrance est au cœur de la foi chrétienne. Jésus-Christ n’a-t-il pas été torturé à mort pour laver les péchés de l’humanité ? C’est surtout le catholicisme, en fait, qui exalte la souffrance.¹⁶³

¹⁶⁰ Jean-Paul Lefebvre, « L’encyclique dite “de la pilule” est-elle l’œuvre de Paul VI ou de Jean-Paul II ? », *Le Devoir*, 11 avril 2005, p. A7.

¹⁶¹ Louis Cornellier, « Le testament philosophique de Jean-Paul II : un goût un peu amer », *Le Devoir*, 2 et 3 avril 2005, p. C9.

¹⁶² Dont AFP, « Le dernier livre du pape sort dans la polémique », *Journal de Montréal*, 23 février 2005, p. 11 et Mathieu Perreault et Sara Champagne (avec AFP et AP), « Jean-Paul II fait un lien entre l’avortement et l’Holocauste », *La Presse*, 23 février 2005, p. A27.

¹⁶³ Isabelle Hachey, « La souffrance du pape », *La Presse*, 2 mars 2005, p. A12.

Rien de plus. Alors que son raisonnement gagnerait à être approfondi, à être poussé encore plus loin, rien de plus : le temps est compté, l'espace est mesuré.

Un autre exemple de belle initiative est l'idée de faire un détour par la lettre apostolique *Salvifici Doloris* publiée par Jean-Paul II – dont nous avons d'ailleurs parlé précédemment – pour comprendre le sens de la souffrance tant dans la vision du pape que dans la religion catholique. Par contre, cette initiative s'est limitée à la publication, dans la section *Forum* de *La Presse*¹⁶⁴, d'un extrait de cette lettre apostolique, sans qu'aucun journaliste ne fasse de commentaire ou n'en fasse une critique. La même chose s'est d'ailleurs répétée plus tard, avec la publication d'un extrait brut d'une homélie du cardinal Joseph Ratzinger, avant qu'il ne devienne pape. Le texte a été publié dans la section *Idées du Devoir*, sans aucune forme de commentaire : on n'a fait que le reproduire¹⁶⁵.

Cette fois-ci, dans une perspective plus large, nous retrouvons deux exemples, pendant la même période temporelle que l'agonie du pape, qui nous prouvent qu'il est possible de traiter du religieux et de ses ressorts fondamentaux sans tomber dans le piège des logiques journalistiques. Par exemple, dans *Le Devoir*, en date du 17 mars 2005, nous pouvons lire un article intitulé « La question religieuse à l'avant-scène »¹⁶⁶, écrit par Micheline Milot et Daniel Weinstock, deux universitaires dans le champ de l'éthique et des études ethniques. Dans une lettre ouverte, ils écrivent sur le paradoxe évident actuellement vécu au sein de la société québécoise, mais aussi canadienne, qui, pourtant une des plus sécularisée, voit jaillir la religion au centre des débats démocratiques fondamentaux. Il s'agit là d'un excellent article de réflexion sur la place de la religion dans la société contemporaine. Un autre exemple est tiré de l'édition du 26-27 mars 2005 du *Devoir*, qui offre un cahier *Religion – Église et État*, dans lequel il est question de différentes facettes du religieux. Complètement décroché du contexte de l'actualité – en aucun cas il ne fait référence au cas de Jean-Paul II –, ce cahier s'intéresse au sujet religieux dans une tentative de faire le point sur la question. Il

¹⁶⁴ Jean-Paul II, « *Salvifici Doloris* », *La Presse*, 3 avril, p. A25.

¹⁶⁵ Joseph Ratzinger, « La mesure du Fils de Dieu face à la dictature du relativisme », *Le Devoir*, 20 avril 2005, p. A7.

¹⁶⁶ Micheline Milot et Daniel Weinstock, « La question religieuse à l'avant-scène », *Le Devoir*, 17 mars 2005, p. A7.

aborde notamment les nouveaux ouvrages parus sur différentes thématiques religieuses, propose une réflexion sur la place de l'argumentaire axé autour du droit au sein du discours religieux, offre un texte spécifiquement sur l'Église catholique québécoise et son rapport avec l'État, de même qu'un texte sur d'autres religions, entre autres la religion musulmane, telle qu'elle est vécue au Québec. Il est intéressant de noter par ailleurs que ce cahier ne comporte que des textes originaux et donc aucune dépêche d'agences de presse et comporte des articles pour lesquels l'emphase est de toute évidence mise sur le contenu, ayant peu recours à du visuel et encore moins à des photos surdimensionnées.

Malgré tout, un constat s'impose : malheureusement, beaucoup de contre-exemples proviennent de simples lecteurs, de membres du clergé ou de professeurs¹⁶⁷ – de théologie ou autre –, mais trop peu souvent des journalistes eux-mêmes.

*
* *

Ce dernier chapitre de notre mémoire visait à exemplifier et à illustrer la présence des quatre logiques journalistiques au sein de notre corpus d'étude, composé de 968 articles couvrant les événements ayant précédé et suivi la mort de Jean-Paul II. Afin de montrer l'étendu du phénomène et l'ampleur des effets de ces logiques, nous avons procédé à l'accumulation d'exemples, qui constituent autant d'arguments pour attester de l'existence de celles-ci. Suite à ce vaste exercice d'assemblage des différents éléments de preuve auquel nous nous sommes livrés au cours des dernières pages, nous croyons que nous avons atteint nos objectifs initiaux : il n'y a pas de doute que de nombreux articles analysés, voire même une majorité d'entre eux, possèdent une ou plusieurs caractéristiques assimilables à l'une ou l'autre des logiques en question. Les exemples mentionnés tout au long de notre chapitre, par effet cumulatif, confirment donc notre hypothèse première à savoir que le sujet religieux, à l'instar

¹⁶⁷ Citons à cet effet deux articles, un premier de Gilles Routhier (professeur titulaire à la faculté de théologie et de sciences religieuses – Université Laval), « Courage et audace : Jean-Paul II a convié l'humanité à la vigilance éthique, lui demandant d'abandonner son indifférence alors que la vie est menacée », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A31 ; un deuxième de William Watson (professeur d'économie à l'Université McGill), « Capitalism and the pope », *The Gazette*, 5 avril 2005, p. A23. (voir appendice M)

de n'importe quel autre sujet d'actualité, est abordé par les journalistes selon les normes dictées par les logiques d'objectivité, du visible, de la transparence et de l'immédiateté.

Mais également, nous sommes maintenant en mesure de boucler la boucle de notre analyse et d'offrir une réponse à notre questionnement initial à savoir si les journalistes éprouvent de la difficulté ou non à aborder les sujets d'actualité reliés au religieux. D'abord, tout au long de notre démarche, un constat se dégage avec force : si les journalistes maîtrisent les outils nécessaires à la pratique journalistique – qu'il s'agisse de l'utilisation de statistiques, de citations, d'éléments visuels, la réalisation d'entrevues et tant d'autres –, l'usage abusif qu'ils en font génère une grande illisibilité des événements d'actualité et favorise la formation d'une vision amputée de plusieurs aspects pourtant constitutifs de ces événements.

En effet, tout au long de ce chapitre, nous avons souvent répété que nous ne condamnions pas le fait que les journalistes aient recours à une certaine factualité pour poser la base de leur raisonnement ou encore qu'ils citent différents intervenants spécialistes du sujet dont il est question. Tout comme nous ne critiquons pas l'utilisation de tableaux et de graphiques ou le recours à l'émotion, si justement cela peut contribuer à mieux comprendre un volet précis d'un événement. Au contraire, nous considérons que tous ces éléments constituent la base du travail journalistique ; avant même de poser un commentaire sur un sujet ou avant même de se forger une opinion à son égard, nous devons d'abord posséder, maîtriser, certaines informations de base. Là où survient la difficulté – et là où nous jetons justement le blâme –, c'est lorsque le travail journalistique s'arrête à cette étape de base, lorsque la réflexion critique est étouffée et disparaît derrière cette masse imposante de chiffres, cette bouffée d'émotion incontrôlée, cette quantité de citations mises bout à bout.

Le journaliste, soumis aux logiques que nous avons décrites, dans la mesure et l'ampleur que nous avons pu constater, éprouve inévitablement de la difficulté à aborder les sujets d'actualité en profondeur, dans la totalité de ses facettes. Dans le cas du pape Jean-Paul II, l'effort des journalistes a tant et si bien été employé à gonfler l'inflation de faits bruts que la couverture de presse s'est trop souvent limitée à une faible analyse des événements, pourtant hautement symboliques, qui se déroulaient sous les yeux des médias. Le journaliste qui s'est

contenté de faire l'étalage de chaque maladie du pape, de chacun des voyages, classés par ordre chronologique, ou encore de chacun des témoignages des personnages publics lors de l'annonce de la mort du pape, n'a certainement pas saisi, ni transmis à son lectorat, toute la teneur symbolique de l'événement, que nous avons pourtant longuement décrite au cours de notre chapitre trois. Et sans tenir compte de cette facette centrale à l'agonie et à la mort du pape, impossible de prétendre cerner entièrement les événements religieux.

Bien sûr, des exceptions, il y en a, comme nous avons tenu à le spécifier, mais elles ne sont pas majoritaires. Bien au contraire, elles restent toujours marginales et, de surcroît, elles proviennent plus souvent qu'autrement d'intervenants extérieurs à la presse et non des journalistes.

Soulignons, en guise de conclusion, que par la mise en lumière de ces points d'achoppement du journalisme et de cette difficulté qu'éprouvent les journalistes à appréhender les divers sujets d'actualité – rendus explicites au niveau du religieux par l'analyse de la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II, mais que nous estimons répandus à l'ensemble des sujets d'actualité : politique, économique ou même historique –, notre intention n'est aucunement de condamner à mort la profession journalistique. Au contraire, il s'agit d'utiliser cette parcelle d'analyse comme base d'une réflexion critique plus large sur le journalisme et d'une redéfinition de la pratique du journalisme écrit.

CONCLUSION

Le 2 avril 2005, la mort d'un homme monopolise l'attention d'un bout à l'autre du globe. Les médias électroniques et la presse écrite ont couvert les moindres instants qui ont précédé et suivi la mort du pape Jean-Paul II ; ils s'y préparaient d'ailleurs depuis des années¹. Entre le mois de février et le mois de mai 2005, un total de 968 articles ont été écrits au sujet de la longue agonie et du décès du pape dans les quatre quotidiens montréalais suivants : *Le Devoir*, *La Presse*, le *Journal de Montréal* et *The Gazette*. Les fidèles ont ainsi pu accompagner le pape dans sa dernière épreuve, par l'entremise de leurs écrans de télévision et des nombreux articles diffusés dans les journaux.

En tant que chercheur en communication, cette couverture de presse a également attiré notre attention et ce, tant par son ampleur que par sa nature. Suite à un survol préliminaire de quelques-uns des articles publiés, il nous est apparu que le traitement médiatique de ce cas bien précis de l'actualité regroupait en son sein les symptômes de tous les maux dont on accuse le journalisme contemporain. Ces articles soulevaient incontestablement un questionnement sur la façon dont les journalistes abordent les différents sujets d'actualité et, plus précisément, sur la façon dont interagissent les modes de fonctionnement et les principes inhérents au journalisme – que nous avons qualifiés de logiques – et ce qui fait l'objet d'une couverture de presse, ici le religieux. La question principale qui découlait de notre réflexion se résume donc ainsi : de quelle façon les logiques actuellement à l'œuvre au sein du champ journalistique affectent-elles le rapport entre la sphère médiatique et la sphère du religieux et, en conséquence, comment influencent-elles le traitement d'une réalité religieuse ? À cette question, l'hypothèse que nous avons d'emblée proposée est que la couverture des sujets liés au religieux, à l'instar de n'importe quel autre objet d'ailleurs, est grandement déterminée par l'action de ces logiques journalistiques ; ce que nous souhaitons être en mesure de montrer par l'étude du cas du pape Jean-Paul II.

¹ Yves Boisvert écrit même, au sujet de la mort du pape : « Et après une agonie si lente et progressive que nous avons dans nos banques informatiques des textes écrits au printemps de 2001 sur la mort du pape. Certains ont été écrits par des personnes depuis longtemps décédées. » Citation tirée de Yves Boisvert, « Le “deuil”, le “choc” et autres balivernes », *La Presse*, 4 avril 2005, p. A5.

Le deuxième volet de la relation entre journalisme et religieux nous apparaissait également mériter une attention particulière. En effet, nous désirions non seulement aborder l'influence des logiques journalistiques dans le traitement d'un sujet religieux, mais aussi étudier l'autre volet de la relation d'influence, c'est-à-dire l'influence que détiennent les institutions religieuses sur la pratique journalistique. À ce sujet, nous avons mis de l'avons une seconde hypothèse, selon laquelle les stratégies de communication développées par les différents acteurs religieux – dans notre cas, le pape et les autorités vaticanes – étaient tout autant modelées sur ces mêmes logiques et du coup, servaient à les alimenter et surtout à renforcer leurs effets.

Ainsi, dans la perspective d'une crise du journalisme, expliquée par des facteurs distincts selon les auteurs qui s'y intéressent, nous souhaitions aborder le volet pratique d'un discours théorique sur le journalisme, c'est-à-dire tenter de voir si nous pouvions réellement percevoir les impacts réels de cette crise sur la couverture médiatique et ce, jusque dans les moyens de communication adoptés par les aspirants à la médiatisation. Dès lors, nous avons poursuivi quelques objectifs bien définis, qui nous ont guidée tout au long de notre mémoire. D'abord, il était primordial pour nous de faire le point sur l'état du champ journalistique, puis de décrire et d'analyser les logiques qui l'animent afin de juger s'il est véritablement en crise ou non. Ensuite, il s'agissait de dresser un portrait des particularités de la sphère religieuse, du sujet religieux, pour être en mesure, par la suite, de décrire, de comprendre et d'expliquer la relation entre le religieux et le journalisme, leurs points de rapprochement et leurs points d'achoppement. Enfin, l'aboutissement de tous nos efforts devait consister en la description et l'analyse de la couverture de presse de l'agonie et de la mort du pape Jean-Paul II ; l'étude de ce cas précis devant nous permettre de répondre à un objectif ultime, soit questionner la difficulté qu'éprouvent les journalistes à appréhender le sujet religieux.

L'atteinte de nos objectifs est bien évidemment devenue le fil conducteur de notre mémoire, de même que la raison d'être de chacun des chapitres qui le constituent. Le premier chapitre nous a entraînée sur la voie du discours théorique portant sur le journalisme, façonné par différents auteurs, dont Géraldine Muhlmann, Marie-José Mondzain, Neil Postman, Jean-Pierre Le Goff, Ignacio Ramonet, Jean-Claude Guillebaud ou encore Christian Salmon. Par

l'étude de ces auteurs, nous avons dans un premier temps procédé à une réflexion sur ce qu'était le rôle du journalisme en démocratie, en proposant au passage une définition de ce en quoi consistait selon nous l'idéal journalistique. Puis, nous avons effectué un survol des différentes formes qu'a prise la critique du journalisme à travers les décennies et selon les courants de pensée et les différents auteurs qui s'y rattachent. Il nous est par ailleurs apparu important de souligner que si de nombreux auteurs s'unissent pour formuler une critique à son égard, tous n'en concluent pas pour autant à l'existence d'une crise du journalisme en tant que telle. En effet, pour certains, Pierre Bourdieu en tête, tous les maux observés sont inhérents à celui-ci, faisant partie de sa nature même. Pour les autres, les dérives dont nous sommes témoins sont de véritables symptômes d'une crise du journalisme, créant justement un écart entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être. Une fois l'alarme sonnée, la population alertée, ces auteurs se distinguent dans l'identification des causes principales de cette crise. Nous avons donc voulu représenter cette divergence en regroupant les différentes causes émises en deux groupes : d'abord, les causes liées à la crise de la représentation et de la médiation – celle vécue tant par l'image que par les mots –, puis celles se rapportant à la société du spectacle, qui induit la spectacularisation de l'information.

Une fois ce détour théorique effectué, il s'avérait nécessaire de rendre concret le discours sur la crise du journalisme en examinant de plus près la traduction réelle de cette crise au sein de la pratique. Pour ce faire, nous avons décrit, dans notre deuxième chapitre, quatre logiques qui nous apparaissaient découler directement de la crise vécue et qui, influençant la nature même de l'écriture journalistique, nous permettrait d'en tirer une compréhension plus grande sur la façon dont les différents sujets d'actualité sont abordés. En postulant d'entrée de jeu l'existence d'un nombre plus important de logiques, nous avons toutefois choisi de nous concentrer sur quatre d'entre elles qui nous semblaient fort appropriées pour aborder plus spécifiquement la relation entre le journalisme et le religieux : la logique d'objectivité, la logique du visible, la logique de transparence et la logique d'immédiateté. Nous avons abondamment décrit ces dynamiques, en insistant surtout sur la façon dont elles prennent corps, dont elles prennent vie au sein du discours journalistique, l'objectif de ce chapitre étant bien sûr de se doter d'indices qui nous permettraient par la suite de retrouver la présence de ces logiques au sein de notre corpus d'étude. Après en avoir tracé le portrait, il est clair que

l'effet global de ces quatre logiques, intrinsèquement liées, nous permet de conclure à l'existence d'une crise, dont les maux sont nombreux et facilement identifiables. Ces logiques induisent notamment l'omniprésence de données et de faits à l'état brut – souvent sans nouer aucun lien apparent entre eux, sans les commenter ou les analyser –, de même que la prédominance de l'image, de tout l'aspect visuel, sur le texte, qui implique non seulement la réduction de l'espace consacré à l'explication et à la réflexion, mais également l'écrasement du réel au seul univers du visible. Cette hégémonie du « voir » est par ailleurs en parfaite corrélation avec la montée en puissance de l'exhibitionnisme et du voyeurisme médiatiques, eux-mêmes directement reliés au phénomène de la télé-réalité, qui prône l'exposition publique des moindres parcelles de l'intimité des êtres humains, signe de la centralité de la transparence. Enfin, la valorisation de l'immédiateté, qui prend la forme d'une information en temps réel et en continu, conduit à une pratique journalistique axée sur le présent et sur l'urgence, à une avalanche de « nouvelles creuses » dans l'attente d'un scoop et aussi à une grande difficulté à prendre le recul nécessaire afin de poser un regard critique sur le traitement journalistique d'un événement qui est en train de se dérouler, faute de temps.

Alors que ce deuxième chapitre avait pour but de décrire les particularités du champ journalistique, notre troisième chapitre devait nous permettre de mieux comprendre les caractéristiques du champ du religieux et surtout, d'en mesurer la grande complexité. Nous avons ici choisi de mettre en lumière les aspects qui éclaireraient notre compréhension de la façon dont est abordé le religieux. Effectuant un premier détour sur le rapport étroit qui existe entre le religieux et la religion, nous avons ensuite abordé la place centrale de la médiation au sein de la religion catholique, représentée initialement par la figure du Christ, mais aussitôt reprise par l'institution de la papauté – produisant ainsi un des grands paradoxes du catholicisme, qui explique ce que Marcel Gauchet nomme la « sortie de la religion » et sa relégation à la sphère privée. Puis, dans un deuxième temps, nous concentrant uniquement sur la religion catholique, au sein de laquelle il y a une tension constante entre l'univers du visible et l'univers de l'invisible. Cette tension nous apparaît ouvrir un vaste lieu de représentation, illustré à la fois par le rôle et la nature de la figure papale, par la place des images et des icônes, puis par la signification et la valeur de l'agonie et de la mort. Saisir le sens et la profondeur de ces éléments de représentation nous apparaissait indispensable pour

bien appréhender, *a fortiori* dans les médias, la réelle nature des événements religieux. Cette complexité inhérente au religieux, tout particulièrement à la religion catholique, confortait par ailleurs notre hypothèse selon laquelle les médias, de par les logiques qui les animent, éprouvent une grande difficulté à saisir un sujet relevant de cet univers, qui les amène à sacrifier toute la profondeur du contenu.

Notre quatrième chapitre répond à une volonté de rapprochement entre les deux sphères que nous avons par ailleurs décrites indépendamment aux deuxième et troisième chapitres : journalisme et religieux. Nous y abordons d'abord la façon dont l'Église catholique s'est historiquement positionnée face à l'univers médiatique, notamment par l'étude des divers écrits publiés au sujet des médias puis par un retour sur la personne du pape Jean-Paul II, premier pape tant médiatisé et dont la relation avec les médias était planifiée, préparée, pensée. Ensuite, à l'aide des éléments théoriques tirés de différents auteurs qui se sont intéressés à la question, nous avons voulu dresser un portrait des points de rapprochements et des points de divergence entre les deux sphères, qui pourraient contribuer à conclure au sujet de leur compatibilité ou incompatibilité. Il apparaît, à la lumière de ces auteurs, qu'il y a une perte significative de la valeur symbolique et de l'essence même du religieux, alors qu'il est soumis aux logiques journalistiques. Conjugée à la complexité du sujet religieux, cette perte symbolique nous amène à confirmer la thèse d'une grande difficulté des journalistes à saisir les différentes réalités religieuses.

C'est d'ailleurs dans un souci de valider concrètement cette thèse que nous avons analysé, au cœur de notre cinquième et dernier chapitre, un cas concret tiré de l'actualité. En effet, l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II, donnant lieu à une vaste couverture de presse, nous fournissait un corpus suffisamment élargi pour nous permettre de tirer des conclusions sur la difficulté ou non des journalistes à appréhender une réalité religieuse. Ainsi, à l'aide d'une grille d'analyse constituée d'indicateurs et de sous-indicateurs relevant des quatre logiques journalistiques, nous avons soumis notre corpus à une analyse de contenu. Notre objectif : retrouver les signes de la présence des logiques journalistiques au sein des articles de journaux. À la façon de l'historien Antoine De Baecque, nous avons abordé l'analyse de notre corpus sous l'angle d'une « toile interprétative », c'est-à-dire que nous avons, telle

l'araignée, tissé une interprétation en établissant des liens entre les 968 articles à l'étude² et ce, en prenant en compte tant les textes que les images. Par l'application de notre grille, nous avons ainsi été en mesure de dégager un nombre considérable de « preuves » concrètes qui attestent tour à tour de la présence de chacune des quatre logiques journalistiques dans la couverture de presse de l'agonie et de la mort de Jean-Paul II. Par l'accumulation d'autant d'éléments de preuve, nous avons pu attester l'ampleur et l'effet global des logiques, malgré la présence d'articles qui s'inscrivent tant bien que mal en contre-courant.

Notre analyse de contenu tend donc à confirmer notre hypothèse première à savoir que le sujet religieux, à l'instar de n'importe quel autre sujet d'actualité, est abordé par les journalistes sous l'angle des règles imposées par les logiques d'objectivité, du visible, de la transparence et de l'immédiateté, nonobstant les nombreuses particularités symboliques et la charge représentative qu'il possède. Dans cette optique, nous pouvons également conclure que les journalistes éprouvent une réelle difficulté à appréhender l'entièreté du sujet religieux. La pratique journalistique qu'induisent ces logiques ne permet effectivement pas de rendre compte de l'ensemble des facettes qui constituent le religieux et donc, ne peut en offrir aux lecteurs qu'une vision amputée, illisible, incomplète, comme nous l'a montré la couverture de presse du décès du pape.

À la lumière de ces résultats et des conclusions que nous en tirons, il nous apparaît encore plus essentiel de procéder à un vaste exercice de réflexion, tant dans la société en général que dans le milieu intellectuel et journalistique, sur le rôle du journalisme. Comme l'a si souvent mentionné Géraldine Muhlmann dans son ouvrage *Du journalisme en démocratie*³, rien ne sert de critiquer constamment la pratique journalistique, ses divers maux, petits et grands, si cette critique n'est pas effectuée en lien à une réelle réflexion sur la nature et le rôle du journalisme au sein de notre société, au sein de notre démocratie. Il devient donc nécessaire d'entreprendre cette réflexion, notamment au sein des rédactions des divers organes de presse.

² Il s'agit des articles écrits sur l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II dans *Le Devoir*, le *Journal de Montréal*, *La Presse* et *The Gazette*, du 1^{er} février au 31 mai 2005.

³ Géraldine Muhlmann. *Du journalisme en démocratie : essai*, éditions Payot, Paris, 2004, 347 p.

Si notre recherche se limitait à l'étude d'un corpus d'articles de journaux, il aurait été par ailleurs fort intéressant de mesurer l'état, voire l'avancement, de cette réflexion parmi les journalistes. Il s'agit d'une piste des plus pertinentes pour une recherche future, qui permettrait par ailleurs de compléter ce portrait de la pratique journalistique en contexte d'une crise au sein de la profession. Par une série d'entrevues avec les intervenants de tous les niveaux, des journalistes aux responsables de quotidiens, nous pourrions mettre en relief le degré de conscience, le positionnement et le discours de chacun face aux logiques observées dans la sphère journalistique. Il s'agirait ensuite de confronter ces prises de position à l'ensemble des décisions éditoriales, afin de voir s'il y a cohérence ou non entre le discours et les actions.

Enfin, cette nouvelle perspective de recherche nous permettrait de mieux cerner les pistes concrètes de changement dans la façon de pratiquer le journalisme, ce qui conforterait notre vision optimiste du journalisme et notre profonde croyance dans la possibilité d'atteindre un idéal journalistique.

APPENDICE A

Reuters, « Le pontificat de Jean-Paul II », *Le Devoir*, 5 avril 2005, p. A4.

Le pontificat de Jean-Paul II

Cité du Vatican — Voici quelques statistiques relatives au pontificat exceptionnellement long du pape Jean-Paul II, qui a débuté le 16 octobre 1978.

Au 1^{er} avril 2005, le pape est au Vatican depuis 26 ans, cinq mois et 16 jours, ce qui fait de son pontificat le troisième en matière de durée en 2000 ans d'histoire de l'Église catholique.

Le plus long pontificat est celui de saint Pierre, qui aurait dirigé l'Église pendant 34 ans. Inversement, nombre de papes du Moyen Âge ne sont restés en poste qu'un mois au plus. En 757, Stéphane II est mort quatre jours après son élection, avant même d'être officiellement installé.

Le plus court pontificat de l'ère contemporaine fut celui de Jean-Paul 1^{er}, prédécesseur de Jean-Paul II, qui n'a dirigé l'Église que 33 jours.

Pendant son pontificat, Jean-Paul II a :

- parcouru 1 247 613 kilomètres au total, soit 3,24 fois la distance qui sépare la Terre de la Lune;
- visité 129 pays et territoires différents;
- effectué 146 voyages en Italie;
- rendu 301 visites aux paroissiens de Rome;
- passé 822 jours, soit plus de deux ans et trois mois, hors du Vatican;

- plus de 20 000 messages publics, soit environ 100 000 pages;
- tenu plus de 1160 audiences au Vatican, auxquelles ont assisté plus de 17,64 millions de personnes;

- publié plus de 100 documents majeurs, dont 14 encycliques, 45 lettres apostoliques, 14 exhortations apostoliques, 11 constitutions apostoliques;

- béatifié 1338 personnes, plus que tous ses prédécesseurs des quatre derniers siècles réunis;

- nommé 231 cardinaux, dont 183 sont toujours vivants. Parmi eux, 119, âgés de moins de 80 ans, sont éligibles pour intégrer le conclave chargé d'élire le prochain pape. Ils sont 116 à avoir été nommés par Jean-Paul II et trois seulement par Paul VI, pape de 1963 à 1978;

- mené des discussions avec plus de 1590 chefs d'État ou de gouvernement.

L'affluence la plus importante à une messe papale a été enregistrée à Manille en 1995, avec environ quatre millions de fidèles.

Inversement, seules 200 personnes environ se sont déplacées à la messe célébrée par le pape lors d'un voyage dans les pays scandinaves en 1989.

Reuters

APPENDICE B

« Des chiffres et des mots », *La Presse*, 2 avril 2005, p. A15.

JEAN-PAUL II

DES CHIFFRES ET DES MOTS

DES CHIFFRES QUI PARLENT

1 000 000 000

Nombre de catholiques en 2003 selon les derniers chiffres du Vatican, soit environ 17% de la population mondiale.

3

Le pontificat de Jean-Paul II est le troisième de l'histoire du catholicisme en terme de durée. Jusqu'à présent il a régné 26 ans, cinq mois et 15 jours. On croit que c'est saint Pierre qui détient le record, avec 34 ans à la tête de l'Église.

1/2

La moitié (49,8%) des membres de l'Église catholique se trouvent en Amérique, tandis que l'Europe, lieu de son expansion initiale, compte 25,8% des baptisés, l'Afrique 13,2%, l'Asie 10,4% et l'Océanie 0,8%.

1 247 613

Nombre de kilomètres parcourus par Jean-Paul II durant son pontificat. Cela équivaut à 3,24 fois la distance de la Terre à la Lune. Trois de ces voyages ont été effectués au Canada.

20 000

Discours prononcés par le pape durant son règne. Ils totalisent près de 100 000 pages. Jean-Paul II a aussi publié plus de 100 documents d'importance, dont 14 encycliques.

1338

personnes ont été béatifiées par Jean-Paul II. C'est plus que tous ses prédécesseurs des quatre siècles précédents. Il a en outre canonisé 482 personnes.

4 millions

Le plus grand nombre de fidèles devant lesquels le pape a célébré la messe. C'était à Manille, en 1995.

ILS ONT DIT...

« Ce soir ou cette nuit, le Christ ouvrira largement ses portes au pape. »

— M^{re} ANGELO COMASTRI, vicaire du pape.

« Depuis 2000 ans, personne n'a fait autant que Jean-Paul II pour la réconciliation entre les juifs et les catholiques. »

— Le Grand rabbin de Pologne, Michel Schudrich.

« C'est un grand moment de réflexion pour nous tous. »

— PAUL MARTIN, premier ministre.

« Il est dans nos pensées et nos prières. Les manifestations d'amour et de compassion émanant de tant de gens, y compris des millions d'Américains, sont un témoignage rendu à sa grandeur. »

— SCOTT McCLELLAN, porte-parole du président George W. Bush.

« Il est un héros extraordinaire pour notre époque. »

— LE CARDINAL EDWARD EGAN, primat de New York.



PHOTO AFP

Le cardinal Edward Egan

Rendons hommage à la « dimension exceptionnelle de ce serviteur de Dieu (qui a) reçu une grande sympathie de la part des musulmans ».

— DALIL BOUBAKEUR, président du Conseil français du culte musulman.

Le pape a joué « un rôle immense dans l'établissement de la démocratie dans les pays de l'Europe de l'Est et en Europe centrale ».

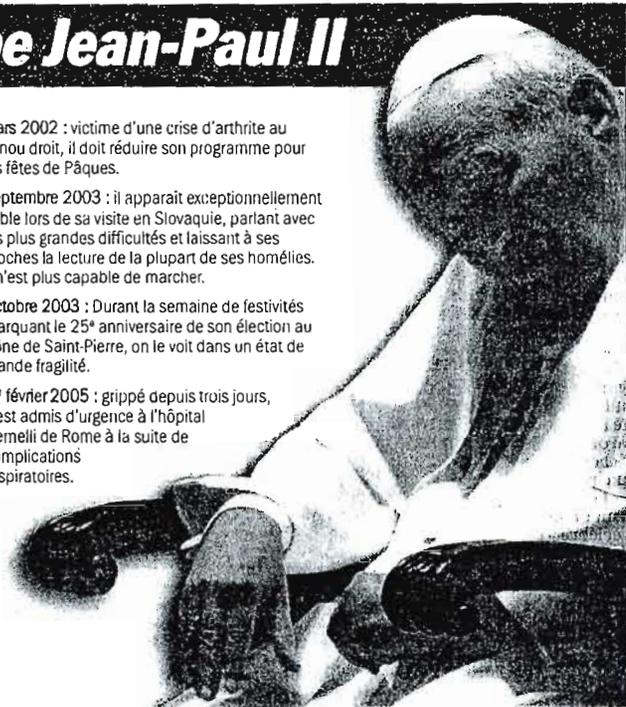
— IGOR KOVALEVSKI, Conférence des évêques catholiques de Russie.

« Comme Jésus dans le jardin de Gethsémani (mont des Oliviers), il ne reste plus au pape qu'à dire : Père, que ta volonté soit faite. »

— CARLOS AGUIAR RETES, Conférence épiscopale mexicaine.

Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II

- **13 mai 1981** : le pape est la cible d'un tireur turc, Mehmet Ali Ağca, qui le blesse grièvement sur la place Saint-Pierre. Son estomac et sa main sont touchés, mais aucun organe vital n'est atteint par les balles.
- Opéré d'urgence à l'hôpital Gemelli de Rome, il est sauvé et quitte l'hôpital moins de deux semaines après y avoir été admis. Mais sa convalescence est compliquée : une nouvelle hospitalisation est nécessaire à la suite d'une infection virale liée aux transfusions sanguines qu'il a subies.
- Le pape, surnommé l'« athlète de Dieu », reprend son bâton de pèlerin neuf mois plus tard et ne connaît aucun problème de santé pendant une dizaine d'années.
- **15 juillet 1992** : le pape, alors âgé de 72 ans, se fait enlever une tumeur intestinale, de la taille d'une orange, alors qu'elle commençait à devenir cancéreuse. Les chirurgiens procèdent également à une ablation de la vésicule biliaire.
- Les symptômes de la maladie de Parkinson, affection neurologique dégénérative, apparaissent la même année (la main gauche du pape est prise de tremblements, son visage se rigidifie), bientôt suivis de difficultés d'élocution et de respiration.
- **Novembre 1993** : le pape chute sur les marches de son trône lors d'une audience au Vatican et se démet l'épaule droite. « Le pape vous salue. C'est un pape un peu déficient, mais toujours en un seul morceau et pas encore mort », plaisante-t-il un peu plus tard.
- **28 avril 1994** : il est victime d'une fracture du fémur gauche après avoir glissé dans sa baignoire. Il reste hospitalisé un mois. La convalescence le contraint à annuler une visite aux États-Unis prévue en octobre de cette année-là.
- **Noël 1995** : pour la première fois de son pontificat, le pape est absent de la messe de minuit en raison d'une grippe. Pris de nausées devant les caméras du monde entier, il doit interrompre le 25 décembre sa bénédiction *urbi et orbi*.
- **Mars et août 1996** : une fièvre de « nature digestive », selon le Vatican, le force à annuler une série d'engagements publics en mars puis en août. En octobre, il subit une appendicectomie.
- **5-17 juin 1999** : au cours d'une visite triomphale en Pologne, sa terre natale, Jean-Paul II apparaît de plus en plus fragile. Il chute et doit annuler une messe en plein air.
- **Mars 2002** : victime d'une crise d'arthrite au genou droit, il doit réduire son programme pour les fêtes de Pâques.
- **Septembre 2003** : il apparaît exceptionnellement faible lors de sa visite en Slovaquie, parlant avec les plus grandes difficultés et laissant à ses proches la lecture de la plupart de ses homélies. Il n'est plus capable de marcher.
- **Octobre 2003** : Durant la semaine de festivités marquant le 25^e anniversaire de son élection au trône de Saint-Pierre, on le voit dans un état de grande fragilité.
- **1^{er} février 2005** : grippé depuis trois jours, il est admis d'urgence à l'hôpital Gemelli de Rome à la suite de complications respiratoires.



Marco Fortier, « Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II »,
Journal de Montréal, 3 février 2005, p. 10.

APPENDICE D

Presse Canadienne, « La pape restera hospitalisé encore quelques jours »,
Le Devoir, 3 février 2005, pp. A1 et A2.

Le pape restera hospitalisé encore quelques jours

VICTOR SIMPSON

Cité du Vatican — L'état de santé de Jean-Paul II s'est stabilisé hier à la suite de son hospitalisation pour des difficultés respiratoires mardi soir, apparemment dues à une grippe mais sans doute aggravées par la maladie de Parkinson.

Il restera donc à l'hôpital Gemelli de Rome dans les prochains jours, a annoncé le Vatican. Depuis mardi soir, de la Pologne au Mexique en passant par les Philippines, le monde catholique prie pour son pape, âgé de 84 ans.

Le grand rabbin de Rome, Riccardo Di Segni, a aussi annoncé qu'il priait pour le rétablissement rapide du chef de l'Église. A Washington, le chargé de presse de la Maison-Blanche, Scott McClellan, a déclaré que «*les pensées et les prières [des Américains] étaient avec le Saint-Père*».

Le souverain pontife «*se rétablit bien*», a déclaré le cardinal Angelo Sodano, secrétaire d'État du Vatican, à la télévision privée italienne Canale 5 hier soir. Le numéro deux du Vatican a ajouté qu'il s'attendait à une amélioration de l'état de santé du pape dans quelques jours.

«*Ce problème respiratoire aurait même pu être traité ici au Vatican*», a-t-il ajouté. «*Mais le Saint-Père, comme chacun, s'en remet aux médecins*» et, compte tenu du fait que «*Rome compte de bons hôpitaux et connaissant la polyclinique Gemelli, il était préférable*» qu'il soit hospitalisé.

Les dernières analyses rendues publiques par le porte-parole Joaquín Navarro-Valls montrent que le rythme cardiaque du pape est régulier et que le souverain pontife respire à nouveau normalement. «*Il n'y a pas de raison de s'alarmer*», selon M^e Navarro-Valls, même si le pape a un peu de fièvre. A ce stade, une trachéotomie n'est pas nécessaire.

Même écho du côté du chef de la diplomatie italienne, Gianfranco Fini: «*Selon le bulletin médical [diffusé hier matin], nous sommes raisonnablement confiants par rapport à sa santé*».

Pour le cardinal Javier Lozano Barragan, responsable de la santé au Vatican, l'hospitalisation permettra de faire face à toute complication, le risque étant que la grippe ne



RAFAL KLIMKIEWICZ REUTERS

Une femme prie dans une église de la ville d'origine du pape Jean-Paul II, Wadowice, dans le sud de la Pologne.

dégénère en pneumonie, souvent fatale pour un homme de cet âge.

On ignore s'il a été vacciné contre la grippe. Mais c'est probable, selon une source au Vatican, tous les employés du Saint-Siège ayant été vaccinés.

M^e Navarro-Valls, lui-même médecin, a expliqué que Jean-Paul II avait été conduit en ambulance à l'hôpital après que les docteurs eurent estimé «*qu'il serait mieux soigné là-bas qu'ici*» (au Vatican). Il a affirmé que le pape n'avait jamais perdu conscience et que son état avait été stabilisé grâce à l'assistance respiratoire mise en place pendant la nuit.

Le porte-parole a précisé qu'au moment où il quittait l'hôpital, le secrétaire particulier du souverain pontife célébrait la messe dans sa chambre, le pape la concélébrant depuis son lit avec l'assistance d'autres prêtres, signe d'une nette amélioration.

Selon lui, la grippe dont le Saint-Père souffrait depuis trois jours s'est compliquée mardi soir d'une laryngo-trachéite aiguë et d'une crise de spasmes au larynx. Mais il soulignait que cette hospitalisation avait été décidée «*surtout par précaution*».

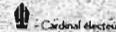
Presse canadienne

APPENDICE E

Mathieu Perreault, « Le conclave : une lutte idéologique »,
La Presse, 3 avril 2005, pp. A14-A15.

LE COLLÈGE DES CARDINAUX

Les cardinaux n'ont pas le droit de vote après 80 ans, mais ils demeurent influents dans les importantes négociations de pré-conclave.



Le conclave : une lutte idéologique

Le correspondant romain de l'hebdomadaire américain *New Catholic Reporter* John Allen, a dressé en 2002, dans son livre *Conclave*, une liste de quatre « partis politiques » divisant le collège des cardinaux qui éliront le prochain pape au cours d'un conclave.

MATHIEU PERREULT

M. Allen s'en est tenu pour décrire les grands débats idéologiques qui détermineront qui sera le prochain pape, au-delà de son âge et de sa nationalité. « Ce sont des groupes poreux plus que des partis bien définis », a précisé le vaticaniste de 40 ans, en entrevue dans son bureau derrière le Vatican.

Les partis qu'il distingue M. Allen sont : la « Patrouille frontalière », le « Sel de la terre » et la « Réforme ». Le vaticaniste américain a de plus décrit le parti « Sel de la terre » en deux « ailes », l'une de droite, « intégriste », et l'autre de gauche :

« répond à un jugement subjectif pour que les catholiques deviennent ils se sentent obligés de suivre les politiques du Vatican sur la contraception, le divorce et l'homosexualité? Si les hindous et les bouddhistes sont dans un aussi droit chemin que les catholiques, à quoi riment les efforts pour les convertir? La crainte principale de ce parti est que le catholicisme s'assimile graduellement à la culture environnante. L'Église cessera d'avoir des exigences pour ses fidèles et, finalement, n'aura plus rien à offrir. Ces cardinaux s'inquiètent de voir des prêtres donner la communion à des divorcés remariés ou à des unions homosexuelles ».

Le remède proposé par la Patrouille frontalière est la « clarté doctrinale ». « Ces cardinaux savent qu'en qualifiant l'homosexualité d'abomination et les familles monoparentales d'indésirables, ou qu'en

affirmant que les catholiques ou raison et les hindous ont les mêmes droits de concubinage de population dans un monde où la tolérance est la vertu la plus recherchée. Mais ils considèrent que la fidélité est plus importante que la popularité. La « charité » du parti de la Patrouille frontalière est l'encyclique de 2001 *Domini Iesus*, écrite par le cardinal allemand Joseph Ratzinger, qui rejette le « relativisme religieux » et réaffirme la supériorité du catholicisme sur les autres religions.

Selon M. Allen, la Patrouille frontalière se mette particulièrement du côté missionnaire de l'islam : le cardinal Giacomo Biffi, archevêque de Bologne, a déjà affirmé que l'Italie devrait restreindre l'immigration musulmane pour préserver son identité catholique.

La Patrouille intégraliste se met aussi des innovations liturgiques qu'il considère la désobéissance des hosties par des laïcs ou des introductions de la Bible qui remplace le mot « homme » par « être humain », et évitent d'utiliser le masculin en parlant de Dieu. Le cardinal chilien, Jorge Medina Echever, était jusqu'à récemment responsable de la Congrégation pour le culte divin qui

s'immise de plus en plus dans les décisions liturgiques des diocèses, selon M. Allen.

Les cardinaux de ce groupe ne s'entendent pas sur l'impact des changements qu'ils proposent. « Certains cardinaux, dont le Slovaque Josef Tomko, estiment que le monde répondra de manière positive à une Église plus dynamique, plus confiante, qui propose un modèle différent de la culture populaire », explique M. Allen. De son côté, le cardinal Ratzinger pense que l'Église doit accepter d'être un « grain de moutarde (...) une sorte de petits groupes à l'apparence insignifiante, qui menent néanmoins un combat intense contre le mal et apportent le bien au monde ».

Le Sel de la terre

L'un des thèmes de la dernière JMJ était Vous êtes le sel de la terre. Tiré de l'évangile selon saint Matthieu, l'ouvrage rappelle que la foi doit avoir un impact sur le monde. Les revulsionnaires catholiques ont souvent eu l'image d'un sel de la terre. Mais les « intégristes », qui souhaitent un monde plus en accord avec les enseignements de l'Église, se réclament aussi de la métaphore de saint Matthieu :

c'était le cas de l'Église espagnole sous le dictateur franco.

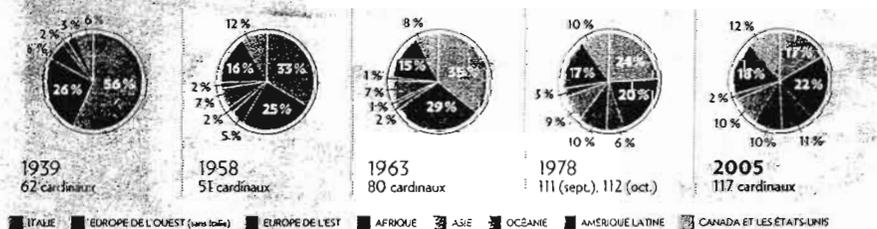
La droite et la gauche du Sel de la terre ont en commun une volonté d'« abaisser les barrières entre l'Église et la société », selon M. Allen, contrairement à la Patrouille frontalière, qui veut protéger l'Église des influences de la modernité.

Les condamnations de la pilule du lendemain, de la contraception, de l'avortement, du mariage homosexuel, sont avant des campagnes de lutte intégriste du parti du sel de la terre, selon M. Allen. Tout comme l'appui aux bons d'éducation (vochers) aux États-Unis, qui permettent à l'État de financer l'école catholique par la bande.

Même la démocratie a des odeurs de soufre pour les intégristes. « Personne parmi les cardinaux ne veut revenir au fascisme, mais les intégristes s'aiment pas tellement que les valeurs catholiques cèdent le pas à l'opinion du plus petit délinquant commun », dit M. Allen. C'est ainsi qu'ils qualifient souvent la démocratie.

L'autre aile de ce groupe du Sel de la terre s'intéresse davantage à la justice sociale et économique. « L'aile gauche s'intéresse davantage aux causes de

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE des cardinaux électeurs aux derniers conclaves



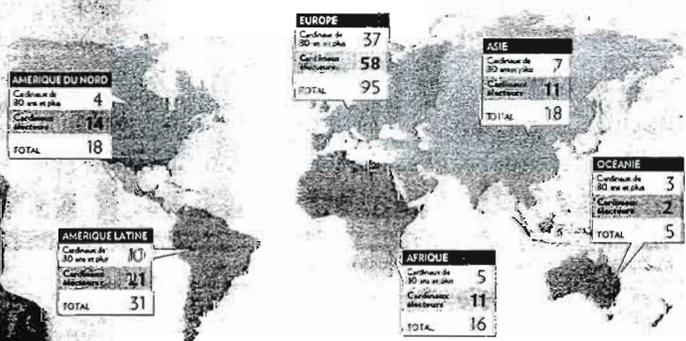
TOTAL

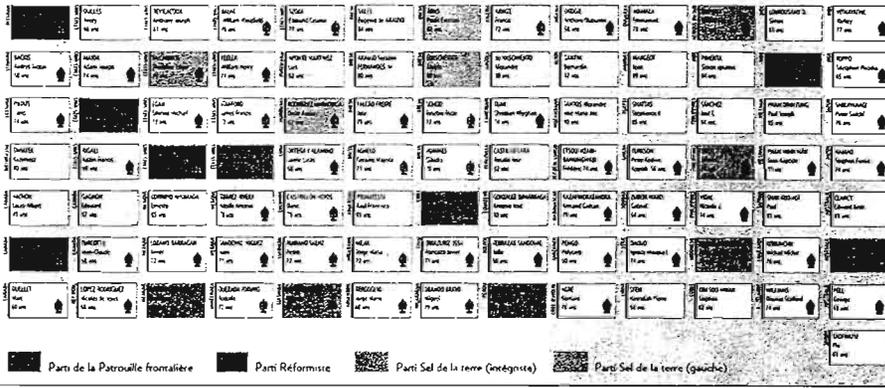
66
 Cardinaux de 80 ans et plus

117
 Cardinaux électeurs

183
 Cardinaux totaux

CARDINAUX ÉLECTEURS PAR CONTINENT





la pauvreté et du racisme qu'au soutien de l'État pour les valeurs et l'Église catholiques », dit M. Allen. L'effacement de la devise du tiers monde est au programme. La mondialisation aussi : tout juste avant la réunion du CS à Gênes, en juillet 2001, 1000 catholiques s'étaient réunis pour dénoncer les iniquités qu'entraîne la mondialisation.

« Les deux ailes du Sel de la terre ne sont clairement définies, note M. Allen. L'archevêque de Gênes, Dionigi Tettamanzi, a déclaré au forum catholique qu'« un enfant africain qui meurt du sida compte plus que l'univers entier », mais quand il a vu que des religieux ont aidé à organiser les manifestés contre le CS, il a exprimé le souhait qu'ils consacrent plutôt leurs énergies à vastifier des vocations ».

Les réformistes
Le parti Réformiste s'intéresse à l'organisation interne de l'Église plus qu'à ses relations avec le monde extérieur. Ses revendications sont simples, quoique d'une aridité bien vaine : « collégialité et autonomie nationale ». La curie romaine, le gouvernement du Vatican, est l'ennemi numéro un des réformistes.

« Ils veulent une décentralisation de l'Église, explique M. Allen. Par exemple, que les Églises nationales aient le droit de faire des expériences d'avoir des règles pouvant aller jusqu'au mariage des prêtres. Le but est de diminuer le pouvoir de la curie pour qu'elle soit au service des Églises nationales au lieu d'être leur maître. Si la curie était plus humble, l'effort œcuménique serait par là même plus facile, parce que la primauté de Rome est quelque chose qui agace beaucoup les autres Églises chrétiennes ».

Les réformistes considèrent que l'Élan de Vatican II s'est essouffé et qu'on assiste même à un retour en arrière. « L'un des grands changements de Vatican II, souligne M. Allen, est la création de la Congrégation pour la doctrine de la foi, qui devait persuader les théologiens déviants par la discussion plutôt qu'intervenir tout ce qui s'écartait de la droite ligne. La manifestation la plus visible a été la disparition de l'Index. Mais cette transformation n'est pas complète, les théologiens qui tentent d'empêcher la Congrégation, comme Hans Küng, n'ont pas souvent accès à leur dossier et ne sont parfois même pas prévenus ».

CONCLAVES DU 20^È SIÈCLE

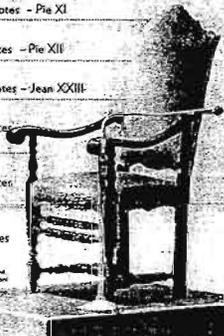
- 1903**
6 jours, 7 tours de votes - Saint Pie IX
- 1914**
5 jours, 10 tours de votes - Benoît XV
- 1922**
5 jours, 14 tours de votes - Pie XI
- 1959**
2 jours, 3 tours de votes - Pie XII
- 1958**
4 jours, 11 tours de votes - Jean XXIII
- 1963**
3 jours, 6 tours de votes - Paul VI
- 1978 (août)**
2 jours, 4 tours de votes - Jean-Paul I^{er}
- 1978 (octobre)**
5 jours, 8 tours de votes - Jean-Paul II

Source : *Magasin de la vie*, octobre 1990, et *Leu* de Chris De Agouin

PLACEZ VOS MISES

Le partage professionnel et l'intérêt sont aux papables : le duo de papés électorales Paddy Donohue et Oscar Rodriguez ont été candidats à la papauté, et avaient leurs chances d'être élu.

Dionigi TETTAMANZI (Italie)	5 - 2
Francis ARINZE (Nigeria)	11 - 4
Oscar RODRIGUEZ MARIADAGA (Bolivie)	4 - 1
Joseph RATZINGER (Allemagne)	7 - 1
Jaime Lucas ORTIZ DE ALAMANO (Cuba)	15 - 2
Ennio ANTONELLI (Italie)	8 - 1
Giacomo BIFFI (Italie)	10 - 1
Claudio HUMMES (Brésil)	8 - 1
Christoph SCHÖNBORN (Autriche)	12 - 1
Jean-Marie LUSTIGER (France)	12 - 1



LA SUCCESSION DU PAPE



JOSEPH RATZINGER
Né en 1927, à Suringen, dans le sud-ouest de la Bavière, en 1951, il devient archevêque de Munich en 1977, et est promu cardinal en 1977 par Paul VI. Il est élu pape Jean-Paul II le 16 juin 1978. Il est nommé cardinal à la suite de la mort de Paul VI le 6 août 1978. Il est élu pape Jean-Paul II le 16 juin 1978. Il est nommé cardinal à la suite de la mort de Paul VI le 6 août 1978. Il est élu pape Jean-Paul II le 16 juin 1978.



ANGELO SCOLA
Né en 1912, dans le nord-est de l'Italie, en 1941, il devient évêque de Venise en 2002. Il est promu cardinal en 2002 par Jean-Paul II. Son rôle est apparu récemment sur les scènes de la papauté, entre autres dans un débat sur les femmes et le mariage, à Rome, durant le pontificat de Jean-Paul II. Il est élu cardinal en 2001 par Jean-Paul II. Il est élu cardinal en 2001 par Jean-Paul II.



OSCAR ANDRÉS RODRIGUEZ MARIADAGA
Né en 1942, dans le nord-est de l'Argentine, en 1970, il devient évêque de Tucumán en 1978, cardinal en 1983. Archevêque de Tegucigalpa depuis 1993. Sédulien (ou conservateur) proche des papes, il parle cinq langues, espagnol, anglais, italien, portugais, espagnol, et a écrit de nombreux livres de philosophie, de théologie, de sciences, d'écologie, de politique. Il est élu cardinal en 1993 par Jean-Paul II. Il est élu cardinal en 1993 par Jean-Paul II.



CHRISTOPH SCHÖNBORN
Né en 1945, dans l'ancienne Tchécoslovaquie (à deux reprises) et en Autriche, en 1970, il devient évêque de Linz en 1970, cardinal en 1993. Archevêque de Vienne en 1995. Il a été élu cardinal en 1993 par Jean-Paul II. Il est élu cardinal en 1993 par Jean-Paul II.



DIONIGI TETTAMANZI
Né en 1932, dans le sud-est de l'Italie, en 1958, il devient évêque de Gênes en 1978, cardinal en 1983. Archevêque de Gênes en 1998. Il est élu cardinal en 1983 par Paul VI. Il est élu cardinal en 1983 par Paul VI.



FRANCIS ARINZE
Né en 1932, dans le sud-est de la Nigeria, en 1958, il devient évêque de Onitsha en 1967, cardinal en 1983. Archevêque de Onitsha en 1983. Il est élu cardinal en 1983 par Paul VI. Il est élu cardinal en 1983 par Paul VI.

The College of Cardinals

Roman Catholic cardinals, or "princes of the church," are appointed by the pope and, on his death, elect the new pope.

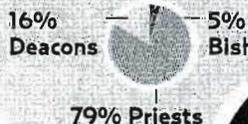
Three orders of cardinals

Medieval titles, now mostly ceremonial; pope may promote cardinal to higher order as an honor; in order of rank:

■ Cardinal bishops (highest)

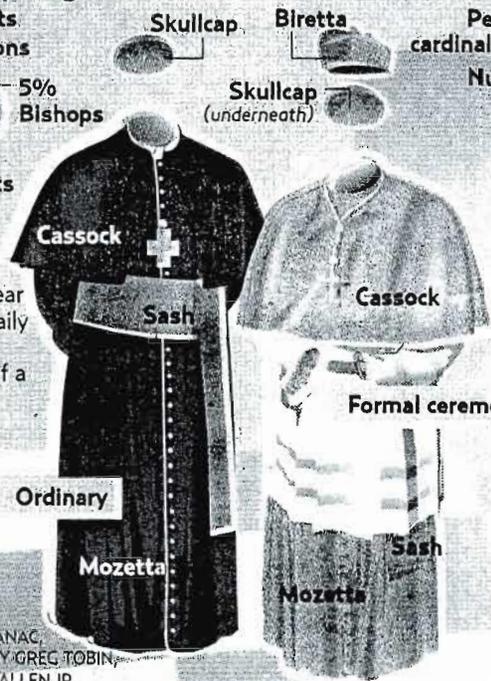
■ Cardinal priests

■ Cardinal deacons



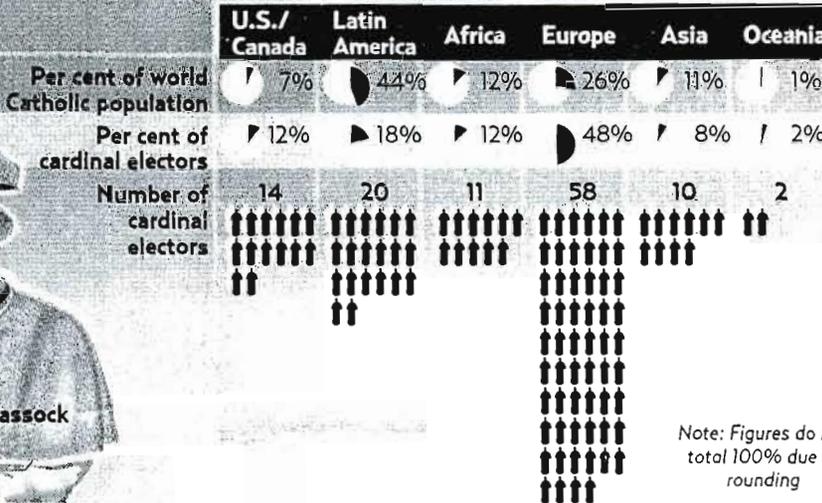
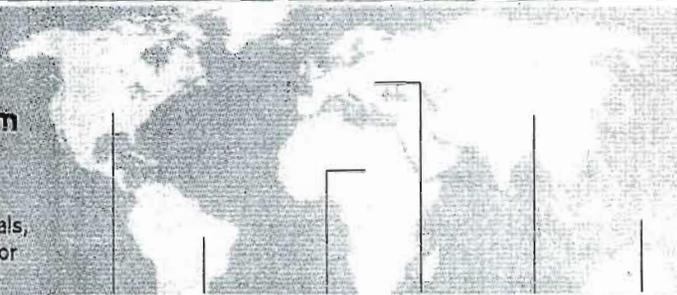
Vestments

Only cardinals wear bright red; their daily black vestments resemble those of a regular priest



Largest number come from Europe

Of the 183 current cardinals, 115 will vote for the new pope



Note: Figures do not total 100% due to rounding

Cardinals' duties

- Cardinals under age 80 elect new pope; all submit to his authority
- Meet in "consistories," or conferences, to discuss church affairs or current issues
- Many head local dioceses (church districts); some serve as Vatican diplomats, administrators, scholars
- Lead "congregations" that enforce church discipline, investigate candidates for sainthood, select new bishops

SOURCE: VATICAN, ASSOCIATED PRESS, NEW YORK TIMES ALMANAC. SELECTING THE POPE BY GREG TOBIN. CONCLAVE BY JOHN L. ALLEN JR.

APPENDICE G

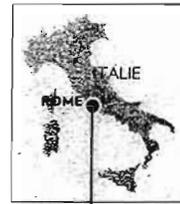
Mathieu Perreault et Judith Lachapelle, « Les règles du jeu d'un conclave »,
La Presse, 2 avril 2005, p. A22.

JEAN-PAUL II LA FIN D'UNE ÉPOQUE

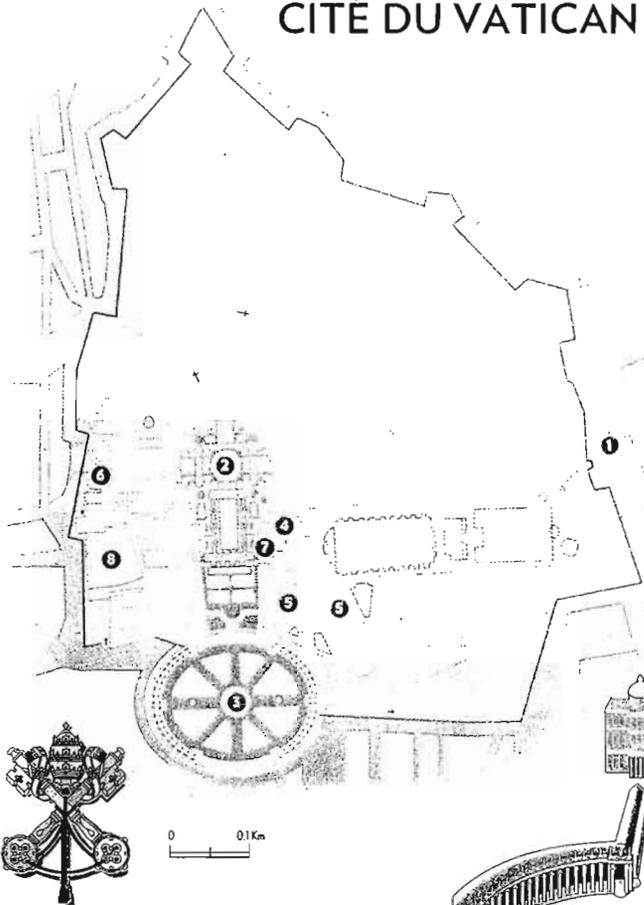
Les règles du jeu d'un **CONCLAVE**

TEXTES MATHIEU PERREAULT ET JUDITH LACHAPELLE

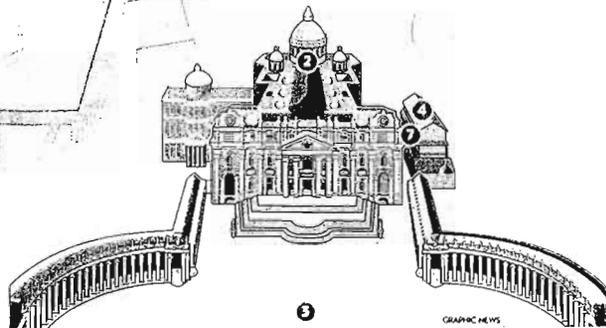
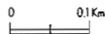
Le mot « conclave » dérive du latin « cum clave », « avec une clé », avec une influence française. L'expression date du conclave de 1243, quand le Sénat de Rome a décidé d'enfermer les cardinaux dans un palais de la colline Celio parce qu'ils n'arrivaient pas à s'entendre sur un nouveau pape. Le conclave durait alors depuis 18 mois, mais il a suffi d'un mois de conclave-prison pour qu'un nouveau pape, Innocent IV, soit élu. Au conclave de 1271, qui s'est éternisé pendant trois ans et demi, les cardinaux ont même été mis au pain sec et à l'eau pour les forcer à se décider.



CITÉ DU VATICAN

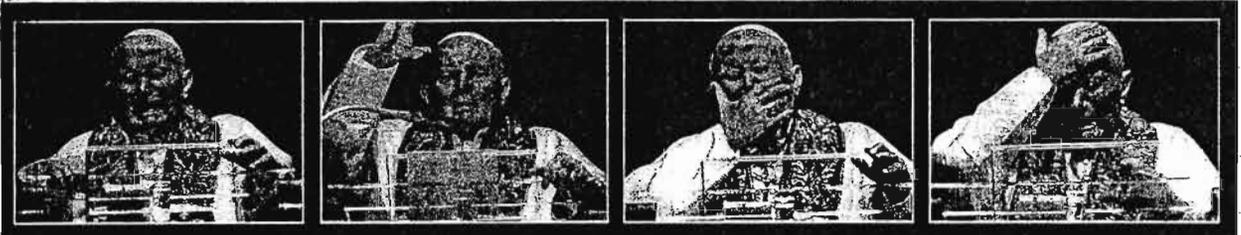


- 1 Entrée principale des musées du Vatican
- 2 Basilique Saint-Pierre
- 3 Place Saint-Pierre
- 4 Chapelle Sixtine
- 5 Palais apostolique
- 6 Hôtel Santa Marta
- 7 Cheminée de la chapelle Sixtine
- 8 Auditorium Paul-VI
- 9 Collège pontifical américain
- 10 Collège pontifical français
- 11 Château Sant'Angelo
- 12 Collège pontifical canadien
- 13 Hôpital Gemelli
- 14 Colisée
- 15 Place d'Espagne
- 16 Maison mère des salésiens
- 17 Collège pontifical latino-américain
- 18 Institut ecclésiastique pontifical polonais
- 19 Vicariat de Rome
- 20 Conférence épiscopale italienne
- 21 Maison mère de l'Opus Dei



APPENDICE H

AFP, « Le pape muet ! », *Journal de Montréal*, 28 mars 2005, p. 3.



Dans un souffle rauque, le pape n'a pu lâcher que quelques mots inintelligibles

Le pape muet !

CITÉ DU VATICAN (AFP) - Malgré ses efforts, le pape Jean-Paul II a échoué hier à prononcer la bénédiction *urbi et orbi* concluant les célébrations de Pâques lors d'une scène poignante retransmise par les télévisions du monde entier et qui a fait pleurer les fidèles massés place Saint-Pierre.

L'émotion a eu raison du vieux pape, 84 ans, handicapé par la maladie de Parkinson et par une trachéotomie, et lui a fait manquer pour la première fois en 26 ans de pontificat ce rendez-vous avec les fidèles d'ors de la fête la plus importante du christianisme.

Apparu comme prévu à midi à sa fenêtre du Vatican à l'issue de la messe de Pâques célébrée par le cardinal Angelo Sodano, numéro deux du Vatican, le pape semblait pourtant en meilleure forme que lors de ses apparitions précédentes.

Il a écouté le cardinal Sodano lire en son nom son message pascal, un appel poignant à Dieu pour qu'il accorde la paix au Moyen-Orient et à l'Afrique, et à la solidarité envers les plus pauvres.

Un vent humide balayait alors la place Saint-Pierre et soulevait le tapis de cérémonie placé à la fenêtre du pape, ainsi exposé aux intempéries pendant près d'un quart d'heure. Un diacre a

ensuite annoncé que «le Saint-Père donne sa bénédiction et concède des indulgences plénières à tous ceux qui le suivent (sur la place Saint-Pierre) ou à la télévision». «Que le Seigneur conserve le pape longtemps à la tête de l'Eglise et qu'il donne la paix et l'unité au monde entier», a conclu le diacre.

La foule se fige

Puis un micro a été approché de Jean Paul II et la foule s'est figée dans une attente pleine d'espoir. Mais le pape n'est pas parvenu à prononcer la formule rituelle de bénédiction accordant l'indulgence plénière à tous les présents.

Dans un souffle rauque, il n'a pu lâcher que quelques mots inintelligibles avant de renoncer, semblant essuyer une larme d'un geste de la main.

Les 70 000 pèlerins massés sur la place ont suivi ses efforts avec angoisse et beaucoup ont fondu en larmes, à l'image de Maria Romero, une jeune Péruvienne. «Oh, Non!», s'est-elle exclamée, «le pauvre ne peut pas



UNE FOULE impressionnante s'était massée place Saint-Pierre.

parler!», «Cela veut dire qu'il n'en a plus pour longtemps», a murmuré.

les larmes aux yeux, Maria Carmela, venue de Palerme (Sicile) pour la bénédiction.

Jean Paul II, sorti d'hôpital le 13 mars après une trachéotomie pour l'aider à respirer, avait déjà renoncé à présider les célébrations de la semaine de Pâques au Vatican.



CETTE RELIGIEUSE polonaise a essuyé une larme.

APPENDICE I

Mathieu Perreault, « La santé du pape sous la loupe », *La Presse*, 2 février 2005, p. A6.

ACTUALITÉS

La santé du pape sous la loupe

MATHIEU PERREAULT

La santé du pape est examinée à la loupe depuis près de 25 ans. Plus précisément, depuis l'attentat dont il a été victime le 13 mai 1981, et dont les séquelles le hantent aujourd'hui encore.

Cancer de l'intestin, cancer des os, pertes de mémoire, leucémie, Parkinson : les spéculations sur la santé de Jean-Paul II se lisent comme un traité de médecine. Déjà, lors des nombreuses hospitalisations qui ont suivi son attentat en 1981, des rumeurs avaient fait état de « leucémie », alors qu'il s'agissait probablement d'une infection postopératoire suivant l'extraction de la balle à l'abdomen.

Jean-Paul II, qui est né en 1920, a commencé son pontificat avec une santé de fer. Il a fait installer une piscine à Castel Gandolfo, sa résidence d'été, et aimait faire de longues promenades en montagne où son pas essoufflait ses gardes du corps. Mais il portait les séquelles d'un accident survenu en 1944, qui a amplifié les outrages de l'âge : un camion nazi l'avait alors renversé, et il a subi une commotion cérébrale.

En avril 1994, il est tombé dans son bain et s'est cassé le fémur. La prothèse avec laquelle les chirurgiens de l'hôpital catholique Gemelli ont remplacé la tête de son fémur s'est mal intégrée à son corps. Il a fallu attendre la fin de l'été pour qu'il marche à nouveau sans déambulateur, avec l'aide d'un bâton.

La longue convalescence a alors fait naître la rumeur d'une tumeur osseuse. Ce n'était pas la première fois qu'on parlait de cancer : en juillet 1992, il a été hospitalisé pour l'ablation d'une tumeur bénigne aux intestins et des calculs rénaux, mais les médias ont presque immédiatement évoqué une tumeur maligne. Il a fallu que les années passent sans rechute pour que l'hypothèse d'un cancer de l'intestin soit écartée.

Rumeurs

Qu'à cela ne tienne : sa chute dans le bain en 1994, et une autre en novembre 1993, durant une audience, qui lui avait causé une luxation de l'épaule, ont généré de nouvelles rumeurs, concernant cette fois ses capacités cognitives. Tout d'abord, les médias ont évo-

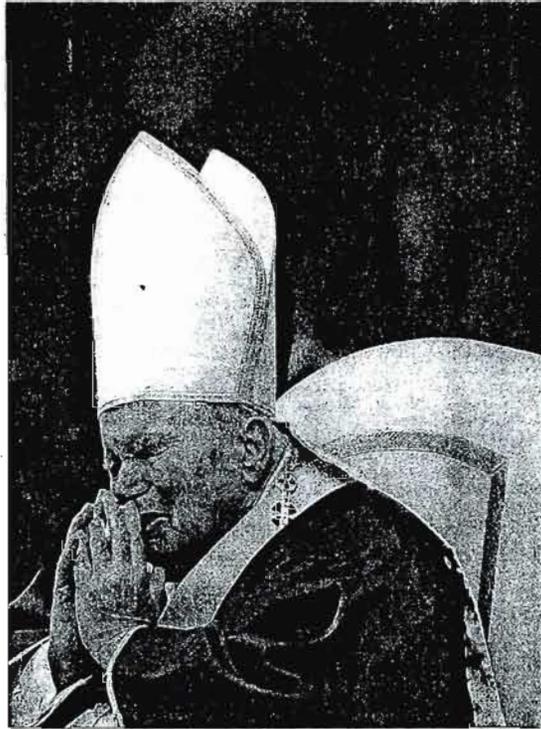


PHOTO MAX BOSSI REUTERS

C'est le Parkinson qui est responsable de la diction pâteuse de Jean-Paul II, ces dernières années.

qué des vertiges et des pertes de mémoire, laissant entrevoir le spectre de l'Alzheimer. Puis, les soupçons se sont dirigés vers le Parkinson. Sa commotion cérébrale de jeunesse est revenue au premier plan.

Cette fois, les varicanistes avaient touché juste : même si le Vatican n'a jamais formellement confirmé que Jean-Paul II souffre de la maladie de Parkinson, les confirmations indirectes se multiplient : par exemple, durant un voyage en Hongrie en septembre 1996, on a évoqué une « maladie extrapyramidale », une forme d'affection neurologique qui inclut le Parkinson.

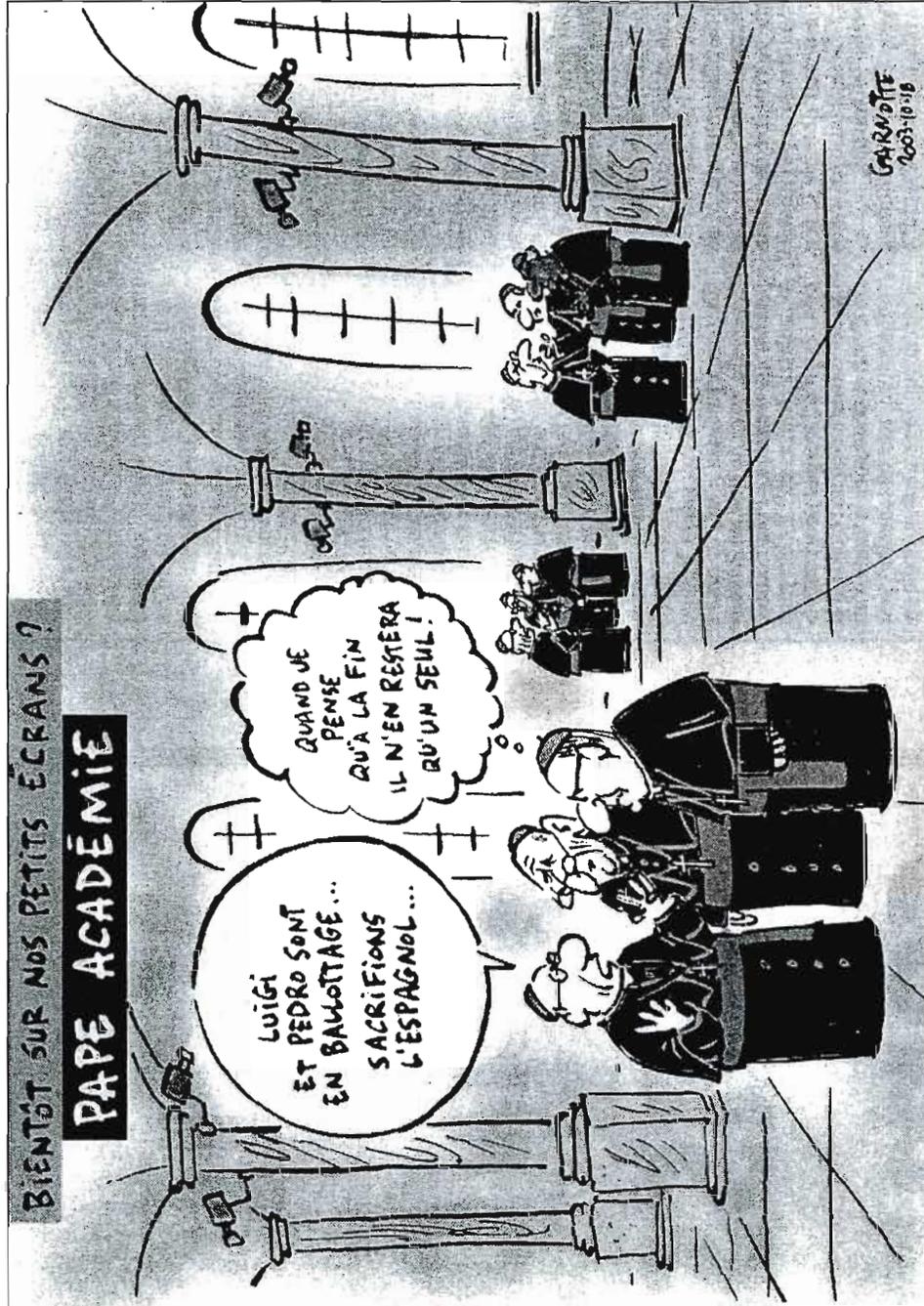
C'est le Parkinson qui est responsable de la diction pâteuse du

pape, ces dernières années, et de ses tremblements qui en ont amené plusieurs à réclamer son abdication. Ses difficultés de mouvement ont été aggravées par la chirurgie du fémur en 1994 et par une arthrose au genou droit, qui s'est déclarée en février 2002. Depuis 2001, sa chaire dispose d'un lutrin qui lui permet de lire sans avoir à tenir les feuillets ; il utilise souvent un ascenseur pour descendre de l'avion, et presque toujours une chaire sur roulettes pour se déplacer durant les audiences et les messes.

Son ouïe s'est détériorée au point qu'il a des prothèses auditives aux deux oreilles. Seule sa vue se maintient. Et son esprit, assure le Vatican.

APPENDICE J

Garnotte, « Bientôt sur nos petits écrans ? Pape académie »,
Le Devoir, 7 avril 2005, p. A6.



REPRISE

Quand la télévision unit le monde



NATHALIE COLLARD

L'attente a finalement cédé la place à l'émotion.

En ondes depuis le matin, les Bernard Derome, Pierre Bruneau et compagnie ont enfin pu annoncer la mort du pape en milieu d'après-midi hier.

Soudain, il n'était plus question de bulletin de santé mais plutôt de bilan de carrière, de souvenirs, d'anecdotes et d'analyses.

La planète média vivait à l'heure de Rome.

À la radio, au moins trois chaînes (Radio-Canada, CKAC, 98.5), ont diffusé des émissions spéciales, et les tribunes téléphoniques ont permis aux auditeurs d'exprimer leurs sentiments face à la disparition du Saint-Père.

À la télévision, les présentateurs Bernard Derome et Pierre Bruneau ainsi que le commentateur Claude Charron se sont livrés à un véritable marathon de l'animation, vissés sur leur chaise sans prendre le temps — c'est du

moins l'impression qu'ils donnaient — d'arrêter pour manger une bouchée ou se reposer un peu.

Même Jean-Luc Mongrain a pris l'antenne quelques heures en fin d'après-midi, alors qu'en début de soirée Simon Durivage (où était Céline Gallpeau ?) prenait la relève de Derome à Radio-Canada.

Sur toutes les chaînes, le même style : sobre, calme, respectueux.

Sur toutes les chaînes, le même style : sobre, calme, respectueux. Avec parfois une ferveur qui donnait l'impression d'être à l'écoute de Radio-Vatican.

Avec parfois, il faut le dire, une ferveur qui donnait l'impression d'être à l'écoute de Radio-Vatican ou de Radio Ville-Marie. On mettra cet enthousiasme sur le compte de l'émotion...

Des moments forts

C'est un euphémisme de dire que personne n'a été « pris de

court » par l'annonce du décès du pape. Les médias étaient aux aguets depuis jeudi, tout le monde était on ne peut plus prêt à couvrir l'événement. Au Québec, TVA a diffusé en exclusivité la conférence de presse du premier ministre du Canada, Paul Martin, en direct de Bromont, vers 17 h 30. TVA et Radio-Canada ont toutes deux obtenu une entrevue avec l'ex-premier ministre, Jean Chrétien qui avait rangé son animosité à l'endroit des médias pour l'occasion.

De son côté, Radio-Canada, avec son vaste réseau de correspondants étrangers, était la mieux placée pour nous offrir les réactions en provenance d'un peu partout : Vietnam, Sénégal, Argentine, Mexique, Pologne, etc.

Malgré cet impressionnant tour du monde, l'émission spéciale de Radio-Canada

ne nous montrait pas souvent des images de Rome (on s'est rattrapé en soirée, mais la place Saint-Pierre était vide) et a même raté le moment fort de la journée, lorsque, quelques minutes après 17 h 30, les dizaines de milliers de personnes réunies sous les fenêtres de Jean-Paul II ont chanté le *Notre Père* avant d'applaudir

longuement « leur » pape disparaître. Difficile de garder les yeux secs devant cette foule recueillie et émue.

Or, ces images fortes, c'est sur les ondes de CNN qu'on a pu les voir. Radio-Canada n'était pas là et TVA les a diffusées quelques minutes plus tard.

La chaîne d'information continue américaine a d'ailleurs offert une excellente couverture, et ce, toute la journée (aux États-Unis, les catholiques représentent un cinquième de la population), avec notamment la reporter-védette Christiane Amanpour, envoyée spéciale à Rome. CNN offrait aussi à ses téléspectateurs quelque chose que les chaînes de télévision québécoises ont beaucoup négligé : des sous-titres qui reviennent souvent pour nous indiquer l'identité de la personne qui est interviewée. Tellement pratique.

Les salles de nouvelles du monde entier auront bien entendu tout le temps voulu pour peaufiner leur couverture puisque les obsèques de Jean-Paul II doivent durer neuf jours et qu'elles seront suivies de l'élection d'un nouveau pape. Comme disent les animateurs à la fin de leur émission : restez à l'écoute !

SEIZE MINUTES SUR UN FIL DE PRESSE

L'agence France-Presse a été la première à annoncer la mort du pape sur le fil de presse à Montréal. Voici, intégralement, les titres des dépêches acheminées au moment de son décès (heure de Montréal).

14h43:32
Abbas décidé à imposer la sécurité à Ramallah.

14h47:16
Les émirats et le Yémen signent un pacte de sécurité.

14h52:53
BULLETIN Le cœur du pape est en train de lâcher.

14h53:35
Au moins 18 soldats américains et 12 prisonniers blessés à Abou Ghraib.

14h53:37
FLASH Le pape est mort.

14h54:54
BULLETIN Le pape Jean-Paul II est mort à 21h57, a annoncé le Vatican.

14h56:40
Le pape Jean-Paul II est mort samedi soir au Vatican à l'âge de 84 ans à la suite d'une longue agonie, a annoncé le Vatican.

Abdication is a papal option

Celestine V is only pope to resign voluntarily
What has yet to be tested is what happens if a pope is severely incapacitated for an extended period

GEORGE FERZOCO
SPECIAL TO THE GAZETTE

LEICESTER, BRITAIN - The papacy is facing more than a simple election of a successor to Pope John Paul II.

The question arises: Now that we know John Paul seriously considered resigning the papacy because of his ill health, will the cardinals elect someone who might actually retire?

Inevitably, whenever thoughts turn to pontiffs who are very old and ill, there is talk of another pope who led the church more than 700 years ago - the only one ever to retire voluntarily, not to mention the only one said to have performed a miracle involving pizza.

The year 1294 found Peter of the Morrone living as a hermit on a mountain in Abruzzo, central Italy. He had founded many monasteries in his life and was famous as an extremely austere miracle worker who would fast frequently and genuflect up to 500 times a day.

At age 84, Peter was looking forward to living in peace, but such intentions became illusions. Almost out of the blue, he was elected pope.

For 2½ years after Nicholas IV died in 1292, the cardinals had been split along powerful political and family lines between the Orsini and Caetani, and could not reach a decision on who should be pope. They finally opted for Peter, an octogenarian neutral who had a reputation for being holy, and who was obviously not long for this world.

Taking the name Celestine V, Peter immediately proved to be very unsuited to the office. He realized this and, after only a few months, he created a church law that would make it legal for popes to retire. The next day - Dec. 13, 1294 - he made history by stepping down.

(Another pope retired in the 15th century, but it wasn't entirely voluntary. It was, in fact, part of a political deal in which the pretenders to the Throne of Peter simultaneously renounced their claims in order to allow for a unified and uncontested election of a new pope. Celestine's renunciation, on the

other hand, was purely his own choice.)

Celestine retired, he said, for the good of his soul. He tried to return to his earlier life as a hermit, but his successor, Pope Boniface VIII - fearing some would try to use Celestine's meek and saintly figure as a pawn for their political intentions - had him placed under a kind of house arrest, where he eventually died in 1296.

Not long after he died, a process of canonization took place.

In 1306, 322 witnesses - the largest number ever up to that time - gave testimony about the holy life and miracles of Celestine. One of these witnesses told of his young daughter, who had been mute and lame from infancy. The man went up the mountain to visit Peter of the Morrone (as he was known before his

Pope Boniface VIII had Celestine placed under a kind of house arrest, where he died in 1296.

papacy), and asked whether it might be possible to cure his daughter. Peter gave him something to take down to her, and that something was referred to in official documents as "pizza."

The father supposedly returned home with the pizza, and the moment he entered the house, the daughter - who had been mute - cried out, "Gimme, gimme!" The father said: "I'll give it to you, but only if you come over to this side of the room." She did, and in doing so effected the only known miracle related to pizza.

We have no pizza recipes from that time, but it is assumed this was the name given to a particularly long-lasting type of bread. The word was first recorded about 1,000 years ago, and first became popularized in the very region and century in which Celestine lived.

Nowadays, any pope has every right

to retire if he wishes. In that event, elections to succeed him would take place in exactly the same way that such votes are conducted after the death of a pope.

What has yet to be tested is precisely what happens if a pope is severely incapacitated - for example, be in a comatose state - for an extended period.

Some administrative tasks could be handled by his staff, but several important duties simply could not be fulfilled. These include the appointment of bishops and the declaration of the Catholic Church's positions on matters of faith and morals.

It is unlikely a pope would choose to be on a life-support system, but rather that - like John Paul - he would die without undue efforts to prolong a life well spent.

John Paul had the choice of being treated in Rome's Gemelli Hospital, but wished the familiar surroundings of his apartment overlooking St. Peter's Square. The decision would have been made for comfort, and also for symbolism: He would be seen to have died only metres from the spot where, according to tradition, the first pope - St. Peter - was martyred in AD 64.

Still, the possibility exists that a pope suffering from degenerative physical or mental faculties could face years of pain or confusion. This is bad enough for anyone to bear, but infinitely magnified in the person of one who is the spiritual leader to more than a billion people, and whose office makes him one of the world's most influential political figures. The example set by Celestine V could permit such a pontiff to resign his office.

If any pope needed encouragement from Celestine, he might take solace in the knowledge that the one-time hermit was officially declared to be a saint in 1313.

On the other hand, a retirement-minded pope might consider that most readers of Dante's *Inferno* believe the first person encountered by Dante in his underworld trip was the very same Celestine, supposedly because he was deemed by Dante to have retired out of cowardice.

Caveat papa.

Toronto native, and former longtime Montreal resident George Ferzoco is the director of the Centre for Tuscan Studies at the University of Leicester.



Pope Celestine V, who abdicated his pontificate in 1294, is credited with delivering the only papal miracle involving pizza.

George Ferzoco, « Abdication is a papal option », *The Gazette*, 16 avril 2005, p. A29.

APPENDICE L

John Paul II's reputation as a severe critic of the profit motive might be a little overblown; a close study of his teachings on economics turns up a lot that a liberal free marketeer can embrace.

Capitalism and the pope



WILLIAM WATSON

ON PAPAL ECONOMICS

"Reservations he did have, but they were not quite as fundamental as you might expect."

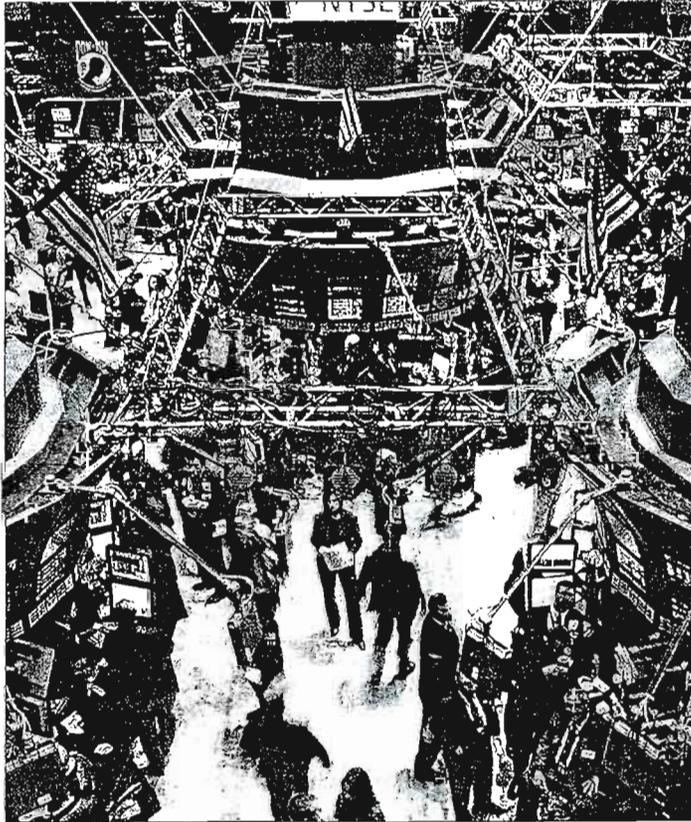
Even as they celebrate Pope John Paul II's extraordinary life, his doctrinal opponents, and there were many, must have mixed feelings about his legacy. That goes especially for homosexuals, feminists, pro-choicers and us liberal free-marketeters.

We laissez-faire types always delighted both in the pope's never-ending condemnation of Communism and in his role in dispatching totalitarianism in eastern Europe and the Soviet Union.

Granted, it was just last June at Ronald Reagan's funeral that the world was crediting the former U.S. president with having vanquished the 20th century's most murderous ism, but perhaps funerals are not the best time for historical objectivity.

Capitalist triumphalism might not be appropriate, however. A number of news reports over the weekend suggested that while the pope had alienated the political left with his traditionalist views on gay marriage, female priesthood and abortion, he had also succored it with his reservations about free-market capitalism.

Reservations he did have but they were not quite as fundamental as you might expect. The most complete statement of the late pope's views on economics



SUZANNE PLUNKETT ASSOCIATED PRESS

Traders on Wall St.: The pope acknowledged the legitimate role of profit.

and society were in a 1991 encyclical. I'm sure I'll be accused of selective quotation here – and some is inevitable: the encyclical was 27,000 words, this is 650 – but there's a lot in it that's surprising.

Private property? "The right

to private property is fundamental for the autonomy and development of the person."

Profit? "The Church acknowledges the legitimate role of profit as an indication that a business is functioning well. When a firm makes a profit, this means

that productive factors have been properly employed and corresponding human needs have been duly satisfied."

Materialism? "To call for an existence which is qualitatively more satisfying is of itself legitimate."



GIULIO BROGLIO ASSOCIATED PRESS

Pope's bottom line on free markets was generally positive.

Globalization? "Recent experience has shown that (countries that isolate themselves from the world market and depend only on their own resources) have suffered stagnation and recession."

The welfare state? "The social-assistance state leads to a loss of human energies and an inordinate increase of public agencies, which are dominated more by bureaucratic ways of thinking than by concern for serving their clients, and which are accompanied by an enormous increase in spending."

Inflation? A "stable currency" is a prerequisite to economic activity.

Of course, the pope qualified all these statements: Profit cannot be all there is. A business firm is also a type of community. All men and women – whether customers, suppliers, or employees – bear the image of God and therefore deserve respect. "Some goods the market won't produce and the state has to. Other goods the market will produce but shouldn't, such as addictive drugs or the services of prostitutes. The state needs to support the family above all else. Those who live in material misery in the Third World need help raising themselves up. The market

economy cannot operate in an "institutional, juridical or political vacuum." And so on.

Still, John Paul's bottom line on the bottom line, as it were, is that the market is a very useful tool for producing goods and services efficiently – for getting the most out of the resources available – which is not a bad thing. The decisive factor in Communism's fall was its violation of the rights of workers, he writes, but its second most important failing was its "inefficiency."

Pursuing wealth is not wrong. What is crucial is how one gets the wealth and what one does with it.

"It is not wrong to want to live better; what is wrong is a style of life which is presumed to be better when it is directed towards 'having' rather than 'being,' and which wants to have more, not in order to be more but in order to spend life in enjoyment as an end in itself."

Can one be a capitalist (or for that matter an economist) and not lose sight of what is most important in life? John Paul II evidently thought so.

William Watson teaches economics – not theology – at McGill University.

William Watson, « Capitalism and the pope », *The Gazette*, 5 avril 2005, p. A23.

APPENDICE M

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux et spécialisés

- Assoun, Paul-Laurent. 1990. *L'École de Francfort*. Coll. Que sais-je ? Paris : éditions PUF, 127 p.
- Aubenas, Florence et Miguel Benasayag. 1999. *La fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication*. Paris : éditions La Découverte, 109 p.
- Bacquet, Alexis. 1984. *Médias et christianisme*. Paris : éditions Le Centurion, 173 p.
- Bagliani, Agostino Paravicini. 1997. *Le corps du pape*. Paris : éditions du Seuil, p. 84.
- Balle, Francis. 2005. *Médias et société*. 12^e édition. Paris : éditions Montchrestien, 721 p.
- Benjamin, Walter. 2000. « Sur le langage en général et sur le langage humain ». Chap. in *Œuvres I*, pp. 142-165. Coll. Folio/Essais. Paris : éditions Gallimard, 400 p.
- Benjamin, Walter. 2001. « Expérience et pauvreté ». Chap. in *Œuvres II*, pp. 364-372. Coll. Folio/Essais. Paris : éditions Gallimard, 459 p.
- Benjamin, Walter. 2001. « Le conteur ». Chap. in *Œuvres III*, pp. 114-151. Coll. Folio/Essais. Paris : éditions Gallimard, 482 p.
- Bible - Ancien Testament*. « Exode », chapitre 20, verset 4.
- Bible - Nouveau Testament*. « Évangile selon Saint-Luc », chapitre 23, versets 48 et 49.
- Bible - Nouveau Testament*. « Deuxième Épître à Timothée », chapitre 4.
- Bible - Nouveau Testament*. « Première Épître à Timothée », chapitre 1, versets 5 et 6.
- Boorstin, Daniel J. 1973. *The image – A guide to Pseudo-Events in America*. New York : éditions Atheneum, 315 p.
- Bougnoux, Daniel. 2006. *La crise de la représentation*. Paris : éditions La Découverte, 183 p.
- Boullet, Michel. 1985. *Le choc des médias*. Coll. Héritage du Concile. Paris : éditions Desclée, 297 p.
- Bourdieu, Pierre. 1996. *Sur la télévision*. Paris : éditions Raisons d'agir, 95 p.

- Brin, Colette, Jean Charron et Jean De Bonville (dir. publ.). 2004. *Nature et transformation du journalisme – Théorie et recherches empiriques*. Québec : les Presses de l'Université Laval, 454 p.
- Charon, Jean-Marie. 2003. *Les médias en France*. Coll. Repères. Paris : éditions La Découverte, 122 p.
- Chaunu, Pierre. 1975. *Le temps des Réformes*. Coll. Pluriel Histoire. Paris : éditions Hachette Littératures, 570 p.
- Clément, Olivier, Jean Rogues, Jean Baubérot et Jean Delumeau (dir. publ.). 1993. *Le fait religieux – Le christianisme*. Coll. Bibliothèque de culture religieuse. Paris : éditions Fayard, 173 p.
- Cousineau, Jacques. 1973. *Église et Mass Media*. Coll. Cahiers d'études et de recherche, n° 16. Montréal : éditions Office des Communications Sociales, 45 p.
- Dayan, Daniel et Elihu Katz. 1996. *La télévision cérémonielle : anthropologie et histoire en direct*. Coll. La politique éclatée. Paris : éditions PUF, 259 p.
- De Baecque, Antoine. 1993. *Le corps de l'histoire*. Coll. Essai Histoire. Paris : éditions Calmann-Lévy, 435 p.
- De Balzac, Honoré. 1991. *Les Journalistes*. Paris : éditions Arléa, 157 p.
- Debord, Guy. 1992. *La Société du Spectacle*. Coll. Folio. Paris : éditions Gallimard, 208 p.
- Delumeau, Jean. 2004. *Un christianisme pour demain*. Coll. Pluriel Religion. Paris : éditions Hachette Littératures, 431 p.
- Desanti, Jean-Toussaint. 2003. « Voir ensemble ». In *Voir ensemble – Autour de Jean-Toussaint Desanti*, sous la dir. de Marie-José Mondzain, pp. 19-34. Paris : éditions Gallimard, 294 p.
- Descubes, Mgr Jean-Charles et Mgr Jean-Michel di Falco Léandri. 2006. *Quand les médias dévoilent l'intime*. Paris : éditions Bayard, 69 p.
- Désesquelles, Anne-Marie. 2001. *La représentation*. Coll. Philo-notions. Tours : éditions Ellipses, 62 p.
- De Vries, Hent et Samuel Weber. 2001. *Religion and media*. Stanford : Stanford University Press, 649 p.
- Ellul, Jacques. 1981. *La parole humiliée*. Paris : éditions du Seuil, 301 p.

- Ferry, Luc et Marcel Gauchet. 2004. *Le religieux après la religion*. Paris : éditions Grasset, 143 p.
- Gagnebin, Jeanne Marie. 1994. *Histoire et narration chez Walter Benjamin*. Coll. La philosophie en commun, Paris : édition de l'Harmattan, 175 p.
- Gaillard, Albert. 1998. *Dieu à hauteur d'homme – Une relecture critique du christianisme*. Coll. Religion et sciences humaines. Paris : éditions L'Harmattan, 192 p.
- Gauchet, Marcel. 1985. *Le désenchantement du monde*. Coll. Essais. Paris : éditions Folio, 306 p.
- Gauchet, Marcel. 1998. *La religion dans la démocratie – Parcours de la laïcité*. Coll. Le Débat. Paris : éditions Gallimard, 127 p.
- Gauchet, Marcel. 2004. *Un monde désenchanté ?* Paris : éditions de l'Atelier, 251 p.
- Gautrand, Jacques. 2002. *L'empire des écrans – Télé, Internet, infos, vie privée : la dictature du « tout voir »*. Coll. Essai. Paris : éditions le Pré aux Clercs, 294 p.
- Habermas, Jürgen. 1993. *L'Espace public*. Coll. Critique de la politique. Paris : éditions Payot, 324 p.
- Hirt, André. 2002. *L'universel reportage et sa magie noire : Karl Kraus, le journal et la philosophie*. Paris : éditions Kimé, 293 p.
- Hoover, Stewart M. 1998. *Religion in the News: Faith and Journalism in American Public Discours*. Californie : éditions SAGE Publications, 234 p.
- Horkheimer, Max et Theodor W. Adorno. 1989. « Production industrielle de biens culturels : raison et mystification des masses ». Chap. in *La dialectique de la raison*, pp. 129-176. Coll. Tel. Paris : éditions Gallimard, 281 p.
- Labrosse, Claude et Pierre Rétat. 1989. *Naissance du journal révolutionnaire*. Lyon : éditions des Presses universitaires de Lyon, 320 p.
- Lasch, Christopher. 1996. *La révolte des élites*. Paris : éditions Climats, 269 p.
- Leclerc, Gérard. 1996. *Pourquoi veut-on tuer l'Église ?* Paris : éditions Fayard, 444 p.
- Lecomte, Bernard. 2006. *Jean-Paul II*. Coll. Folio. Paris : éditions Gallimard, 991 p.
- L'Écuyer, René. 1987. « L'analyse de contenu : notion et étapes ». In *Les méthodes de la recherche qualitative*, sous la dir. de Jean-Pierre Deslauriers, Sillery : éditions des Presses de l'Université du Québec, 152 p.

- Legendre, Pierre. 1999. « Infaillibilité des images ». Chap. in *Sur la question dogmatique en Occident*, pp. 297-335. Paris : éditions Fayard, 368 p.
- Le Goff, Jean-Pierre. 2003. *La démocratie post-totalitaire*. Coll. Essais. Paris : éditions La Découverte, 202 p.
- Le Guay, Damien. 2005. *L'Empire de la Télé-Réalité*. Paris : éditions des Presses de la Renaissance, 306 p.
- Lippmann, Walter. 1965. *Public Opinion*. New York : The Free Press, New York, 272 p.
- Marchessault, Guy. 1998. *Médias et foi chrétienne – L'image à l'épreuve de l'idolâtrie*, Outremont : éditions Novalis, 263 p.
- Marchessault, Guy. 2002. *Médias et foi chrétienne – Deux univers à concilier*. Saint-Laurent : éditions Fides, 183 p.
- Mondzain, Marie-José. 1996. *Image, icône et économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*. Paris : éditions du Seuil, 295 p.
- Mucchielli, Alex. 1991. *Les méthodes qualitatives*. Coll. Que sais-je ? Paris : éditions PUF, 126 p.
- Muhlmann, Géraldine. 2004. *Du journalisme en démocratie : essai*, Paris : éditions Payot, 347 p.
- Neveu, Érik. 2004. *Sociologie du journalisme*. Coll. Repères. Paris : éditions La Découverte, 122 p.
- Ouldamer, Mezioud et Remy Ricordeau. 1988. *Le Mensonge cru*. Paris : éditions Siham, 123 p.
- Postman, Neil. 1985. *Amusing ourselves to death – A scintillating analysis of television's effect on culture' New Society*. London : éditions Methuen, 184 p.
- Ramonet, Ignacio. 1999. *La tyrannie de la communication*. Coll. Folio Actuel. Paris : éditions Gallimard, 290 p.
- Roucaute, Yves. 1991. *Splendeurs et misères des journalistes*. Paris : éditions Calmann-Lévy, 417 p.
- Salmon, Christian. 2005. *Verbicide : du bon usage des cerveaux humains disponibles*, Castelnau-le-Lez : éditions Climats, 163 p.
- Schatz, Klaus. 1992. *La primauté du pape : son histoire, des origines à nos jours*. Paris : éditions du Cerf, 288 p.

- Schor, Ralph. 1999. *L'Église catholique au XX^e siècle*. Coll. Synthèse, série « Histoire ». Paris : éditions Armand Colin, 95 p.
- Semprini, Andrea. 2000. *CNN et la mondialisation de l'imaginaire*. Paris : éditions du CNRS, 187 p.
- Sloterdijk, Peter. 1987. *Critique de la raison cynique*. Paris : éditions C. Bourgois, 669 p.
- Spurk, Jan. 2001. *Critique de la raison sociale. L'École de Francfort et sa théorie de la société*. Coll. Sociologie contemporaine. Paris : éditions Syllepse, 237 p.
- Stoiciu, Gina. 2005. *Comment comprendre l'actualité – Communication et mise en scène*. Coll. Communication, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 242 p.
- Tincq, Henri et Gérard Defois. 1997. *Les médias et l'Église – Évangélisation et information : le conflit de deux paroles*. Coll. Médias et société. Paris : éditions CFPJ, 156 p.
- Vircondelet, Alain 1994. *Jean-Paul II*. Coll. Biographie. Paris : éditions Juillard, 632 p.

Articles de périodiques et de dictionnaires

- Aeschimann, Eric. 2006. « Le moralisme médiatique ». *Le Débat*, n° 138 (janvier-février), pp. 104-114.
- Arpin, Stéphane. 2006. « La critique des médias à l'ère post-moderne ». *Le Débat*, n° 138, (janvier-février), pp. 135-146.
- Cool, Michel. 2005. « Dire la vérité bête ». *Témoignage chrétien*, n° 3146, 3 mars.
- Cool, Michel. 2005. « Spéculations romaines ». *Témoignage chrétien*, n° 3143, 10 février.
- Curnier, Jean-Pierre. 2001. « Voir l'invisible – Les dessous de la femme voilée ». *L'image, le Monde*, n° 2 (automne), pp. 67-73.
- Debray, Régis et Marcel Gauchet. 2003. « Du religieux, de sa permanence et de la possibilité d'en sortir – Régis Debray, Marcel Gauchet : un échange ». *Le Débat*, n° 127 (novembre-décembre), pp. 3-19.
- Dubois, Jean-Paul. « L'incendie d'artifices ». *Le Nouvel Observateur*, n° 1235 (du 8 au 14 juillet), p. 44.
- Furst, Anne. 1996. « Églises et médias ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique « Églises et médias »*, n° 68 (juillet-août), p. 8.

- Furst, Anne. 1996. « Généalogie d'un contentieux ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias»*, n° 68 (juillet-août), pp. 10-12.
- Gendrin, Bernard. 1996. « Églises et médias : communication impossible ? ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias»*, n° 68 (juillet-août), p. 18.
- Giaccardi, Chiara et Mauro Magatti. 2005. « La morte di Giovanni Paolo II come fenomeno collettivo globale ». *Aggiornamenti Sociali*, n° 56 (juillet-août), pp. 503-514.
- Guillebaud, Jean-Claude. 1991. « Crise des médias ou crise de la démocratie ? ». *Le Débat*, n° 66 (septembre-octobre), pp. 63-74.
- Guillebaud, Jean-Claude. 2006. « La question médiatique ». *Le Débat*, n° 138, (janvier-février), pp. 95-103.
- « Les Médias. Textes des Églises ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias»*, n° 68 (juillet-août 1996), p. 12.
- Lévy, Élisabeth. 2006. « Le rapt du réel ». *Le Débat*, n° 138 (janvier-février), pp. 75-94.
- Mondzain, Marie-José. 2004. « La représentation comme bataille et comme liberté ». *Print the legend – Cinéma et journalisme, cahiers du cinéma*, pp. 37-43.
- Petit Robert (Le)*, édition 2007. Sous « religion ». Paris : Le Robert.
- Pichette, Jean. 2007. « Penser le journalisme dans un monde en crise ». *À bâbord*, n° 18, (février-mars), pp. 17-19.
- Pichette, Jean. 1998. « Laïcité et hétéronomie de la société ». *Société*, n° 18-19 (été), pp. 291-307.
- Pingaud, Denis et Bernard Poulet. « Du pouvoir des médias à l'éclatement de la scène publique ». *Le Débat*, n° 138 (janvier-février), pp. 6-16.
- Ramonet, Ignacio. 2005. « Médias en crise ». *Manière de voir – Le Monde diplomatique*, n° 80 (avril-mai), pp. 6-7.
- Ramonet, Ignacio et Serge Halimi (dir. publ.). 2005. « Combats pour les médias ». *Manière de voir – Le Monde diplomatique*, n° 80 (avril-mai), 98 p.
- Reynié, Dominique. 2003. « Opinion publique ». In *Dictionnaire de philosophie politique*, sous la dir. de Philippe Raynaud et de Stéphane Rials. Paris : éditions PUF, pp. 518-524.
- Rosa, Jean-Pierre. 1996. « L'Église sur la place publique : enfouissement ou visibilité ? ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias»*, n° 68 (juillet-août), p. 16.

Sacco, Giuseppe. 2005. « Perdu dans le peuple de Dieu – Notes prises à Rome aux funérailles de Jean-Paul II ». *Commentaire*, n° 111 (automne), pp. 559-565.

« Le sacre de l'image en Occident : le génie du christianisme – Extraits du texte de Régis Debray "Vie et mort de l'image : une histoire du regard en Occident" ». *Dossiers de l'audiovisuel – Thématique «Églises et médias»*, n° 68 (juillet-août 1996), p. 39.

Spitéri, Gérard. 2006. « Le journaliste-idéologue et la crise des quotidiens nationaux ». *Le Débat*, n° 138 (janvier-février), pp. 115-125.

Articles de journaux

Droit, Roger Pol. 1994. « Le suicide du fondateur de l'Internationale Situationniste Guy Debord ou le sens de la révolte ». *Le Monde* (Paris), 3 décembre, p. 17.

Sites Internet

Voir le site Internet de la publication *Témoignage chrétien*, le www.temoignagechretien.fr, où l'ensemble des articles parus dans les différents numéros est disponible à la consultation en ligne, dont les deux articles suivants :

- Cool, Michel. 2005. « Dire la vérité bête ». *Témoignage chrétien*, n° 3146, 3 mars.
- Cool, Michel. 2005. « Spéculations romaines ». *Témoignage chrétien*, n° 3143, 10 février.

Voir la politique d'information du *Devoir*, disponible sur leur site Internet, à l'adresse suivante : www.ledevoir.com/ledevoir/politique-information.html.

Le Groupe de recherche sur les mutations du journalisme au Québec, le GRMJ, est une équipe multidisciplinaire qui étudie les transformations du journalisme au Québec. Voir son site Internet au www.com.ulaval.ca/accueil.html :

- Jean Charron et Jean de Bonville, « Les mutations du journalisme au Québec : une problématique de recherche ». *Rapport du Groupe de recherche sur les mutations du journalisme (GRMJ)*, Université Laval.

Centre d'étude des médias (CEM) de l'Université Laval au www.cem.ulaval.ca.

Site du Vatican au www.vatican.va :

- Jean-Paul II, *Lettre apostolique Salvifici Doloris du souverain pontife Jean-Paul II aux évêques, aux prêtres, aux familles religieuses et aux fidèles de l'Église catholique sur le sens chrétien de la souffrance humaine*, 1984, disponible sur le site Internet du Vatican, à l'adresse suivante (page consultée le 18 mars 2007) : http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_letters/documents/hf_jp-ii_apl_11021984_salvifici-doloris_fr.html

- Décret sur les moyens de communication sociale intitulé *Inter Mirifica*, consulté sur le site Internet du Vatican, à l'adresse suivante (page consultée le 28 mars 2007) : http://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_decree_19631204_inter-mirifica_fr.html.

Sources

Totalité des articles parus dans les quotidiens *Le Devoir*, *La Presse*, le *Journal de Montréal* et *The Gazette*, entre le 1^{er} février 2005 et le 31 mai 2005 et traitant des événements entourant l'agonie et la mort du pape Jean-Paul II (968 articles au total).

Articles spécifiquement cités :

2005. « Des chiffres et des mots ». *La Presse*, 2 avril, p. A15.
2005. « Des voyages dans 129 pays ». *La Presse*, 3 avril, p. A21.
2005. « Le pape rentre à la maison ». *Journal de Montréal*, 11 février, p. 30.
2005. « L'élection du pape en quelques chiffres ». *La Presse*, 21 avril, p. A11.
- AFP. 2005. « Le pape a une grippe : son audience générale est annulée ». *Journal de Montréal*, 1^{er} février, p. 3.
- AFP. 2005. « Jean-Paul II est hospitalisé d'urgence ». *Le Devoir*, 2 février, p. A8.
- AFP. 2005. « L'hospitalisation du pape relance les spéculations sur sa succession ». *Journal de Montréal*, 3 février, p. 11.
- AFP. 2005. « Le pape bientôt de retour au Vatican ». *Journal de Montréal*, 10 février, p. 7.
- AFP. 2005. « Le dernier livre du pape sort dans la polémique ». *Journal de Montréal*, 23 février, p. 11.
- AFP. 2005. « Prochain pape : les paris sont ouverts ! ». *Journal de Montréal*, 26 février, p. 11.
- AFP. 2005. « Jean-Paul II est de retour au Vatican plus tôt que prévu ». *Le Devoir*, 14 mars, p. B5.
- AFP. 2005. « Le pape a suivi les cérémonies du Jeudi saint à la télévision ». *Journal de Montréal*, 25 mars, p. 53.
- AFP. 2005. « Le pape muet ! ». *Journal de Montréal*, 28 mars, p. 3.

- AFP. 2005. « L'Église catholique est plongée dans le désarroi ». *Le Devoir*, 29 mars, p. A3.
- AFP. 2005. « Le pape annule son audience générale mais pourrait se montrer ». *La Presse*, 30 mars, p. A11.
- AFP. 2005. « Alimenté par une sonde gastrique, le pape est toujours sans voix ». *Journal de Montréal*, 31 mars, p. 20.
- AFP. 2005. « Le pape est mort ». *Cyberpresse*, 2 avril.
- AFP. 2005. « Le film des événements ». *La Presse*, 2 avril, p. A40.
- AFP. 2005. « Une vigile partout à travers le monde ». *Le Devoir*, 2 et 3 avril, p. A3.
- AFP. 2005. « Fissure dans la papamania ». *La Presse*, 13 avril, p. A5.
- AFP. 2005. « La légende de la papesse Jeanne et de la chaise percée des papes ». *Journal de Montréal*, 14 avril, p. 27.
- AFP. 2005. « L'avenue Jean-Paul II à Varsovie, une rue de sex shops ». *Journal de Montréal*, 14 avril, p. 27.
- AFP. 2005. « Passions et petites manies des papes ». *Journal de Montréal*, 18 avril, p. 36.
- AFP. 2005. « 81% des catholiques américains approuvent l'élection de Benoît XVI ». *Journal de Montréal*, 27 avril, p. 16.
- AP. 2005. « What do you give a pope when he's in the hospital? – Floral flow fills Rome's churches ». *The Gazette*, 8 février, p. A18.
- AP. 2005. « Pope says mass ». *The Gazette*, 14 février, p. A14.
- AP. 2005. « Première apparition du pape depuis sa sortie ». *Journal de Montréal*, 14 février, p. 30.
- AP. 2005. « Le pape suivra la prière de l'Angélus de l'hôpital ». *Journal de Montréal*, 27 février, p. 17.
- AP. 2005. « Le Vatican dénonce la "religion de la santé" dans les nations riches ». *Journal de Montréal*, 19 février, p. 52.
- AP. 2005. « Nouvelle apparition dominicale de Jean-Paul II ». *Journal de Montréal*, 21 février, p. 40.
- AP. 2005. « Pope regains voice, conducts church business ». *The Gazette*, 2 mars, p. A17.

- AP. 2005. « Pope could be out by Easter ». *The Gazette*, 4 mars, p. A12.
- AP. 2005. « Pope will bless from hospital ». *The Gazette*, 5 mars, p. A22.
- AP. 2005. « Pope expected home in time for Holy Week ». *The Gazette*, 8 mars, p. A18.
- AP. 2005. « Pope leaves clinic ». *The Gazette*, 14 mars, p. A16.
- AP. 2005. « Pope may be a spectator as Holy Week ushered in ». *The Gazette*, 20 mars, p. A11.
- AP. 2005. « Jean-Paul II a suivi la veillée pascale à la télévision ». *La Presse*, 27 mars, p. A6.
- AP. 2005. « Jean-Paul II n'est pas apparu pour le lundi de Pâques ». *Journal de Montréal*, 29 mars, p. 18.
- AP. 2005. « Ailing Pope may need feeding tube to regain strength ». *The Gazette*, 30 mars, p. A24.
- AP. 2005. « Tears during homily ». *The Gazette*, 9 avril, p. A18.
- AP. 2005. « Plenty of papal dark horses ». *The Gazette*, 13 avril, p. A18.
- AP. 2005. « Church wraps up official mourning period for John Paul ». *The Gazette*, 17 avril, p. A10.
- AP. 2005. « Cardinals begin conclave today to elect next pope ». *The Gazette*, 18 avril, p. A16.
- AP. 2005. « Le pape a reçu 56191 e-mails en 48 heures ». *Journal de Montréal*, 24 avril, p. 11.
- Auger, Michel C. 2005. « Le pape des premières ». *Journal de Montréal*, 4 avril, p. 3.
- Auger, Michel C. 2005. « Les cardinaux ne parleront plus ». *Journal de Montréal*, 10 avril, p. 13.
- Bloomberg. 2005. « Le nouveau pape mange en vitesse, sans vin ». *La Presse*, 26 avril, p. A5.
- Blondin, Robert. 2005. « Le messager a l'importance de ce son message ». *Le Devoir*, 6 avril, p. A8.
- Boisvert, Yves. 2005. « Le "deuil", le "choc" et autres balivernes ». *La Presse*, 4 avril, p. A5.

- Bourgault-Côté, Guillaume. 2005. « Le pape “va mal, très mal” – Le souverain pontife souffre d’une forte fièvre et serait mourant ». *Le Devoir*, 1^{er} avril, p. A1.
- Bourgault-Côté, Guillaume. 2005. « Le pape s’éteint ». *Le Devoir*, 2 et 3 avril, p. A1 et A12.
- Bourgault-Côté, Guillaume. 2005. « Rome attend deux millions de personnes aux funérailles ». *Le Devoir*, 4 avril, pp. A1 et A8.
- Cauchon, Paul. 2005. « Décès de Jean-Paul II : une ferveur médiatique déséquilibrée ». *Le Devoir*, 9 et 10 avril, p. B3.
- Chapleau, Serge. 2005. « Caricature ». *La Presse*, 5 mars, p. A25.
- Collard, Nathalie. 2005. « Quand la télévision unit le monde ». *La Presse*, 3 avril, p. A19.
- Cornellier, Louis. 2005. « Le testament philosophique de Jean-Paul II : un goût un peu amer ». *Le Devoir*, 2 et 3 avril, p. C9.
- Cortès, Pierre-Yves. 2005. « L’Église changera-t-elle ? ». *La Presse*, section *Forum*, 19 avril, p. A22.
- Coude-Lord, Michelle. 2005. « La mort en direct ». *Journal de Montréal*, 2 avril, p. 60.
- Coude-Lord, Michelle. 2005. « Quand la télé donne une leçon de... mort ». *Journal de Montréal*, 3 avril, p. 18.
- Duchemin, André. 2005. « La une du *Devoir* ». *Le Devoir – Section Lettres*, 5 avril, p. A6.
- Dumas, Hugo. 2005. « Le Vatican est débordé, les journalistes sont excédés ». *La Presse*, 5 avril, pp. A1 et A16.
- Dumas, Hugo et Stéphane Paquet. 2005. « Des médias partout ». *La Presse*, 3 avril, p. A5.
- Dumas, Hugo et Stéphane Paquet. 2005. « Des Québécois impressionnés ». *La Presse*, 4 avril, p. A5.
- Elkouri, Rima. 2005. « Anna et le pape ». *La Presse*, 26 février, p. A7.
- Elkouri, Rima. 2005. « Quelque chose d’indécent ». *La Presse*, 3 avril, p. A9.
- Ferzoco, George. 2005. « Abdication is a papal option ». *The Gazette*, 16 avril, p. A29.
- Fisher, Ian (New York Times). 2005. « Pope appears to faithful via video at Good Friday procession ». *The Gazette*, 26 mars, p. A19.

- Foot, Richard. 2005. « Pope exemplifies suffering: pilgrims ». *The Gazette*, 28 février, p. A16.
- Foot, Richard et Mark Kennedy. 2005. « John Paul at peace ». *The Gazette*, 3 avril, p. A1.
- Fortier, Marco. 2005. « Les problèmes de santé du pape Jean-Paul II ». *Journal de Montréal*, 3 février, p. 10.
- Fortier, Marco. 2005. « Les Polonais d'ici prient pour leur compatriote ». *Journal de Montréal*, 3 février, p. 10.
- Gagné, Louis. 2005. « L'archevêché de Montréal se prépare ». *Journal de Montréal*, 2 avril, p. 2.
- Gagné, Pierre-Paul. 2005. « Acharnement médiatique ? ». *La Presse* (Montréal), 11 avril, p. A15.
- Gagnon, Lysianne. 2005. « Showtime ». *La Presse*, 7 avril, p. A23.
- Garnotte. 2005. « Bientôt sur nos petits écrans ? Pape académie ». *Le Devoir*, 7 avril, p. A6.
- Gravel, Pauline. 2005. « Pour ou contre l'agonie en direct ? ». *Le Devoir*, 1^{er} avril, pp. A1 et A10.
- Hachey, Isabelle. 2005. « L'attente ». *La Presse*, 26 février, pp. A1 et A8.
- Hachey, Isabelle. 2005. « Jean-Paul II respire normalement mais ne peut parler – l'attente ». *La Presse*, 26 février, pp. A1 et A8.
- Hachey, Isabelle. 2005. « Visite au troisième Vatican ». *La Presse*, 27 février, pp. A1-A2.
- Hachey, Isabelle. 2005. « Apparition surprise de Jean-Paul II ». *La Presse*, 28 février, pp. A1 et A6.
- Hachey, Isabelle. 2005. « L'opacité du Vatican irrite les journalistes ». *La Presse*, 1^{er} mars, p. A20.
- Hachey, Isabelle. 2005. « La souffrance du pape ». *La Presse*, 2 mars, p. A12.
- Jean-Paul II. 2005. « *Salvifici Doloris* ». *La Presse*, 3 avril, p. A25.
- Kaptainis, Arthur. 2005. « The papacy, dude, the papacy ». *The Gazette*, 24 mars, p. B2.
- Labrie, Isabelle. 2005. « Un mariage béni par le pape ». *La Presse*, 2 avril, p. A25.

- Lagacé, Patrick. 2005. « La Pologne se prépare à pleurer ». *Journal de Montréal*, 26 février, p. 8.
- Lagacé, Patrick. 2005. « Les fans de Jean-Paul II ont 20 ans ». *Journal de Montréal*, 4 avril, pp. 16-17.
- Lagacé, Patrick. 2005. « La vie recommence ». *Journal de Montréal*, 8 avril, p. 10.
- Lagacé, Patrick. 2005. « 400 prêtres pour donner la communion ». *Journal de Montréal*, 8 avril, p. 24.
- Lefebvre, Jean-Paul. 2005. « L'encyclique dite "de la pilule" est-elle l'œuvre de Paul VI ou de Jean-Paul II ? ». *Le Devoir*, 11 avril, p. A7.
- Léger, Jacques. 2005. « L'Église impériale et monarchique ». *La Presse*, 15 mars, p. A18.
- Léger, Jacques. 2005. « Une mort médiatisée ». *La Presse* (Montréal), 2 avril, p. A30.
- Lemay, Éric Yvan. 2005. « Le pape opéré d'urgence ». *Le Journal de Montréal*, 25 février, p. 3.
- Merrette, Line. 2005. « Loin de la réalité ». *La Presse*, 3 février, p. A18.
- Milot, Micheline et Daniel Weinstock. 2005. « La question religieuse à l'avant-scène ». *Le Devoir*, 17 mars, p. A7.
- Nuovo, Franco. 2005. « Le fleuve vers la mer ». *Journal de Montréal*, 5 avril, p. 2.
- Nuovo, Franco. 2005. « Un homme mort ». *Journal de Montréal*, 5 avril, p. 16.
- Nuovo, Franco. 2005. « Une question de foi ». *Journal de Montréal*, 8 avril, p. 4.
- Pelletier, Réal. 2005. « Jean-Paul II : quelle sorte de pape ? ». *La Presse*, 10 avril, p. A12.
- Perreault, Mathieu. 2005. « La santé du pape sous la loupe ». *La Presse*, 2 février, p. A6.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Le pape guérit ». *La Presse*, 4 février, p. A5.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Des semaines sans parler ». *La Presse*, 25 février, p. A6.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Les démissions et les dépositions de papes ». *La Presse*, 26 février, p. A8.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Des médecins convoqués d'urgence au chevet du pape ». *La Presse*, 23 mars, pp. A1-A2.

- Perreault, Mathieu. 2005. « Exhibitionnisme ou exemple méritoire ? ». *La Presse* (Montréal), 2 avril, p. A36.
- Perreault, Mathieu. 2005. « De Wadowice à Romé ». *La Presse*, 3 avril, p. A2.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Le pape rock'n'roll ». *La Presse*, 3 avril, p. A7.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Le conclave : une lutte idéologique ». *La Presse*, 3 avril, pp. A14-A15.
- Perreault, Mathieu. 2005. « La chapelle Sixtine n'a pas échappé au progrès ». *La Presse*, 17 avril, p. A6.
- Perreault, Mathieu. 2005. « Le spectre de la majorité simple ». *La Presse*, 18 avril, p. A3.
- Perreault, Mathieu et Sara Champagne (avec AFP et AP). 2005. « Jean-Paul II fait un lien entre l'avortement et l'Holocauste ». *La Presse*, 23 février, p. A27.
- Perreault, Mathieu et Judith Lachapelle. 2005. « Les règles du jeu d'un conclave ». *La Presse*, 2 avril, p. A22.
- Petre, Jonathan, Bruce Johnston et Anton La Guardia. 2005. « Dying in the public glare ». *The Gazette*, 2 avril, p. A4.
- Petrowski, Nathalie. 2005. « Chronique d'une mort annoncée ». *La Presse*, 4 avril, p. A7.
- Plourde, Marie. 2005. « Jean-Paul II superstar ». *Journal de Montréal*, 5 avril, p. 71.
- Presse Canadienne. 2005. « La pape restera hospitalisé encore quelques jours ». *Le Devoir*, 3 février, pp. A1 et A2.
- Ratzinger, Joseph. 2005. « La mesure du Fils de Dieu face à la dictature du relativisme ». *Le Devoir*, 20 avril, p. A7.
- Reuters. 2005. « Le pontificat de Jean-Paul II ». *Le Devoir*, 5 avril, p. A4.
- Reuters. 2005. « Jean-Paul II avait envisagé de démissionner en 2000 ». *Le Devoir*, 8 avril, p. B5.
- Riga, Andy. 2005. « Tide of mourners floods Vatican City and Rome ». *The Gazette*, 5 avril, pp. A1-A2.
- Rioux Soucy, Louise-Maude. 2005. « Le pape a-t-il encore toute sa "flexibilité mentale" ? ». *Le Devoir*, 15 février, p. A4.

- Routhier, Gilles. 2005. « Courage et audace : Jean-Paul II a convié l'humanité à la vigilance éthique, lui demandant d'abandonner son indifférence alors que la vie est menacée ». *La Presse*, 2 avril, p. A31.
- Roy, Caroline. 2005. « Plusieurs Québécois l'ont vu ou rencontré ». *Journal de Montréal*, 3 avril, pp. 10-11.
- Santerre, David. 2005. « Le *Journal* publie une édition spéciale gratuite sur les funérailles du pape ». *Journal de Montréal*, 9 avril, p. 6.
- Semo, Marc (*Libération*). 2005. « L'antimodernisme apparent de Ratzinger ». *Le Devoir*, 24 avril, p. B3.
- Simpson, Victor L. 2005. « John Paul in hospital suffering from flu ». *The Gazette*, 2 février, pp. A1-A4.
- Strachan, Alex. 2005. « No small miracle for TV ». *The Gazette*, 7 avril, p. A19.
- Thibodeau, Marc. 2005. « Spéculations à Rome sur une éventuelle démission du pape ». *La Presse*, 9 février, p. A16.
- Thibodeau, Marc. 2005. « Le monde se recueille ». *La Presse*, 2 avril, pp. A1-A2.
- Thibodeau, Marc. 2005. « L'identité du "cardinal secret" demeure un mystère ». *La Presse*, 6 avril, p. A6.
- Thibodeau, Marc et Mathieu Perreault. 2005. « Jean-Paul II rechute ». *La Presse*, 25 février, pp. A1 et A8.
- Tincq, Henri (*Le Monde*). 2005. « Le repos éternel ». *Le Devoir*, 9 et 10 avril, p. A6.
- USA Today. 2005. « Bono se souvient d'un pape militant... aux lunettes cool ! ». *La Presse*, 5 avril, p. A6.
- Vaillancourt, Anita. 2005. « Du voyeurisme ». *La Presse*, 31 mars, p. A16.
- Vatican City. 2005. « Pope speaks publicly ». *The Gazette*, 12 mars, p. A26.
- Vatican City. 2005. « Pope vomiting ». *The Gazette*, 23 mars, p. A20.
- Washington Post. 2005. « U.S. Catholics favour pope ». *The Gazette*, 26 avril, p. A18.
- Watson, William. 2005. « Capitalism and the pope ». *The Gazette*, 5 avril, p. A23.
- Williams, Daniel. 2005. « Doctors summoned to tend pontiff – Pope: Facing death – official ». *The Gazette*, 1^{er} avril, pp. A1 et A6.